This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Ex Libris
J. Heyworth-Dunne
D. Lit. (London)

No 770

THE HOOVER LIBRARY
James Weyworth Davis
Collection
STANFORD LIBRARIES

MERVEILLES

BIOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES

Droits de traduction et de reproduction réservés.

MERVEILLES

BIOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES

OU

CHRONIQUES

DU Jabarti

CHEIKH ABD-EL-RAHMAN EL DJABARTI

TRADUITES DE L'ARABE

PAR

CHEFIK MANSOUR BEY - ABDULAZIZ KAHIL BEY - GABRIEL NICOLAS KAHIL BEY
ET ISKENDER AMMOUN EFFENDI

Ouvrage publié sous les auspices du Ministère de l'instruction publique

---

TOME IV

LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1890

SEULS DÉPOSITAIRES:

FRANCE
ERNEST LEROUX
PARIS, 28, Rue Bonaparte.

ITALIE
LOESCHER & Cie
Rome, 307, Via del Corso.

ALLEMAGNE ET AUTRICHE-HONGRIE
BROCKHAUS, à LEIPZIG

HOOVER LIBRARY

DT96
J124
v.4

205665

THE HOOVER LIBRARY

ÉVENEMENTS DE L'HISTOIRE D'ÉGYPTE

ANNÉE
MIL CENT QUATRE-VINGT-DOUZE.

Dans la journée du jeudi 7 Moharram, Ismaïl Katkhoda Azban et quelques sandjaks d'Ismaïl bey rentrèrent au Caire.

Ismaïl bey arriva lui-même le 9, après avoir traversé le Nil à Maâdi el Khabiri. Il se rendit directement à sa maison. Ces rentrées étaient l'objet général de toutes les conversations et occupaient tout le public, qui les commentait de diverses manières:

Tout se découvrit bientôt: Hassan bey el Djeddaoui et ses compagnons, Radouan bey, Abd-el-Rahman bey, Soliman bey Katkhoda et toute leur suite, Hassan bey Souk el Seleh, Ahmed bey Chanan, tous les gens du Fellah, des Kachefs, des mamlouks, des moghrabins et des soldats, tous avaient trahi Ismaïl bey et avaient passé dans le camp de Ibrahim bey et de Mourad bey. Alors Ismaïl, avec le peu de personnes restées fidèles à sa cause, avait regagné le Caire en toute hâte, le cœur rempli de colère et de tristesse.

Dans la journée du dimanche, Ismaïl bey ordonna aux barques faisant le service entre les deux rives du fleuve de ne transporter personne et d'interrompre ainsi les communications.

Dans la journée du lendemain, lundi, on tint à la Citadelle, chez le Pacha, un divan auquel assistèrent tous les émirs, le corps des odjaks présents au Caire et les cheikhs ; on délibéra sur la situation, mais aucune résolution n'ayant été prise, chacune des personnes présentes regagna son domicile et se mit en devoir d'en déménager tous les effets et de les transporter en lieu sûr. Une grande inquiétude avait gagné tous les esprits.

Ismaïl bey, de son côté, avait mandé auprès de lui les négociants et les fermiers généraux et leur avait demandé un emprunt.

Au même moment, une estafette vint lui annoncer que les premières troupes des émirs de la Haute-Egypte étaient arrivées à Bassatine et qu'une autre partie était à Djizeh, de l'autre côté du fleuve. Après avoir fait vérifier cette nouvelle, Ismaïl bey ordonna de faire partir ses richesses et ses bagages. Dans l'espace de quelques heures, entre trois et dix heures du soir, il avait, lui aussi, quitté le Caire, avec ceux qui lui étaient dévoués, c'est-à-dire Ibrahim bey Kichta, Hussein bey, Othman bey Tobbal, Othman bey Kaff el Tor, Aly bey el Djoukhadar, Selim bey, Ibrahim bey Tanan, Ibrahim bey oda bacha, Abd-el-Rahman aga Mostahfezan, Ismaïl Katkhoda Azaban, Youssouf aga el Wali et autres. Ils arrivèrent à Adliah le mardi 14 Moharram, et de là ils gagnèrent la Syrie.

Ces événements causèrent chez le public une inquiétude extrême. A la nouvelle du départ d'Ismaïl bey et des siens, on pilla leurs maisons.

Cette fois, Ismaïl bey avait été émir d'Egypte pendant six mois et quelques jours, y compris le temps de son absence dans la Haute-Egypte.

Dans cette même journée du mardi, Mourad bey, Moustapha bey et autres traversèrent le fleuve et entrèrent au Caire. Ils

étaient accompagnés de Ibrahim aga, qui remplissait les fonctions de waly, au temps de leur première autorité. Celui-ci fit crier dans la ville qu'il promettait tranquillité et sécurité.

Ibrahim bey fit alors demander au Pacha un firman autorisant son retour. Le Pacha rendit le firman et l'envoya par son fils Saïd bey, qui était aussi son Katkhoda.

Dans la journée du mercredi, le reste des émirs fit son entrée au Caire, à l'exception de Ibrahim bey, qui passa la nuit à Kasr el Aïni. Le lendemain, jeudi, il reprit possession de sa maison, accompagné d'Ismaïl Abou Aly, un des chefs de la tribu des Hawaras.

Dans la journée du dimanche, 18 du mois, Ibrahim bey et les émirs montèrent à la Citadelle, où ils furent reçus par le Pacha. A cette occasion, le Pacha leur fit des cadeaux de bonne arrivée. Ils rentrèrent ensuite dans leurs demeures.

Dans la journée du jeudi 21 du mois, les émirs retournèrent à la Citadelle, le Pacha nomma Ibrahim bey cheikh el balad, Ahmed bey Chanan sandjak, Othman aga khazendar, Ibrahim bey surnommé el Achkar, Moustapha, Kachef de la Menoufiah et Aly Kachef, Aga des Moustahfezans, furent nommés également sandjaks. Moussa Aga fut nommé waly, fonction qu'il remplissait déjà du temps de son maître Aly bey.

A la fin du mois, on reçut le nouvelle de l'arrivée à Ghazza d'Ismaïl bey et de ses compagnons.

A partir de ce moment, les émirs vainqueurs se divisèrent en deux partis : celui des Alaouiahs et celui des Mohammadiah. La parti des Alaouiahs se conduisit de manière à humilier l'autre ; à chaque instant il rappelait l'aide qu'il avait prêtée aux mohamadiahs pour vaincre Ismaïl bey. Il

attribuait la victoire à sa seule intervention et il s'appuyait sur cette idée pour accaparer toute l'autorité, ne laissant à l'autre parti que ce qu'il voulait bien lui abandonner.

Dans la journée de jeudi, 8 Djamad Awal, Ibrahim bey, oda bacha, arriva au Caire. Il venait de Ghazza, où il avait laissé Ismaïl bey. Il rentrait en vertu de l'autorisation qu'il avait sollicitée et qui lui avait été octroyée.

Cependant il porta ombrage à Radouan bey, qui résolut de l'expulser. L'oda bacha, ayant eu connaissance de ces projets, alla demander protection à Ismaïl bey, qui le rassura en lui disant de ne rien craindre de personne.

Cette manière de faire causa une vive agitation dans le parti des Allaouiahs. Or, il advint que dans la journée du samedi 17 Djamad Awal, Mourad bey, qui était du parti Mohammadiah, alla au jeu des lances. Il était triste et tout préoccupé de ses démêlés avec le parti rival, lorsque Abd-el-Rahman bey et Aly bey el Habachi, du parti Alaouiah, arrivèrent à sa recontre. Mourad bey et ses compagnons tuèrent Abd-el-Rahman bey. Aly bey el Habachi prit la fuite et alla se cacher sous un arbre. Là, il attendit le départ de Mourad bey et de ses hommes, puis il alla prévenir en toute hâte Hassan bey el Djeddaoui de ce qui venait de se passer. De son côté Mourad bey rentra chez lui.

Les partisans et les amis de Hassan bey el Djeddaoui vinrent se grouper autour de lui. C'étaient Ahmed bey Chanan, Soliman Katkhoda, Moussa Agà el Wali, Hassan bey Radouan, émir el Hadj, Hassan bey Souk el Selah et Ibrahim bey Boulghia. Ils s'enfermèrent dans la maison de Hassan bey el Djeddaoui, à Daoudiah, et ils élevèrent des barricades du côté de Bab Zoueila et du côté de Bab el Khark, à Seroudjia et à El Kantara el Djedida.

Mourad bey avait également réuni ses partisans, Moustapha

bey el Kebir, Moustapha bey el Saghir et Ahmed bey el Kalardji. Ibrahim bey parti de Kobbet el Azab, monta à la Citadelle, s'empara des portes et braqua des canons sur la maison de Hassan bey el Djeddaoui. Alors le combat s'engagea et dura toute la journée du samedi. Les marchés et les boutiques furent fermés.

La nuit de ce jour et toute la journée du dimanche se passèrent dans un combat acharné entre les deux partis ; on se poursuivait dans les rues et les ruelles ; on n'entendait que le sifflement des balles, les détonations du canon et des carabines; tantôt on avançait et tantôt on reculait, on faisait des brèches aux maisons, on pillait et on massacrait.

Quelques partisans des Mohammadiahs descendirent dans le Khalidj et montèrent du côté de la mosquée el Hinnet, entre les barricades. Ils firent une brèche dans la maison d'Abd-el-Rahman aga et s'en rendirent maîtres. Ils installèrent dans cette maison des pièces de canon dont ils dirigèrent le feu sur la maison de El Djeddaoui. En ce moment, les Alaouiahs, se voyant battus, montèrent à cheval et se dirigèrent vers Bab el Zoueila et de là vers Bab el Nasre. Ils furent poursuivis dans leur retraite par les Mohamadiahs, à cheval et le sabre au poing. Lorsqu'on arriva en pleine campagne, une nouvelle bataille s'engagea, Hassan bey Radouan, émir el Hadj, Ahmed bey Chanan, Ibrahim bey Boulaghia, surnommé Chalout, y furent tués ainsi que plusieurs soldats, kachefs et mamlouks.

Hassan bey el Djeddaoui et Radouan bey, qui s'étaient échappés avec quelques hommes seulement, tombèrent entre les mains des Bédouins et engagèrent avec eux un combat acharné. Ils furent dispersés. Radouan bey, cependant, put s'échapper ; il s'en alla tout seul à Chibin el Kom.

Quant à Hassan bey el Djeddaoui, il fut poursuivi de très près par les bédouins, qui l'isolèrent de ses hommes et l'épui-

sèrent. Tout en le poursuivant, le cheikh arabe, Saad Sahsah, lui criait: « Où vas-tu donc, maudit? » et d'autres injures de cette sorte. Enfin, les Bédouins l'atteignirent. Ils entourèrent son cheval, qui s'était cabré en face d'une fosse servant à rouir le lin. Les bédouins se saisirent de sa personne, le forcèrent à descendre de cheval, lui prirent ses armes, le mirent tout nu, lui lièrent les mains derrière le dos, le frappèrent au visage, à la nuque, et le firent marcher pieds nus au milieu d'eux. Ils prévinrent ensuite de son arrestation les émirs du Caire.

Or, le Saïd Ibrahim, cheikh du village de Balaks, ayant appris le traitement que subissait Hassan bey el Djeddaoui, monta à cheval, se rendit auprès de lui et mit fin à sa triste situation. Il lui délia les mains, lui fit apporter des vêtements et lui donna de l'argent.

Mourad bey et Ibrahim bey, à la nouvelle de l'arrestation de Hassanbey el Djeddaoui, envoyèrent un kachef pour le leur ramener. A l'arrivée du kachef, Hassan bey lui demanda où il le conduirait. Le kachef lui répondit : « Je vous conduirai là où vous voudrez », et il le conduisit au Caire. Comme il passait par Boulak, Hassan bey se réfugia dans la maison du cheikh Ahmed el Damanhouri. Un groupe nombreux de Mohammadiahs vint le réclamer, mais devant le refus du cheikh de le livrer, personne n'osa entrer par force dans la demeure et amener le prisonnier contre la volonté du maître de la maison.

Cependant une grande terreur s'était emparée de Hassan bey el Djeddaoui. Poussé par la frayeur, il monta sur la terrasse de la maison et il se mit à sauter sur les habitations voisines, passant de l'une à l'autre et il arriva ainsi à l'okelle el Kettan ; là, il descendit et rencontra un mamlouk : il le tua, s'empara de son cheval et s'enfuit tout seul. A la nouvelle de son évasion, des soldats s'élancèrent à sa poursuite et lui barrèrent le passage. Mais il frappait l'un et renversait un autre sans pouvoir toutefois trouver un chemin libre qui pût le

conduire jusque dans la campagne. Il entra alors résolument dans la ville et s'en alla directement chez Ibrahim bey. Il le trouva assis en compagnie de Mourad bey. Arrivé là, il demanda à Ibrahim bey asile et protection. Ce qui lui fut accordé. Il demeura cinq jours dans la maison d'Ibrahim bey dans un état voisin de la folie, état causé par tout ce qui lui était arrivé, car il avait été plusieurs fois tout près de la mort.

Ensuite, on lui ordonna de partir pour Djeddah et on l'embarqua à Suez. C'était le mercredi 20 Djamad el Awal. Mais à peine avait-il quitté Suez qu'il ordonna au maître de la barque de le conduire à Kosseir; le maître de la barque s'y refusa d'abord, mais Hassan bey ayant menacé de le tuer, il consentit à se rendre à Kosseir. C'est ainsi que Hassan bey gagna le Saïd.

Quant à Hassan bey Souk el Selah, il implora la protection de la femme de Ibrahim bey.

Aly bey el Habachi et Soliman Katkhoda se réfugièrent au tombeau de sidi Abd-el-Wahab el Chaarani.

Hamza bey se tint tranquillement dans sa maison, mais il n'avait rien à craindre, car il n'avait ni charge ni fonctions. Moussa Aga el Wali se réfugia à Choubrah.

Toutefois on exila à Rosette Aly bey el Habachi, Hassan bey et Soliman Katkhoda. Moussa Aga el Walî fut rendu à sa famille sur les instances de Aly Aga Moustahfezan.

Radouan bey reçut l'autorisation de se fixer à Chibin. Là, il se fit construire une maison donnant sur le canal, et il l'habita. C'est ainsi que se terminèrent ces tristes événements.

Le jeudi, 30 Djamad el Awal, on tint divan à la Citadelle. Ayoub bey el Kébir fut nommé sandjak. Ismaïl bey lui avait enlevé cette fonction et l'avait envoyé à Damiette, puis il l'avait fait revenir à Tantah. Lors du départ d'Ismaïl bey, ses compagnons avaient voulu lui rendre le titre de sandjak. Mais Hassan bey el Djeddaoui s'y était opposé. Il fut donc obligé de

vivre complètement à l'écart jusqu'aux derniers événements à la suite desquels, comme nous venons de le dire, le titre de sandjak lui fut rendu.

Ayoub bey Kachef, Khazendar de Mohammed bey Aboul Zahab, redevint aussi sandjak comme il l'était auparavant.

Il en fut de même pour Soliman bey Abou Nabbout et pour Ibrahim Aga, l'ex-Wali.

Tous, accompagnés d'un nombreux cortège, regagnèrent alors leurs demeures aux sons des instruments de musique.

Le jeudi 7 Djamad el Thani, on tint divan ; Soliman Aga Moustahfezan fut nommé sandjak. De même, Yehia Aga Khazendar, Mourad bey et Aly Aga, khazendar d'Ibrahim bey. Aly Aga Khazendar est connu sous le nom de Aly bey Abaza.

Le même jour arriva au Caire Soliman Katkhoda el Charaïbi, katkhoda d'Ismaïl bey. Il apportait une missive de son maître, dans laquelle celui-ci demandait l'autorisation de se rendre à Akhmim ou bien à El Serou et Ras el Khalig pour y demeurer. Ismaïl bey présentait comme otage Ibrahim bey Kechta, qui viendrait s'établir au Caire pour gérer ses affaires et percevoir ses rentes. Il ajoutait dans sa lettre que la paix était la meilleure de toutes les solutions. On tint un divan pour délibérer sur cette demande et on y invita les cheikhs et le Cadi.

La décision prise fut que l'on répondrait à Ismaïl bey en lui assignant Djeddah comme séjour et que de plus on l'inviterait à s'y rendre par la voie de Suez ; qu'on lui donnerait chaque année une somme de quarante bourses et six mille ardebs de denrées, à la condition qu'il se fît représenter au Caire par son gendre Ibrahim bey Kechta, ainsi que lui-même le proposait dans sa lettre. On décida que les autres émirs qui accompagnaient Ismaïl bey pourraient rentrer en Egypte, mais qu'ils devaient se fixer à Rosette, à Damiette, à Mansourah et dans

quelques autres villes désignées. Selim Kackef Timourlank fut chargé de porter à Ismaïl bey et à ses compagnons la lettre contenant les décisions du divan.

Le même jour, on décida l'exil de Ibrahim bey Oda Bacha et de Soliman Katkhoda el Charaïbi.

Le même jour aussi, le bruit avait couru que Ibrahim bey Oda Bacha serait nommé sandjak. Ibrahim s'attendait lui-même à cette nomination. Il se rendit dans la matinée chez Ibrahim bey ; il y trouva Mohammed bey, et tous trois s'enfermèrent pour causer. Alors Ibrahim bey tira de sa poche une lettre d'Ismaïl bey adressée à Ibrahim bey Oda Bacha et que l'on avait interceptée. Dans cette lettre, Ismaïl bey disait qu'il connaissait tous les efforts faits par Ibrahim Oda Bacha pour diviser ses ennemis et arriver ainsi à l'extermination de ces traîtres. Il le priait dans la lettre de toucher une certaine somme d'argent chez la personne convenue et de la déposer à l'endroit également désigné à l'avance. Enfin Ismaïl bey ajoutait : « Que Dieu fasse que nous trouvions ensemble le chemin ! »

Ibrahim bey Oda Bacha prit la lettre, la lut et dit : « Vous n'ignorez pas les intrigues d'Ismaïl bey » ; et il affirma n'avoir jamais été d'intelligence avec lui. On ne voulut ni le croire ni accepter de lui aucune justification ; alors il se retira et s'en retourna chez lui. Mais on envoya pour l'arrêter Mohammed Katkhoda Abaza, accompagné de deux mamlouks seulement. Il fut conduit à Boulak et de là embarqué pour Rosette. Soliman Katkhoda el Charaïbi fut aussi expulsé. On confisqua les biens d'Ibrahim bey Oda Bacha.

Le lundi, 11 Djamad el Thani, Ibrahim pacha, Waly de Djeddah, arriva à Adliah. Il y resta jusqu'à ce que les préparatifs de son départ fussent terminés. Les émirs d'Egypte lui

souhaitèrent bon voyage et il partit le dimanche 17 Djamad el Thani, par voie de Suez, pour se rendre à son poste.

Ce même jour, quelques-uns des soldats qui avaient suivi Ismaïl bey à Ghazza rentrèrent au Caire.

Le mardi 19 du même mois, les émirs occupèrent la caserne des janissaires et celle des Azabs, ensuite, ils firent transmettre au Pacha l'ordre de descendre de la citadelle et d'aller habiter la maison de Hassan bey el Djeddaoui à Daoudiah.

Le Pacha dit aux envoyés : « Mais quel crime ai-je donc commis pour que je sois ainsi destitué ? » Cette réponse fut rapportée aux beys, qui se mirent à la tête de leurs troupes et envahirent la cour du Divan. Le Pacha prit peur à la vue de ce déploiement de forces. Il quitta la citadelle sur-le-champ pour se rendre à Daoudiah ; on le fit suivre de ses bagages, qui furent transportés à dos de chameau. Son gouvernement avait durée deux ans et trois mois.

Le vendredi 21 du mois de Radjab, correspondant au 10 du mois de Missra de l'ère copte, le Nil atteignit sa hauteur normale.

Dans la journée du lundi 22 du mois de Chaban, on reçut au Caire la nouvelle que des troupes à dromadaires et conduites par Ab-el-Rahman aga Moustahfezan arrivaient de Ghazza et se rendaient dans la Haute-Egypte. Abd-el-Rahman aga Moustahfezan s'était arrêté seul à Hélouan comme pour attendre les événements qui devaient se produire au Caire. Mourad bey, à la tête de troupes nombreuses, partit immédiatement pour Hélouan ; il y arriva pendant la nuit, il cerna la ville, s'empara d'Abd-el-Rahman aga et lui fit couper la tête. A son retour au Caire, Mourad bey fit à cheval le tour de la ville. On portait devant lui, au bout d'une lance, la tête

de Abd-el-Rahman aga. Ensuite, il fit porter son cadavre dans sa petite maison de Kahkiïne. Là on le lava et on le couvrit d'un linceul. On joignit la tête au cadavre et on procéda à l'inhumation après les prières d'usage.

Cette année, le Nil atteignit une hauteur extraordinaire, de telle sorte que les voies de communication furent coupées. L'inondation dura jusqu'à la fin du mois de Tout.

Dans les derniers jours du mois de Ramadan, Radouan bey s'enfuit de Chibin el Kom et gagna la Haute-Egypte.

A cette nouvelle et d'après les ordres qui lui furent donnés, Ibrahim bey el Wali alla à Rosette, s'empara de Aly bey el Habachi et de Soliman Katkhoda et les tua. Ibrahim bey Oda bacha put s'échapper. Il se rendit auprès du capitan et lui demanda asile et protection.

Le 19 Chawal, le Tapis et les pèlerins sortirent du Caire, sous la conduite de l'émir el Hadj, Radouan bey Boulghia. Ils quittèrent Birket le mardi 27 Chawal.

Le même jour, on apprit l'arrivée à Alexandrie d'Ismaïl pacha, le nouveau waly d'Egypte.

Le jeudi 29 Chawal, Mohammed pacha Izzat quitta sa maison de Daoudiah. Il se rendit à Kasr el Aïni dans le but de quitter l'Egypte. Il s'embarqua le lundi 3 Zilhodjet et se dirigea vers le nord.

Vers le milieu du même mois, les principaux chefs militaires, avec toute leur suite, se portèrent à la rencontre du nouveau Pacha.

NÉCROLOGIE.

En cette année, est décédé le cheikh, l'imam savant et fécond, l'unique dans son temps et dans son époque, Ahmed ibn Abd-el-Monêm ibn Youssouf, ibn Siam el Damanhoury, el Mazahbi el Azhari. Il naquit à Damanhour, dans la province de Gharbiah, en l'an 1101. Jeune et orphelin, il arriva à El Azhar, ne connaissant personne pour le secourir. Il travailla à son instruction et fit tous ses efforts pour acquérir les sciences et les posséder au complet. Il fut autorisé par les docteurs et les savants des quatre rites à enseigner leurs principes. Son savoir était immense et sa mémoire étonnante. Il laissa après sa mort des ouvrages sur les quatre rites. Mais il ne fit profiter ses contemporains ni de sa science ni de ses œuvres écrites. Toutefois, avec les étrangers, il était moins avare de sa science. Il professait à la mosquée el Husseiny et mêlait à ses leçons beaucoup d'anecdotes, toujours dans l'intention de tuer le temps. Après le décès du cheikh el Hefni, il devint cheikh de la mosquée d'El Azhar. Les émirs l'avaient en grande estime, car il disait la vérité et ordonnait le bien. De plus, il distribuait ses richesses avec générosité. Les rois de son époque eurent recours à ses lumières et lui firent de magnifiques présents. Tous les Pachas envoyés par la Sublime Porte pour gouverner l'Egypte eurent pour lui le plus grand respect. C'était un homme d'une grande renommée et d'une grande considération ; mais il préférait s'isoler de la société. Il fit le pèlerinage de la Mecque en l'an 1177 avec la caravane égyptienne. A cette occasion, le gouverneur de la Mecque et les ulémas de cette ville allèrent lui souhaiter la bienvenue. Son pèlerinage terminé, il revint au Caire. Pour célébrer son retour, le cheikh Abdallah el Edkaoui lui dédia un poème dont nous extrayons les vers suivants :

Nous sommes heureux ; les temps sont meilleurs et la satisfaction
A envahi nos cœurs à cause de votre retour dans la patrie.
Le retour des absents rétablit la félicité ; c'est une maxime ancienne.
D'ailleurs, vos actions ont toujours fait notre bonheur.
Vous êtes entre nous le plus glorieux, le plus sage ;
Vous êtes le plus digne de louanges en secret et en public.
Pour célébrer la mémoire de votre retour, disons :
« Dieu a exaucé votre pèlerinage, ô savant de l'époque ! » *(Chronogramme)*

Le cheikh El Damanhoury étudia le commentaire de *El Manhadj* et le commentaire de *El Tahrir* sous le plus grand savant chaféite de l'époque, Abd-Rabbou ibn Ahmed el Diwi. Il étudia également sous El Chehab el Khalifi la moitié de *El Manhadj* et le commentaire de *Alfiet el Iraki*. Sous Abou el Safa el Chanaouani, il étudia les commentaires de *El Tahrir* et de *El Manhadj*, ainsi que celui de *El Khatib*, fait par Abou Choudjah. Sous le même professeur, il étudia *El Issaghoudji*, le commentaire de *El Arbeïne*, dû à Ibn Hedjre, et celui de *El Djohara*, dû à Abd-el-Salam. Il étudia sous Abd-el-Daïem el Adjhouri *Ibn Kassem*, l'*Adjroumia* (la grammaire) et son commentaire, le *Kotr*, l'*Azhariah* et le commentaire de *Warakat*, dû à El Mehalli.

Le cheikh el Damanhoury suivit aussi les cours de El Chams el Atfihi sur *El Bokhary* et sur une partie de *El Tahrir* et de *El Khatib*. Après la mort de El Chehab el Khalifi, il reprit l'étude de *El Manhadj* sous cheikh Abd-el-Raouf el Bachbichi, qui lui enseigna en outre une partie de *El Chamayel* et une partie du commentaire de *El Arbeïne*.

Sous le cheikh Abd-el-Wahab el Chanaouani, il étudia *Ibn Kassem* et *El Azhariah*, et sous le cheikh Abd-el-Djaouad el Marhoumi, il étudia *Alfiet ibn el Hayem*, ouvrage sur le partage des successions, avec les annotations du Cheikh el Islam. Il étudia également le tableau fait par le même auteur sur la même science et un traité d'arithmétique dû au cheikh Soultan.

Il étudia sous El Chams el Ghomri le commentaire fait par le Cheikh El Islam sur *El Bahdjat el Ouardia*, le commentaire de El Ramly sur *El Zabad*, le livre de Kastallani intitulé *El Maouaheb*, les biographies des descendants du Prophète, les livres de El Halabi, *El Djameh el Saghir*, dû à El Siouty et annoté par El Manaoui, le commentaire de El Farahaui sur la poésie *Taïia*, le commentaire de El Saad sur *Tasrif el Ozza*.

Sous Abd-el-Djaouad el Midani, le cheikh el Damanhoury étudia *El Dorra*, *El Tiba*, le commentaire fait par Ibn el Faseh sur le traité de la secte Chatbia, *El Arbeine el Naouaonia*, le nom *Sahrouardia* et une partie de l'ouvrage *El Djaouaher el Khams*, dû à El Ghoss.

Sous El Werzazi, il apprit le commentaire de *El Soghra*, *El Sektani* et une partie du commentaire de *El Koubra*, une partie de *Mokhtassar Khalil*, ainsi que *Lamiat el Afaâl*.

Sous El Chehab el Nafraoui il prit quelques leçons sur *El Djohara* et *El Achmouny*.

Sous Abdallah el Konkossi, il étudia *El Kotr*, *El Chezour*, *El Alfiah*, *El Taoudiah*, le commentaire de *El Soullam*, celui du *Mokhtassar* de El Senoussi, annoté par El Youssi, *El Mokhtassar*, *El Metqoual*, *El Khazradjiâ*, *El Kafi*, *El Kolsadi*, *El Sakhonaia*, *El Telmessania*, *Alfiât el Eraki*, une partie de *Mosslem*. Ce même professeur l'autorisa à enseigner les six ouvrages de Hadith et les vers de son maître Abdallah el Seldjemassi el Charif.

Sous Mohammed ibn Abdallah el Seldjelmassi, il étudia le commentaire de *El Koubra* annoté par El Youssi, *El Talkisse*, le texte de *El Hikam* et une partie de *El Bokhary*.

Sous El Sayed Mohammed el Salamouni, chef du rite Malekite, il étudia le texte *El Ozzia*, *El Rissalah*, *Mokhtassar Khalil* annoté par El Zorkani, une partie de *El Khorachi* et *El Chebrakhiti*. Ce professeur l'autorisa à enseigner toutes

ses théories et à donner des consultations légales d'après le rite Malekite.

Sous le savant Mohammed ibn Abd-el-Aziz el Ziadi el Hanafi, il étudia *El Hodaya*, le commentaire de El Zeïlaï sur *El Kanz*, *El Soradjia* sur les successions et *El Manar*.

Sous El Sayed Mohammed el Rihaoui, il étudia *El Kanz*, *El Achbah wel Nazayer*, une partie de *El Maouakef*.

Sous El Zahtari, il étudia la science du calendrier, l'arithmétique et la géométrie.

Sous El Sahimi, il étudia le poème intitulé *El Wafk el Mohammia* et *Raudat el Eloum*.

Sous le cheikh Salama el Fayoumi, il apprit *Achkal el Tâhsis* et *El Djahmini*.

Sous Abd-el-Fattah el Damiati, il apprit *Sokh el Djaouaher*, le livre de Ibn el Machat sur l'astrolabe, le livre de Ibn el Modidi intitulé *El Dorr*.

Le cheikh El Damanhoury étudia aussi sous d'autres professeurs, tels que Ahmed ibn el Khabaza, Hessam-el-Dine el Hindi, le prédicateur Hussein effendi, cheikh Ahmed el Charafi, El Sayed Mohammed el Telmessani, Mohammed el Sandani, Mohammed El Fassi, Mohammed el Maleki. Tous ces renseignements sont puisés dans une liste dressée par lui-même et intitulée *El Lattayef el Nouriah fil Menah el Damanhouria*.

Quant aux ouvrages dus au cheikh El Damanhouri, ils sont nombreux. Nous pouvons en citer :

Un commentaire sur *El Djohar* intitulé *Heliat el Loub el Massoun*.

Un livre sur les allégories intitulé *Moutaha el Iradat*.

Un commentaire sur *El Souloun* intitulé *Idah el Mobham*.

Un livre sur les allégories intitulé *Idah el Mouchkilat*.

Un livre sur les Hadith (traditions) non authentiques, intitulé *Nahayat el Taarif*.

Un livre de logique intitulé *El Hazakah*.

Un ouvrage sur la formule « Au nom du Dieu clément et miséricordieux » intitulé *Kachf el Lissam.*

Un ouvrage sur les dix manières de lire le Coran, intitulé *Hosn el Taabir.*

Un livre sur le rite Hanbalite intitulé *El Fath el Rabbani.*

Un livre sur le droit Hanafite intitulé *Tarik el Ehteda.*

Un livre sur les propriétés des chiffres intitulé *Ehia el Fouad.*

Un livre de morale pour empêcher les actes repréhensibles intitulé *Manh el Athim el Hayer.*

Un livre de géométrie intitulé *Eïn el Hayat.*

Un livre sur les vertus du nom de Aly, intitulé *Heliat el Abrar.*

Un livre sur la lecture du Coran indiqué par Hamzah et Hicham.

Un livre sur l'astronomie.

Un livre démontrant la nécessité de démolir les églises de l'Egypte et du Caire, intitulé *El Hodjah el Bâhira.*

Un livre sur le droit Hanafite, intitulé *Faïd el Mannan.*

Un livre sur les charmes du Coran intitulé *Chifâ el Zamâan.*

Un livre sur l'unité de Dieu, intitulé *Tohfat el Malouk.*

Un livre sur les connaissances indispensables à l'homme, intitulé *Ethaf el Baria.*

Un livre sur la manière de guérir les morsures des scorpions.

Un livre sur les talismans.

Un livre contenant des conseils à l'adresse des rois.

Un livre sur le nom de Mohammed.

Une partie de ces ouvrages est en prose, l'autre est en vers. Ils sont généralement très courts et cette circonstance m'a permis d'en lire un grand nombre. J'ai eu l'occasion de voir le cheikh Ahmed el Damanhoury deux années avant sa mort, Quand il m'eut reconnu, il se souvint de mon père, quelques larmes mouillèrent ses yeux et, se frappant les mains en

signe de regret, il disait : « Mes frères, mes amis sont partis, » puis il ajoutait en me regardant : « Priez pour moi, fils de mon frère. » Il m'a autorisé ensuite à me servir de ses livres et de ses leçons pour professer et il me donna la liste de ses maîtres, que j'ai copiée.

La maladie et la veillesse l'avaient fort affaibli ; il en était arrivé à perdre tout mouvement ; il expira enfin un dimanche, le 19 Radjab de cette année. Il demeurait à Boulak. Les prières furent dites sur son corps à El Azhar au milieu d'une grande affluence et il fut enterré à El Bostan. C'était le dernier des anciens maîtres que j'ai connus.

Est décédé aussi le grand savant qui se rendait compte de tout, l'intelligent cheikh Moustapha ibn Mohammed, ibn Youness el Taei El Hanafi. Il naquit au Caire en l'an 1138 ; il fut instruit et formé par son père. A la mort de celui-ci, il professa et donna des consultations. C'était un homme qui unissait à une science profonde une grande présence d'esprit. Auteur de plusieurs études et traités, il fit entre autres un commentaire de *El Chamayel*, et il annota *El Achmouny*. C'était un maître très savant..

Est décédé aussi Sidi Abou Mefleh Ahmed ibn Abou el Fauz, ibn el Chehab Ahmed, ibn Abou el Mohammed, ibn el Adjhoury dit el Chichini. C'était un homme aimable et dévoué. Il exerçait les fonctions de secrétaire auprès de seigneurs de la famille Ouafa ; il possédait une riche bibliothèque et il prêtait ses livres aux personnes en qui il avait confiance ; il mourut le samedi, dernier jour du mois de Moharram.

Est mort aussi notre saint cheikh Abd-el-Rahman el Hosseiny el Alaoui el Eidaroussi el Tarimi, l'hôte de l'Egypte. Il naquit dans la soirée du mardi 19 Saffar 1135 ; son père

était Moustapha fils de Moustapha, fils de Aly Zein-el-Abedine, fils de Abdallah, fils de Cheikh, fils de Abdallah, fils de Cheik, fils du grand saint Abdallah el Eidaroussi, fils de Abou Bakre el Sakan, fils du saint Abd-el-Rahman el Sakkaf, fils de Mohammed Maoulli El Daouila, ibn Aly, ibn Alaoui, ibn Mohammed, ibn Aly, ibn Mohammed, ibn Aly, ibn Alaoui, ibn Mohammed, ibn Alaoui, ibn Abdallah, ibn Ahmed El Eraki, ibn Issa el Nakib, ibn Mohammed, ibn Aly, ibn Djiffar el Sadek, ibn Mohammed, ibn Aly, ibn Hussein, ibn Aly, ibn Abou Taleb dont la mère est Fatma, fille d'Abdallah el Baher ibn Moustapha, ibn Zein-el-Abedine el Eidaroussi.

Soliman Abdallah Magarmi salua sa naissance par les vers suivants, qui indiquent en même temps la date de cette naissance:

Dieu ! quel Seigneur
Est né en ce jour heureux !
Par lui, la lumière s'est répandue dans le monde.
Oh ! l'ami glorieux !
Louange à celui qui est né
Dans une grande prospérité.
Il est accompli, il est choisi !
Le savant, le sage ! Voici la date de sa naissance :
« Il naquit noble et heureux ».

Il grandit dans sa famille à Temin, dans le Yemen ; il fut élevé sous les yeux de son père et de son grand-père, qui l'autorisèrent à professer et à faire des adeptes dans leur secte. Il se perfectionna aux leçons du Saïd Wadjih-el-Dine, Abd-el-Rahman ibn Abdallah Boulfakih, qui l'autorisa également à professer ses cours.

En l'an 1153, il fit avec son père le voyage des Indes. Dans la ville de El Chohr, il fit la connaissance de Sayed Abdallah el Mehdar el Eidarous, qui l'initia au zikr, lui donna l'accolade, l'investit de la *kherka* et lui donna, à lui et à son père, l'autorisation d'enseigner ses leçons et de faire entrer toute personne

qu'ils voudraient dans sa secte. Arrivé dans la ville de Sourt, il vit son frère, Saïd Abdallah el Basser, et il visita les cheikhs et les savants. A Brough, il visita le savant indien Saïd Ahmed Ibn El Cheikh el Eidaroussi, et cela dans la nuit de la mi-Châban 1161. De là, il revint à Sourt. Son père rentra alors seul à Trine et le laissa à Sourt auprès de son frère et de son oncle Zein-el-Abdine ibn Eidarouss. Entre temps, il était allé dans le pays de Gâda. Dans ce voyage, il montra qu'il possédait de nombreuses et rares vertus. De retour à Sourt, il fut autorisé à faire des initiations dans toutes les sectes, après avoir été investi de la *Kherka* par El Saïd Moustapha ibn Omar el Eidarous, par El Hussein ibn Abd-el-Rahman ibn Mohammed el Eidarous, par El Sayed Mohammed Fadlalla el Eidarous, par Mohammed Fakhar el Abbassi, par El Sayed Golam Aly el Husseini, par El Sayed Golam Heidar el Husseini, par Hafez Youssouf el Sourti, par le savant Azizallah el Hindi, par Ghiace-el-Dine el Kokabi et par beaucoup d'autres.

De Sourt, il revint au Yemen. Il se rendit à Trim, puis il alla en pèlerinage à la Mecque. Cette année, la veille de la fête tombait un vendredi, il fit ses dévotions à son aïeul. Il rendit visite aux cheikhs Mohammed Haïat el Sendi, Abou el Hossn el Sendi, Ibrahim ibn Feidallah el Sendi, Saïd Djiaffar ibn Mohammed el Beiti et Mohammed el Daghestani et à la Mecque il fut reçu dans la secte des cheikhs Omar ibn Ahmed ibn el Zib Abdallah ibn Sahel, Abdallah ibn Soliman Magrami, Abdallah ibn Djiaffar Madhar et Mohammed Bakehir.

Il alla ensuite au Taïef, y visita le grand docteur Ibn Abbas, dont il chanta les louanges dans plusieurs poésies. Là il se rencontra avec le cheikh Saïd Abdallah Mirghani et il se lia d'amitié avec lui. En l'an 1158, il partit pour l'Egypte, par Djeddah et Suez, où il fit ses dévotions à Sidi Abdallah el Saribi. Il lui dédia une poésie. Arrivé au Caire, il fit ses dévotions également à Imam el Chaféi et à d'autres saints ; il com-

posa en l'honneur de chacun un poème qu'il inséra ensuite dans son recueil de poésie. Au Caire, on vint le saluer en foule, notamment tous les grands personnages : les ulémas, les cheikhs, les chefs des sectes. Dans la relation de ses voyages il rapporte les discussions et les disputes qu'il soutint avec les savants de son époque.

Un de ceux qui vinrent le voir et pour qui il se prit d'une amitié très vive fut le cheikh Sidi Abd-el-Khalekel Wafaïi, qui l'admit dans la secte Wafaïia et qu'il surnomma Abou el Marahem ; malgré les résistances modestes de Sidi Abd-el-Khalek, il lui donna l'autorisation de donner ce surnom à qui il voudrait, et, par le fait, celui-ci en usa envers beaucoup de personnes du Yemen.

En l'an 1159, le cheikh partit pour la Mecque avec la caravane des pèlerins. Il se maria avec sa cousine la noble dame Allaioua el Eidaroussyah ; il habita la ville de Taïef, où il se fit construire une belle maison. Là, il composa des vers très renommés en l'honneur du cheikh de la ville.

Il revint en Egypte en l'an 1162, en même temps que les pèlerins ; il y demeura un an, puis il s'en retourua à Taïef.

En l'an 1164, il reçut la nouvelle de la mort de son père. En 1168, il vint pour la troisième fois en Egypte ; il demeura un an au Caire et s'en retourna à la Mecque avec les pèlerins.

En l'an 1172, il se maria avec la noble Roukaïa, fille de Sayed Ahmed ibn Hassan Baharoun el Allaouiah ; de ce mariage, il eut un fils, Sayed Moustapha, né en 1173. L'année suivante, il revint encore en Egypte avec sa famille et en compagnie des pèlerins.

Il jeta alors son bâton de voyage et se reposa pour se recueillir, afin de répandre ses vertus et de se purifier de tout mal.

Les hommes de mérite s'empressaient d'aller le visiter en foule, pour profiter de sa science. Il reçut les leçons du cheikh

El Mallaoui, du cheikh El Djohari, du cheikh El Hefni et de son frère. De leur côté, ces cheikhs reçurent ses leçons.

Il eut une très grande influence auprès des émirs et des grands personnages et il acquit une très grande renommée en Orient et en Occident. Pendant son séjour au Caire, il entreprit des voyages fréquents dans la Haute-Egypte, à Tantah, à Damiette, à Rosette, à Alexandrie, à Touah, à Deyrouth. Il fit la connaissance du Saïd Aly el Sagli, et chacun d'eux reçut l'autre dans sa propre secte. Il fit ses dévotions à Sidi Ibrahim el Dessouki, et, à l'occasion de chacune de ces visites, il composa des poèmes d'une grande valeur. Le cheikh El Eidarouss fit ensuite le voyage de Syrie. Il visita Ghazza et Naplouse. A Damas, il fut l'hôte de Hussein effendi el Mouradi. Tous les savants et les hommes de lettre de la Syrie vinrent le saluer et célébrer ses qualités par des poésies.

Il vit le vizir Othman pacha dans la nuit du Mouled el Nebi (fête du prophète), chez Sayed Aly effendi el Merad. De Damas, il se rendit à Jérusalem, puis revint encore en Egypte; il alla jusque dans la Haute-Egypte et revint au Caire. Il alla faire ses dévotions dans la mosquée de Sidi el Badaoui ; de là, il se rendit à Damiette suivant son habitude et il revint au Caire. Il fit encore un voyage à Rosette et à Alexandrie.

De cette dernière ville, il alla à Constantinople où on lui fit une magnifique réception. Il s'en montra très satisfait, Là, aussi, on le célébra dans des poèmes et tout le monde alla en foule le saluer.

Cette fois, il ne séjourna que quarante jours à Constantinople. De là, il se rendit à Beyrouth, puis à Djeddah, puis à Chypre, puis à Damiette. C'était pendant le mois de Châban de l'année 1190, puis il fit son entrée à Mansourah où il passa une nuit.

Il rentra enfin au Caire le 17 Ramadan. Son séjour aux Indes avait duré dix ans, il fit le pèlerinage de la Mecque

dix-sept fois ; trois de ces pèlerinages tombèrent un vendredi ; il fit trois fois le voyage du Hedjaz en Egypte, six fois celui de la Haute-Egypte et huit fois celui de Damiette.

Sur l'impôt qui frappait les chrétiens d'Egypte, on prélevait deux piastres par jour à son profit.

Nous extrayons de ses poèmes en l'honneur de ibn Abbas les vers suivants, qu'il écrivit en l'année 1159 ;

Je jure par le duvet et la rose de sa joue,
Par sa bouche écarlate et le plaisir de l'embrasser,
Par l'or de ses joues, par l'argent
De son corps et les perles de son cou,
Par le rouge de sa joue et l'élancement
De sa taille, par la noirceur de ses yeux,
Par l'arc de ses sourcils et l'éclat de son front,
Par l'aube de son visage et la nuit de ses cheveux,
Par le soleil, par la lune et par les astres,
Qui ressemblent aux boucles de ses oreilles, aux anneaux qu'il porte aux pieds et à ses colliers,
Par le vin de sa salive, le rubis
De ses lèvres, les grenades de sa poitrine,
Par les turqoises de ses grains de beauté, le miroir
De sa poitrine et les amandes de ses seins,
Par la perfection et la profusion de sa beauté,
Dont les charmes sont infinis,
Par la tempête d'un cœur amoureux, par les nuages qui le hantent,
Par les grandes pluies, l'éclair et le tonnerre,
Par son haleine, son injustice, sa taille,
Par ses hanches, sa ceinture et ses contours gracieux,
Par son œil langoureux, par sa voix
Plus harmonieuse que le chant du merle.
Toutes les belles femmes,
En présence de sa beauté, sont reléguées au rôle d'esclaves.
Je suis, par mon amour et ma passion pour lui,
Dans l'attitude d'un esclave devant son maître.
Ses libéralités sont intarissables ;
Le monde a les yeux fixés sur lui.
Je parle de Abdallah, fils d'El Abbas,
Unique dans son époque.

. . . . . .

Cette poésie continue encore longtemps. On doit encore au même poète les vers mystiques qui suivent :

Il nous est caché,
Mais nous sommes toujours enclins à l'aimer.
On peut le comparer à une coupe de vin :
La coupe serait le monde et le vin la vérité divine.
C'est une divinité dont les bienfaits se répandent sur tous.
Heureux ceux qui ont pu la contempler dans l'extase ;
Elle a une beauté qui, même lorsque nous la méconnaissons,
Se révèle à nous sans voiles.
C'est une révélation à laquelle les lions de la science
N'ont pu résister.
Je te conjure par Dieu, ô Salma, informe-toi de mon amour
Et de mes larmes plus abondantes que les pluies.
Sois assez généreuse pour me donner la mort, ô vie de mon âme!
Pour que je puisse occuper une place honorable dans l'éternité.
Tu sais ce qui se passe en moi, mais
En amour il y a toujours plaisir à se redire ce que l'on sait déjà.
Quand mon âme parle à la tienne, elle s'enivre
De la beauté, mais son ivresse est plus forte que celle que donne le vin.
Si jamais tu apparais à mon âme, elle s'épanche et ressent un plaisir
Pareil à celui qu'on éprouve en savourant ta salive.

On doit aussi au même poète :

Le vin de cette coupe me plaît ;
Verse-nous en, c'est la vie de nos âmes.
Verse, verse ; le temps me paraît beau ;
Par cette brise, la joie est ma compagne.
Verse, le temps est si beau
Que mon cœur est extasié devant les charmes de cette beauté !
Donne-moi à boire, ô vie de mon âme
Et mêles y ta savoureuse salive.

Il a dit ailleurs :

Arrête-toi avec moi près de cet arbre et de ce monticule
Si tu aimes les beautés de ses habitants.
Verses-y des larmes si abondantes
Qu'il s'en forme une mer où les navires puissent circuler.

Verse, ô mon œil, des pleurs qui ressemblent
Aux perles et aux bijoux qui parent les habitants de ces lieux ;
Et quant tu seras auprès de ces roses,
Laisse couler des larmes de sang afin que tes joues aient la rougeur des leurs.
Quel déluge l'amoureux livré aux flammes de la passion
A laissé couler de ses paupières !
On a dit que les larmes éteignaient les flammes,
Je vois au contraire qu'elles les ravivent.
J'aime serrer les lances sur mon cœur,
Car leurs pointes ont l'éclat de ses dents,
Elles me rappellent aussi El Ozeib et Barek
Et leur vue augmente mon désir de baiser ses dents éclatantes.
. . . . . .
. . . . . .
Les planètes se sont portées à sa rencontre
Et elles ont formé une ceinture pour ses reins.
Mars rayonna sur sa taille,
Lorsque les étoiles se transformèrent en boucles pour ses oreilles.
Si Madjnoun avait contemplé son beau visage
Il aurait mis Leila au rang de ses esclaves ;
Si les prétendants à la beauté avaient voulu se constituer en parti,
Ils se seraient tous rangés sous sa bannière.
Si les nuages lui empruntaient sa salive,
Il pleuvrait du miel.

On doit aussi au même poète la remarquable poésie suivante :

Mon cœur est tout d'amour
Et mes yeux sont tout larmes.
Ma pauvre âme est pleine d'un feu
Que malheureusement les larmes ne peuvent éteindre.
Qui donc me fera posséder ce corps si souple et si beau
Au cœur dur et à la taille flexible ?
C'est une lune ; sa taille et son regard
Sont redoutables aux piques et aux sabres, qui leur ressemblent.
On a dit qu'il était pareil à la colombe, mais j'ai répondu :
« Quand donc le muet et l'éloquent se sont-ils ressemblés ? »
Le vin lui-même donne à peine une idée de sa salive
Et il désire vivement s'y mêler.
Sa taille, par rapport à son corps,
Ressemble à une vallée resserrée entre deux montagnes.

Le soleil à l'horizon l'a pris pour son image,
Et les étoiles ont cru qu'il était leur lune.
Sa taille se dresse sur ses hanches
Pareille à une branche s'élevant sur un monticule.
. . . . . .
. . . . . .
Sur ses joues, l'anémone s'est réfugiée,
Et de sa bouche coule la douce rosée du matin.
Le doux sourire de ses lèvres
Rafraîchit celui qui l'aime.
. . . . . .
. . . . . .
Ses poésies, quand elles sont récitées en Orient
Font tressailir l'Occident.
. . . . . .
. . . . . .
Je t'offre cette poésie, qui est une pucelle
Dont les noces n'ont été souillées ni de hontes ni de crimes ;
Elle fut conçue et elle naquit dans un laps de temps
Très court, ô ami !
Jouis donc de cette belle vierge,
Sois heureux et sois toujours l'honneur de tes amis.

Voici aussi quelques vers extraits d'une lettre adressée par le cheikh El Eidarouss au cheikh El Hefni :

Salut éternel de El Eidarouss
A El Hefni, le plus noble des lions,
L'ornement de la religion et du monde,
La couronne des saints, le soleil des soleils,
A celui dont le visage et les qualités sont nobles ; à mon allié,
A mon ami, à l'objet de mes désirs, à celui qui constitue ma joie dans mes déceptions,
A celui qui est mon frère par les idées et les sentiments ;
A mon refuge, à mon appui, à la vie des âmes.
Que Dieu éternise cette personne secourable,
Malgré les ennemis et les malveillants,
Et la fasse durer comme une forteresse
Pour conserver la vie à toutes les créatures !
En lui sont mon plaisir et ma paix ;
Par lui je vis de la meilleure des vies.

Que Dieu accorde sa paix à celui
Par qui il nous est réservé de vider les coupes sacrées,
Aux parents, aux disciples de celui qui possède toutes les qualités,
Et aux hommes d'étude et de science.

Voici quelques vers du même poète; ils commencent chacun par une des lettres qui composent le mot Youssouf:

O toi qui intimides la lune dans l'espace;
O toi qui as égaré les amoureux
Par l'éclat de tes joues, ô mon ami.
Par toi, la beauté a atteint toute sa perfection.
Loué soit celui qui t'a donné cette beauté
Que l'œil n'est jamais rassasié de contempler.
Elève-toi au-dessus du soleil et des astres
Et éclipse la lune dans son ciel.

Voici quelques vers du même genre sur le nom d'Ibrahim:

Mes amis, laissez là les comparaisons et les discussions,
Car la preuve de ce qu'il m'a accordé ses faveurs, c'est que son éloignement a cessé.
Je vous conjure, par Dieu! démontrez-moi
Comment les vallées peuvent dominer les plateaux élevés? [1]
Que Dieu veille sur cette gazelle à cause de l'attention qu'elle a eu pour moi et pour mon cœur,
Et qui n'a pas voulu attrister ce cœur par son éloignement.
Elle a annobli les branches des arbres,
Et les fleurs des jardins, par ses joues et sa taille;
Elle est la lune, mais une lune qui ne disparaît pas;
Elle est la mer, mais une mer de beauté dont la marée est toujours montante.
Je jure par les grains de beauté qui ornent sa joue
Que j'ai vu en elle les roses produire le musc.
Sa figure et ses joues sont mon appui et ma Kaaba
Ses sourcis sont l'autel sur lequel je rends mes grâces.

Ayant été prié d'écrire une lettre à Aly pacha Hakim, à Constantinople, il écrivit ce qui suit:

[1] Le poète compare, dans ce vers, la taille à une vallée et le reste du corps à un plateau.

Grâce au Dieu bon et sage,
Seigneur de tous, grand, miséricordieux et généreux.
Prières et saluts abondants
Au Prophète, maître des grâces,
A ses parents généreux et à ses disciples,
A tous les saints et à tous ses nobles descendants.
Salut et respect
Tous les matins et tous les soirs.
A l'ami des grandeurs,
Le seigneur des personnes respectables, la Kaaba des honneurs,
Au soleil élevé, au seul vizir,
A celui dont les qualités sont nobles et qui est l'honneur du vizirat.
Je veux parler de l'homme qui possède des qualités supérieures,
De l'homme qui sera grand dans l'avenir, comme il le fut dans le passé.
Après les invocations sincères et répétées
Pour la conservation de son rang et de ses qualités éminentes,
Je parle en toute sincérité et amitié,
Comme je le fais avec les amis.
Je suis, grâce à Dieu,
Ainsi que ceux qui m'entourent, en bonne santé.
Que Dieu vous garde en sécurité,
Ainsi que tous les amis.
Demeurez pour tous un utile soutien
Et un refuge assuré contre les ennemis.
Vous êtes un homme magnanime
Votre générosité est semblable aux abondantes pluies.
Mes salutations aux personnes qui sont auprès de vous
Et à tous vos protégés.
Surtout aux enfants et petits-enfants,
Seigneurs glorieux et respectables,
Et à nos cheikhs El Bakri et El Khodeiri,
Héritiers du savant imam Zobeir;
Au respectable écrivain de votre divan
Ami des grandeurs et de la vérité.
A l'interprète des vertus et des mystères,
Mon frère Hussein, le meilleur des hommes.
Que le Dieu de tous vous garde pour tous
Au milieu de toutes les vertus.
Ce sont les vers de El Eidarouss,
Qui vous bénit au nom de Dieu, unique et saint
Et qui vous souhaite de continuer a vivre dans la paix et le bonheur.

Par l'intercession de Taha, la source de toutes les connaissances,
Que Dieu le bénisse, lui, ses compagnons,
Et ses parents glorieux et saints!

Le cheikh Abou el Faiz el Sayed Mortada m'a raconté qu'il avait été l'hôte du Saïd Abd-el-Rahman el Aidarouss à Tayef, en 1166, et que celui-ci avait fait en son honneur les vers suivants :

Dieu dans chaque créature s'est révélé ;
Lui-même est tout, sans aucun doute.
Dieu, s'est transfiguré en nous et nous sommes les images
De sa grande unité ; suivez donc ma doctrine.
Il n'y point d'autre Dieu et c'est une fiction de dire
Qu'il est apparu de près ou de loin, il est grand.
Mon frère, admets les choses que tu vois et rejette ensuite leur existence.
Tu concevras alors une unité que seuls comprennent les gens de vérité.
Tu diras : il n'y a rien qui ressemble à Dieu,
Qui entend et prévoit toutes choses,
Sépare, compare, comprends le tout, afin de voir
Que la réunion du tout à tout forme un ensemble admirable.

Le cheikh El Eidaroussi reçut une lettre de Sayed Soliman ibn Yehia el Ahdali, Moufti du rite Chafféite à Zobeid. Dans cette lettre, le Moufti lui demandait de l'admettre dans sa secte et la permission pour lui et ses enfants d'y faire eux-mêmes des admissions.

Le cheikh El Eidaroussi répondit par un magnifique poème de quarante vers se terminant tous par la lettre *Dal* ou *D*. Il est en outre l'auteur de plusieurs poèmes qui figurent dans ses recueils et ses œuvres. On remarque surtout un poème de soixante fascicules sur la secte Souffia, ainsi qu'un grand nombre de poésies et de compositions en prose sur la théologie et d'autres sujets. Il a fait aussi trois écrits sur les vers suivants :

Donne à l'amitié son droit,
Sois respectueux pour elle,
Sache que tu es son esclave
En toutes choses, et qu'elle est ta maîtresse.

Il commenta et annota aussi les vers suivants :

La création n'est qu'une ombre,
En réalité elle existe.
Celui qui comprend cette vérité
Possède les secrets de notre secte.

Il fit des œuvres nombreuses sur la prière, sur toutes les sectes et il laissa aussi des poèmes très nombreux.

De toutes les contrées de l'univers, on venait lui demander d'être initié à la secte Souffia. Mais comme il était la plupart du temps plongé dans des extases et des méditations profondes, il ordonna au cheikh Sayed Mohammed el Mourtada de réunir en son nom ses leçons sur la secte Souffia. Le cheikh Mourtada écrivit alors à ce sujet un livre en dix fascicules, qui fut copié et répandu à profusion pour le plus grand bien de tous. C'était en l'an 1171.

La vie du cheikh El Eidarouss se passa ainsi dans la gloire et les grandeurs jusqu'à la nuit du mardi 12 Moharram de cette année, où il mourut en sa maison de Kalaat el Kabch. Il lui fut fait de grandes funérailles. Les prières furent dites sur son corps dans la mosquée El Azhar; on y lut aussi sa généalogie.

Les prières furent dites par le cheikh El Dardir. Il fut enterré au cimetière de Wally el Atrisse, en face du la mosquée de Sayeda Zenab. Des oraisons funèbres en vers ont été composées à l'occasion de sa mort. Je les citerai peut-être plus tard quand je parlerai de la biographie de ses contemporains. Après lui, on ne vit plus personne de son génie et de son intelligence. Que Dieu l'ait en sa miséricorde !

Est décédé aussi le respectable Abd-el-Salam effendi ibn Ahmed el Azraghani, professeur à la Mahmoudiah.

C'était un savant vertueux, cherchant la vérité. Il étudia dans son pays, puis il vint séjourner au Caire. Quand la construction de l'école Mahmoudiah à Habaniah fut achevée, il y fut nommé professeur. Il expliquait *El Beidaoui* et commentait *El Dorar*. Il s'occupait des sujets les plus élevés, seulement il s'exprimait très difficilement. Il possédait des connaissances assez vastes en mathématiques. Mon père lui donna quelques leçons sur cette science. Il possédait des instruments d'astronomie de grande valeur qui furent vendus par ses héritiers. Il mourut de la pierre le mardi 6 Djamad Awal de cette année. Depuis il n'y eut plus à l'école Mahmoudiah d'homme aussi vertueux, aussi vénéré, aussi respectable et aussi sévère sur les principes. Que Dieu l'ait en sa miséricorde!

Est mort aussi l'imam savant et docte, Cheikh Ahmed ibn Issa, ibn Ahmed ibn Issa, ibn Mohammed el Zobeiri el Chafféi el Baraoui. Il naquit au Caire. Là, il commença par suivre les leçons de son père; ensuite il assista aux cours des cheikhs de son époque sur la tradition et la métaphysique et il devint lui-même un maître. A la mort de son père, il occupa sa chaire à la mosquée d'El Azhar. Ses leçons étaient suivies par les élèves de son père et par d'autres encore, ce qui donnait à ses cours la même majesté et la même grandeur que du temps de son père. C'était un bien digne homme, rigide et austère. Il mourut à Tantah, d'une attaque d'apoplexie, dans la nuit du mercredi 13 Rabi el Awal. Son corps fut ramené au Caire et lavé dans sa maison. Les prières furent dites à la mosquée El Azhar et il fut enterré auprès de son père au cimetière des Moudjawerine. Que Dieu l'ait en sa miséricorde!

Est décédé aussi Sidi Amer, fils de Cheik Abdallah el Chabraoui. Il fut élevé avec beaucoup de soin et de gâteries : son

éducation fut celle d'un fils de seigneur. Il était très intelligent, mais il ne s'appliqua à l'étude ni des sciences ni des lettres. Cependant il aimait à collectionner les livres rares et de valeur. Il fit même copier plusieurs manuscrits par le calligraphe Cheikh Hassan el Charâoui. Parmi ces manuscrits, nous trouvons *Makamat el Hariri,* commenté par Zamzami, et d'autres livres qu'il fit relier et sur la couverture desquels il fit graver son nom en lettres d'or. Le cheikh El Nichili dessina pour lui différentes figures d'instruments d'astronomie. Il paya généreusement ces dessins au-delà même de ce que pouvait espérer le cheikh El Nichili. Enfin, en toutes choses, il cherchait ce qu'il y avait de mieux. Ce n'était pas ce que l'on pouvait supposer tout d'abord en le voyant, car sa physonomie semblait révéler chez lui les goûts les plus grotesques. Il mourut le 27 Moharram de cette année.

Est mort aussi le savant légiste cheikh Mohammed Saïd ibn Mohammed Saffar, ibn Mohammed ibn Amine el Madani el Hanafi, l'hôte de la Mecque où il professait. Il se perfectionna à la Mecque même. Il y reçut les leçons du cheikh ibn Akila et du cheikh Tadj-el-Dine el Kaléi sur le Hadith. A Médine, il reçut celles du cheikh Abou el Hassan el Sindi el Kébir et d'autres maîtres de cette valeur. Il exposait ses théories avec une méthode parfaite. Il reçut les félicitations du Sayed el Eidarouss. Il éprouva un tel chagrin de la perte de son fils qu'il en devint aveugle. Ce fils était un homme des plus intelligents parmi ses contemporains ; son père l'avait envoyé en Turquie ; mais comme il s'y rendait, il périt dans un naufrage en l'an 1174. Le cheikh Abou el Hassan vint lui-même en Egypte, puis il se rendit en Turquie en passant par Alep. Dans cette ville, il donna sur le Hadith des leçons auxquelles assistèrent les cheikhs d'Alep. Un de ces cheikhs, le Sayed ibn Mohammed el Helaoui, le compte au nombre de ses maîtres et en fait les plus

grands éloges. Il retourna ensuite au Hedjaz et se fixa à Médine. De ses œuvres, nous connaissons une poésie en l'honneur du Prophète et une autre en l'honneur du cheikh El Eidarouss. Lors du pèlerinage du cheikh Ahmed el Helaoui, en l'année 1190, il rencontra ce cheikh à Médine et l'initia à sa secte. Il continua à vivre saintement et à répandre le bien autour de lui jusqu'au moment de sa mort qui eut lieu cette année. Que Dieu ait son âme !

Est mort aussi en cette année, l'émir Abd-el-Rahman, aga des Moustafezan. C'était un mamlouk d'Ibrahim Katkhoda. Il fut nommé aga en l'an 1170, comme nous l'avons dit plus haut. Il conserva cette fonction jusqu'en 1179. Lors de la dernière expulsion de Aly bey, il fut révoqué par Khalil bey et Hussein bey qui le remplacèrent par Kassem Aga. Au retour de Aly bey, il fut réintégré dans ses fonctions et Kassem aga fut nommé sandjak; cette fois, il conserva ses fonctions jusqu'en 1183, époque à laquelle il fut révoqué par Aly bey lui-même. Il fut remplacé par Selim aga el Wali qui, à son tour, fut remplacé par Moussa aga.

En cette année, Abd-el-Rahman fut envoyé à Ghazza comme gouverneur, avec mission de se défaire par la ruse de Salit. Ce Salit était un homme très puissant, mais aussi très indiscipliné. Abd-el-Rahman aga sut cependant le maintenir par la ruse jusqu'au jour où il put le tuer dans sa propre maison. Il envoya sa tête au Caire, à Aly bey. C'était la première entreprise de Aly bey en Syrie, elle lui avait réussi. Cela l'encouragea dans son ambition et lui fit concevoir le projet de conquérir tout le pays.

Lors de la rupture entre Mohammed bey et son maître Aly bey, Abd-el-Rahman embrassa la cause de Mohammed bey. Celui-ci, vainqueur d'Aly bey, l'appela de nouveau aux fonctions d'aga des Moustafezan, qu'il garda jusqu'à la mort de Mohammed bey.

En 1190, Ibrahim bey le révoqua et nomma à sa place Soliman aga.

Lors de la lutte entre Ismaïl bey et les Mohammadiah, Abd-el-Rahman prit le parti de Ismaïl bey et de Youssouf bey et fit tous ses efforts pour les faire triompher ; il se multipliait, allait et venait pour provoquer des rassemblements, élever des barricades et les défendre. Il employait tous les stratagèmes, usait de toutes les ruses et travaillait jour et nuit. Enfin la victoire se déclara pour Ibrahim bey. Ibrahim bey et Mourad bey prirent la fuite. Il reprit alors encore une fois ses anciennes fonctions et il s'y maintint jusqu'à la fin du règne d'Ismaïl bey.

Ismaïl bey, en partant pour la Haute-Egypte afin de combattre les Mohammadiah, lui laissa le gouvernement du Caire, comme avait fait Mohammed bey lors de son départ pour la Syrie. Cependant, lors de la trahison des Allaouiah, qui, ainsi que nous l'avons raconté, s'unirent aux Mohamadiah contre Ismaïl bey, il partit avec celui-ci pour la Syrie. Il voulut ensuite gagner la Haute-Egypte en compagnie des soldats et des mamlouks qui lui étaient restés fidèles. Il arriva ainsi jusqu'aux environs de El Adliah. Il envoya alors un mamlouk noir dans sa maison pour y prendre différents objets et les lui apporter. Ce mamlouk devait le rejoindre à Hélouan, village qui faisait partie de ses concessions. Abd-el-Rahman traversa donc le Nil et se rendit avec ses hommes à Hélouan. Les gens de sa suite continuèrent leur chemin, mais il demeura à Hélouan et y resta pour attendre son mamlouk. Des Arabes s'en furent alors porter la nouvelle de son arrivée à Mourad bey. Celui-ci fit arrêter immédiatement le mamlouk envoyé par Abd-el-Raman et marcha lui-même à la rencontre de ce dernier.

Chemin faisant, Mourad bey se fit amener le mamlouk de Abd-el-Rahman et l'interrogea. Le mamlouk lui apprit toute

la vérité. Mourad bey accéléra alors sa marche vers Hélouan, y arriva à l'improviste et fit cerner le village. Ses hommes se ruèrent sur la maison où se trouvait Abd-el-Rahman; ils se saisirent de sa personne, lui enlevèrent ses habits et même ses culottes et le conduisirent ainsi, la tête et le corps nus en présence de Mourad bey. Celui-ci le regarda à peine; il ordonna qu'on lui coupât les mains, on le fit et on le remit ensuite à des palefreniers qui le frappèrent au visage, enfin on l'égorgea avec un couteau et on le décapita. Pendant qu'on le suppliciait ainsi, on lui disait : « Tu vas sentir la piqûre de la puce ». On lui parodiait ainsi ce qu'il avait l'habitude de dire lui-même aux personnes qu'il avait tuées. Il disait en effet à ses victimes pendant leur supplice. « Ne t'effraye pas, mon enfant, ce n'est qu'une piqûre de puce » ; mais en réalité il disait cela pour ne pas trop effrayer ceux qui allaient subir un si triste sort, tandis que, à cette heure suprême, il ne pouvait voir dans ces paroles que des reproches et de l'ironie.

Mourad bey, dans la matinée du lendemain, rentra au Caire, rapportant au bout de sa lance la tête d'Abd-el-Rahman aga. Cette tête fut ensuite réunie avec le corps, qui fut inhumé, ainsi que je l'ai déjà dit.

Abd-el-Rahman était sans pareil pour la manière d'instruire les affaires et d'arracher des aveux aux malfaiteurs. Il était très cruel pour les mauvais sujets et notamment pour cette classe de domestiques turcs désignés sous le nom de « sarradj ». Dans les premiers jours de son gouvernement, il persécutait souvent ces domestiques. Ceux-ci s'en plaignirent à Hussein bey el Maktoul, qui intercéda en leur faveur auprès d'Abd-el-Rahman. Mais Abd-el-Rahman lui répondit : « Ce sont des gens de la pire espèce, ils sont les plus grands ennemis des musulmans. Presque tous sont des chrétiens qui se disent musulmans, afin qu'en feignant de nous servir, ils puissent arriver plus facilement à causer les plus grands dommages

aux musulmans. » Il ajoutait: « Si vous n'êtes pas convaincu de mes paroles, laissez-moi leur faire subir une visite, afin que je puisse reconnaître ceux d'entre eux qui ne sont pas circoncis ». Le sandjak Hussein bey el Matkoul lui dit alors d'agir comme bon lui semblait.

Le lendemain, un grand nombre des «sarradj» du sandjak avaient pris la fuite et il ne resta que ceux d'entre eux qui étaient musulmans et circoncis, et c'était le plus petit nombre. Hussein bey fut fort étonné de la perspicacité de Abd-el-Rahman, et depuis lors, il le laissa faire tout ce qu'il voulut sans aucune opposition. Aly bey et Mohammed bey en firent autant.

Quand Mohammed bey Aboul Zahab se révolta contre son maître, il se rendit dans la Haute-Egypte. Là, il se rencontra avec Ayoub bey, son compagnon. Ils se jurèrent sur le Coran et sur le sabre et de ne jamais se désunir. Mais Ayoub bey se parjura; Mohammed bey résolut alors de lui faire couper la langue et la main; il lui envoya Abd-el-Rahman pour exécuter cet ordre. Celui-ci se rendit en effet chez Ayoub bey, accompagné du bourreau. Il le salua très respectueusement et lui dit: « Monseigneur, votre frère m'a ordonné de vous couper la langue et la main, ne m'en veuillez pas, je vous prie, car je suis votre serviteur à tous deux »; et il se tourna vers le bourreau pour lui dire de faire son office, mais sans trop faire souffrir le patient.

A l'avénement de Mohammed bey, Abd-el-Rahman fut aussi envoyé auprès de Abdallah bey, katkhoda du Pacha, pour le tuer parce qu'il avait trahi son maître. Mohammed bey s'était joint à Aly bey. Abd-el-Rahman pénétra dans la maison de Abdallah bey, lui coupa la tête et s'en revint avec cette tête auprès de son maître, Mohammed bey. Abd-el-Rahman fut longtemps mohtasseb en même temps qu'il était aga. Il jouissait d'une très grande popularité parmi les gens de la basse

classe ; il fut même pendant un certain temps administrateur de la mosquée El Azhar. Il aimait les ulémas ; il cherchait à s'instruire en leur compagnie et lorsqu'ils intercédaient pour quelqu'un auprès de lui, il accédait toujours à leurs demandes. Avec cela il avait des vues très hautes et très profondes sur les choses de ce monde et il poursuivait l'exécution de ses projets avec beaucoup d'énergie et de fermeté. Que Dieu ait pitié de lui !

Est décédé aussi l'émir Abd-el-Rahman bey, mamlouk de Aly bey. Il fut fait sandjak avec les autres mamlouks, à qui Aly bey donna de l'avancement. Il était le compagnon de Mohammed bey Aboul Zahab, de Hassan bey el Djeddaoui, de Ayoub bey, de Radouan bey et d'autres. Il était très renommé pour sa vaillance, son courage et son initiative ; mais après Aly, lors de l'avènement de Mohammed bey, il fut tenu à l'écart, lui et ses autres compagnons, jusqu'au jour où éclata la guerre entre les Mohammadiah et Ismaïl bey. Celui-ci, après sa victoire, les réintégra tous dans leurs titres et charges, à l'exception de Abd-el-Rahman. Mais, lors du massacre de Youssouf bey, ce fut Abd-el-Rahman qui lui porta le premier coup. Ses titres lui furent alors rendus. Ceux qui restaient des Mohammadiah furent exilés. Abd-el-Rahman partit avec ses compagnons dans la Haute-Egypte pour combattre les Mohammadiah. Mais, arrivés à destination, tous se retournèrent contre Ismaïl bey, firent cause commune avec les Mohammadiah et entrèrent au Caire, ainsi que je l'ai dit plus haut. Cependant, à peine étaient-ils victorieux que des jalousies éclatèrent entre eux et que chacun d'eux voulut s'emparer du pouvoir. Le plus ambitieux de tous était Mourad bey. A la fin ils se soupçonnaient tous les uns les autres. Les Mohammadiah surtout étaient dans une panique continuelle, car ils supposaient que les Allaouia voulaient leur faire un mauvais parti. Leurs partisans

n'osaient même plus rester dans leurs maisons; ils sortaient de la ville et allaient dormir dans des maisons de campagne.

Ibrahim bey et sa suite sortirent alors du côté de El Adliah, tandis que Mourad bey et sa suite se rendaient au Vieux-Caire.

Le samedi 17 Djamad Awal, Mourad bey se leva, outré de colère et de chagrin; il s'enferma en compagnie de ses intimes et il leur communiqua son projet de chercher querelle, le jour même, à ses rivaux. Ses amis lui demandèrent comment il s'y prendrait. Il leur dit alors: « Nous irons au jeu des lances. Là, nous nous rencontrerons sûrement avec les autres; nous tuerons ceux qui viendront à nous, et après, advienne que pourra». Mourad bey alla en effet s'asseoir au jeu des lances. Là, il attendit une heure, puis il vit arriver Abd-el-Rahman bey et Aly bey el Habachi qui s'assirent quelques instants avec lui. Pendant qu'ils causaient, Mourad bey faisait souvent signe aux personnes de sa suite de les frapper, mais personne n'osait porter le premier coup. Le salehdar de Abd-el-Rahman bey surprit les signaux de Mourad bey et en avertit son maître en lui touchant légèrement la jambe. Abd-el-Rahman, ainsi prévenu, se leva sur-le-champ. Alors Mourad bey tirant son épée, en asséna un coup sur la tête de Abd-el-Rahman. Celui-ci, de son côté, tira son sabre et en frappa Mourad bey; mais par un faux mouvement, il tomba à terre; alors les gens de Mourad bey se précipitèrent sur lui et le tuèrent. Pendant la bagarre, Aly bey el Habachi se couvrit la tête de ses habits et se cacha derrière un syçomore. Mourad bey, son coup fait, quitta le terrain avec les gens de sa suite. Il envoya prévenir Ibrahim bey qui se rendit à la Citadelle. Abd-el-Rahman demeura étendu à la place où il avait été tué jusqu'à ce que ses gens vinssent le relever. Il fut enterré au grand cimetière.

Est mort aussi l'émir Ahmed bey Chanan. Il était le mamlouk du cheikh Mohammed Chanan el Maleki, cheikh de la

mosquée El Azhar. Il quitta son maître à la suite d'une discussion qu'il eut avec le fils de celui-ci. Il entra alors dans l'armée et servit sous Aly bey, qui le prit en amitié, lui donna de l'avancement et le fit émir. Il le nomma katkhoda des Chawiches. Ahmed bey Chanan demeura toujours le client et le protégé de Aly bey; il fut nommé sandjak. Il devint le gendre de Hassan bey el Djeddaoui; il fit construire pour sa femme une maison à Darb Saada. Il mourut dans la mêlée dont nous avons déjà parlé.

Il était d'un caractère très souple; il respectait beaucoup les gens de science et leur témoignait beaucoup d'affection et de déférence.

Est décédé aussi l'émir Ibrahim bey Tanan. Il était mamlouk de Hassan effendi, mamlouk de Ibrahim effendi el Mouslemani qui appartenait aux familles les plus anciennes, les plus nombreuses et les plus influentes, telles que celles de Moustapha Chorbadji et d'Ahmed Chorbadji. Tous ces personnages se groupèrent autour de Aly bey et partirent sous la conduite de Mohammed bey pour combattre, près de Mansourah, Khalil bey, Hussein bey Kechkeche et autres. Ahmed Chorbadji fut tué dans la mêlée et Mohammed bey admira leur courage. Depuis, il les eut toujours en affection et il les attira à son parti. Ils l'accompagnèrent dans ses voyages et dans ses guerres. Lors de sa rupture avec Aly bey, ils le suivirent dans le Haute-Egypte. Moustapha Chorbadji mourut dans son lit, au Caire, du temps d'Aly bey. Ibrahim Chorbadji devint alors le chef de la compagnie. A son retour, Mohammed bey devint maître de l'Egypte, le nomma sandjak, le combla de ses libéralités, lui donna des villages en plus de ceux qu'il avait déjà. Parmi ces concessions, je citerai Sandabis et Halfa. Ibrahim était despote et injuste envers les paysans; jamais il n'eut pour eux la moindre pitié. Il avait pour intendant l'homme le plus vil qui fût au monde. Cet

intendant était né à Mit Halfa. Il maltraitait les paysans, les emprisonnait, leur faisait subir toutes sortes d'avanies et leur extorquait au profit de son maître de fortes sommes d'argent. Lorsque, à la suite de la bataille que nous avons racontée, Ibrahim bey s'enfuit avec Ismaïl bey, les paysans se soulevèrent contre son intendant, le massacrèrent et jetèrent son cadavre au feu.

Ibrahim bey cependant se livrait à des pratiques de dévotion ; il visitait les tombeaux des saints tous les vendredis, après la prière du matin. A la suite de tous les événements qui amenèrent le départ d'Ismaïl bey, il l'accompagna à Ghazza, mais il ne revint pas avec lui en Egypte; il demeura en Syrie et il mourut dans un village de ce pays. Il laissa en mourant de très grandes richesses.

Est mort aussi l'émir Ibrahim bey Boulghia, surnommé Bouchla. Il était mamlouk de Abd-el-Rahman aga Boulghia, fils d'Ibrahim bey et frère de Khalil bey. Aly bey l'attira à lui à cause de son courage et le fit nommer sandjak. Il mourut en combattant, lors des événemets que j'ai racontés.

Est décédé aussi le grand émir Hassan bey Radouan, Émir el Hadj. Il était mamlouk de Omar bey, fils de Hussein Radouan. Il fut nommé sandjak après la mort de son maître et il fut Émir el Hadj en l'année 1178 et en l'année 1179. Il fut nommé defterdar de l'Egypte, puis destitué. Il partit ensuite avec les pèlerins en qualité d'Èmir el Hadj en 1181 et en 1182. Son mamlouk Radouan bey fut nommé sandjak. Aly bey, en arrivant au pouvoir, fit comprendre Radouan bey dans les expulsions qu'il ordonna en 1181. Il le rappela, puis l'expulsa une deuxième fois avec son maître. A son retour du pèlerinage de la Mecque, en 1183, il lui assigna pour demeure d'abord le village de Mesdjed Ouassif, puis El Mehalla el Kobra, où il resta jusqu'en 1191, c'est-à-dire huit ans.

Ismaïl bey le rappela au Caire et le nomma Émir el Hadj en 1191.

Lors de la coalition des Allaouias et des Mohammadiahs et du départ d'Ismaïl pour le Syrie, il ne suivit point ce dernier et demeura au Caire, il se rallia aux Allaouias, croyant au succès de ceux-ci, mais on sait ce qu'il advint d'eux. Lui-même fut tué dans la mêlée de Choubrah avec Ahmed bey Chanan.

Leurs corps furent transportés dans leurs maisons et enveloppés d'étoffe provenant d'une toile de tente. Hussein bey fut enterré. Que Dieu l'ait dans sa miséricorde !

C'était un émir vénérable, poli, généreux, de bon caractère, aimant les gens de mérite et les hommes de science. Il s'était lié à Mehalla avec notre ami le cheikh lettré, Chams-el-Dine el Semerhaei el Farghali. Il l'aima beaucoup et il eut pour lui les attentions les plus délicates. Il le garda chez lui pendant son séjour à Mehalla ; il l'empêcha même de se rendre dans son village, si ce n'est de temps à autre pour y voir sa famille. Il avait pour lui un véritable attachement, il ne pouvait s'en séparer et il ne lui permettait que des absences très courtes. Il ne trouvait de plaisir qu'en sa compagnie.

Le cheikh Chams-el-Dine, de son côté, fit plusieurs poèmes sur les qualités de son hôte. Plusieurs de ces poèmes figurent dans un recueil fait par le cheikh Chams-el-Dine lui-même et appelé *Nafhat el Tib fi Mahassen el Hâbib*. J'en extrais la poésie suivante, qui est très gracieuse :

Chams-el-Dine, surnommé Fath,
Connu sous le nom de Farghali,
Appartenant au Rite Chaféite,
Appartenant aussi à la secte de Ahmed el Badaoui,
Originaire du village de Sambraba et aimant comme un Ozride, dit :

Louanges à Dieu qui donna dans le monde le pouvoir
A un roi dont la beauté nous est apparue.

Qui remplit de détresse tous les amoureux,
Qui les plongea dans le désespoir et la douleur
Et fit couler leurs larmes.

Le créateur de l'univers est haut,
Il est le dispensateur des bienfaits,
Il pardonne aux pêcheurs
Qui se sont égarés dans les déserts de l'amour
Et se sont plongés dans une mer profonde.

Qu'il est grand, celui qui mit dans les paupières
Cette vertu magique qui fait tressaillir les cœurs.
Ces paupières qui allument les feux de l'amour
Dans les cœurs embrasés et épris
De leurs adorateurs.

Qu'il est grand celui qui a pétri de terre
Une gazelle pour qui j'ai quitté joyeusement mon pays.
Pour l'amour de cette gazelle j'ai trouvé du plaisir dans mes souffrances.
Ah ! si elle pouvait me laisser approcher
De sa rayonnante figure, rivale de la lune.

Je rends grâce à Dieu, car c'est lui qui inspira
A ses créatures, l'amour des gazelles.
Il donne aux amoureux une robe de piété,
Et il leur fera grâce, au jour du jugement,
Du feu qui s'allumera ce jour-là.

Rendons grâce, dans nos joies comme dans nos peines,
A celui qui connaît les choses visibles et invisibles,
Qui crée l'embryon dans les entrailles de la mère,
Qui prête secours aux naufragés,
A celui qui, après le malheur, nous envoie le bonheur.

Bénédiction et saluts éternels
Au Prophète descendant de la famille de Hachem,
A ses parents et à ses disciples, dépositaires de la vérité,
Tant que les amoureux se plaindront et que les poètes chanteront
Des poésies belles comme des colliers de perles.

Bénédiction et saluts à leurs disciples, astres de la vérité,
Océans de science et de tradition,
Ainsi qu'à leurs successeurs, sources de la sainteté,
Tant que les amoureux pâtiront
Du feu qui consume leur cœur.

Maintenant, écoute, ô artiste,
Ces paroles qui t'apprendront mon amour;
Paroles que j'ai écrites avec les larmes de mes yeux
Pour qu'elles soient lues par celui que mes yeux admirent.
Je veux parler du sultan de cette époque:

Le Seigneur des hommes, le beau entre tous les beaux,
Celui qui est envoyé pour convertir ses contemporains,
Celui à qui la gazelle a emprunté le noir de ses paupières,
Le jonc, sa grâce et son élégance,
Et l'aurore son éclat et sa splendeur.

Il est une gazelle qui donne la chasse aux lions, dans les forêts,
Qui surpasse en beauté la lune entournée de son halo.
S'il passait là où l'on boit le vin délicieux
Ou s'il parcourait les groupes des buveurs,
Hommes et choses s'enivreraient de sa seule présence.

Par sa taille, il fait honte aux lances.
Les athlètes et les vaillants se sont inclinés devant son courage;
Son regard a captivé les gazelles;
Pour combien d'égarés son visage n'a-t-il pas été un phare
Qui les a guidés sur terre comme sur mer?

Il est l'émule de la lune; svelte, unique,
Il est de la même race que la souple gazelle;
Sa beauté est grande et immense comme la mer,
Il est abondant et bienfaisant comme un fleuve.
C'est un trésor d'intelligence et il est la prunelle de cette époque.

Mon amour pour lui est un secret pour les autres.
Ce secret, je ne l'ai point divulgué.
Mais, du jour où il me menaça de son abandon,
Je me suis consacré à son service
Et je suis devenu son esclave obéissant.

J'avise les gens de lettres
Et ceux qui occupent un rang dans la science
D'écrire mes paroles en lettres d'or
Et de prêter attention à une histoire qui m'a inspiré
Les vers, pareils aux perles, que j'ai composés.

J'étais, dans les jours passés,
Brûlant d'amour et de flamme.
J'aimais la grâce et la belle taille,
L'haleine douce et enivrante comme le vin
Et les joues roses semblables au charbon ardent.

J'aimais la gazelle aux contours gracieux et souples,
La taille dont les ondulations rappelent celles des rameaux,
La figure devant laquelles les rois se prosternent
Et devant laquelle les lions restent tremblants,
Stupéfaits devant la fascination de ses regards.

J'avais des préférences pour celles dont la coquetterie
N'avait d'égale que la beauté de Joseph.
Pour celles dont la taille rappelle le jonc
Et le visage une lune dans son plein,
Apparaissant quatorze jours après sa naissance.

Je désirais posséder celle qui avait bon caractère,
Dont les traits étaient bien proportionnés
Et qui charmait la vue et l'ouïe,
Celle dont ma plume est impuissante a décrire les qualités
Et dont la beauté égarait ma pensée.

Celle dont les yeux étaient noirs comme ceux d'une houri,
Qui, en se mouvant, faisait rêver qui la contemplait,
Celle dont les paroles étaient pour les âmes
Plus désirables que le vin et l'eau fraîche
A l'heure de midi, pendant les grandes chaleurs.

Elle avait les joues lisses
Et elle attirait à elle beaucoup d'âmes en peine.
Elle était svelte, le roi de la beauté la désirait,
Lourde de hanches, elle n'avait aucun
Défaut, si ce n'est la finesse de sa taille.

Je chantais aussi le corps svelte et chaste
Par des vers bien composés
Plus beaux que le rubis et le corail.
J'y exprimais ce que ressentait mon cœur
De l'amour brûlant qui consumait ma poitrine et mes entrailles,

Combien, pour posséder les belles au corps tendre,
Ai-je erré, dans les déserts, accablé de fatigues,
Et suis-je revenu dans la ville comme un exilé,
N'ayant aucun conseiller en amour
Pour me mettre sur le chemin du bonheur ?

Que de nuits ai-je passées dans la peine!
Dans la prison de la princesse de la beauté.
Mes larmes coulaient comme la pluie
Et mes censeurs ne compatissaient point à mes peines
Et ne me plaignaient pas, malgré tant d'attente et de patience.

Que de lieux ai-je arrosés, seul, de mes larmes,
Loin de mes calomniateurs dans la crainte d'une déception.
Je ne rencontrai aucun homme dans ma situation à qui j'aurais pu confier mes peines
Et qui aurait pu m'aider à atteindre mon but
Auprès de celle qui ne s'apercevait même pas de mes feux!

Que de dangers ai-je affrontés pour mes amours!
Que de portes ai-je ouvertes par mes stratagèmes!
Que de mers furieuses ai-je traversées!
Que de déserts ai-je parcourus la nuit
Alors que les lions me poursuivaient!

Que de vaillants rivaux ai-je revêtus
De la robe du malheur et des maladies!
Ils ont passé des jours de deuil et de plaintes;
Pas un seul instant je n'ai écouté leurs supplications.
Ils sont tous morts dans leurs chaînes de peines et de souffrances.

Que d'instants ai-je passés dans la joie
En compagnie de l'amie de mon âme!
La coupe brillait au milieu de nous comme un soleil.
Nous ne distinguions jamais la journée présente de celle de la veille,
Enivrés tous deux et insouciants des puissants.

Que de fois ai-je entendu sonner la flûte et les archets gémir
En société de personnes qui intimidaient les lunes.
Que de fois ai-je atteint la réalisation de mes désirs et de mes projets!
Que de nuits ai-je passées à faire des poésies
Inspirées par l'amour d'une belle au corps délicat, aux belles lèvres et à la bouche pure!

Que de fois ai-je laissé tomber le voile de la pudeur
Et que de vierges m'ont tenu compagnie dans les nuits!
Je n'avais aucun rival en amour,
On eût dit que j'avais à tirer vengeance des belles
Et que je profitais d'une négligence du sort pour le faire.

Que de roses ai-je cueillies sur des joues!
Que de tailles ai-je serrées sur mon cœur,
Sans jamais manquer à la foi jurée
Et sans jamais dépasser les limites
Quel que fût mon enivrement!

Dans quelles mers de dissipation ai-je nagé
Dans mes folies, sans craindre la punition du Dieu vivant.
Je me laissais aller au gré de mes passions
Pour les déesses de la beauté, pour Mays
Ou pour Alloua, la majestueuse.

Que de rebellions n'ai-je pas commises envers Dieu!
De combien de péchés n'ai-je pas été coupable!
Que de provocations contre le créateur!
Que de commandements divins j'ai méconnus!
J'avais oublié l'isolement qui m'attendait au tombeau.

Que de profanations dans mes amours!
Combien me suis-je poussé dans la voie de la perdition!
Combien de fois dans mes nuits ai-je obéi à mon démon,
Sans jamais tenir compte de la colère de mon juge.
Ma vie s'est ainsi passée sans faire le bien.

Que d'amis n'ai-je pas pris pour des ennemis!
Que de savants n'ai-je pas pris pour des ignorants!
Que de conseillers n'ai-je pas cru être dans l'erreur,
Et de combien de gardiens vigilants et attentifs
N'ai-je pas rejeté les conseils!

Que de fois n'ai-je pas refusé de me convertir
Et contrevenu aux commandements divins!
Que de voiles de pudeur n'ai-je pas laissé tomber,
Parcourant les chemins du plaisir
De toute la vitesse de mes coursiers!

Combien de fois ai-je méconnu les règles et les traditions
Pour un amour qui n'est point ordonné !.
Combien ai-je obéi aux sollicitations de l'amour et de ma bien-aimée,
Me tenant ainsi éloigné de ma conversion
Sans le moindre atome de pitié.

Que de fois ne me suis-je pas nourri dans les champs de l'amour !
Que d'attachements pour mon cœur et quelles erreurs pour lui !
Je m'écartais du chemin de la vérité,
Je négligeais celui qui règne dans les cieux.
Louanges à lui qui pénétre tous les secrets !

Avec quel entrain je me précipitais vers le plaisir !
Mes jambes précédaient ma détermination.
Combien j'ai été inattentif à obéir !
Je n'étais point au bout de mes turpitudes,
Je ne craignais nullement le souverain juge.

J'ai continué ainsi jusqu'à ce que j'aie vu les années de ma jeunesse
S'en aller. L'inquiétude s'empara de mon âme,
Les cheveux blancs sont venus s'asseoir à ma porte,
Ils ont gagné mes tempes,
Et ma maison se rapprocha de ma tombe étroite.

Mes amis et mes camarades, en grand nombre,
Sont déjà sous terre. Que Dieu les couvre de sa miséricorde !
Cependant, chaque fois que mon démon m'appelle,
J'obéis sur le champ sans hésiter
Et j'augmente ainsi la somme de mes crimes.

Toutes mes actions ont été notées par l'ange de la gauche ;
Mes amis m'ont abandonné ainsi que ma richesse,
Et je n'ai secoué ma torpeur
Qu'après tous ces malheurs
Et lorsque ma tête était déjà blanchie par les années.

Mais lorsque j'ai vu que mes crimes étaient inscrits,
Que mes cheveux blancs étaient couverts de honte,
Quand ce qui était écrit arriva,
Quand j'ai constaté que mon but n'était pas atteint
Et que l'occasion de faire le bien m'avait échappé,

Je me suis repenti, mais trop tard,
Car le mal était déjà fait.
Cependant, dans tout cela Dieu a des desseins
Devant lesquels on ne peut que se courber,
Même si l'on est l'homme le plus intelligent.

Je me suis promis de ne plus retomber dans mes erreurs passées,
Et de ne plus me laisser surprendre comme auparavant.
J'ai versé toutes les nuits des larmes
Pareilles à une grosse mer ou à une averse
Sur ma vie ainsi dissipée.

Je disais : O mon âme, vole vers ton Dieu,
Invoque-le pour effacer tes fautes !
Pratique la piété après ta mauvaise conduite,
Car celui qui te façonna dans les entrailles de ta mère
Pardonne toute faute aux pêcheurs.

Dieu pardonne les crimes et les erreurs ;
Il voile les hontes et les fautes ;
Il apaise les cœurs et les esprits ;
Il accorde à ceux qui l'invoquent l'objet de leurs désirs
Dans un Eden où les cailloux sont des perles.

Au repentir mon âme s'est donc déterminée
Après ses accès de plaisir et de jeunesse.
Mes larmes coulaient pareilles à la pluie
Sur ce que j'ai laissé perdre de ma vie
Dans la honte, le mensonge, la volupté.

Je continuai, pratiquant la vertu,
Recherchant le bien et le désirant,
Repoussant tout conseil des méchants,
Répétant mes lamentations
Sur les nuits que j'ai employées à ma perdition.

Mais quand vint l'astre brillant
Eclairer le Caire de ses rayons éclatants,
Précédé dans sa marche par le bonheur,
Tel qu'un roi dans son royaume
Ou tel que Youssouf el Hosn, le chéri de l'Egypte.

Je veux parler de l'émir victorieux
Qui possède le bonheur et la gloire,
Celui qui a une figure douce et belle,
Qui possède la sagesse, la civilité et la modestie,
La majesté, la puissance et la grandeur.

C'est une mer de générosité. Il se nomme Hassan,
Et il a chargé tous les cous des chaînes de la reconnaissance.
Toute la caravane des pèlerins lui est confiée;
Son amour a embrasé tous les cœurs,
Principalement les cœurs des hommes pieux et bienfaisants.

Il est venu, ce prince, à El Mehallah el Kobra,
Pareil au soleil lumineux du matin.
Il a été élu par Dieu. Quel heureux choix!
Il est entouré d'une foule innombrable,
Car il est le prince de ce temps.

La nouvelle s'est répandue, dans tous les environs,
De son arrivée dans cette ville,
Alors j'ai orienté ma figure vers sa personne,
Désirant acquérir les qualités généreuses
De celui qui est lui-même si généreux et si affable.

Dieu a permis que je rencontre
Cet homme, noble de figure et de qualités.
Je l'ai trouvé en vérité et sans contredit
Respectable et accompli en tout.
C'est une perle unique dans le monde.

Ayant trouvé ainsi un prince
Glorieux, majestueux et grand,
Instruit, poli, respectable,
Honoré, loué et aimant
Dieu intérieurement et extérieurement.

Je mis immédiatement ma confiance en lui.
Pour aucun motif, je n'aurais renoncé à son amitié.
Je ne consentirais à m'attacher à aucun autre, même à prix d'argent.
Je ne dirai son secret à personne,
Et, dans ce siècle, je ne puis lui préférer qui que ce soit.

Je me suis alors tenu prêt à le satisfaire
Et à obéir à tous ses ordres et à toutes ses défenses.
Mon amour pour lui était inébranlable,
Et mes ennemis n'avaient pas la satisfaction de m'entendre me plaindre
D'être loin de mon pays et de ma maison.

Pendant que je parcourais les rues de la ville,
En compagnie de docteurs vénérables et respectés,
J'ai vu dans les maisons ombragées
Une lune qui éclipsait toutes les autres,
Projetant une lumière qu'aucune lune n'a jamais projetée.

C'est une gazelle dont les grâces redoublent quand elle marche,
Une branche qui, lorsqu'elle se balance, est plus fine que les lances,
Un roi de beauté qui domine tous les royaumes.
Celui qui le compare même au soleil traversant le signe de l'agneau
N'entend rien en matière de comparaison.

Il est arabe, mais il a les yeux indiens;
Il est parfait et il a la taille d'un Turc.
Il est poli, sa figure est noble.
Il a l'esprit cultivé et il possède de grandes facultés naturelles.
On dirait le Joseph de ces temps.

Il est caché aux yeux des amoureux,
Il est éloigné de l'œil qui le désire,
Il n'a de rival ni en Turquie ni dans l'Irak,
Ni dans tous les pays de la Syrie,
Ni à la Mecque, ni en Egypte.

C'est par inadvertance que Radouan ne l'a pas gardé.
Il s'est échappé du Paradis qui le réclame.
A sa démarche, les Wildans restent rêveurs,
Et, à ses mouvements gracieux, les branches disent :
« O honte ! il nous humilie. »

Quand j'ai vu cette gazelle
Drapée gentiment dans sa beauté,
J'ai pensé que c'était une lune environnée de lumière,
Ou une branche de jonc qui se balançait,
Ou une créature soignée par l'auteur de toutes choses.

Je me suis convaincu que Dieu l'avait créée
Pour que j'en sois épris, et je dis: « Dieu !
Que votre nom soit loué ! qu'il est beau !
Qu'il est gracieux ! Sans lui
Je n'aurais éprouvé aucun plaisir à composer mes poésies. »

Sans lui, je n'éprouverais aucun plaisir à m'humilier;
Je trouve tout très beau quand je me souviens de sa beauté.
Je ne suis plus à l'écart des hommes ;
Ses rigueurs pour moi n'ont point inspiré de pitié à nos ennemis,
Tandis que les plus durs rochers se sont attendris,

J'ai dit que Dieu ne pouvait pas faire languir
Celui qui souffre pour l'amour de cette gazelle.
Je mourrai bientôt de mon amour,
Car à mes yeux elle s'est s'est dérobée.
Que de barrières et de voiles me séparent d'elle !

Je suis atteint d'une passion irrémédiable
Et noyé dans une mer d'amour.
Serai-je assez heureux pour la posséder,
Assez heureux pour écarter celui qui m'en tient éloigné
Par ses vexations, ses ruses et ses sorcelleries.

Je l'ai supplié : Par Dieu ! ô mon ami,
Aie pitié d'un amour malheureux ;
N'écoute pas les discours des ennemis
Contre un amoureux fidèle et étranger
Dont les joues sont baignées de larmes !

Cet amoureux passe ses nuits à se plaindre
A celui qui connaît toute chose.
Il est possédé d'un amour
Que ne pourraient supporter les monts Radoua :
Amour infini et incomparable !

Le sommeil a fui ses yeux ;
Le fardeau de son amour l'a rendu malade.
Son cœur ne laisse échapper que des plaintes
Pendant que toi, gazelle de la Mecque, tu es indifférente
A ces flammes, dont tu ne t'aperçois pas.

Je te conjure par les souffrances que j'endure pour toi, ô mon médecin !
Par mon éloignement de ma vaste maison,
Par mes lamentations,
Ne permets pas que la privation soit mon unique sort,
Et ne me punis point par ton indifférence.

Je t'adjure par l'amour que j'ai dans le cœur,
Par toutes les souffrances de mon âme,
Viens vers un amoureux qui souffre de ton éloignement,
Qui ne trouve de remède à ses douleurs
Que dans ta rencontre et dans ton sourire.

Je t'adjure par mes veilles durant des nuits sombres,
Par les larmes qui baignent mon visage,
Par tout ce que tu me fais endurer, ô mon amour,
D'indifférence et de cruautés,
Rapproche-toi de moi, tu feras œuvre méritoire.

Je t'adjure par le dédain que j'ai pour tes censeurs,
Par le sort malheureux que tu me crées,
Par le déchirement de mes entrailles,
Sois généreux, accorde-moi le pardon.
Consens à ce bienfait, ô frère de la lune !

Je t'adjure par les lamentations que je pousse dans les nuits profondes
Sans trouver miséricorde,
Par les rivaux qui me disputent ton amour
Et que les augures m'ont fait connaître,
Accorde-moi un regard, car ma patience est à bout.

Je t'adjure par ma patience, par la pitié, par la religion,
Par la confiance inébranlable que j'ai en toi,
Par les flammes qui me consument pendant que mes larmes m'inondent,
Par ma séparation et par ton refus de me laisser approcher
De ta personne noble et grande,

Je t'adjure par celui qui t'a engagé à me perdre,
Qui a donné le bonheur à d'autres qu'à moi,
Qui t'a conseillé l'indifférence et l'éloignement,
Par ce que j'ai laissé voir de ma chasteté
A la légion des amoureux, améliore mon sort.

Je t'adjure par celui qui t'a doué d'une bonne nature,
Par celui qui, pour toi, a éloigné le sommeil de mes yeux,
Qui a écarté de toi toute contrariété,
Qui a fait de mon cœur blessé un tabernacle
Où repose ta beauté, dissipe ma peine.

Je t'adjure par celui qui t'a donné dans le monde
Une beauté royale et des qualités parfaites,
Par ce que je souffre
Chaque matin et chaque soir
Pendant que tu resplendis de beauté et de gloire.

Je t'adjure par celui qui t'éleva au faîte des grandeurs,
Qui fit de toi l'idole des amoureux,
Par celui qui fit couler mes larmes, comme une chaîne de perles
Ruisselant de mes yeux dans l'obscurité des nuits,
Venge-moi de toi et pardonne-moi.

Je t'adjure par ta taille victorieuse et gracieuse,
Par ta beauté, qui est un phare pour les égarés.
Par ta figure accomplie pleine de beauté,
Par le grain de beauté qui s'épanouit sur ta joue,
Aie pitié d'une âme discrète et reconnaissante!

Je t'adjure par ton regard perçant comme une épée,
Par ton œil langoureux et noir,
Par ta joue rose et fraîche,
Par tes dents perlées et belles,
Par ton haleine parfumée,

Ne me réponds pas par un refus
Et ne place pas pour moi des barrières à ta porte,
Car mon corps d'amour s'est consumé.
Mon cœur malade a vieilli,
Mes larmes pour toi ressemblent aux vagues de la mer.

Tourne-toi vers celui que tu as rendu malade,
Il meurt d'amour pour toi.
Aie pitié de ce malade qui, à cause de ton éloignement, a erré
Au milieu des habitations et des ruines et s'est roulé
Sur un lit de charbons ardents.

Permets-moi de cueillir une rose sur tes joues,
De savourer les parfums de ta belle bouche
Et de serrer ta belle taille.
Ne t'inquiète point des reproches des envieux
Car, à cause de mon amour, je demeure malade et abattu.

N'écoute point ceux qui te conseillent l'éloignement,
Car ton amant, quoique ivre, possède ses facultés.
Son amour est connu partout
Et cependant il n'est pas criminel.
O mon amour, ô gazelle des déserts, ô ma lune ! »

Oh! que sa démarche est belle et fière
Quand le zéphyr l'agite délicatement.
Il a souri gracieusement, il s'est penché et a dit :
« Je t'écoute, mais prépare pour mes oreilles des paroles
Qui tiennent véritablement de la magie. »

Je lui dis : « Tu n'ignores point quel est mon état.
Ne me force donc pas à me répéter.
Contente-toi de ce que j'ai dit, car
Je ressens un mal qui dévore ma poitrine
Et que je n'ai point divulgué à mes méchants ennemis. »

Il m'a répondu : « Si vraiment je t'inspire de la passion,
Et si tu as bonne opinion de moi,
Dépeins ma beauté, ô poète,
Car celui qui aime une gazelle chante en son honneur
Des poésies sous toutes les rimes ».

Je dis alors : « Voici ce que je dirai de toi, ô ma gazelle :
Tu es l'objet de mes invocations pendant mes longues nuits.
Dieu ! que de perles n'ai-je pas rangées
Pour imiter ta beauté reconnue parfaite,
Pendant que tu demeurais indifférent dans ta gloire et ta beauté.

Pour cette beauté, j'ai déchiré mes voiles
Et n'ai gardé ni honte ni respect.
Je n'avais d'autre occupation que de la chanter
Pendant que je cherchais à cacher mon amour
Aux âmes viles et aux envieux ignorants.

A cause de toi, j'ai été malheureux et malade,
Soumis, obéissant et humble.
Je n'ai trouvé aucun consolateur à ma peine,
Et chaque fois que je te fournissais une preuve de mon amour,
Tu disais : « Je ne comprends pas.»

Chaque fois que je te faisais part de mon amour,
De mes souffrances, de ma grande maladie,
De ma pensée, de mes songes innombrables,
Des feux continuels qui me dévorent,
Tu disais : « Laisse-moi, tu ignores ma valeur. »

On me disait d'énumérer les qualités de celui que j'aime,
Car les amoureux sont surpris devant sa beauté ;
Je disais alors : « Louanges à celui qui l'a créé d'une goutte !
Louanges à celui qui l'a sacré
Roi de la beauté et lui a donné une couronne de perles.

Que dirai-je de sa beauté,
Que personne ne peut mettre en doute ?
Ses qualités sont incomparables.
C'est une gazelle qui intimide les lions des forêts,
Qui retient ses esclaves dans les chaînes de l'éloignement.

Son front est la lumière même,
Il ressemble à un flambeau
Ou à une pleine lune resplendissante,
Ou à un astre lumineux,
Ou aux pléiades au moment de l'aurore.

Ses sourcils au-dessous de son front
Ressemblent dans leur dessin à la lettre *noun*
Ses paupières ont enflammé mes yeux
Et ceux-ci ont trahi mon amour ;
Elles m'ont revêtu d'une robe de malheur.

Que d'impressions n'a pas ressenties, en voyant la raie de ses cheveux,
Celui qui souffre d'amour !
Ses paupières sont des lances
Ou bien un serpent qui se meut sans cesse,
Et que de beautés encore cachées ne possède-t-il pas ?

Son œil langoureux est une épée
Prête à réclamer vengeance,
Si l'amour était un effet de ma volonté,
Je n'aurais soulevé aucun voile
Et je n'aurais dit mon secret à personne.

Mon cœur demande secours contre ses regards
Parce qu'ils donnent la mort.
Que d'amoureux sont morts injustement!
Que de naufragés dans les mers d'amour
N'ont pu toucher au rivage!

Sa joue est un jardin où on cueille les roses,
Elles ressemblent aux belles fleurs du printemps
Ou plutôt à un parterre fleuri qui attendrit les cœurs;
Elles sont un jardin où chante le rossignol
Quand le zéphyr caresse les fleurs épanouies.

Le grain de beauté qui orne sa belle joue
Invite à l'amour tout l'univers.
Mais de combien de maux l'amour n'est-il pas suivi!
Le moindre de ces maux conduit à la mort
Les personnes qui s'y connaissent vraiment.

Sa bouche raconte les merveilles du matin
Au moment de l'épanouissement de l'aube.
Elle raconte les merveilles de la lumière et de l'astre resplendissant
D'après *El Chifa* et *El Mosbah*,
D'après ibn Bassam et ibn el Zohri.

Ses dents rappellent les perles
Et les pierres précieuses uniques et inestimables,
Ou un collier de joyaux incomparables
Exécuté par Dieu lui-même
Et assemblé dans un ordre parfait.

Sa salive est plus désirée par les âmes
Que le vin qui circule dans les coupes.
Les échansons qui la distribuent sont plus beaux que le soleil;
Son goût est plus suave que celui du vin;
Elle a un parfum qui surpasse tous les parfums.

Son cou, quand il le penche,
Entraîne tous les fronts à se prosterner.
L'amoureux, fou de douleur, se dit :
« Dieu ! comment puis-je lutter contre celui que tu as créé
D'argent, de porphyre et d'or? »

Sa taille, par sa souplesse et ses ondulations,
Est pareille à une branche de jonc qui porte pour fruit les désirs.
Hélas ! hélas ! il m'a laissé épris
Par sa fierté, son indifférence, sa cruauté,
Et par sa taille plus svelte que celle des lances.

Ses mouvements dans sa démarche
Ressemblent au zéphyr quand il souffle.
Quand on le compare à la pleine lune
Ou au rameau bien droit et bien souple,
On est encore loin de la vérité.

Si mon bien-aimé, qui est unique dans son époque,
Etait épris comme moi,
S'il était réduit à veiller toutes les nuits pour son amour,
Plongé dans des mers de mépris et d'humiliation,
Il se serait noyé dans un fleuve de larmes.

Si mon bien-aimé était entraîné par un amour d'ozride,
Pleuré par tous les hommes de la tribu,
S'il gémissait tous les soirs sur les ruines du campement
D'amour pour Zenab ou pour May,
Il serait accablé de maux et de souffrances.

Certes, il aurait exaucé mes désirs
Et son amour ne m'aurait pas égaré la raison.
On ne m'aurait point traité avec tant de rigueurs,
Je n'aurais point été repoussé
Par un seigneur que j'ai laissé maître de mon sort.

Mais ce seigneur est le roi de son époque,
L'unique de son temps et de son siècle.
Les hommes accourent pour se ranger sous ses lois.
Ils sont des esclaves qu'enchaîne son indifférence ;
Ils le craignent en secret et en public.

Pareil à la gazelle dans son affranchissement,
Au lion dans son vaste désert,
Ne tenant aucun compte de la sainteté du voisinage
Et ne craignant pas celui qui connait tous les secrets,
Il m'a laissé mourir d'amour pour lui.

Que de poésies n'ai-je pas faites
Ressemblant à des perles
Préférées par les âmes, à l'eau fraîche,
Pour l'amour de cette gazelle,
Espérant que, par sa possession, il mette fin à nos maux.

Qu'il pardonne ce que mes doigts ont tracé
D'après les règles d'une rhétorique élevée,
Car pour chanter sa beauté
Et les louanges des amis et des frères,
J'ai dépensé une longue vie.

Ce sont des pierres précieuses uniques,
Des perles incomparables
Que j'ai composées d'après mes vieux souvenirs,
Tandis que mes larmes coulaient
Comme un torrent sur mes joues.

Je finis par invoquer les bénédictions divines
Sur le prophète élu,
Ses parents, ses amis, ses disciples honorés.
Que ces bénédictions tombent sur eux, tant que je répéterai
Que cette poésie est composée de perles.

ANNÉE
MIL CENT QUATRE-VINGT-TREIZE.

Dans la journée du samedi 5 Moharrem, Ismaïl pacha, le nouveau waly d'Egypte, arriva au Caire. Il passa la nuit à Embabah. Les émirs allèrent à sa rencontre et l'accompagnèrent jusqu'à El Adlia, où il descendit au palais; Moustapha bey el Saghir fut nommé Émir el Somat.

Dans la journée du mardi suivant, le Pacha entra dans la ville, par Bab el Nasre, avec un grand cortège. Il parcourut la ville dans toute sa longueur. Il monta à la Citadelle. On tira des feux d'artifice et des coups de canon.

On apprit l'embarquement d'Ismaïl bey et son départ de Syrie pour la Turquie. On n'en parla plus depuis.

Vers la fin du mois de Rabi el Awal, une querelle éclata à la tombée de la nuit, dans la mosquée El Azhar, entre les étudiants turcs et les étudiants syriens. Les Syriens se ruèrent sur les Turcs et les frappèrent ; un Turc fut tué et plusieurs autres furent blessés. Le lendemain, les Turcs allèrent trouver Ibrahim bey et lui apprirent ce qui s'était passé.

Ibrahim bey manda le cheikh Abd-el-Rahman el Arichi, moufti du rite Hanafite et chef des étudiants syriens. Il l'interrogea sur la querelle ; le cheikh lui donna quelques noms et lui apprit que ceux qui avaient tué le Turc avaient pris la fuite. Il promit de les saisir et de les amener au Bey dès qu'ils reviendraient.

Après le départ du cheikh, Ibrahim bey examina les noms qui lui avaient été communiqués, et finit par se convaincre que ces noms étaient faux. Il fit alors venir le cheikh Ahmed el Aroussi, cheikh de la mosquée El Azhar, ainsi que les autres cheikhs. Il appela aussi le cheikh Abd-el-Rahman, qui ne vint pas et que l'on ne put découvrir. Ibrahim bey et Mourad bey, furieux de cet incident, destituèrent le cheikh Abd-el-Rahman de ses fonctions de Moufti et le firent remplacer par le cheikh Mohammed el Hariri. Ils firent ensuite rechercher le cheikh Abd-el-Rahman pour l'expulser de la ville. Cependant, le Cheik el Sadat implora sa grâce. Les syriens de la mosquée prirent la fuite et leurs appartements furent cloués. Cet état de choses dura plusieurs jours et l'entrée de ces appartements fut interdite à un certain nombre d'entre eux. De plus, les

Syriens subirent une diminution de cent pains sur leur ration journalière. Ces cent pains étaient donnés aux Turcs, à titre d'indemnité, à cause de la mort de l'un d'eux. Ces dispositions furent prises d'accord avec les cheikhs et les émirs et furent consignées dans un procès-verbal rédigé à cet effet. Après quoi, les appartements des Syriens furents réouverts. Cet incident affligea tellement le cheikh El Arichi qu'il en mourut de chagrin, le 4 Djamad el Awal.

Vers la fin du mois de Djamad el Akhar, mourut le cheikh Mohammed Ebadé, du rite malékite.

A la même époque arrivà la nouvelle que Hassan bey et Radouan bey avaient reçu des renforts ; qu'ils s'étaient créés un grand nombre de nouveaux alliés, qu'ils étaient arrivés jusqu'à Djerdja et qu'au nombre de leurs partisans, il y avait les Welad Houmam, les Djiaffar et Ismaïl Abou Aly. Mourad bey fit ses préparatifs pour se porter à leur rencontre. Ayoub bey el Saghir partit le premier pour la Haute-Egypte et Mourad bey le suivit de près. Lorsqu'ils approchèrent de Djerdja, les émirs de la Haute-Egypte prirent la fuite et remontèrent plus haut vers le sud. Mourad bey, néanmoins, séjourna à Djerdja jusqu'au commencement du mois de Radjab. Il fit arrêter Ismaïl Abou Aly, le tua, confisqua ses biens et ses esclaves et partagea ses terres entre ses kachefs et ses gens.

Vers la mi-Radjab, une épidémie, appelée maladie des genoux, se déclara au Caire et dans les environs. Elle atteignait presque tout le monde, même les enfants. C'était une sorte de fièvre qui durait en moyenne trois jours; elle était plus ou moins forte suivant les tempéraments. Elle produisait des douleurs dans les jointures, dans les genoux et aux extrémités; elle paralysait les mouvements des doigts et occasionnait quelques enflures. On en gardait les suites pendant plus d'un mois.

Elle se déclarait subitement; alors, le corps devenait chaud, la tête tournait et les genoux fléchissaient. On en guérissait par la transpiration et les bains. C'était un événement extraordinaire.

Le 20 Radjab, Mourad bey rentra de la Haute-Egypte; il avait avec lui un butin considérable, des vaches et des troupeaux de moutons en quantité.

Le vendredi, 22 du même mois, correspondant au 2 Misra de l'ère copte, dans la nuit, il se produisit une crue subite du Nil. L'eau s'éleva au-dessus de la digue qui barrait le canal et s'y déversa. Le lendemain, l'eau coula dans le canal et des barques y circulaient. Cette année, contrairement à la coutume traditionnelle, on ne fit point en présence du Pacha la coupure solennelle du Khalidj.

Dans les derniers jours du mois de Chaban arriva au Caire un officier de terre porteur d'ordres destituant Ismaïl pacha de ses fonctions de wali et lui enjoignant de se rendre à Djedda. Ibrahim pacha, wali de Djedda, devait le remplacer en Egypte. Le même officier était aussi porteur d'un firman prescrivant la remise du Trésor.

Au mois de Chawal, on apprit la mort, à Ghazza, de Aly bey el Seroudji et de Hassan bey Souk el Selah.

Dans la journée de jeudi 28 Chawal, eut lieu en grande solennité le départ du Tapis. Les pèlerins partirent sous la conduite de Mourad bey, Emir el Hadj. A cette occasion, Mourad bey déploya un grand luxe, ce qui mécontenta beaucoup la population, car on fit de grandes réquisitions d'argent, de chameaux et de mulets. On s'emparait par la force des mulets

des particuliers ; si on rencontrait quelqu'un monté sur un mulet, on le forçait de descendre et on lui enlevait sa bête de gré ou de force. Si cette personne était quelque peu puissante ou connue, elle parvenait à se faire payer le prix de sa bête, mais si elle ne jouissait d'aucune influence, elle n'obtenait rien.

Ces réquisitions amenèrent une cherté excessive dans le prix des mulets. Jamais on n'avait vu un pèlerinage comme celui de cette année. Il attira de tous les pays un nombre extraordinaire de pèlerins. Quatre sandjaks accompagnèrent Mourad bey ; ce furent Abd-el-Rahman bey Othman, Soliman bey el Chabouri, Aly bey el Malti et Zulfikar bey. Des émirs, des agas et d'autres grands personnages, ainsi que des négociants, partirent également.

En ce même mois arriva un aga porteur d'un nouveau firman d'investiture pour Ismaïl pacha. Celui-ci était nommé de nouveau Pacha d'Egypte. Lorsqu'il avait été destitué, Ismaïl pacha était descendu de la citadelle le 1er Ramadan, il avait fait le jeûne du Ramadan au Vieux-Caire, et lorsque le mois avait été terminé, il était allé à El Adliah pour, de là, se rendre à Suez et gagner Djedda, mais Dieu avait voulu que Ibrahim pacha mourût. C'est ainsi qu'Ismaïl fut rappelé en Egypte. Il remonta à la citadelle par la porte de la montagne.

NÉCROLOGIE.

Est mort le cheikh savant, pieux et vertueux, Abd-el-Rahman Ibn Omar el Arichi el Hanafi el Azhari. Il naquit à la citadelle de Ariche, près de Ghazza. Là, il étudia les textes. Le cheikh Sayed Mansour el Tamimi le vit dans son pays. Il le trouva intelligent et éveillé. Il constata qu'il avait beaucoup

de mémoire et d'heureuses dispositions pour les sciences; il l'emmena avec lui au Caire, l'attacha à sa personne et l'autorisa à suivre les cours à El Azhar. Il suivit alors les cours de plusieurs cheikhs sur les règles de la langue arabe, entre autres, celui du cheikh Ahmed el Biali. Après que le Sayed Mansour el Samimi eût quitté le Caire, Abd-el-Rahman y demeura et s'attacha à la personne du cheikh Ahmed Soleimani, dont il suivit les cours avec beaucoup d'assiduité. Il profita de ses leçons sur les principaux ouvrages de législation. Il assista aux leçons du cheikh el Saïdi et du cheikh el Hefni; celui-ci l'invita au zikr et lui confia tous les secrets de la secte Khalouatya. Il fit la connaissance de mon père, cheikh Hassan el Djabarti, et se montra très assidu auprès de lui. Il se forma sous sa direction à la pratique des consultations légales et il trouva chez lui beaucoup de livres rares à consultter. Il devint ensuite chef du *rouak* des Syriens. J'ai pu moi-même profiter de ses leçons sur la législation. Dans les premières leçons auxquelles j'ai assisté, le cheikh expliquait les commentaires du livre : *Nour el Idah*, par Cheikh el Cherombelali, puis *Matn el Kanz* et les commentaires de cet ouvrage par El Moulla Meskine; *El Dor el Mokhtar*, *charh Tanouir el Absar*, puis enfin il enseigna plus de la moitié du *El Dorar* et le commentaire du Sayed sur les droits de succession.

Le cheikh Abd-el-Rahman avait une mémoire étonnante et une grande puissance d'assimilation; il était très bien doué sous le rapport de la parole; il émaillait ses leçons de très longues citations, faites de mémoire, sans que jamais on pût constater la moindre erreur ni la moindre hésitation.

Il fit le pèlerinage en 1179 par la voie de la mer Rouge. Il arriva seul aux deux villes saintes, puis il revint au Caire en 1186. Il fut ravi en extase. Il s'isola alors de sa famille, abandonna ses affaires et fréquenta les mosquées, où il fit des leçons sur *El Chiffa* et *Torok el Kom*, sur les paroles de

Sidi Moudjir-el-Dine et sur le Fazali. Peu à peu il revint de son extase. A la mort du moufti du rite Hanafite, Cheikh Ahmed El Hemaki, il fut désigné pour le remplacer. Il acquit alors une grande réputation de mérite et de supériorité.

Il acheta une belle maison près la mosquée d'El Azhar, celle qu'habitait le cheikh El Hefni et qui est connue sous le nom de Atrossi. De grands personnages venaient lui rendre visite et les plaideurs venaient le consulter. Il eut des gens de service, des valets, des domestiques et un grand train de maison. Il fit le voyage de Constantinople après la mort de l'Emir Mohammed bey. Là, il enseigna le livre *El Chefa*. Il revint ensuite au Caire.

Il était doué des meilleures qualités. Il était généreux et il aimait à tenir table ouverte. Il invitait souvent chez lui les émirs et il leur faisait des présents.

La maladie du cheikh El Damanhouri s'aggravant de jour en jour et rendant sa fin prochaine, le cheikh Abd-el-Rahman ambitionna d'être nommé lui-même cheikh de la mosquée El Azhar. C'est la situation la plus enviée par les Ulémas. Il usa dès lors de tous les moyens pour y parvenir. Un jour, il se rendit à la mosquée, accompagné du cheikh El Beled, Ibrahim bey. Celui-ci réunit tous les cheikhs et les savants et leur annonça que le cheikh Ahmed el Damanhoury était mort et le cheikh Abd-el-Rahman fut nommé cheikh de la mosquée, grâce au stratagème qu'il avait employé et à l'appui que lui portèrent les émirs et les cheiks les plus influents, tels que le cheikh Abou el Anouar el Sadat.

Cependant les Chaféites protestèrent contre cette nomination et allèrent trouver cheikh Mohammed el Djohari pour lui demander d'appuyer leurs réclamations. Celui-ci se rendit à leur tête chez le cheikh El Bakri. Ils firent tant qu'un grand nombre de cheiks parmi les plus influents du rite chaféite prirent fait et cause pour eux ; ce furent le cheikh Ahmed el Aroussi, le cheikh

Ahmed el Samanoudy, le cheikh Hasan el Kafraoui et d'autres. Tous ces mécontents adressèrent aux émirs une plainte dans laquelle ils firent valoir que la dignité de cheikh de la mosqué d'El Azhar revenait de droit aux Chaféites et non aux Hanafites; que ces derniers ne pouvaient invoquer en leur faveur aucun précédent et que le cheikh Abd-el-Rahman, à qui on avait confié cette dignité était un étranger. Ils ajoutèrent que parmi les Ulémas appartenant au rite chaféite il y en avait qui, soit par leur âge, soit par leur science, méritaient d'être cheikhs de la mosquée et qu'enfin le choix des Chaféites s'était porté sur le cheikh Ahmed el Aroussi. Cette pétition fut signée par tous les assistants et fut envoyée à Ibrahim bey et à Mourad bey.

Les deux émirs refusèrent d'accéder à la demande et aux protestations des Chaféites. Ibrahim bey ajouta même: « Qu'est-ce que cela signifie? Est-ce que les actions des grands doivent être annulées par les petits et pourquoi veut-on que les Hanafites n'aient aucun titre à la dignité de cheikh de la mosquée? Est-ce que les Hanafites ne sont pas musulmans, et ce rite n'est-il pas le plus ancien? Les émirs, le cadi et le vizir ne sont-ils pas hanafites et le Sultan lui-même n'appartient-il pas à ce rite? » Les émirs persistèrent donc dans leur refus et firent transmettre leur décision aux cheikhs. Mais ceux-ci ne se déclarèrent point satisfaits, au contraire, ils se montrèrent plus exigeants. Le cheikh Mohammed el Djohari était intraitable. Tous se portèrent sur la place El Karafa; ils s'assirent dans la mosquée de Imam el Chaféi et ils y passèrent la nuit du jeudi au vendredi. C'était précisement le jour où le public se rend le plus à cette mosquée pour y faire ses dévotions. Cet incident fit qu'on y vint encore en plus grand nombre. Les gens arrivèrent en foule et formèrent de nombreux rassemblements pour attendre la fin de ce différend.

Les émirs avaient beaucoup d'estime et de respect pour la

personne du cheikh Mohammed el Djohari. Ces sentiments étaient partagés par leurs femmes et leurs eunuques, parce que le cheik Mohammed se tenait à l'écart et n'allait jamais leur rendre visite dans leurs maisons; qu'il était sévère pour eux et qu'il n'approuvait ni leurs dévotions ni leurs prières. Cette attitude lui créait une situation tout à fait différente de celle des autres Ulémas. Aussi, la plupart des émirs, leurs femmes et leurs ennuques cherchèrent-ils à contenter les Chaféites et adressèrent-ils des remontrances à Mourad bey. Ils lui firent craindre un malheur pour lui et pour eux ou quelque désordre pour le pays. Aly Aga, katkhoda des chawiches, discuta avec eux. C'était à qui pourrait convaincre l'autre.

Mourad bey, après cette discussion, se rendit à la mosquée de l'Imam el Chaféi pour y faire également ses dévotions. Là, il se rencontra avec le cheikh Mohammed el Djohari, qui lui dit: « Il faut absolument que vous investissiez d'une pelisse le cheikh El Aroussi, il sera cheikh des Chaféites, et l'autre cheikh des Hanafites, de même que le cheikh Ahmed el Dardir est le cheikh des Malékites. La ville du Caire ne se trouve-t-elle pas en effet sous le patronage de l'Imam el Chaféi, dans la mosquée duquel nous sommes? Ce saint vous ordonne de nous obéir, si vous vous y refusez, il y aura un danger pour vous.»

Mourad bey fit alors venir une pelisse, il en revêtit le cheikh El Aroussi sur le seuil même du tombeau et il s'en retourna. De leur côté les cheikhs, ayant au milieu d'eux le cheikh El Aroussi, se rendirent auprès de Ibrahim bey. Avant ces événements, le cheikh El Aroussi était absolument inconnu des Emirs; les cheikhs s'assirent juste le temps nécessaire pour prendre le café et ils se retirèrent sans qu'Ibrahim bey eût prononcé une seule parole.

Le cheikh El Aroussi regagna sa demeure, qu'il occupait en commun avec son gendre cheikh Ahmed Eriane. Là, il reçut

un grand nombre de visiteurs, lui-même faisait les honneurs avec beaucoup de solennité.

Le cheikh El Arichi ne se tint cependant pas pour battu ; il alla voir le cheikh El Sadat et les émirs, qui le revêtirent aussi d'une pelisse. La situation devint ainsi très tendue et il y eut deux partis. Les Syriens, à cause de sa nationalité, soutinrent le cheikh El Arichi ; les Moghrabins furent aussi de son parti, parce que, dès le début, leur cheikh Abou Hassan el Kaléi s'était déclaré pour lui. Ils menacèrent tous les partisans de l'autre cheikh, et se portèrent même devant la mosquée pour les empêcher d'y entrer. Pendant ce temps, le cheikh Mohammed el Djohari n'abandonnait pas sa cause : il ralliait à son parti les émirs et les principaux d'entre les cheikhs qui, d'abord, avaient soutenu El Arichi, tels que le cheikh El Dardir, le cheikh Ahmed Younés et d'autres. Les choses durèrent ainsi pendant près de sept mois. Enfin la Providence vint au secours d'El Aroussi en provoquant la discussion qui surgit entre les Syriens et les Turcs. Les Emirs, comme on le sait, soutinrent les Turcs à cause de leur nationalité. Ils exigèrent une enquête et se montrèrent hostiles à El Arichi, parce qu'il défendait les Syriens. On sait ce qu'il en résulta.

C'est alors que l'on commença à attaquer El Arichi et que ses amis de la veille devinrent ses ennemis implacables. Les émirs décidèrent sa perte ; ils le mandèrent en leur présence, mais il se cacha. Cependant le Wali et les gens de la police se mirent à sa recherche et il fut destitué de sa dignité de Moufti.

L'aga et le cheikh El Aroussi pénétrèrent dans la mosquée pour arrêter les Syriens. Les uns se cachèrent, les autres prirent la fuite et ils furent ainsi dispersés. Leur Roak fut fermé et cloué pour plusieurs jours, puis la réconciliation se fit ainsi que je l'ai raconté.

A partir de ce jour, El Aroussi s'affermit de plus en plus dans sa dignité de chef de la mosquée d'El Azhar. El Arichi

perdit son influence et fut consigné dans sa maison. On lui défendit de se mêler de rien ni de fréquenter personne. Il s'isola depuis lors et dit : « Maintenant j'ai connu mon Dieu ». Il se consacra aux pratiques de dévotion, au Zikr et à la lecture du Coran. Le chagrin qu'il éprouva lui causa une maladie des oreilles. On lui donna le conseil de se soigner, ce qu'il fit ; mais les douleurs ne firent qu'augmenter et il mourut dans la nuit du jeudi 7 Djamad Awal de cette année. Il fut enterré le matin même, après les prières d'usage, à la mosquée d'El Azhar, au milieu d'une foule nombreuse. A son enterrement assistèrent Mohammed bey, Aly aga, katkhoda des chawiches, et d'autres émirs. Sa mort eut lieu trente-neuf jours après les événements que je viens de raconter. Que Dieu ait son âme en sa miséricorde !

Il laissa plusieurs ouvrages parmi lesquels on remarque une étude qu'il adressa au Saïd Abou El Anouar ibn Ouafa. Il se surpassa réellement dans cette étude, qui parvint jusqu'à Zobéid. Elle fut annotée par le cheikh Abd-el-Khalek El Zein. Elle fut aussi l'objet de deux études élogieuses, une du cheikh El Aroussi et l'autre du cheikh El Sabban. On doit aussi au cheikh El Arichi d'autres écrits.

Est décédé aussi le Chérif Kassem, fils de Mohammed el Tounessi. Il fut un maître dans les arts et dans les sciences, telles que la médecine et l'industrie. Il fut professeur de médecine à l'école de l'hôpital El Mansouri. Il fut, à deux reprises différentes, nommé cheikh des Moghrabins à la mosquée El Azhar ; la première fois, il fut destitué par suite des désordres qui se produisirent. Après sa destitution, il professa à l'école El Sioufiyne , connue aujourd'hui sous le nom de Cheikh Mathar. Il fit une étude sur les poèmes dits Radouaniah et réunis par le cheikh El Edkaoui. Il était très sévère en matière de religion ; il avait aussi un caractère très difficile. Il lui

arriva de maltraiter quelques chrétiens, à cause des troubles qu'ils provoquaient sur son passage. Certains émirs, à cause de ces mauvais traitements, lui adressèrent des reproches. Les Ulémas prirent fait et cause pour lui et les choses menacèrent de dégénérer en un grand désordre. Mais Dieu arrangea tout.

Il mourut après une longue maladie, pendant qu'il était pour la seconde fois cheikh des moghrabins. Il se distingua en poésie et fit un poème en l'honneur de l'émir Radouan El Djelfi, ainsi que d'autres poésies rapportées dans le livre *El Faouaeh el Gananiah*.

Est décédé aussi, le grand cheikh lettré et savant Mohammed el Helbaoui, surnommé El Damanhoury. Il étudia les sciences et devint ainsi un maître. Puis il s'initia aux sectes et il fit lui-même des initiations. Il fit beaucoup de bien. C'était un poète éloquent, ses connaissances étaient universelles.

A son avènement, Aly bey l'attacha à sa personne en qualité de secrétaire. Il composa plusieurs poésies. Je donne ici celle qu'il fit en l'honneur de son maître, le cheikh El Hefni.

Dieu soit loué ! Quelle noble personne tu es !
Mon âme et tout mon être s'attendrissent à ta vue !
Le soleil du matin, dans toute sa splendeur, n'est rien
Comparé à toi dans toute ta simplicité.
Tu exhales des parfums précieux
Et tu ravis les âmes de ceux qui te contemplent.
Je sacrifierais pour toi mon cœur et mon âme !
O ami de mon cœur, tu es mon entendement, tu es ma vue.
Ton souvenir délicieux jette le trouble dans mes pensées
Car tes perfections surpassent toute imagination.
O perle cachée et voilée !
Insaisissable même aux cœurs d'élite.
O grand Dieu ! El Hefni n'est pas un homme,
C'est plutôt un ange envoyé au genre humain.
C'est une énigme pour les saints,

A plus forte raison pour les esprits ordinaires
Qui ne sont initiés à aucun secret.
O mon âme, tu n'es pas digne de te trouver en sa présence,
Mais Dieu fasse que tu puisses espérer cette grâce.
Il est incontestablement l'unique maître de son époque ;
Grâce à lui, les faibles ont reconquis leurs droits.
Ses qualités sont au-dessus de tous les éloges.
Les esprits supérieurs eux-mêmes ne peuvent les compter.
Il n'en peut être autrement, car il est l'unique soutien de son temps.
Les ignorants n'ont qu'à ouvrir les yeux pour le reconnaître.
C'est à lui que les prophètes ont légué les grandeurs.
Par la seule grâce de Dieu et non par ses efforts et ses veillées,
Il a la science, la clémence, la fortune, la générosité,
La grandeur et la confiance en Dieu.
Il possède la pitié et l'amour pour les hommes, la gratitude
Envers Dieu, et la charité envers les pauvres.
Je me recommandais à ses prières, à l'occasion de tous les malheurs qui plongeaient mon cœur dans une mer de tristesse,
Je passais mes nuits dans une souffrance infinie,
Mon cœur et mes membres enduraient de grandes tortures,
J'étais envahi par un véritable amour,
Mais j'étais loin de la beauté que je désirais,
Et je craignais de ne jamais l'atteindre.
Accablé de souffrances, versant des larmes intarissables,
Méprisé et délaissé,
Mes pleurs continuels brûlaient mon cœur meurtri de souffrances.
Toujours pensif, bien que me trompant moi-même,
Mes plaisirs et mes joies étaient changés en chagrin.
Seul, l'homme élevé,
La mer des générosités passées et futures me tendit une main secourable.
Sa renommée s'est répandue au loin et a sauvé bien des cœurs timorés et malheureux.
Les belles qualités sont incontestées,
Elles sont reconnues de toutes les âmes sensibles et aimantes.
Viens au secours d'un étranger, mon seigneur,
Au nom du prophète élu.
Que les bénédictions du Dieu de l'univers
Tombent sur lui, tant que roucoulera
La colombe sur la branche, à l'aube du matin,
Et sur ses parents et ses compagnons,
Tant que le soleil continuera à rayonner et à faire fleurir les branches,

Et tant que le pauvre Damanhouri dira de toi :
« Dieu soit loué ! quelle noble personne tu es ! »

J'extrais aussi la poésie qu'il fit en l'honneur de son patron Aly bey :

Je jure, en vérité, par le livre saint,
Que le protecteur de l'Egypte est unique et heureux.
C'est par la justice qu'il gouverne,
Et ce n'est là que chose fort naturelle de sa part.
Sa mémoire dans le monde a fait naître
Des jardins de secours et le désir d'en répandre les fruits.
Trésor de bonté pour ceux qui l'implorent,
Prêt à se donner à tous, libre et esclave,
Il soulage la peine et la misère,
Même contre les obstinations du sort.
Il écoute les victimes de l'injustice,et, à peine
Leurs plaintes terminées, il leur accorde ce qu'ils réclament.
Que de tyrans, grâce à ses jugements,
Ont subi une juste punition et ont été humiliés,
Il mit l'espérance dans le cœur des indigents,
Et ils se reveillèrent dans le bien-être.
Il fit cesser autour d'eux toute peine
Et il éloigna d'eux tout tyran,
Ses ennemis sont devenus misérables
Et ses amis ont trouvé le bonheur.
Si le tranchant du sabre était aussi fort que lui,
Le feu n'amollirait plus le fer.
Si les flèches étaient aussi rapides que ses pensées,
Elles toucheraient toujours le but,
Il y a en lui des perfections innombrables,
Et ces qualités sont admirables.
Il est gentil, secourable, généreux, puissant,
Il est courageux et ses idées et ses projets sont élevés.
Par lui, la vraie religion s'est élevée
Et affermie. Il fut grand légiste, utile,
Victorieux par sa vaillance ; il coupa
Avec son sabre tout espoir d'un ennemi téméraire.
O protecteur de la vallée du Hedjaz,
On est venu de loin se soumettre à toi, ordonne ce que tu voudras.
Tu es le roi de l'époque, sans aucun doute,

Et ma parole n'a pas besoin d'être confirmée par des témoignages.
Par ton nom, le monde s'est honoré
Car, parmi les hommes, tu es une lune unique.
Ta belle renommée s'est répandue sur toute la terre.
Qu'elle se conserve et grandisse toujours!
Voici des fêtes qui remplissent le monde de plaisir,
A l'orient, à l'occident, dans notre pays et dans les pays éloignés
Et les langues humaines disent en mémoire de cette date :
La nouvelle fête rappelle la puissance de Aly.

Est décédé aussi El Sayed Kassem, ibn Mohammed, ibn Mohammed, ibn Aly, ibn Ahmed, ibn Amer, ibn Abdallah, ibn Djebril, ibn Kamel, ibn Hassan ibn Abd-el-Rahman, ibn Othman, ibn Ramadan, ibn Chaban, ibn Ahmed, ibn Ramadan, ibn Mohammed, ibn El Kotb Abou el Hassan Aly, ibn Mohammed, ibn Abou Trab Aly, ibn Abou Abdallah el Hosseini, ibn Ibrahim, ibn Mohammed, ibn Ahmed, ibn Mohammed, ibn Mohammed, ibn Abou Djiaffar Mohammed, ibn Hassan, ibn el Hassan, ibn Ismaïl Dibadje, ibn Ibrahim, ibn el Hosne el Masni, ibn el Hassan el Sabte, ibn Aly, ibn Abou Taleb. C'était un chérif de bonne souche. Son grand-père, Abou Djiaffar, surnommé le *Thagh* par suite de son bégaiement continuel. Son petit-fils El Hussein ibn Ibrahim était connu sous le nom de fils de la fille de El Raouidi, son autre petit-Aly ibn Mohammed est inhumé dans un village de la Haute-Egypte appelé Demcha. Le défunt est le père des deux frères vénérés Ismaïl et Ibrahim, desquels j'ai eu à m'occuper plus haut. Cette généalogie a été constituée par notre cheikh El Sayed Mohammed Mortada. Le défunt allait souvent s'asseoir au bain dit El Baba. C'était une propriété dont il avait hérité. Il fut une vieillard vénérable, plein de bonnes qualités, sobre, retiré. Que Dieu l'ait en sa miséricorde!

Est décédé aussi l'imam soufite qui fut absolument détaché des biens de ce monde, Ahmed ibn Abdallah, ibn Mohammed

ibn Aly, ibn Sayed, ibn Ham el Saktani el Soussi el Tounessi. Né à Tunis, où il grandit sous les yeux de son père et où il vécut avec sobriété et sainteté, il suivit tout d'abord les leçons de son père, puis celles de notre cheikh et maître à tous, Sidi Mohammed el Gharbaoui et aussi celles de plusieurs autres maîtres. Il se perfectionna aussi dans les sciences. En cela, il fut aidé par la lucidité de son intelligence et par une étonnante puissance d'assimilation. Son père l'avait en grande estime et approuvait toutes les citations et tous les rapports qu'il lui faisait de ses études ou de ses recherches, et même dans ses leçons il disait : « Ahmed m'a dit ceci ou m'a rapporté cela. » Ahmed ibn Abdallah acquit ainsi dans tous les états barbaresques une grande renommée et il fut aimé de tous. Aly pacha, wali de Tunis, l'avait en grande considération et souvent il lui fit offrir des richesses de ce monde, mais toujours il les refusa. A la mort de son père, on lui proposa de le remplacer dans la direction des écoles, mais il refusa encore. Il vivait retiré du monde, ne s'occupant que de recherches scientifiques en société d'un petit nombre d'intimes. Il aimait les livres rares, et tous les ans il envoyait à notre cheikh Sayed Mortada une liste des livres dont il désirait faire l'acquisition. Le cheikh Sayed Mortada s'empressait de les acheter et de les lui envoyer.

Dans sa correspondance, j'ai souvent relevé des citations telles que celle-ci :

Je me suis plaint, bien que les plaintes ne soient pas dans mes habitudes,
Mais le vase laisse toujours déborder son trop plein.

Autre citation :

Je me suis trouvé au milieu d'eux seul et isolé,
Pareil aux vers de Hassân dans le recueil des poésies de Sahnom.

Autre citation :

Je tends ma main pour recevoir la coupe offerte par une gazelle,
Pendant que tout mon désir est tourné vers celle qui me l'apporte.

Est décédé aussi le grand et distingué légiste, Ahmed ibn Abdallah, ibn Salama el Edkaoui, l'hôte d'Alexandrie, chérif par sa mère, qui descendait de Sayed Issa ibn Nedjm, gardien des côtes de Bourollos. Il aima beaucoup les discussions scientifiques. Il savait de mémoire beaucoup de morceaux de littérature tels que *Makamat el Hariri* et d'autres recueils de poésies. Il remplaça pendant un certain temps le Cadi d'Alexandrie. Il venait quelquefois au Caire. Il collectionna chez lui plus de deux cents ouvrages de poètes anciens et modernes. Il aimait exclusivement les poètes et il en lut un très grand nombre. Il termina sa vie dans la bonne conduite et il mourut en cette année à Alexandrie.

Est décédé aussi le saint cheikh Khaled effendi, le prédicateur. Il était fils de Youssouf el Diarbakerly. Il prêchait aux Turcs à la Mecque. Puis il vint en Egypte et il suivit au Caire les leçons des maîtres, tout en continuant à prêcher aux Turcs. En 1190, il assistait souvent avec nous, à la mosquée de Cheïkhoun, aux leçons de notre cheikh Sayed Mohammed Mortada sur le Hadith, ainsi qu'à d'autres leçons sur la législation, faites dans la mosquée de Abou Mohammed el Hanafi. Il nous apprit qu'il était allé à Damas, où il avait suivi les leçons du cheikh Ismaïl el Adjhouni, qui lui avait donné une adjaza. Il avait vu les grands cheiks du Diarbékir, de Raha et de Erzeroum. C'était un saint homme. Il mourut dans sa maison, après une maladie de quelques jours, le quatrième jour de Djamad el Awel.

Est décédé aussi le grand et parfait, le cheikh savant et intelligent, Mohammed ibn Abada, ibn Bari el Edoui. Sa généalogie remonte à Aly Abou Saleh, qui fut inhumé à Eloua, territoire des Beni-Adi. Il vint au Caire en l'année 1164. Il suivit les cours de la mosquée El Azhar; il lut les textes, puis

il suivit les leçons des maîtres de l'époque. Il excella dans la législation du rite Malékite sous la direction de maîtres tels que le cheikh Aly el Adaoui, le cheikh Omar el Thallaoui, le cheikh Khalil, le cheikh El Dardir, le cheik El Baïali. Il poussa ses études très loin. Le cheikh Aly el Adaoui en fit l'éloge et ordonna aux étudiants d'assister à ses leçons. Il posséda en effet une grande instruction et il était d'une haute éloquence dans son enseignement oral et dans ses écrits. Il laissa un commentaire sur le livre *Chezour el Zahab* de Ibn Hecham. Les étudiants recherchaient ce livre à cause de son utilité ; il laissa aussi une annotation sur le *Mouled el Nebi* par El Gheïthi, ibn Haghar et El Hodhodi, une annotation du commentaire de ibn Djama sur le Hadith, une annotation remarquable sur *Djamh el Djaouameh* et sur *El Saad*, *El Khotb*, *Abou Hassan* ; une annotation sur les commentaires de *Khorachi* et des vertus du mois de Ramadan. Il écrivit une étude sur les livres *El Warakat* et *El Ressala El Adadia*. On lui doit aussi une étude sur les convenances à observer dans les discussions savantes. Il passa ainsi sa vie à enseigner et à s'instruire, à écrire et à exceller en tout jusqu'au jour où, après une longue maladie, il fut atteint par la mort vers la fin du mois de Djamad el Thani de cette année.

Cheikh El Edoui ne manqua jamais de lire, pendant sa vie, les prières et les versets du Coran qui sont prescrits à l'occasion de certaines nuits, telles que la Mi-Chaban, *El Méradjh* et les nuits de Ramadan, etc. Il remplissait ces devoirs au nom de son cheikh, cheikh Ahmed el Saïdi el Adaoui.

Une foule considérable d'étudiants et d'auditeurs libres assistait toujours aux cours du cheikh El Edoui.

Que Dieu l'ait en sa sainte miséricorde !

Est décédé aussi l'Emir Aly bey el Seroudji. Il fut le mamlouk d'Ibrahim Katkhoda et un des protégés de Aly bey, qui l'éleva au grade de Sandjak.

Aly bey fut, après la mort de son patron, surnommé El Seroudji, parce qu'il habitait le quartier Seroudjia.

Aly bey devint émir en même temps que Ayoub bey, mamlouk du grand Aly bey. Ce dernier, ayant avec lui Aly bey el Seroughi et Ayoub bey, se rendit dans la maison de Khalil bey Bulghia. Il lui demanda pour Aly bey la main de sa sœur, qui était la fille de Ibrahim Bulghia el Kébir. Le mariage fut décidé. Aly bey demanda aussi à Khalil bey la main de sa fille pour Ayoub bey, mais Khalil bey lui répondit : « Permettez-moi, au nom de la mémoire de votre père, de vous refuser. » Aly bey dit : « Il faut pourtant que ce mariage s'accomplisse. » Alors Khalil reprit : « Voulez-vous donc me ruiner, je ne puis point subvenir aux frais de deux mariages à la fois. » Aly bey, le rassurant lui dit : « Ne vous inquiétez de rien, je vous y aiderai moi-même. » Alors le second acte de mariage fut rédigé.

A cette occasion, on but des rafraîchissements; on échangea des mouchoirs et des présents et chacun s'en retourna dans sa maison.

Dès que les trousseaux des mariées furent terminés, on célébra le mariage comme cela se pratique chez les émirs et l'on amena à chacun des époux son épouse avec tout le cortège d'usage.

Aly bey el Seroudji, à l'occasion de la guerre entre les Mohamadiah et Ismaïl bey, prit parti pour cet émir, parce qu'il était son compagnon. Il l'accompagna en Syrie, mais il ne le suivit point en Turquie et il mourut dans un village de Syrie, ainsi que je l'ai déjà dit.

Est décédé aussi l'Emir Hassan bey, surnommé Souk el Selah, parce qu'il habitait, dans la rue de ce nom, la maison de la dame El Badaouia. Il fut le mamlouk de Safia, esclave de cheikh Abou el Maouaheb el Bakri. C'était son neveu, le fils de son frère; elle l'avait acheté et il était resté au service du cheikh Abou el Maouaheb jusqu'à la mort de celui-ci.

Il entra alors dans la milice et servit Aly bey qui le nomma Kachef dans une province de la Haute-Egypte. Il y demeura jusqu'au jour où Mohammed bey Abou el Zahab, s'étant déclaré contre Aly bey son maître, vint dans la Haute-Egypte et gagna à sa cause toutes les troupes et tous les Kachefs.

Hassan bey fut de ceux qui se joignirent à Mohammed bey et mirent à son service leurs soldats et leurs richesses.

Lorsque Mohammed bey fut arrivé au Caire et qu'il y gouverna à la place de son maître Aly bey, Hassan bey continua à le servir. De son côté, Mohammed bey lui donna de l'avancement ; il le fit sandjak. Il fut émir tant que dura la domination de Mohammed bey, et après lui celle des mamlouks. Il sortit de l'Egypte avec Ismaïl bey et il mourut dans un village de Syrie.

ANNÉE
MIL CENT QUATRE-VINGT-QUATORZE.

Dans la journée de jeudi 11 Saffer, les pèlerins firent leur rentrée au Caire, sous la conduite de l'Emir el Hadj, Mourad bey. Aux endroits dits El Safra et El Ghédida, ils avaient eu à repousser une attaque des Bédouins. Ceux-ci les avaient assaillis au moment où ils traversaient des défilés entre deux chaînes de montagnes. Le combat dura deux heures au moins. Les pèlerins eurent à regretter plusieurs morts de toutes conditions, et ils perdirent des marchandises et du bétail. Pendant tout le combat, les Bédouins étaient demeurés au haut des montagnes, tandis que les pèlerins étaient cernés dans le chemin creux, ainsi que je viens de le dire.

Dans la journée de jeudi 3 Radjab, les émirs se réunirent et envoyèrent au Pacha l'ordre de descendre de la citadelle en

lui annonçant qu'il était déposé. Le Pacha se rendit immédiatement au Vieux-Caire, ses bagages furent transportés également le même jour. Le Pacha consigna aux émirs l'hôtel des monnaies. Ibrahim bey se déclara lieutenant-général en Egypte.

Cette fois, le Pacha était resté au pouvoir huit mois moins trois jours. Le Pacha remplissait à Constantinople les fonctions de chef des écrivains et Mourad bey avait été lui-même son mamlouk. Il l'avait vendu à un négociant. C'est à la suite de cette vente que Mourad bey vint en Egypte, où il devint le chef du pays. Le Pacha, son patron, fut envoyé en Egypte, alors que Mourad bey était au pouvoir, et ce fut Mourad bey qui le destitua de ses fonctions de Wali. Cependant Mourad bey prenait une attitude respectueuse devant lui, car le Pacha lui en imposait. Souvent même, Mourad bey se plaisait à dire qu'il avait été le mamlouk du Pacha.

Ismaïl Pacha penchait très fortement le cou d'un côté. Il avait eu au cou un abcès qu'il s'était fait couper, et depuis lors les nerfs s'étaient raccourcis. C'est pourquoi il était obligé de garder une attitude qui lui faisait tomber la barbe très bas sur la poitrine. Il ne pouvait mouvoir la tête, et pour regarder d'un côté ou de l'autre il devait se retourner tout d'une pièce. Cette infirmité ne l'empêchait pas d'être un chef sage et affable. Il aimait la société. Il avait en grande amitié notre cheikh Mohammed el Kordi et croyait en sa vertu. Il lui fit des présents et fut initié par lui dans sa secte par l'intermédiaire de notre ami, Naaman effendi, qu'il nomma directeur de l'hôtel des monnaies.

Après son initiation, il ne fuma plus autant que par le passé ; il disait même que s'il pouvait s'en dispenser complétement, il le ferait.

Le Pacha possédait toutes sortes d'oiseaux chanteurs. Il fit établir un jardin dans l'intérieur même de son palais et y planta des fleurs de toutes sortes, telles que des roses, des jasmins

de différentes espèces, etc. Au milieu du jardin, il éleva une coupole supportée par des colonnes de marbre; autour desquelles il mit des barrières en fils de cuivre jaune très fins. Ainsi entourée, cette coupole pouvait contenir une grande quantité de petits oiseaux, des canaris, qui avaient leurs cages pour s'abriter et tout l'intérieur de la coupole pour voler et prendre leurs ébats. C'était un véritable concert que le ramage et le chant de ces oiseaux. Il avait aussi d'autres cages d'oiseaux, merveilles de travail et d'ornementation, suspendues dans ses appartements.

Après sa destitution, les domestiques s'en emparèrent et les vendirent au public dans les marchés.

Le vendredi 10 Chaban, correspondant au 7 Missra de l'ère copte, le Nil atteignit sa hauteur normale. La digue fut coupée dans la matinée du samedi, en présence d'Ibrahim bey, lieutenant général de l'Egypte, et en présence de tous les émirs.

Vers la fin du mois de Chaban, les émirs préparèrent une expédition dans la Haute-Egypte, car on voulait arrêter l'extension de la puissance de Hassan bey et de Radouan bey. On avait appris, en effet, que ces émirs s'étaient fait beaucoup de partisans et que les gens d'Ismaïl bey savoir : Aly bey Kechta, Aly bey Djohadar, Hussein bey, Selim bey, s'étaient portés à leur rencontre en passant derrière la montagne.

Cette nouvelle décida les émirs à entreprendre une nouvelle expédition commandée par Mourad bey et dont feraient partie Soliman bey Abou Nabbout, Othman bey el Achkar, Lachine bey et Yehia bey. On fit des réquisitions qui causèrent de graves préjudices à toute la population. Mourad bey réclama aux négociants et à d'autres des secours d'argent, qui ne devaient pas être remboursés. On s'empara des barques et le commerce fut arrêté. Les émirs partirent avec leurs tentes pour El Bassatine.

Dans le même mois arriva de Turquie un envoyé de la Sublime-Porte. Il était porteur d'un firman, maintenant, pour la nouvelle année, le Pacha dans ses fonctions. Mais lorsqu'il arriva, le Pacha avait quitté la citadelle. On mit à la disposition de cet envoyé une maison à Soueket el Azi.

Dans la journée du jeudi 20 Chawal eut lieu, sous la conduite de l'Émir el Hadj Moustapha bey el Saghir, le départ du Tapis et des pèlerins pour la Mecque.

NÉCROLOGIE.

Est décédé le respectable et vénéré Sayed Mohammed ibn Othman, ibn Mohammed, ibn Abd-el-Rahim, ibn Mohammed, ibn Abd-el-Rahim, ibn Moustapha, fils du grand saint, Sidi Mohammed Demerdache el Khalaouati. Il naquit dans la maison de son grand-père et il y grandit. A la mort de son père, Sayed Othman, il fut appelé à le remplacer. Il se conduisit avec sagesse. Les hommes de bien allaient le visiter. Il recherchait la science, mais sans jamais vouloir lui sacrifier son bien-être. Il se faisait entourer de beaucoup de gâteries. Il suivit les leçons de mon père ainsi que ses enfants El Sayed Othman et El Sayed Mohammed. Ce dernier s'occupe aujourd'hui de législation Hanéfite. Ils furent aussi très assidus à El Azhar pour assister aux leçons des autres cheikhs. Ils s'instruisaient aussi auprès des cheiks qui venaient les visiter dans leur mosquée, tels que le cheikh Mohammed el Emir, le cheikh Mohammed el Aroussi, le cheikh Mohammed Ibn Ismaïl el Nafraoui, le cheikh Mohammed Arafa el Dessouki et d'autres. Le cheikh Sayed Mohammed fut un homme de très bonne société et fidèle à ses amis. Il mourut le 14 Ramadan de cette année et il fut inhumé dans la mosquée de ses ancêtres.

Est décédé aussi le savant et intelligent légiste El cheikh Moustapha, surnommé El Raïs el Boulaqui el Hanafi. Il appartint d'abord au rite chaféite, puis il devint Hanafite et il se perfectionna, grâce aux leçons qu'il reçut du cheikh El Eskati, du Sayed Seoudi et du cheikh El Doladji. Il assista aux leçons du cheikh Aly el Saïdi, du cheikh Aly Kaït bey et du cheikh El Eskandarani sur la philosophie. Il fut très assidu auprès du Sayed Seoudi ; à la mort de celui-ci, il s'attacha à la personne de son fils, Sayed Ibrahim, qui, à son tour, ne vécut pas longtemps. Après lui, il s'attacha à mon père, cheikh Hassan el Djabarti ; il allait l'entendre, soit en ville, soit à Boulaq. Mon père l'aimait beaucoup à cause de son intelligence et de sa présence d'esprit. Il en fit l'éloge dans ses leçons et il l'autorisa à enseigner en son nom. Il lui fit professer le rite Hanafite à la mosquée Senaniah et à la mosquée el Anasti. Il l'aida dans les consultations qu'il donnait pour les affaires des particuliers, de sorte que le cheikh Moustapha acquit une grande réputation ; sa maison ressemblait à un tribunal; on venait, en foule, le consulter sur les procès ou les différends et souvent les faire trancher par lui. Il avait beaucoup de dévouement et quelquefois une énergie qui dégénerait en une folle ténacité. Que Dieu ait pitié de lui !

Est décédé aussi le saint wali, Cheikh Abdallah ibn Mohammed ibn Hussein el Sendi, l'hôte de Médine, surnommé Djomâa. Il suivit les leçons de Mohammed Hayat el Sindi et d'autres. Il séjourna à Médine pendant six ans environ. Les étudiants de cette ville sainte profitèrent beaucoup de ses leçons, sa vertu acquit une grande renommée et il arriva que Dieu favorisa beaucoup toute personne qui put apprendre quelque chose auprès de lui. Il était très savant, charitable, modeste et dévoué. Il mourut dans le courant de cette année.

Est décédé aussi le cheikh bon et apprécié, Ahmed ibn Abdallah, originaire de Turquie. Il étudia au Caire, où il reçut le surnom de Choukri. Il s'occupa de soigner sa calligraphie d'après les leçons des maîtres de l'époque, et il devint le calligraphe le plus illustre de son temps. Il copia de ses mains plusieurs exemplaires du Coran et d'autres livres saints. Il rendit ainsi de grands services à l'humanité. Il était vénérable de physionomie et de vieillesse et sa personne respirait la bonté et la piété. Il était rempli de bonnes qualités. Il mourut dans la nuit du mercredi 3 Djamad Awel de cette année. On dit les prières sur son corps à El Azhar et il fut inhumé au cimetière de Karafa.

ANNÉE
MIL CENT QUATRE-VINGT-QUINZE.

Le jour de la mi-Moharram, Ibrahim bey fit saisir Ibrahim aga Beit el Mal, surnommé El Moslemani. Il le fit rouer de coups de bâton, jusqu'à ce que mort s'ensuivît. Il ordonna ensuite de le jeter au Nil. On l'y jeta en effet, et ses parents retirèrent son corps, quelques jours après, du côté de Choubrah. Ils le rapportèrent dans sa maison, le lavèrent, le couvrirent de linceuls et l'inhumèrent. On n'a jamais pu connaître la cause de ce meurtre.

Dans la journée du samedi 16 du mois de Saffar, les pèlerins, de retour du Hedjaz, rentrèrent au Caire sous la conduite de l'émir el Hadj Moustapha bey.

Dans la journée du mardi, 19 du même mois, on apprit que Ismaïl bey était revenu de Turquie, qu'il avait passé à Darana, et que de là il s'était mis en marche pour gagner

le Saïd, pour y rejoindre Hassan bey, Radouan bey et leurs partisans.

Vers la fin du mois de Saffar arriva du Saïd la nouvelle que Mourad bey avait étranglé Ibrahim bey Oda Bacha. On a dit qu'il le soupçonnait d'être d'intelligence avec Ismaïl bey. D'autres personnes furent arrêtées et jetées en prison.

Dans le même mois, on apprit l'arrivée à Alexandrie d'un nouveau Pacha d'Egypte qui se nommait Mohammed Pacha Malek.

Dans la journée du 16 Djamad Awal, Mourad bey et ses compagnons arrivèrent au Caire, Mourad bey amenait avec lui Ibrahim bey Kechta, gendre de Ismaïl bey, et Selim bey, sandjak d'Ismaïl bey. Il avait conclu la paix avec eux et ceux-ci avaient donné des gages.

Mourad bey donna à Ismaïl bey la ville d'Akhmin et ses dépendances, à Hassan bey, Kéna et Kous, ainsi que leurs dépendances et à Radouan bey, Esna.

La paix signée avec eux d'après ces conditions, Mourad bey leur fit des présents et ramena avec lui les personnes que je viens de citer. Son absence avait duré huit mois et quelques jours, sans que cette absence fût signalée par aucun combat, ni même par la moindre escarmouche. Les adversaires de Mourad bey avançaient ou reculaient, suivant que Mourad bey lui-même avançait ou reculait.

Le jour de la mi-Djamad el Awal, Aly Aga, katkhoda des chawiches et les agas des autres corps partirent pour recevoir le nouveau Pacha.

Le premier Radjab, le Pacha arriva à Embaba et il y passa la nuit. Dans la matinée du lendemain, les Emirs traversèrent le Nil pour aller le saluer.

Il se dirigea ce jour-là vers El Adliah, et le lundi eut lieu le cortège qui amena le Pacha de Adliah au Caire, où il fit son entrée par Bab el Nasre. Il traversa toute la ville pour se rendre à la citadelle. On tira le canon à la caserne des janissaires. Le Pacha était un homme vénérable et respecté ; c'était un beau vieillard.

Dans la journée du jeudi, le Divan se réunit ; les émirs et les cheikhs y assistèrent. Tous furent confirmés dans leurs dignités, et, suivant l'habitude, le Pacha donna l'investiture à chacun d'eux.

Le dimanche, 15 Chaban, correspondant au 1er El Misra de l'ère copte, le Nil atteignit sa hauteur ordinaire ; le Pacha présida la solennité de la coupure du Khalidj, ainsi que cela se pratiquait tous les ans.

NÉCROLOGIE.

Est décédé notre Imam savant et saint, Cheikh Mahmoud el Kordi, El Khalouati, notre maître. C'était un modèle pour tous ceux qui vivaient dans la retraite et un guide pour ceux qui voulaient être initiés aux mystères des rites. Ses miracles sont notoires et sa sainteté était incontestable. Il vint au Caire dans l'intention de s'instruire, de se mettre plus étroitement en rapport avec Dieu et de pratiquer le détachement de tous les biens de ce monde. Il fut initié à la secte du professeur Chams-el-Dine el Hefni, dont il pratiqua les rites. Il connut les secrets et les mystères ; la grâce le toucha et la sainteté se répandit en lui. Il connut tous les enseignements divins. Il est l'auteur d'un ouvrage sur la sagesse. Il raconta qu'il s'était déterminé à écrire cet ouvrage après un songe dans lequel il

avait vu le cheikh Mehiy-el-Dine el Arabi lui remettre une clef en lui disant : « Ouvre l'armoire », et que à ce moment il s'était éveillé.

Il disait que les enseignements contenus dans le livre lui étaient venus souvent sur les lèvres, qu'il était sans cesse tourmenté par une voix intérieure qui le poussait à les écrire. Il disait : « Chaque fois que je repoussais cette inspiration, elle me revenait ; alors je compris que c'était un ordre divin et j'ai écrit ce livre dans un temps très court, sans aucun effort, comme si les mots m'avaient été dictés par mon cœur ». Ce travail fut commenté par son successeur, le cheikh de l'Islam et des Musulmans, Sidi el Cheikh Abdallah el Charkaoui, cheikh de la mosquée El Azhar. C'était un commentaire très succint et très agréable, où rien n'était négligé, et qui faisait admirablement ressortir toutes les beautés et toutes les vérités du texte. Le même livre fut aussi l'objet d'un autre commentaire par le professeur Cheikh Saïd Abd-el-Kader, ibn Abd-el-Latif el Rafèi el Biari el Omri el Hanafi el Tarabolsi. Ce dernier commentaire est précédé d'une biographie du maître, tel que ce dernier l'avait lui-même fait connaître.

Cheikh Mahmoud était né à Sakes, dans le pays de Kouran. Il avait été élevé dans la dévotion. A vingt-cinq ans, il pratiquait de grands jeûnes, et il veillait pendant des nuits entières dans la mosquée de sa ville natale. Il jouissait d'une grande réputation de sainteté et on venait en pèlerinage pour le voir. Alors il quitta la mosquée et il s'en alla, à l'insu de tout le monde, s'établir dans des ruines hors de la ville. Il m'a dit plusieurs fois que ce qui le chagrinait le plus, c'était le chant matinal du coq, annonçant le jour, car dans ses méditations des nuits, il découvrait des mystères qui le ravissaient en extase et il dormait pendant le jour. Il lui arrivait souvent d'entrer en communication avec saint Georges, qu'il voyait pendant

son sommeil. Alors, jusqu'à son réveil, il répétait avec lui le saint nom de Dieu. Il ne cessait ni dans son sommeil, ni dans ses veilles, de répéter le nom de Dieu. Il dit un jour qu'il avait pratiqué tout ce qui est prescrit dans le livre de *Ehia el Eloum* de El Ghazali. avant même d'avoir lu ce livre. Il ajoutait : « Quand j'ai lu cet ouvrage, j'ai rendu grâce à Dieu de tous les dons qu'il m'avait accordés et de ce qu'il m'avait fait connaître la vertu sans le secours d'aucun maître ». Il menait une vie très austère ; il mangeait du pain d'orge, alors que dans sa maison, on fabriquait le pain le plus riche. Son frère lui reprochait sa sobriété et ses dévotions et l'engageait vivement à jouir des biens de ce monde.

Lorsque son père mourut, Cheikh Mahmoud abandonna sa part d'héritage à ses autres parents. Son père était très riche et très bienfaisant. Rien que pour la ration de ses chevaux et de ses bêtes, il fallait une demi-mesure d'orge par nuit.

A l'âge de dix-huit ans, le cheikh Mohammed el Kordi vit en songe le cheikh Mohammed el Hefnaoui et il entendit une voix qui lui disait : « Ce sera ton cheikh ». Alors il conçut le désir de connaître ce cheikh et il entreprit le voyage d'Egypte dans le but de le voir. Arrivé au Caire, il alla chez le cheikh et il fut initié par lui à la secte Khalouatia. Il suivit les prescriptions de cette secte, bien que lui-même appartînt à la secte El Kousseiria. Au moment de son initiation à la secte Khaloutia, il dit au cheikh El Hefnaoui : « Monseigneur, je me conformerai à vos enseignements, mais je ne puis abandonner les rites du cheikh Aly el Kousseiri, je pratiquerai ses rites et je suivrai en même temps votre doctrine ». Le cheikh l'autorisa à agir ainsi et n'insista en aucun façon pour lui faire abandonner les rites du Cheikh el Kousseiri, parce qu'il avait reconnu en lui beaucoup de sincérité. Le Cheikh s'occupa longtemps de lui ; il lui fit apprendre les sept noms de la secte avec tous leurs secrets et il lui donna par écrit un adjaza par lequel il rendait

témoignage à toutes ses perfections. Il lui permit de faire à son tour des initiations et d'entreprendre l'éducation de tous ceux qui viendraient à lui. Le cheikh El Hefnaoui lui envoyait même tous ceux qui venaient lui demander l'initiation, en leur disant : « Adressez-vous au cheikh Mahmoud », et il reprenait, en s'adressant à ceux qu'il initiait lui-même : « Si je ne savais pas ce qui se passe dans vos cœurs, je vous dirais de vous faire tous initier par le cheikh Mahmoud ».

Quand le maître de son cheikh, El Sayed Moustapha el Bakri arriva au Caire, Cheikh Mahmoud se montra assidu auprès de lui et il apprit, en suivant ses leçons, beaucoup de vérités. Le cheikh Moustapha el Bakri conçut pur lui une très grande amitié. Un jour, il lui reprocha de ne pas dire les prières spéciales à la secte Khalouatia et de ne dire que celles de la secte El Kousseiryah. Il lui parla en ces termes : « Convient-il que tu suives notre secte et que tu fasses d'autres prières que les nôtres ? Il faut que tu suives notre rite ou que tu nous abandonnes ». Il répondit : « Monseigneur, Dieu vous a créé pour être charitable envers les hommes ; pour moi, je crains d'abandonner le rite du cheikh El Kousseiri, car je n'aime pas laisser de côté les choses auxquelles je me suis habitué depuis mon enfance ». Le Sayed el Bakri lui dit : « Il faut choisir. Demande à Dieu de t'indiquer le parti auquel tu dois t'arrêter. Puisse-t-il éclairer ton cœur ! » Le cheikh Mahmoud disait en parlant de son cheikh : « J'ai demandé à Dieu de m'indiquer la bonne voie et je me suis endormi ; j'ai vu alors le Prophète ayant à sa droite El Kousseiri et à gauche El Sayed el Bakri, et j'étais moi-même debout en face d'eux. J'entendis El Kousseiri dire au Prophète : N'est-ce pas, ô prophète de Dieu ! que ma doctrine est copiée sur la tienne et que mon rite procède de tes lumières ? Comment se fait-il alors que El Sayed el Bakri ordonne d'abandonner mon rite ? El Sayed El Bakri dit alors : « O prophète de Dieu ! un

homme a été admis dans notre secte, nous avons fait son éducation, convient-il qu'il suive le rite des autres et méconnaisse le nôtre ? Le Prophète dit : « Tirez au sort ». Sur cette parole je me suis réveillé ».

Cheikh Mahmoud raconta ce songe au Sayed el Bakri, qui lui expliqua que le mot *sort* signifiait qu'il devait agir suivant son inclination.

Le cheikh Mahmoud dit aussi :

« Quelques nuits après ce premier songe, j'ai vu dans mon sommeil Sidi Abou Bakre el Saddik qui me dit : O Mahmoud ! reste avec mon fils El Sayed Moustapha, et j'ai vu une de ses formules de prières écrite entre le ciel et la terre en caractères lumineux ; chaque lettre était de la grosseur d'une montagne».

Après ce songe, sa résolution fut prise. Il suivit le rite de El Sayed el Bakri et il continua néanmoins à dire ce qu'il pouvait des prières de El Kousseiri.

Il disait qu'il avait souvent vu le Prophète en songe. Une nuit, il réunit des pauvres et il fit le zikr avec eux jusqu'à l'aube. En ce temps-là, il possédait quelques richesses, il les distribua toute cette nuit-là aux pauvres qu'il avait réunis, parce qu'il avait senti en lui un appel vers la pauvreté et le désintéressement. Au milieu du zikr, sa voix s'éleva au-dessus de toutes les autres et il s'écria *Allah*. Quand ce zikr fut terminé, il dit au cheikh El Bakri : « J'ai entendu une voix qui disait, ô cheikh Mahmoud ! ta nuit auprès de Dieu est proche, puis après ma prière de l'aube je me suis endormi, alors j'ai entendu le prophète me dire : la nuit auprès de Dieu est proche; donne-moi ta main pour que je te récompense ; il prit ma main et celle du Sayed el Bakri qui se trouvait présent. Puis il mit aussi sa main noble et bénie entre les deux nôtres en disant : Je désire que vous fraternisiez ensemble, et moi je désire fraterniser avec vous. Le plus fort d'entre nous viendra au secours de l'autre. Et je me suis levé tout en joie ». Il était

à peine revenu de ce songe qu'un envoyé de Sayed el Bakri venait le prier de se rendre auprès de son maître. Il fit ses ablutions et se rendit à l'appel du cheikh ; il était dans ses habitudes de voir le cheikh chaque jour, mais de ne jamais paraître devant el Sayed el Bakri que dans un état de pureté, c'est-à-dire après avoir fait ses ablutions. Le Sayed el Bakri, le voyant venir, lui dit : « Tu es en retard aujourd'hui pour venir me voir; quelle en est donc la cause ? » Le cheikh répondit : « J'ai veillé un peu trop cette nuit, puis je me suis endormi, voilà la cause de mon retard. » Le Sayed el Bakri reprit : « Est-ce une nouvelle ou un *signe* que tu apportes? » Le cheikh lui répondit : « La nouvelle, vous la savez, monseigneur. — Eh bien, dis-nous ce que tu as vu. » Le cheikh étonné, raconta son songe. Le Sayed el Bakri lui dit alors : « Ton songe est une vérité, et c'est une bonne nouvelle pour nous ; car il est certain que notre prophète est au ciel et que par lui nous serons sauvés. »

Les entretiens du cheikh avec le Prophète étaient fort nombreux, il ne se passait presque pas de nuit sans qu'il le vit en songe. Souvent aussi, il voyait Dieu lui-même. Une fois, Dieu lui apparut et lui dit : « O Mahmoud ! je t'aime et j'aime qui tu aimes. » Ce songe l'autorisait à dire que qui l'aimerait irait au ciel.

Sa sobriété et les privations qu'il s'imposait étaient très grandes. La maladie l'ayant complétement affaibli, il ne pouvait plus se lever seul ni se livrer aux prières et aux pratiques de dévotion qu'il s'était imposées. Alors, il se fit fabriquer une planche en bois pour s'y appuyer, ce qui lui permit de ne rien négliger ni de ses prières, ni de ses pratiques de dévotion. Il ne dormait que très peu pendant la nuit ; quelquefois, il ne dormait pas du tout et il passait alors sa nuit à dire et à répéter un verset du Coran. Il ne mangeait que du pain et de l'huile, tandis que, dans sa maison, les meilleurs plats étaient

toujours apprêtés; quelquefois seulement il prenait un peu de riz préparé avec de l'huile ou du beurre.

On le trouvait toujours occupé à ses prières. Une fois, j'ai eu l'occasion de causer avec lui, et il me dit : « Souvent, par exemple, lorsque je suis en train de caresser ou d'amuser mes enfants, mon âme est transportée dans le monde des hautes régions, au premier ciel, au second ou au troisième et même auprès du trône divin. »

Quelquefois, la vérité sous l'image de Dieu lui-même lui apparaissait; alors, il se prenait à pleurer sans que les personnes qui l'entouraient pussent s'apercevoir de ses larmes.

J'ai entendu dire un jour à son successeur, Sidi Mohammed Badir el Makdessi, que tout en lui tenait du miracle, car tout ce qu'on disait devant lui demeurait complétement gravé en sa mémoire.

Un jour, je lui lisais le livre : « *Riad el Riahin* », de El Yafei ; lorsque j'eus fini, il dit : « Peut-on rencontrer aujourd'hui des hommes tels que ceux là? » Les assistants répondirent: « Dans la religion du Prophète, on doit certainement en trouver. »

Alors le cheikh leur demanda d'écouter ce qui lui était arrivé personnellement et il commenca : « Cette nuit, pendant que je faisais mes prières, j'eus grand soif; le temps était très chaud et la mère des enfants dormait, j'ai craint de la réveiller pour lui demander à boire, ce qui l'aurait dérangé, et j'ai eu pitié d'elle ; à peine cette idée m'était-elle venue, que soudain j'ai vu l'air se changer en eau, je me figurais être dans un torrent ; ce torrent s'éleva petit à petit, jusqu'à ce qu'il eût atteint ma bouche ; j'ai bu alors d'une eau, comme je n'en avais jamais goûtée. Puis, toute cette eau se mit à baisser jusqu'à ce qu'il n'en restât aucune trace et sans que rien en moi fût mouillé. Une autre fois, c'était en hiver et c'était aussi pendant la nuit, je fus pris par le froid, mais par un froid glacial. Pendant que je faisais ma prière, ma couverture était tombée et je ne pouvais

la prendre et la relever à cause de ma faiblesse ; j'aurais bien voulu alors éveiller ma femme, mais je craignis de la déranger ; alors soudain, je vis un grand poêle, rempli de charbon ardent, qui vint se placer entre mes mains et y demeura jusqu'à ce que mon corps fut réchauffé. La flamme m'atteignait et je me disais en moi-même : Ce feu est-il bien réel, ou est-ce une vision ? J'approchai alors mon doigt et je me brûlai. Je compris alors que j'étais en présence d'un miracle de Dieu et le feu s'éteignit.

En résumé, les visions du cheikh étaient très nombreuses. Sa parole allait droit au cœur, elle impressionnait fortement. Ses mots s'enchaînaient comme des perles ; ce qu'il disait était toujours sage. Il traitait des questions religieuses ou repondait à des demandes qui lui étaient faites. Jamais il ne disait du mal de personne. Il était très charitable et il montrait beaucoup de pitié et d'indulgence pour les criminels. Il était humble et modeste. Il se dépouillait pour les pauvres. Il n'eut jamais en main ni or ni argent. Toute sa vie se passa dans la prière ou de profondes méditations. Les intérêts de ce monde ne l'occupaient point. Il avait un serviteur qui pourvoyait à ses besoins matériels.

Le savant qui fit le commentaire de son livre dit : « Je l'ai observé pendant dix ans et je ne l'ai jamais vu commettre ni une faute légère ni un péché. »

Il composa un livre intitulé *El Selouk el Ebna el Melouk* (Règles pour la conduite des fils des rois.) C'est une sorte d'épître qu'il dicta et qu'il envoya en Algérie à un personnage de grande distinction nommé Ibn el Zarif. Celui-ci lui avait écrit pour lui demander quelques conseils. Il dicta alors cette épître, qui forma six fascicules, et ce travail devint un livre très profitable ; il fut l'objet de plusieurs commentaires. El Sayed Abd-el-Kader le commenta et en fit l'éloge dans une longue poésie.

Le cheikh mourut le 3 Moharram de cette année ; il fut lavé par le cheikh Soliman el Gammal, les prières furent dites à la

mosquée d'El Azhar et il fut inhumé près de son professeur El Sayed Moustapha el Bakri.

omettre
الشيخ علي بن عنتر الرشيدي
ب ت ر ٢٠ آ / ١٨-١٩

Est décédé aussi le cheikh vertueux et incomparable, Ahmed ibn Mohammed, ibn Ahmed, ibn Abd-el-Monem, ibn Abou el Serour el Bakri el Chaféi, cheikh de la corporation des Bakri au Caire. Il fut très dévoué et il rendit beaucoup de services. Il aimait la justice et menait une vie très sobre. Après la mort de son père, il devint le chef de la corporation ; sa conduite fut irréprochable. Il était la plupart du temps dans de grandes extases, il accomplissait les rites, disait des prières et faisait des zikr. Il mourut le samedi 12 Rabi el Tani de cette année. Les prières furent dites sur son corps à la mosquée El Azhar, au milieu d'une foule immense. Il fut inhumé à côté de ses ancêtres, non loin du tombeau de l'Imam el Chaféi. Que Dieu l'ait en sa miséricorde !

Est décédé aussi le cheikh éloquent, à la foi profonde, Ibrahim ibn Mohammed, ibn Abd-el-Salam el Zamzami el Makki el Chaffei. Il naquit à la Mecque en l'an 1110. Il s'instruisit auprès de Ibn Akila, Amrou ibn Ahmed ibn Akil, El cheikh Salem el Bassiri, El cheikh Attalla el Masri et Ibn el Taïeb. Il reçut aussi les leçons du cheikh Ahmed el Achbouli sur *El Djameh El Saghir* et sur d'autres livres de législation. Il suivit ensuite les leçons du Sayed Abdallah Marghani et d'autres cheikhs voyageurs, tels que le cheikh Abdallah el Chabraoui, le cheikh Omar el Daoughi et le cheikh Ahmed el Djohari. Notre cheikh El Sayed Abd-el-Rahman el Eidarouss l'autorisa à faire le zikr d'après la secte Nakchabandia. Il composa même pour lui sur l'enseignement d'Abraham un petit traité qu'il intitula *El Baïan oual Talim Lamotabé Mellet Ibrahim*. El Sayed Moustapha el Bakri l'admit également dans la secte El Khalouatia et le désigna comme son

successeur pour ouvrir les séances du zikr et pour lire les words *seher*.

Cheikh Ibrahim s'attacha à mon père Hassan el Djabarti pendant le séjour que celui-ci fit à la Mecque en l'an 1155, séjour qui dura un an. Il apprit sous sa direction l'astronomie et les mathématiques. Il acheta des livres rares traitant de toutes les matières, mais après sa mort, ses enfants les vendirent tous à vil prix. Il possédait dans sa bibliothèque un livre extrêmement rare. C'était une table astronomique de l'observateur El Ghaibach el Samarkandi. C'était un beau manuscrit, écrit en caractères persans absolument parfaits, avec des annotations comme on n'en reverra jamais plus dans la suite des temps. J'entendais souvent mon père vanter la valeur de ce manuscrit et dire qu'il n'y avait dans le monde que trois exemplaires de cet ouvrage : le sien, celui du cheikh Ibrahim el Zamzami et celui de Hassan effendi Kotta Meskin, et que ces trois copies étaient les seules qui fussent authentiques, parce qu'elles avaient été écrites et vérifiées du temps de l'auteur lui-même. La copie de mon père porte de la main même de Roustoum chah, cette inscription : « Nous avons acheté ce livre dans la capitale du rayaume de Hara, au prix de douze mille dinars,» puis sa signature et son cachet. En l'an 1196, un pèlerin algérien me demanda de lui vendre quelques livres, il m'indiqua surtout le Zeigh, et il m'engagea à m'en défaire moyennant une forte somme, mais je ne pus me décider à m'en séparer. De retour de son pèlerinage, ce pèlerin vint me retrouver. Il était accompagné d'un domestique portant un gros paquet, il ouvrit ce paquet et en sortit un exemplaire du Zeigh en me disant : « Tenez, regardez moi ce manuscrit et dites-moi s'il n'est point supérieur à celui que vous n'avez pas voulu me vendre.» Je n'avais point encore vu le manuscrit qu'il me montrait, je le pris et je vis qu'il était tout semblable au mien et même plus joli encore, car il était de dimension moindre et il était enrichi

d'annotations sur les questions les plus importantes, telles que le cours des astres etc., etc., le tout écrit de la calligraphie la plus parfaite. Ce manuscrit m'a laissé tout émerveillé. J'ai demandé alors à ce voyageur comment il avait pu se procurer un manuscrit aussi précieux et quel prix il l'avait payé. Il m'apprit qu'il l'avait acheté au fils de El Zamzami pour la somme de vingt tallaris ; il me montra aussi le livre de El Maghasti, le livre de Tabserah et d'autres livres sur l'astronomie, ainsi que le Zeigh de Ibn el Chater ; tous ces ouvrages étaient précieux, il était même rare de les trouver dans les bibliothèques des souverains. Il en avait également fait l'acquisition à vil prix et je suis resté anéanti de chagrin devant cette profanation. Mon pèlerin refit le paquet, qu'il avait défait, et il me quitta pour se rendre à son pays. Je réfléchis alors que tout était ainsi en ce monde.

Le cheikh Ibrahim, en mourant, laissa une grande réputation de science et d'honorabilité. Il est décédé le 7 du mois de Rabi el Awel de cette année.

Est décédé aussi le cheikh vertueux et bon, Ahmed ibn Mohammed El Bakani el Chafei El Nabolsi. Il apprit la vie des saints auprès de Mohammed ibn Mohammed El Khalil. Il accompagna le cheikh el Safarini auprès de ses maîtres. Il reçut du Sayed Moustapha el Bakri l'autorisation pour le *Werd* et la *Tarika*. Il vint au Caire au temps de Moustapha pacha Toukan. Il était pieux et il se livrait à toutes les pratiques de dévotion ; ses leçons furent d'un grand profit pour les étudiants de son pays ; il mourut le 3 Djamad el Thani.

Est décédé aussi le respectable et vénéré Chérif Sayed Hussein ibn Charaf-el-Dine ibn Abdallah, ibn Ahmed Abou Nour, Ibn Abdalla ibn Mohammed ibn Abd-el-Djabbar el Tori el Mokdassi el Hanafi. Le père de son arrière grand-père,

Ahmed ibn Abdallah, lors de la conquête de Jérusalem, entra dans cette ville monté sur un taureau, d'où le surnom de Abou El Tor, qui veut dire « père du taureau ». Le sultan Othman ibn Youssouf ibn Ayoub le relégua dans un couvent, où il mourut en l'an 524. Son arrière grand-père, Zeine-el-Abedine, avait pour mère la noble Râdia, fille de Sayed Moheb-el-Dine Abd-el-Karim ibn Daoud, ibn Soliman, ibn Mohammed, ibn Daoud, ibn Abd-el-Hafez, ibn Abou-el-Wafa Mohammed, ibn Youssouf, ibn Badran, ibn Yacoub, ibn Mattar, ibn El Sayed Zaki-el-Dine Salem el Husseini el Wafaïi el Badri el Makdessi. C'est de là que provenait la noblesse du cheikh défunt. La noble Radia était, en effet, la sœur du grand-père au quatrième degré du Sayed Aly el Makdessi que l'on appelait aussi El Assili ; nom qui lui venait de sa mère.

Le Chérif Sayed Hussein naquit à Jérusalem, où il apprit les textes. Il se rendit de là à Damas, où il assista aux leçons du cheikh Ismaïl el Aghlouni, qui l'autorisa à professer à son tour. Il vint ensuite au Caire. Il s'installa à El Azhar, dans le Roak des Syriens, et il travailla à acquérir les sciences qui y étaient enseignées. Il assista aux cours des maîtres de l'époque tels que : El Chabraoui, El Hefni et El Djohari. Il se montra assidu auprès du Sayed el Beleïdi et il écrivit une annotation sur *El-Beidaoui*. Il se rendit ensuite aux deux villes saintes et il y séjourna quelque temps. Là aussi il s'instruisit auprès du cheikh Mohammed Haïat et du cheikh Ibn el Taïb. Il retourna au Caire et de là il partit pour la Turquie, où il occupa un rang très élevé. Il apprit la langue du pays. Il y entretint les meilleures relations avec les grands personnages. Il revint encore au Caire en 1172 avec plusieurs grands dignitaires de la Sublime-Porte. A cette époque, il se prit d'affection pour le cheikh Sayed Mohammed Abou Hadi ibn Ouafa, qui était alors très jeune. Il l'instruisit et le perfectionna dans les sciences.

Lorsque, dans la suite, le Sayed Mohammed Abou Hadi devint le chef des nobles, le cheikh Sayed Hussein remplit auprès de lui une sorte de mission de confiance; il était son conseiller; il avait sur lui beaucoup d'influence et d'ascendant et il sut conserver cette influence jusqu'à la mort de Sayed Mahmoud.

Cette perte le chagrina tellement qu'il ne put, dès lors, vivre en Egypte; il alla à Constantinople, où il fixa définitivement sa résidence. Là encore il occupa une très haute situation. Il écrivit plusieurs commentaires sur des livres de législation; il se créa beaucoup de relations avec les grands du royaume et il devint ainsi très influent. Il mourut dans le courant de cette année. Il avait laissé une grande partie de ses livres au Caire et les légua à la bibliothèque des Syriens à El Azhar. Que Dieu ait pitié de lui!

Est décédé aussi l'homme bienfaisant et utile, le cheikh Abdallah ibn Khozam Abou el Toh el Fayoumi el Maleki. Il commença par suivre dans son pays les leçons du cheikh Salama el Fayoumi et celles d'autres cheikhs. Il vint aussi étudier à la mosquée d'El Azhar. Il fut le disciple des meilleurs maîtres de l'époque. Il acquit dans son pays une très grande considération et une très haute estime. Il devint moufti et il se conduisit d'une manière irréprochable. Il était très modeste et très obligeant, on m'a raconté de lui que lorsque quelqu'un venait lui demander de l'accompagner dans une localité quelconque, située à deux ou trois milles de distance, pour régler une affaire ou terminer un différend, il se levait, se mettait en route sur-le-champ et terminait l'affaire. Tous les jours, il faisait l'aumône à un grand nombre d'indigents, auxquels il remettait de sa main des secours en pain ou en autres substances. Il était très instruit sur les matières religieuses, sur la législation, ainsi que sur les sciences mathématiques. Il possédait

beaucoup d'instruments scientifiques. En somme, il fut un homme bon et obligeant. Il mourut le vendredi 11 Rabi el Thani de cette année.

Est décédé aussi le cheikh Aly, ibn Mohammed el Habbak, el Chafei, el Chazeli. Il apprit la législation auprès du cheikh Issa el Baraoui. Il fut aussi initié par lui à la secte Chazeliah. Le cheikh Mohammed Kechk lui donna les autorisations nécessaires pour la pratiquer et y recevoir des adeptes. A la mort de celui-ci, il devint cheikh de la secte et il se montra toujours très fervent. Il était imam dans une petite mosquée de la citadelle. C'était un homme de très bonne compagnie et très aimable en société ; il eut beaucoup de disciples spéciaux, en dehors de ceux de son cheikh. Il mourut le lundi 23 Chaban de cette année.

Est décédé aussi, l'émir Ibrahim Oda Bacha. Il fut étranglé par Mourad bey. Que Dieu lui pardonne et pardonne aussi à tous les Musulmans !

ANNÉE
MIL CENT QUATRE-VINGT-SEIZE.

Au mois de Saffar, Mourad bey fit une tournée dans les provinces de la Basse-Egypte. Il parcourut la province de Charkiah et y fit des grandes réquisitions en nature et en argent. Il y établit des droits de péage. Il en fit autant dans les provinces de Gharbiah et de Menoufiah.

A la mi-Chaban arriva au Caire un envoyé de la Sublime-Porte, avec mission de demander le départ de Mohammed pacha Malek, auquel on offrait le poste de grand-vizir à Constantinople.

Le Pacha descendit de la citadelle, se rendit à Kasr el Aïni, où il passa le reste du mois de Chaban, et le 1er Ramadan, il partit pour Alexandrie. Son gouvernement en Egypte avait duré treize mois et quinze jours. Les émirs d'Egypte lui firent beaucoup de présents et ne lui réclamèrent aucun compte. Son départ se fit avec beaucoup de pompe et d'apparat. Mohammed pacha était très instruit, il aimait beaucoup l'histoire et il se plaisait dans les conversations instructives. Il était assez avancé en âge, mais c'était un beau vieillard et il était très vénérable.

Son successeur arriva en Egypte le 15 du mois de Ramadan. Tous les personnages et les fonctionnaires allèrent à sa rencontre. Il entra au Caire le 10 Chawal. On le fit monter à Kasr el Aïni, où il passa la nuit. Le lendemain, on lui fit cortège et il monta à la citadelle en passant par El Saliba, ce qui était contraire aux usages.

Dans le même mois, des voyageurs apportèrent la nouvelle qu'un incendie immense avait éclaté à Constantinople, avait détruit les trois quarts de la ville et fait beaucoup de victimes. C'était effrayant. Après cela de grands désordres se produisirent, à la suite desquels le vizir Mohammed pacha Izzat et d'autres grands dignitaires du royaume furent exilés.

Dans la nuit du samedi 18 Zilkadé, Selim bey et Ibrahim bey Kechta, suivis de près de quatre-vingts personnes, prirent la fuite. Montés sur des dromadairss et des chevaux, ils s'étaient dirigés vers la Haute-Egypte. Cette nouvelle, répandue le lendemain, troubla Mourad bey et Ibrahim bey. L'Aga fit crier dans la ville qu'il était défendu de circuler dans les rues deux heures après le coucher du soleil.

NÉCROLOGIE.

Est décédé le grand maître El Sayed Mohammed effendi el Bakri el Sadiki, chef des nobles de toute l'Egypte. Il était respecté et vénéré, car il se conduisit avec beaucoup de sagesse, de bonté et de justice.

A la mort de son cousin, le cheikh Ahmed, cheikh de la secte Bakrite, il lui succéda tout en demeurant le chef des nobles, ce qui constitua pour lui deux fonctions, qu'il occupait en même temps ; mais il ne les garda qu'un an et demi seulement, car la mort le frappa le samedi 10 Chaban.

Mourad bey vint dans sa maison et investit le jeune El Sayed Mohammed effendi des deux dignités occupées par feu son père. On fit au défunt des funérailles dignes de son rang. Le cortége funèbre sortit de sa maison de l'Ezbekiah et se rendit à la mosqué El Azhar, où furent dites les prières. Le cheikh fut inhumé dans le tombeau de ses ancêtres, au grand cimetière.

Est décédé aussi le chérif reconnaissant et aimé, Mohammed ibn Zein, ibn Hassan Djamal-el-Leil el Husseini Baallaoui, originaire de Terim, l'hôte des deux villes saintes, où il séjourna longtemps. Dans ces deux villes, il s'attacha au grand et saint cheikh El Samad Machiakh Baboud, qui le prit en considération et qui rendit témoignage à son mérite. Il se lia d'amitié avec le grand cheikh Saïd Abdallah Moudher et avec la femme savante de cette époque, la noble Fatma el Alaouia ; avec le cheikh Mohammed Ibn Abd-el-Kérim el Samman et avec d'autres seigneurs savants et respectables, qui visitèrent les deux villes saintes à cette époque. Il était très versé dans la médecine et il était initié à la secte El Soufia. Après avoir été en Turquie, il arriva au Caire en l'an 1181. Il entra en relations avec les plus grands personnages, notamment avec notre cheikh Saïd

Mohammed Mortada, qui lui donna les meilleurs conseils. Il l'accompagna à Damiette pour visiter le tombeau des martyrs. Là, il fut reçu avec toutes les marques d'un profond respect, puis il retourna dans les villes saintes et il y demeura. Là aussi il fit la connaissance du cheikh Mohammed el Djohari et il devint son ami. Il faisait le commerce des marchandises importées des Indes. Il mourut dans un voyage aux Indes.

Est décédé l'homme bon, pieux et désintéressé, le cheikh Moussa ibn Daoud el Cheikhaoui el Hanafi, imam et prédicateur à la mosquée El Cheikhaoui. Il était aussi conservateur de la bibliothèque de cette mosquée. Il était de très forte taille. C'était un homme de bien, il avait l'âme fière et la vieillesse vénérable ; de plus, c'était un savant et il possédait une grande présence d'esprit. Enfin, il était pieux et sincère dans ses convictions.

Quand l'émir Ahmed Bachaouiche légua aux Wakfs les livres qu'il avait collectionnés, il en confia la garde au cheikh Mohammed parce qu'il avait grande confiance en son honnêteté et en son esprit d'ordre. Que Dieu les ait tous en sa miséricorde !

ANNÉE
MIL CENT QUATRE-VINGT-DIX-SEPT.

Dans le cours de cette année, des kachefs et des mamlouks émigrèrent dans la Haute-Egypte. Les autorités du Caire résolurent d'organiser une expédition. Mourad bey prit ses dispositions et commença ses préparatifs. Pour cela, on mit en prison des négociants et d'autres personnes riches afin de leur arracher le plus d'argent possible. On confisqua les biens de plusieurs particuliers et on réunit ainsi des sommes considérables destinées à subvenir aux frais de l'expédition.

A la mi-Rabi el Akhar, Mourad bey partit avec ses tentes et ses bagages par El Bassatine. Avec lui partirent Lachine bey, Othman bey el Charkaoui, Othman bey Ackkar, Soliman bey Abou Nabbout. Leurs kachefs, leurs mamlouks et tous leurs gens les suivirent à quelques jours de distance.

Vers la fin de mois de Djamad el Thani, on apprit que Radouan bey était auprès de Mourad bey et qu'il s'était rallié à sa cause. Cette nouvelle déconcerta beaucoup les gens de l'autre parti, ébranla leur courage et les fit battre en retraite.

Mourad bey revint au Caire vers la mi-Radjab, laissant à la tête de l'expédition Moustapha bey, Othman bey el Ackhar et Othman bey el Charkaoui.

Dans la journée de 26 Radjab, Mourad bey et Ibrahim bey résolurent d'exiler quelques-uns de leurs compagnons, à savoir Ibrahim bey el Wali, Ayoub bey el Saghir et Soliman bey l'Aga. Ils prescrivirent à Ayoub bey de se rendre à Mansourah, mais celui-ci refusa de quitter le Caire ; alors Hassan Katkhoda el Djarban, katkhoda de Mourad bey, se rendit chez lui, et, par un stratagème, il l'amena à sortir de sa maison. Il le conduisit au champ de Mahmacha. Arrivé là, Ayoub bey partit pour Mansourah.

Ibrahim bey el Wali, de son côté, rassembla ses mamlouks et ses gens, se mit à leur tête, traversa le Nil et passa à Djizah. Aly bey Abaza et Ibrahim bey se mirent à sa poursuite, arrêtèrent ses dromadaires et ses chameaux au débarcadère, et, traversant à leur tour le fleuve, ils le rejoignirent près des Pyramides. Ils le décidèrent à rentrer à Kasr el Aïni et de là le firent partir pour les villages de Serw et Ras el Khalig.

Quant à Soliman, il se trouvait absent. Il était dans les provinces de Gharbiah et de Menoufiah pour faire la levée des impôts, justes et injustes. Lorsqu'il reçut la nouvelle de son

exil, il revint à Menouf, où des messagers vinrent lui signifier de se rendre à El Mehallah el Kobra. Il se mit alors à la tête de ses mamlouks et des ses gens et il se rendit à Masdjad el Khodre. Là, il se rencontra avec Ibrahim bey el Wali ; tous deux gagnèrent la province de Béhéra.

Dans la journée du dimanche, fin du mois de Radjab, les émirs tinrent conseil et nommèrent sandjaks cinq agas et kachefs, savoir : Ibrahim Abd-el-Rahman, ancien khazendar d'Ibrahim bey ; Kassem aga, ancien kachef de la province de Menoufiah, on l'avait surnommé El Moscoff. Il était aussi le mamlouk de Mohammed bey et le protégé de Ibrahim bey, puis Hussein Kachef, surnommé El Cheft, ce qui voulait dire le juif. Enfin Othman Kachef et Moustapha Kachef el Selehdar. Ces trois derniers étaient des protégés de Mourad bey.

Dans le mois de Chaban, la nouvelle arriva d'Alexandrie qu'un pacha nommé Mohammed pacha el Selehdar, désigné pour être pacha d'Egypte, venait de débarquer à Alexandrie.

Le Pacha en fonctions descendit de la citadelle et se rendit à El Kasr, sur les bords du Nil.

Vers la fin du mois de Chaban arriva au Caire le Selehdar du nouveau Pacha. Il était porteur d'un ordre désignant Ibrahim bey comme lieutenant.

Dans ce même mois, on apprit que Soliman bey et Ibrahim bey, ayant quitté la province de Béhéra, étaient venus à Tantah. De là, ils avaient écrit aux émirs pour demander qu'une somme d'argent leur fût allouée pour leur entretien.

Dans ce même mois, les autorités désignèrent Othman bey el Charkaoui pour être le gouverneur de Djerdja. On envoya à Moustapha bey Abou Nabbout et à Othman bey el Ackhar

l'ordre de venir au Caire. Ces derniers s'y rendirent et il fut décidé qu'Othman bey serait maintenu gouverneur de Djerdja. Il accepta.

Le premier Ramadan, Soliman bey el Aga et Ibrahim bey el Wali s'enfuirent de Tantah, gagnèrent la province de Charkiah, contournèrent la montagne et s'en allèrent dans la Haute-Egypte.

Aly Katkhoda et Yehia katkhoda, katkhoda de Soliman bey, rentrèrent au Caire avec l'expédition, les chameaux, quelques mamlouks et les soldats.

Vers la fin du mois de Ramadan, Ayoub bey s'échappa, lui aussi, de Mansourah et gagna la Haute-Egypte. Le bruit se répandit que les exilés s'étaient réunis et qu'ils s'étaient entendus pour se révolter. Alors on leur envoya Mohammed Katkhoda Abaza et Ahmed Aga, des Djamelian, qui leur proposèrent une reconciliation. Ils leur désignèrent les lieux où ils devraient se fixer et leur promirent qu'on pourvoirait à leur entretien. Mais les proscrits repoussèrent ces ouvertures. Alors, les Emirs demandèrent à Othman bey el Charkaoui et à Moustapha bey de rentrer au Caire. Ils s'y refusèrent également et répondirent: « Nous ne rentrerons pas et nous ne nous réconcilierons pas avec vous tant que tous nos compagnons ne seront pas rentrés, réintégrés dans leurs dignités d'émirs, remis en possession de leurs biens et de leurs maisons, et tant que les Sandjaks et les émirs nommés en leur lieu et place n'auront pas été destitués.

Lorsque cette réponse fut parvenue à la connaissance des émirs du Caire, ils préparèrent une expédition. Ils firent des perquisitions dans les maisons des émirs proscrits. Ils s'emparèrent de tout ce qu'ils purent trouver dans la maison de Moustapha bey. Ils accusèrent beaucoup de personnes, entre

autres El Dali Ibrahim, d'avoir reçu en dépôt des richesses de Moustapha bey et de Othman bey El Charkaoui. Par ces moyens arbitraires, ils se procurèrent en peu de temps des sommes considérables.

Dans la journée de jeudi 20 du mois de Chawal eut lieu le départ du tapis et des pèlerins sous la conduite de l'Emir el Hadj, Moustapha bey el Kébir.

Après ce départ, on s'occupa de l'expédition qui devait être commandée par Ibrahim bey el Kébir. Les barques furent prises de force, le commerce et le départ des voyageurs furent interrompus et des levées d'argent furent effectuées au moyen de confiscations de toute nature et d'impôts nouveaux dont on frappa les fermiers et les fellahs. Ces mesures causaient une désolation effrayante.

Quelques jours après, la nouvelle arriva que Ibrahim bey était parvenu à une réconciliation et qu'il allait revenir au Caire avec les émirs. Dans la journée du 13 Zilkadé, Ibrahim bey rentra au Caire et après lui les émirs. Ils se logèrent pour la plupart dans de petites habitations, à l'exception de Othman bey et de Moustapha bey, qui descendirent dans leurs propres maisons. Aly bey et Hussein bey el Ismaïli arrivèrent aussi en même temps qu'eux.

Cependant Mourad bey ne fut point satisfait de ce qu'avait fait Ibrahim bey. Toutefois, il cacha son mécontentement et il se porta dans la campagne au devant d'Ibrahim bey pour le saluer. Mais il n'alla voir aucun des rebelles qui étaient rentrés.

Les choses se passèrent ainsi, tranquillement, pendant quelques jours. Ibrahim bey cherchait à affermir la paix et à rendre la réconciliation sincère de la part des deux partis, surtout de la part de Mourad bey. A cet effet, il engagea les émirs, autrefois rebelles, à aller saluer Mourad bey dans sa maison.

Ils s'y rendirent, à l'exception des trois qui furent destitués. Tout en agissant ainsi, Ibrahim faisait déménager sa maison ;

et dans la journée du vendredi, à la tête de ses Kachefs et de ses mamlouks, il passa à Djeziret el Dahab, de l'autre côté du Nil. Il envoya prendre à Boulaq le riz, l'orge, le biscuit et autres denrées nécessaires.

Mourad bey envoya Lachine bey et Soliman bey Abou Nabbout à Ibrahim bey pour le détourner de ses projets, mais celui-ci injuria et chassa les délégués, qui s'en retournèrent. Il traversa alors le Nil, se dirigeant du côté de l'est; il prit le chemin de la Haute-Egypte, suivi de tous ses gens, qui voyagèrent les uns par terre et les autres par le Nil.

En cette année, le Nil n'atteignit pas sa hauteur ordinaire. Il baissa même avant la fête de la *Croix* avec une grande rapidité. Les terres de la Haute et de la Basse-Egypte ne furent pas arrosées, manquèrent d'eau et ne donnèrent aucune récolte. Le prix des grains augmenta considérablement, surtout à cause des pillages commis par les émirs. Le blé se vendit au prix de dix tallaris l'ardeb. Les indigents souffrirent beaucoup de la famine.

Mourad bey arriva à Beni-Souef et s'y fixa. Il coupa la route aux voyageurs et arrêta toutes les barques qui remontaient et qui descendaient le Nil.

NÉCROLOGIE.

Est décédé le grand légiste, celui qui possédait toutes les bonnes qualités, le cheikh Ahmed Ibn el cheikh Saleh Chehab-el-Dine Ahmed, Ibn Mohammed el Sedjaï El Chaféi El Azhari. Il naquit au Caire et il y grandit. Il commença son instruction avec son père. Il suivit ensuite les leçons des cheikhs de l'époque. Il professa pendant la vie de son père et après la mort de celui-ci il occupa sa place. Il devint un des Ulémas les plus distingués; il s'occupa de toutes les sciences. Il se fit remarquer dans le

monde des savants ; il s'attacha à mon père, et apprit sous sa direction le livre *El Hedaïa* sur la philosophie, et le commentaire de ce livre par El Kadi Zada ; les livres de *Djaghmīni*, *Lokat el Djawaher El Mudjib*, *El Moukantar*, *Charh Achkal el Tassis* et d'autres encore.

Sur toutes ces sciences, il composa des études et des traités très utiles. Il possédait à fond la langue, la législation et il était doué d'un talent tout spécial pour le style.

Parmi ses ouvrages, on remarque un commentaire du livre *Dalayel el Khaïrat*, un commentaire sur les noms de Dieu, dont le cheikh Abdallah el Edkaoui fit l'apologie en ces termes :

Louanges à celui qui a pour attributs les plus beaux noms comme les plus belles qualités, à celui qui à mis ses secrets dans ses noms et qui les a fait connaître à ses saints. Il y a pour celui qui s'y attache un bonheur immense et celui-là découvre même le soufre rouge. Or, parmi les personnes auxquelles Dieu a révélé les secrets de ses noms, il y en a une qui en a expliqué les significations les plus cachées et qui a donné ainsi à ceux qui s'y sont intéressés un trésor précieux que se disputent les plus vertueux et les plus intelligents. Ahmed de nom[1] ; Mahmoud de qualités[2] ; Aly d'action[3] ; Hassan en paroles et en physique[4]. C'est le fils de monseigneur cheikh Ahmed El Sedjaï, que Dieu le lui conserve et ne lui fasse jamais commettre que des actions qui satisfassent tous les hommes, ceux qui sont éloignés comme ceux qui sont tout près ! Quand mon œil a vu ce qu'il a écrit et ce qui, à mon avis, devrait être écrit en lettres d'or, j'ai demandé à Dieu de le protéger contre tout envieux. J'ai su alors que par la grâce de Dieu, il était appelé à être seigneur, qu'il mettrait la plante de ses pieds sur le cou des lions, et j'ai dit :

J'ai comparé votre œuvre, monseigneur,
A un collier de perles que Dieu a façonné.
Vous y avez réuni des perles, mais
Des perles bien autrement précieuses et nobles.
J'admire par Dieu et par ses noms
Notre savant Ahmed qui a composé cette œuvre.

[1] Ahmed est un nom qui veut dire : *qui loue*.
[2] Mahmoud est un nom qui veut dire : *loué*.
[3] Aly est un nom qui veut dire : *haut* ou *élevé*.
[4] Hassan est un nom qui veut dire : *beau*.

J'extrais les quelques vers suivants composés par le défunt :

Le malheur vient du contact des hommes.
Combien de cœurs courageux ont été abaissés!
Excuse donc celui qui prend ses précautions
Contre les mauvais desseins des hommes.

Il dit aussi :

J'ai pour vous une amitié très ancienne ;
Je le jure par celui qui donne la vie aux créatures et qui est certainement notre Dieu.
Les souffrances m'ont quitté et j'ai acquis par votre amour
Le bonheur, les richesses et l'espérance.

Il dit aussi :

Mes rivaux m'ont voulu du mal. Que leurs vœux ne soient pas exaucés!
Ils ont voulu que j'oublie mon bien-aimé aux yeux noirs ;
Je leur ai dit : « Non, » ils ont ajouté : « Y a-t-il un délai à cela? »
J'ai répondu : « Je continuerai jusqu'à ce que ma vie soit finie. »

Il dit encore :

Une gazelle m'a vaincu avec des yeux tranchants comme des sabres.
Ses joues épanouies ont été un appât pour mon cœur.
Mon cœur s'est affaibli par l'amour de sa belle taille
Et je ne crains que les lances de son regard.

J'extrais encore quelques vers de sa réponse à une poésie que lui envoya le poète feu Mohammed ibn Radouan el Salahi :

O petite gazelle qui as subjugué mon cœur
Par des regards qui ont allumé en moi un feu d'amour,
Qui m'as vaincu par les lances de tes yeux,
Mais qui me tiens éloigné et augmente ainsi ma peine ;
Aie pitié d'un amoureux infortuné,
Ardent et qui ne désire que se rapprocher de toi.
Puis-je désirer une possession qui porte remède
A un cœur qui se fond d'amour et erre dans tous les sentiers?
Cependant, je ne désire que ta possession, ô gazelle !

Car tu as enchaîné tous les cœurs par ta beauté.
Te convient-il de tenir ainsi rigueur à un esclave
Dont les yeux ont versé des larmes de sang ?
Je ne désire que toi;
Je suis éperdument amoureux et ton amour est mon seul souci.
Tu dois connaître mon cœur, puisque tu es l'objet de ses désirs,
Et pourtant tu le brûles par ton éloignement.
Ma poitrine est oppressée d'amour et
Je te demande de me sauver de la perte.

Il dit encore :

Je n'ai pas l'intention, en composant cette poésie, de faire ton portrait,
C'est l'amour qui m'y a poussé.
Il faut m'excuser si je ne suis pas à la hauteur de cette tâche,
Car le propre des cœurs généreux, c'est le pardon des fautes.

Le cheikh Ahmed assistait souvent avec nous aux leçons de notre cheikh Sayed Mohammed Mortada sur le Hadîth. Il entendit une fois en songe une voix qui lui révéla que quiconque dirait trois cent soixante fois par jour : « O Dieu fort et victorieux ! » ne serait jamais atteint de la peste. Il mourut d'hydropisie dans la nuit du lundi 16 du mois de Saffar de cette année. Le lendemain, les prières furent dites sur son corps à El Azhar et il fut inhumé auprès de son père à El Boustan. Que Dieu ait son âme !

Est décédé aussi le cheikh saint, désintéressé et ermite, cheikh Sidi Ahmed Ibn Aly Ibn Djiamil el Djiaffari el Djazoulli el Soussi. Il naquit à Sousse. Il commença l'étude des sciences sous les maîtres de son pays. Il vint au Caire en l'an 1182. Il fit ensuite le pèlerinage de la Mecque. A son retour, il assista avec moi aux leçons de mon père sur plusieurs questions de mathématiques. Nous étions en compagnie de Sidi Mohammed et de Sidi Abou Bakre, tous deux fils du cheikh El Naoudi Ibn Sada. Ils étaient venus au Caire cette année avec leur père pour faire le

pèlerinage. Il y avait aussi le cheikh Salem el Kirawani. Puis, le cheikh Sidi Ahmed fut ravi en extase ; il voyagea dans les pays étrangers. Il fut atteint d'ulcères, mais il s'en guérit. Il apprit le turc. Il repoussa toutes les dignités qu'on lui offrit. Il revint encore au Caire en l'an 1191, il s'y maria et y demeura. Il se montra austère, paisible et désintéressé. Il se livrait aux pratiques de la dévotion. Sidi Mohammed ibn Abd-el-Salam ibn Nasser rapporte que l'ayant rencontré deux jours avant sa mort, il lui avait demandé des nouvelles de sa santé et que le cheikh Sidi Mohammed lui avait répondu qu'il désirait comparaître devant Dieu. Il mourut le 3 Rabi Awal de cette année et fut inhumé au grand cimetière. Que Dieu ait pitié de lui.

Est décédé aussi le grand docte et savant cheikh Mohammed Ibn Ibrahim Ibn Youssouf, el Heitami, el Sedjini, el Chaffei el Azhari surnommé Abou el Archad, ou père de la science. Il naquit en 1154. Il apprit le Coran, se perfectionna aux leçons du cheikh el Madabghi, du cheikh el Barraoui, du cheikh Abdallah el Sedjini, du cheikh El Saïdi et d'autres cheikhs. Ses maîtres l'autorisèrent à professer. Il enseigna et donna des consultations. Après la mort de son oncle, cheikh Abd-el-Raouf, il devint cheikh du Roak des étudiants venus de Charkiah à El Azhar et il acquit une grande renommée. Dans les réunions et auprès des émirs, il devint l'émule des grands cheikhs de El Azhar. Il composa plusieurs ouvrages sur la législation. Il fit une étude sur les noms que recevront les élus au paradis. Il mourut à la fin du mois de Zilkadé, et la date de sa mort fut célébrée par les vers suivants :

Mohammed, qualifié de El Sedjini,
Héritier des vertus et de la gloire,
S'en alla, par la miséricorde de son Dieu et avec gloire,
Dans le séjour des bienheureux.
Qu'il y soit éternellement l'objet de la bonté divine

Et qu'il obtienne le pardon et la grande victoire.
Dans la maison des élus, sa mémoire sera conservée par ces mots :
Le père de la science s'est rendu au sein de Dieu généreux.

Est décédé aussi le grand savant cheikh Youssouf, surnommé Rozza el Chaffei el Azhari, un des savants qui furent les plus profitables à leur temps. Il fut l'élève du grand savant cheikh Ahmed Rozza et il lui emprunta son nom. Il assista aux leçons du cheikh el Hefnaoui, du cheikh Ahmed el Badjirmi, du cheikh Issa el Baraoui. Il étudia la législation et la philosophie à El Azhar ; il fit profiter les autres de son savoir. Il donna des consultations et devint une notabilité de la science. Sa conduite fut toujours irréprochable et il ne se mêla jamais comme tant d'autres aux agitations et aux désordres. Il mourut le 10 Djiamad el Awal de cette année.

Est décédé aussi le cheikh saint et pieux Aly ibn Abdallah, mamlouk de l'émir Béchir. Son maître le fit venir de Turquie, lui donna une bonne éducation et lui inspira le goût du mysticisme. Il se montra alors assidu auprès du cheikh El Hefni, qui l'initia à sa secte. Il assista aux leçons que Sayed Mortada donnait sur le Hadith, dans sa maison située à Darb el Meïda, quartier de Saliba. Il apprit aussi sous la direction du même maître le *Sahih*, *Mossolem*, *Abou Daoud*, *Ibn Akila* et d'autres livres se rattachant tous au Hadith. Dans ces leçons, c'était le Sayed Hussein el Cheikhouni qui lisait les textes.

Aly Ibn Abdallah fut une personne sage, de bonne société, et il faisait le bien sans ostentation. Il mourut le 29 Radjab, emporté par les effets d'une hernie dont il avait été atteint dans sa vieillesse. Il avait eu une vieillesse respectable et vénérée ; toute sa personne respirait la noblesse et la sincérité. Que Dieu l'ait en sa miséricorde !

Est décédé aussi le cheikh bon et pieux Issa, fils de Ahmed el Kahaoui. Il était chargé d'allumer les lampes de la mosquée

El Husseini et de garder à cette mosquée les reliques du Prophète. C'était un vieillard généreux. Il donnait l'hospitalité aux pauvres voyageurs. Il eut l'occasion de voir beaucoup de saintes personnes dont il nous rapportait les histoires merveilleuses. Il avait lui-même des entrevues avec Dieu et il savait deviner les pensées d'autrui. Le monde croyait fermement en lui et en ses vertus. Vers la fin de sa vie, il fut abattu par la vieillesse ; il alla alors à Tantah, où il demeura sous la protection et les auspices de Sidi Mohammed el Badaoui, jusqu'au moment où la mort vint le frapper, le mercredi 12 Djamad el Thani. Il fut inhumé hors de la ville, près du saint Sidi Izz-el-Dine, dans un tombeau que El Sayed Mohammed Modjahed avait préparé pour lui-même, mais où il n'avait pu être enterré.

Est décédé aussi le grand savant soufite, cheikh Ahmed Ibn Ahmed, Ibn Ahmed, Ibn Djomha el Badjïrmi el Chafei. Il s'instruisit tout d'abord auprès de son père, puis il reçut les lecons des cheikhs El Achmaoui, El Azizi, El Djohari, du cheikh Ahmed Saleh, de El Hefni et d'autres. Il s'adonna complétement au Hadith. Il composa des œuvres concernant cette science et il se rendit ainsi utile aux hommes. C'était un homme tranquille et de qualités parfaites.

J'extrais de ses poésies les vers suivants, qu'il adressa au cheikh El Eidarouss, au moment où celui-ci vint au Caire en l'an 1158.

L'aurore du bonheur est apparue pour l'Egypte ;
Tous les cœurs sont dans la joie, il n'y a plus d'infortune.
Le plaisir a germé, il a fleuri.
Les coupes se sont levées pour fêter sa bonne arrivée.
Lorsqu'El Eidarouss se fixa en Egypte,
La joie et le bonheur se fixèrent dans ce pays.
Il est le meilleur serviteur de Dieu ;
L'univers lui sourit même dans ses chagrins.
Vers lui accourent ceux qui sont vertueux et pieux ;
Ils s'arrêtent dans sa noble maison.

Le cheikh Ahmed continua à instruire les autres et à s'instruire lui-même jusqu'au moment où la mort le frappa, le vendredi 2 Ramadan.

Il n'eut pas de grandes funérailles à cause du jeûne de Ramadan. Il disait que son père, lui aussi, n'avait pas eu de grandes funérailles. Que Dieu ait son âme en sa miséricorde!

Est décédé aussi le respectable Sidi Issa Chalabi Ibn Mohammed, Ibn Othman, Ibn Mortada el Koftandji el Hanafi el Massri. Il naquit au Caire, où il grandit. Il avait une bonne et sainte conduite. Il fut religieux et assidu aux leçons des cheikhs de l'époque, tels que mon père et le cheikh Hassan el Mokadessi. Il apprit la langue auprès de Cheikh Mohammed el Emire, de cheikh Ahmed el Biali et d'autres. Il possédait des livres rares et précieux. Sa maison était fréquentée par les meilleurs esprits du temps. Chaque année, il donnait une fête dans un jardin situé hors de la ville et dont il avait hérité de son père. C'était un homme fidèle à ses amis et de très bonne compagnie. Que Dieu l'ait en sa miséricorde et lui pardonne!

ANNÉE
MIL CENT QUATRE-VINGT-DIX-HUIT.

En cette année, au mois de Moharram, Mourad bey partit, outré de colère, pour Miniet Ibn Khassib, et il y resta.

Dans le même mois arriva au Caire Mohammed pacha, le nouveau wali. On le fit descendre au palais de Abd-el-Rahman Katkhoda, sur le bord du Nil. Il y resta deux jours, puis on organisa son cortège et il monta à la citadelle en passant par les rues Taht el Rabh et Darb el Ahmar.

A la mi-Moharram, Ibrahim bey et les émirs restés avec lui convinrent d'envoyer Mohammed effendi el Bakri, le cheikh

Aboul Anouar, Cheikh El Sadat, le cheikh Ahmed el Aroussi et le cheikh de la mosquée de El Azhar auprès de Mourad bey pour lui proposer de se réconcilier avec ses collègues. Ibrahim bey et les autres émirs s'engageaient d'avance à accepter toutes les propositions de Mourad bey, sauf au cas où cet émir demanderait à Ibrahim bey et à ses compagnons de se séparer d'un des leurs.

Arrivés auprès de Mourad bey, les cheikhs l'entretinrent de leur mission. Il leur répondit qu'il avait dû quitter le Caire comme un fuyard, car sachant qu'on avait décidé sa perte il craignait pour sa vie; il déclara cependant aux délégués que s'ils voulaient lui garantir, par serment, qu'il ne lui serait fait aucun mal, il consentirait à la paix. Dans le cas contraire il aimerait mieux se tenir éloigné. Les cheikhs lui répondirent: « Si nous savions ce qui se passe dans les cœurs, nous pourrions vous faire le serment et vous donner la garantie que vous nous demandez; mais nous croyons et nous avons la conviction qu'il ne se produira rien de fâcheux entre vous, car vous êtes frères et notre but est de vous savoir en paix. Si en effet vous êtes en paix, le peuple est en paix aussi et la sécurité est garantie ».

A ce langage, Mourad bey se montra convaincu et il promit de rentrer au Caire après quelques jours. Il leur dit : « Lorsque vous arriverez à Beni-Souef, vous m'enverrez Othman el Charkaoui et Ayoub bey el Defterdar pour que je leur fasse mes conditions. S'ils les acceptent, je me rendrai au Caire avec eux, autrement je verrai ce que je devrai faire ». Les délégués prirent congé de Mourad bey et ils rentrèrent au Caire dans la nuit du vendredi 20 Saffar.

Ce même jour, 20 Saffar, les pèlerins arrivèrent au Caire sous la conduite de l'Emir el Hadj, Moustapha bey.

Le samedi 1er du mois de Rabi el Awal, les émirs se dirigèrent

du côté du village de Maadi el Khabiri. Mourad bey était venu camper à Djizah. Il était accompagné d'une suite nombreuse de mamlouks, de bédouins, de hawaras, etc. Les émirs, qui étaient restés au Caire, dressèrent leurs tentes et s'établirent en face du camp de Mourad bey, de l'autre côté du Nil.

Ibrahim bey envoya alors à Mourad bey, Abd-el-Rahmam bey Othman, Soliman bey el Chabouri et d'autres personnes; mais lorsque ces envoyés arrivèrent de l'autre côté du fleuve, Mourad bey ne voulut point les recevoir et il les fit chasser. Le lieutenant du Pacha et Ismaïl effendi el Khalouati s'étaient embarqués à leur tour dans l'intention d'aller trouver Mourad bey et de traiter de la paix avec lui. Arrivés au milieu de la traversée, ils rencontrèrent la barque qui ramenait Abd-el-Rahman bey et Othman bey et il durent retourner à la rive orientale, chassés par les boulets que les canons de Mourad ne cessaient de lancer contre eux. Ils débarquèrent sains et saufs, sans toutefois comprendre comment ils avaient pu échapper au danger.

Ibrahim bey, en présence de la conduite de Mourad, de son refus de conclure la paix, et aussi de l'attaque dirigée par lui contre les messagers qu'il lui avait envoyés, ordonna à son tour de tirer sur le camp de Mourad bey et de répondre ainsi à son agression. Les deux partis échangèrent ainsi de nombreux coups de canon, mais aucun d'eux ne se décida à passer le fleuve pour aller attaquer l'autre. La navigation sur le Nil fut interrompue, car les barques étaient retenues de part et d'autre par les belligérants.

La situation dura ainsi depuis le commencement du mois jusqu'au 20. Les souffrances et la misère étaient extrêmes, les communications entre la Haute et la Basse-Egypte étaient coupées par terre aussi bien que par eau; les aventuriers et les bandits multipliaient leurs exploits de jour en jour, les céréales se faisaient rares et renchérissaient, les gens de Mourad

bey pillaient tout ce qui leur tombait sous la main ; ils dévastaient les récoltes et ne laissaient aucune végétation sur la terre. Mourad bey faisait lever les impôts par ses agents et infligeait aux paysans toutes sortes de vexations.

On finit par croire au Caire que Mourad bey était victorieux, les émirs restés au Caire étaient dans une grande panique et le bruit courut qu'Ibrahim bey avait l'intention de prendre la fuite.

Dans la nuit du jeudi 20 du mois, Ibrahim bey envoya au camp de Mourad bey une expédition commandée par Soliman bey el Agha, Soliman bey Abou Nabbout, Othman bey el Achkar, Ibrahim bey el Waly et Ayoub bey. Ces cinq sandjaks passèrent le Nil, arrivèrent près de Embabah, descendirent à terre et se mirent en marche ; ils rencontrèrent un régiment de Mourad bey, l'attaquèrent, et le mirent en pièces. Ils occupèrent aussitôt ses positions auprès de Boulak el Dakrour. Pendant cet engagement, le canon tonnait, sans aucune interruption, dans le camp d'Ibrahim bey.

Les sandjaks d'Ibrahim bey furent suivis par des renforts qui amenaient avec eux deux pièces d'artillerie ; ils s'approchèrent peu à peu des troupes de Mourad bey et les attaquèrent, mais rien ne bougea dans ce camp. Ils firent alors cesser leur feu et passèrent la nuit dans une grande crainte, se gardant avec soin et s'entourant de toutes les précautions. Des corps de troupe et des gens d'Ibrahim bey vinrent encore les renforcer, mais au lever du soleil ils s'aperçurent que le campement de Mourad bey était désert.

Mourad était, en effet, parti dans la nuit, abandonnant ses canons et ses gros bagages.

Ce fut une aubaine pour les gens d'Ibrahim bey ; ceux-ci occupèrent les anciennes positions de Mourad bey et les barques appartenant aux particuliers furent pillées par les mauvais sujets de l'armée. Ibrahim bey traversa alors le fleuve et se

lança, à la tête de ses gens, à la poursuite de l'ennemi. Il s'avança jusqu'à Chimi où, n'ayant rencontré personne, il passa les journnées du samedi, du dimanche, du lundi et du mardi..

Ibrahim bey et les autres émirs s'en retournèrent alors au Caire et regagnèrent leurs maisons, et c'est ainsi que ce différend, peu important par lui-même, se termina sans aucune rencontre sérieuse et sans combat. Mourad bey avait pris la fuite, lui et ses gens. Dans leur marche, ses soldats dévastèrent toutes les récoltes et jetèrent partout le désordre.

Vers la fin du mois de Djamad el Awal, Ibrahim bey se décida à demander la paix à Mourad bey. Il lui envoya, à cet effet Lachine bey et Aly Aga, katkhoda des chawiches. Cette détermination avait pour cause un complot tramé entre Othman bey el Charkaoui, Ayoub bey, Moustapha bey, Soliman bey et Ibrahim bey el Waly. Ces émirs avaient commencé par critiquer les actes de Ibrahim bey el Kebir, ils le traitèrent avec mépris et le surveillèrent. Ces agissements lui portèrent ombrage et lui firent songer à prendre ses précautions.

Il arriva un jour qu'une discussion s'éleva entre Ayoub bey et Aly, aga des chawiches, en présence d'Ibrahim bey. Ayoub injuria fortement Aly aga, il le saisit par le turban, se livra envers lui à des voies de fait et lui dit: « Le poste que tu occupes ne t'a pas été donné pour l'éternité. ». Ibrahim bey fut outré de colère contre Ayoub bey, mais il ne laissa rien voir. Il fut très affligé des mauvais traitements subis par Aly aga, car il l'aimait à tel point qu'il ne pouvait s'en séparer. Il s'occupa alors de faire la paix avec Mourad bey, et à cet effet, il réunit les émirs et il leur fit part de ses intentions : « Nous devons nous réconcilier avec notre frère, leur dit-il, car la paix est préférable aux querelles. Nous ferons disparaître, pour notre bien et celui du peuple, la haine qui existe entre nous. Mourad sera considéré comme l'un de nous et s'il venait à se

révolter encore, nous serions tous contre lui. » Après ce discours, les émirs déclarèrent qu'ils étaient prêts à faire la paix et ils jurèrent qu'ils s'associeraient à toutes les démarches qu'Ibrahim ferait dans ce but.

Quelques jours après, Hassan, Katkhoda des Djamalia, qui était le lieutenant de Mourad bey, arriva au Caire. Il eut une entrevue avec Ibrahim bey et il s'en retourna. Ibrahim bey le fit accompagner par son fils Marzouk bey, un enfant en bas-âge ayant avec lui sa bonne et sa nourrice.

Mourad bey, au retour de Hassan bey auprès de lui, déclara qu'il consentait à la paix et il fit des cadeaux au petit Marzouk bey. Parmi ces cadeaux se trouvait une vache et une génisse à deux têtes.

Dans la journée du 10 Radjab, Hassan bey revint au Caire. Il remit Marzouk bey à son père et s'en retourna auprès de Mourad bey. A cette occasion, Moustapha bey donna une fête où il fit entendre des chanteurs et des musiciens. Cette fête dura toute la journée.

Le lendemain de ce jour, les émirs se réunirent dans la maison d'Ibrahim bey et lui dirent : « Dans quelles conditions Mourad bey reviendra-t-il ici ? Nous craignons qu'il ne se conduise pas bien avec nous. » Ibrahim bey leur répondit : « Attendons son arrivée ; s'il se conduit convenablement, tout ira bien, dans le cas contraire je me metterai avec vous contre lui. » Les émirs jurèrent alors de se conformer à ce que venait de dire Ibrahim bey.

Dans la journée du vendredi, Mourad bey arriva à Ghammaza.

Ce jour-là, Ibrahim bey, escorté de ses gens, se dirigea dans le plus grand secret du côté de Bassatine. Il revint pendant

la nuit, monta à la Citadelle et se rendit maître des casernes, de l'école du sultan Hassan, de la place de Roumeïla, des rues Saliba et Tabbana. Il envoya alors signifier aux cinq émirs qui s'étaient concertés contre lui l'ordre de quitter le Caire. Il leur fixait leurs lieux de résidence : les uns devaient aller à Damiette, les autres à Mansourah ou à Farescour.

Les émirs pensèrent d'abord qu'ils feraient mieux de se révolter contre l'ordre d'exil qui leur était signifié et de se défendre; mais ils finirent par se convaincre de leur impuissance en constatant qu'Ibrahim bey s'était rendu maître de la citadelle et de ses environs. Ils savaient de plus que Mourad bey devait arriver le jour même à la tête de très bonnes troupes et de bédouins. Ils se réunirent alors et sortirent tous ensemble de la ville en se dirigeant du côté de la province de Galioubiah.

Mourad bey, en rentrant au Caire, alla visiter le tombeau de l'imam el Chaféi. Puis, quand il apprit le départ des cinq émirs, il quitta sur le champ l'emplacement qu'il occupait derrière la citadelle, il gagna le désert, pressa sa marche et arriva aux ponts de Aboul Moungha. Là il s'arrêta et envoya des troupes à la poursuite des émirs. Ceux-ci furent atteints près du village de Choubrah Chehab, où Mourad bey ne tarda pas à arriver lui-même. Un combat s'engagea, le cheval de Mourad bey fut blessé et se cabra. On arriva au secours de l'émir et on lui fournit une autre monture, mais au même moment il tourna bride et revint au Caire. Dans ce combat il y eut quelques blessés; Soliman bey fut atteint d'une balle qui lui traversa l'épaule, mais il ne mourut pas de cette blessure.

La rentrée de Mourad bey au Caire n'avait donc pas eu de résultat décisif pour la situation des cinq émirs. Ceux-ci passèrent le Nil et gagnèrent Wardane. Ils étaient accompagnés d'un personnage influent parmi les Arabes, nommé Tarhouna; Cet homme leur indiqua le chemin de la Haute-Egypte et les conduisit pendant un jour et un nuit par une route déserte

et sans eau, de telle sorte qu'ils étaient tous sur le point de mourir de soif. Beaucoup de leurs gens s'arrêtèrent en route et ne les suivirent pas. Arrivés à Sakkarah, ils s'aperçurent qu'ils étaient tout près des Pyramides, ils s'effrayèrent et ils crurent qu'ils étaient tombés dans une embuscade. Ils firent alors emmener leurs dromadaires et ils se disposèrent à prendre la fuite en abandonnant le plus lourd de leurs bagages, mais leurs gens se révoltèrent et leur dirent : « Comment pouvez-vous partir et nous laisser ainsi disperés ? » Le projet de fuite fut alors abandonné ; mais les émirs transportèrent leurs tentes dans un autre endroit.

Durant cette bagarre, un des mamlouks des émirs était monté à cheval et était venu trouver Mourad bey à Rodah pour lui faire connaître dans quel désarroi se trouvaient ses maîtres. Mourad envoya quelques soldats de sa suite au camp des émirs, dont l'emplacement lui avait été désigné par ce mamlouk, mais ces soldats n'y trouvèrent personne.

La population du Caire était fort affligée de ce que les cinq émirs avaient pris la direction de la Haute-Egypte, car ce fait devait occasionner un arrêt dans les importations et une crise dans le commerce, crise d'autant plus redoutable que les denrées étaient excessivement chères en ce moment.

Dans la journée du lendemain mercredi 21 Radjab, la nouvelle se répandit que les cinq émirs avaient été arrêtés. Voici ce qui était arrivé : lorsque les émirs furent auprès des Pyramides et se trouvèrent en face de la ville du Caire, ils dirent à leur guide : « Trouvez-nous un chemin par où nous puissions passer. » Le guide feignit d'aller à la recherche du chemin et courut prévenir Mourad bey de l'endroit où les émirs se trouvaient. Mourad bey envoya une partie de ses gens avec mission de les arrêter ; mais dès que les émirs aperçurent les hommes de Mourad, ils montèrent sur leur dromadaires et

s'enfuirent, en abandonnant les plus lourds de leurs bagages. Les gens de Mourad bey, prévoyant cette fuite, avaient posté une embuscade dans laquelle les fuyards vinrent tomber. Par ce stratagème, les émirs furent pris sans aucun combat. Ils furent amenés dans le camp de Mourad bey, à Djeziret el Dahab, où ils passèrent la nuit.

Le lendemain, Mourad bey fit venir des barques. Chaque émir, escorté de cinq mamlouks et de quelques serviteurs, prit place dans une barque et toutes ces embarcations firent voile vers la Basse-Egypte. On désigna la ville de Mansourah comme résidence à Othman bey et à Ayoub bey. Moustapha bey devait se rendre à Farascour et Ibrahim bey el Waly à Tanta. Quant à Soliman bey, il resta à Boulak el Dakrour jusqu'à ce que sa blessure fût guérie.

Vers la mi-Ramadan, les émirs expulsés convinrent entre eux de s'enfuir dans la Haute-Egypte. Ils envoyèrent mander Ibrahim bey el Waly à Tanta et Moustapha bey à Farascour. Ils convinrent du jour où ils devaient se rencontrer tous. Ibrahim bey et Ayoub bey se rendirent en secret chez Othman bey à Mansourah ; Moustapha bey de son côté monta dans une barque, traversa le fleuve, gagna la rive orientale et partit après le coucher du soleil. Il fut suivi par un homme du nom de Taha, qui était cheikh de Farascour et qui lui portait une grande inimitié. Taha s'était fait accompagner de trois cents cavaliers, commandés par un nommé El Achkar. Ils traversèrent le fleuve après Moustapha bey et le surprirent à la fin de la nuit au milieu d'un chemin étroit, tracé entre le Nil et des rizières. L'émir entra dans ces champs de riz, mais il s'enfonça dans la vase et il fut facile de se saisir de sa personne et de ses gens. On les dépouilla et où leur enleva tout ce qu'ils portaient ; on les ramena à pied jusqu'au fleuve, puis on les embarqua et on les conduisit sous bonne escorte dans leur résidence. On fit

ensuite parvenir au Caire la nouvelle de leur fuite et de leur arrestation.

De leur côté, les émirs de Mansourah attendirent Moustapha bey au rendez-vous fixé ; il n'arriva pas et ils apprirent ce qui lui était advenu. Othman bey et Ibrahim bey partirent alors, laissant Ayoub bey à Mansourah. Comme ils approchaient du Caire, Soliman bey fut informé de leur marche et il se porta à leur rencontre, jusqu'à Djizah. Ils purent cependant continuer leur route vers la Haute-Egypte.

Mourad bey envoya Mohammed Kachef el Alfi et Ayoub bey pour arrêter Moustapha bey à Farascour. Celui-ci fut arrêté et conduit à Alexandrie où on l'enferma dans le grand fort. C'est de là que lui vient le surnom d'Alexandrin. De son côté, Ayoub bey fut ramené au Caire et logé dans une petite habitation. Quelques jours aprè son lui permit de s'installer dans sa grande maison et, vers la mi-Chawal, sa dignité de sandjak lui fut aussi rendue.

Dans la journée de lundi 16 du mois de Chawal, correspondant au 19 Missrah de l'ère copte, le Nil atteignit sa crue voulue. Le Pacha monta en voiture et alla, dans la journée du lendemain, présider comme d'habitude à la coupure de la digue du Khalig.

Le lundi 21 Chawal, eut lieu de départ du Tapis sacré sous la conduite de l'Emir el Hadj, Moustapha bey el Kebir. Cette fois, le cortège ne présentait point la pompe et le luxe des cortèges précédents. Moustapha bey arriva à Berket el Hadj dans la journée du jeudi. Il n'avait pas encore reçu tout le montant de la *sourra* ainsi que d'autres subventions. Il en fit la réclamation à Ibrahim bey ; celui-ci le renvoya à Mourad bey en lui disant que cet émir payerait le complément des subventions sur les impôts qu'il avait perçus, ainsi que les

gens de sa suite. Mourad bey répondit en ces termes aux réclamations de Moustapha bey : « Je dois en effet cet argent, mais c'est Ibrahim bey qui a perçu les impôts des provinces. Il les a réservés pour lui tout seul, tandis que moi, je n'en ai eu qu'une faible partie. » On avait, auparavant, en effet, imposé toutes les villes des provinces et les contributions avaient été en grande partie perçues par Ibrahim bey ; Mourad bey n'en avait eu qu'une part minime et c'était pour cette raison qu'il refusait de payer l'impôt qu'il devait.

Ibrahim bey ne tint cependant aucun compte des raisons de Mourad bey et il poussa l'Emir el Hag à insister auprès de lui pour obtenir le payement des subventions ; il revint même de Birket el Hadj au Caire et laissa Mourad bey se débrouiller avec Moustapha bey. Dans ces conditions, Mourad bey ne put faire autrement que de payer, afin de ne pas arrêter le départ du tapis. Il paya et rentra au Caire, à son palais de Rodah, d'où il envoya des délégués aux émirs expulsés qui se trouvaient dans la Haute-Egypte pour leur faire des ouvertures de paix.

A cette nouvelle, Ibrahim bey envoya quelques personnes auprès de Mourad bey pour le calmer. Les négociateurs s'occupèrent de leur mission pendant toute l'après-midi et même pendant une partie de la nuit. En cette circonstance, Ibrahim bey, regardant autour de lui, ne vit aucun de ses compagnons ; tous s'étaient joints à Mourad. Il se sentit alors le cœur oppressé, il monta à cheval et se rendit sur la place de Roumeïlah. Il s'y arrêta une heure pour surveiller le départ de ses effets et de ses bagages sous la conduite de Othman bey el Achkar et de Aly bey Abaza ; puis il se dirigea vers la montagne pour gagner la Haute-Egypte. Il était accompagné de Aly aga, katkhoda des chawiches, de Aly aga Moustahfezan el Mohtesseb et de ses quatre sandjaks.

Mourad bey, en apprenant le départ d'Ibrahim bey, le pour-

suivit pendant une petite partie de la nuit ; puis il s'en revint au Caire seul maître du pouvoir. Il nomma Kaïed aga aux fonctions d'aga des moustahfezan, il rappela Saleh aga, l'ancien Waly, et le nomma katkhoda des chawiches. Hassan aga fut nommé katkhoda et Moustapha bey, mehtesseb. Il envoya Mohammed Kachef el Alfi auprès de Moustapha bey qui était emprisonné à Alexandrie pour le ramener au Caire et il fit crier en ville que la sécurité étant parfaite, on ne devait avoir nulle crainte. Il prescrivit aux boulangers d'augmenter le poids du pain et il ordonna la vente des céréales qui étaient dans les magasins de l'Etat.

Dans la nuit du mardi 5 Zilk[illegible], Moustapha bey arriva au Caire. Il descendit dans sa maison et il fut reintégré dans ses titres d'émir et de sandjak.

Dans le même mois, Mourad bey nomma sandjaks son mamlouk Mohammed Kachef el Alfi ainsi que Moustapha Kachef el Akhmimi.

Dans la journée du dimanche 17 Zilkadé, Othman bey el Charkaoui, Soliman bey el Aga, Ibrahim bey el Waly et Soliman bey Abou Nabbout, sur l'invitation qui leur en avait été faite par Mourad bey, arrivèrent au Caire. Ils descendirent tous dans leurs maisons et ils reprirent leurs habitudes comme au temps où ils étaient émirs.

Vers la fin du même mois arriva un officier de la Sublime-Porte. Il était porteur d'une ordre en vertu duquel le Pacha était maintenu dans son poste pour la nouvelle année. Le Pacha invita les émirs à venir assister à la lecture de cet ordre, mais personne ne répondit à cette invitation. Mourad bey n'avait aucune considération pour le Pacha.

Dans la journée du vendredi 14 Zilhodjé, Mourad bey ordonna l'exil de Radouan bey, parent de Aly bey el Kébir. Radouan bey avait conspiré contre Ismaïl bey et Hassan bey el Djeddaoui et les avait trahis. Il était entré au Caire avec Mourad bey, comme je l'ai dit plus haut; il était devenu un de ses clients et s'était montré très dévoué pour lui.

Lorsqu'Ibrahim bey sortit du Caire, la nouvelle courut que Radouan bey cherchait à se réconcilier avec Ismaïl bey et Hassan bey. A partir de ce moment, Radouan bey perdit toute son influence et Mourad bey ordonna son exil. La nuit même qui suivit cet ordre, il partit pour Alexandrie.

Le samedi 15 du mois, Mourad bey envoya au Pacha l'ordre de se démettre de ses fonctions. Le Pacha descendit alors de la citadelle et alla à Kasr el Aïni. Mourad bey se fit déclarer lieutenant général. Le gouvernement du Pacha avait duré onze mois, en dehors des cinq mois qu'il avait passés à Alexandrie. Son administration avait été signalée par des malheurs, des divisions et une cherté excessive des denrées.

Vers la fin du mois de Zilhodjé, Mourad bey entreprit de se réconcilier avec Ibrahim bey. Il résolut de lui envoyer Soliman bey el Aga, le cheikh Ahmed el Dardir et Marzouk bey, son fils, ceux-ci firent leurs préparatifs de départ et se mirent en route dans la journée du samedi 28.

Cette année, comme celle qui l'avait précédée, s'acheva dans les malheurs. Les denrées se vendaient toujours à des prix excessifs; la crue du Nil avait été insuffisante, les divisions étaient continuelles; les confiscations et les iniquités se succédaient sans interruption de la part des émirs: leurs gens se répandaient dans les villes et les villages pour lever des impôts, et on établissait sans cesse, indépendamment de l'impôt personnel,

des contributions de toutes sortes. Ces contributions étaient très injustes et elles accablèrent tellement les fellahs qu'ils furent réduits à la plus affreuse misère ; leurs cultures périssaient et leur misère grandissait. Lassés, ils émigrèrent ; alors on s'adressa pour toutes les réquisitions aux fermiers, des agents spéciaux leur firent envoyés et ils furent obligés de vendre même leurs maisons d'habitation.

On vit alors les personnes les plus aisées vendre leurs meubles, leurs maisons, leur bétail, pour subvenir à toutes ces réquisitions. Nous ne disons rien des impositions extraordinaires dont on frappait ceux que l'on supposait être tant soit peu riches. On était arrêté, jeté en prison et invité à payer des sommes beaucoup plus fortes que celles que l'on pouvait donner ou que celles que l'on possédait réellement. Les emprunts furent mis à l'ordre du jour. Pour cela on s'adressait de préférence aux négociants de café et d'épices et on les forçait à payer des sommes considérables en leur donnant pour garanties des contributions qui n'étaient pas encore échues. Ces négociants payaient, mais comme ils étaient persuadés qu'ils n'obtiendraient aucun remboursement, ils compensaient leurs pertes en augmentant les prix de leurs marchandises.

Les émirs, non contents de toutes ces iniquités, s'attaquèrent aux successions. Lorsqu'une personne venait à mourir, ils s'emparaient de son héritage, que le défunt laissât des héritiers ou non. Le Beit el Mal fut affermé aux plus vils d'entre les hommes, moyennant une certaine somme que le titulaire payait mensuellement. Les adjudicataires n'étaient nullement inquiétés dans leurs agissements concernant les petites successions. Quant aux successions riches, elles étaient toujours la proie de l'émir.

Cette situation jeta le peuple dans des malheurs que l'on ne peut décrire ; et il n'y eut d'épargnés que ceux qui étaient couverts d'une protection toute spéciale de Dieu ou ceux qui, assez habiles, pouvaient rentrer dans une partie de leurs droits.

Ceux-ci même, lorsqu'on parvenait à les connaître, étaient sévèrement punis de leur témérité.

Les intentions devenaient mauvaises, les cœurs étaient changés, les hommes étaient divisés, l'envie et la haine régnaient en souveraines, on se dénonçait mutuellement aux tyrans. Le pays était couvert de ruines, les chemins étaient coupés par les brigands, qu'on laissait commettre leur exploits en toute sécurité ; on ne pouvait voyager que sous bonne escorte.

Les fellahs quittaient leurs villages à cause de la sécheresse et pour se soustraire aux exactions. Ils se répandaient dans les villes avec leurs femmes et leurs enfants en criant famine. Ils mangeaient tout ce qu'on jetait dans les rues, comme les écorces des pastèques et autres détritus, de telle sorte que les balayeurs ne trouvaient plus rien à enlever.

La famine devint tellement effrayante qu'on mangea les cadavres des chevaux, des ânes et des chameaux. Les malheureux affamés se précipitaient sur le cadavre d'un âne pour se le disputer; chacun en arrachait le morceau qu'il pouvait s'approprier et il y en eut même qui mangèrent de cette chair tout à fait crue, tellement ils avaient faim. Beaucoup de pauvres moururent de la famine.

Les denrées renchérissaient sans cesse, l'argent devenait très rare, le commerce s'arrêta ou devint presque nul. On ne s'entretenait partout que du prix des aliments. Sans la bonté de la Providence, qui permit que des céréales nous arrivassent de la Syrie et de la Turquie, toute la population serait morte de faim. L'ardeb de blé avait atteint 1300 paras; les fèves et l'orge étaient à peu près au même prix, les autres céréales étaient presque introuvables. Le débarcadère de Boulak, ainsi que les magasins des céréales, restèrent vides pendant toute l'année.

Le peuple était ainsi à la merci des émirs et de leurs caprices pour la paix ou la guerre. Chaque fois qu'un des émirs occupait une partie du pays, il y levait des impôts et faisait main basse

sur toutes les denrées qui s'y trouvaient sans que personne pût jamais réclamer.

On croit même que ces agissements étaient des moyens employés par les émirs pour dépouiller le pays et le pauvre peuple et pour ruiner le crédit d'Ismaïl bey.

Vers la fin du mois de Zilhodgeh, le Chérif Serour et des correspondants des négociants envoyérent du Hedjaz des lettres aux émirs et aux ulémas pour se plaindre de ce que les fournitures annuelles de céréales n'avaient pas été faites aux villes saintes et de ce que pendant toute cette année le commerce avait été interrompu. Leurs plaintes portaient aussi sur les taxes excessives imposées au commerce. Toutes ces plaintes n'eurent aucun résultat.

Lorsqu'Ibrahim bey envoya son fils Marzouk bey, enfant en bas âge, comme gage de sa réconciliation avec l'émir Mourad bey, celui-ci lui fit divers présents, au nombre desquels se trouvait une vache avec sa génisse. La génisse avait deux têtes. Je me suis rendu, en compagnie de mon ami Sayed Ismaïl Ouahbi surnommé El Khachab, chez la mère de Marzouk bey, qui habitait dans la rue d'Abdine. Guidés par des palefreniers, nous sommes entrés dans une étable ; là nous avons vu en effet une vache de couleur jaune et blanche. Sa génisse était à côté d'elle. Cette génisse était noire et avait deux têtes complètes. Elle mangeait par la bouche d'une de ces têtes, pendant qu'elle ruminait par l'autre bouche. Nous demeurâmes tout surpris devant cette merveille de la création de Dieu.

NÉCROLOGIE.

Pendant l'année 1198 sont morts :

Le cheikh légiste et saint, cheikh Darouiche, fils de Mohammed, fils de Mohammed, fils de Abd-el-Salam el Botidji el Hanafi, l'hôte du Caire. Il assista aux leçons du cheikh Mohammed Abou el Séoud, du cheikh Soliman el Mansouri, du cheikh Mohammed el Doladji et autres. Il se distingua dans toutes les branches de la législation, il donna des consultations et il professa. C'était un homme honnête et bon et il possédait de grandes qualités.

Le savant grammairien, le cheikh Abdallah, fils de Ahmed, surnommé El Sabbane, El Chaffei, El Azhari qui fut un des professeurs les plus distingués de l'Université d'El Azhar. Il étudia sous la direction des maîtres de l'époque tels que El Mallaoui, El Djohari, El Hefni, El Saïdi, El Achmaoui, El Daffri. Il fit des études complètes et il excella dans la législation et dans la philosophie. Il fut pendant quelques jours l'hôte de l'émir Ibrahim Katkhoda el Kasdogli. Il acquit une grande réputation dans le monde des émirs et ailleurs ; il eut une certaine fortune : il était éloquent et grand critique. On le craignait dans toutes les réunions. Il fit une fois le voyage de Constantinople en l'an 1186, lors de la sortie de Aly bey d'Egypte et de l'entrée de Mohammed bey Aboul Zahab. Il était l'ami de Ahmed Bach Chaouiche Arnaout.

Le grand et illustre savant Abd-el-Rahman, fils de Gadallah el Banaoui el Maghrabi. Il est né à Banano, village de Manastire, en Afrique, et il vint au Caire pour se livrer à l'étude de la science dans la mosquée d'El Azhar.

Il assista aux leçons du cheikh El Saïdi, du cheikh Youssouf el Hefni, du cheikh Sayed Mohammed el Beledi et d'autres cheikhs de ce temps. Il excella dans la philosophie et il composa des annotations sur le livre *Djamh el Djaouameh,* dans lequel il résuma le traité de Ibn Kassem. Ces annotations sont de la plus grande utilité pour les étudiants.

Abd-el-Rahman professa dans les rouaks des Moghrabins. Il apprit le Hadith auprès du cheikh Ahmed el Askandari et autres maîtres. Il fut à différentes reprises cheikh des étudiants Moghrabins à El Azhar, à la suite de la destitution du Sayed Kassem el Tounsi et de celle du cheikh Aboul Hassan el Kolaï. Il se conduisit dans ses fonctions de la manière la plus exemplaire. Il mourut célibataire.

Nous avons de cheikh Abd-el-Rahman une apologie fort savante d'un ouvrage intitulé *El Makamate el Tasfihiah,* dû au cheikh Abdallah el Edkhaoui. Il ne cessa de donner des leçons et de faire profiter les étudiants de sa science jusqu'au moment où il mourut après une maladie de quelques jours. Il expira dans la nuit du mardi, dernier jour du mois de Saffar.

Le savant cheikh Abd-el-Rahman, fils de Hassan, fils de Amrou el Adjhouri el Maleki. Il étudia sous le cheikh Mohammed ibn Aly el Seroudji, qui l'autorisa à professer en l'an 1156; sous le cheikh Abd-Rabou el Sedjaï qui l'autorisa en l'année 1154; sous le cheikh Chams-el-Dine el Sedjaï qui l'autorisa en 1153 et sous le cheikh Abdallah ibn Mohammed, ibn Youssouf el Costantini. Il vint au Caire, en 1153 et il se rendit ensuite à la Mecque pour le pèlerinage.

Abd-el-Rahman compte aussi parmi ses maîtres les cheikhs Ahmed ibn el Samad el Bakari, El Chehab el Eskati, El Chabraoui, El Amaoui, El Sedjini, El Nafaraoui, Abd-el-Wahab el Tantaoui, El Chams el Hefni et son frère cheikh Youssouf. Il apprit le Hadith auprès du cheikh Ahmed el Dafri; du cheikh

Ahmed el Eskandarani et de Mohammed ibn Mohammed el Dakkak.

Il fut initié par les soins du cheikh El Djohari à la secte *Chazliah*, en même temps que Youssouf ibn Nasser. Il fut aussi initié à la secte *Khalouatia* par El Sayed Moustapha el Bakri, qui lui enseigna aussi les secrets des prières.

Abd-el-Rahman fit le voyage de Syrie et reçut les leçons du cheikh Ismaïl el Adjlouni, sur les vertus des saints et sur le Hadith. Il apprit avec le cheikh Moustapha el Khalidji la manière de faire les prières. Il séjourna assez longtemps en Syrie ; il alla à Alep, où il assista aux leçons de plusieurs professeurs.

De retour au Caire, cheikh Abd-el-Rahman assista aux cours de Sayed el Beleïdi, à El Azhar et à l'école Achrafia. Ce professeur avait pour lui la plus grande attention et rendait hommage à sa science.

Abd-el-Rahman était très bon poëte, il fit de nombreuses compositions en vers et en prose, ainsi que plusieurs commentaires et annotations sur des livres scientifiques. Il professa longtemps à El Azhar où il enseigna diverses matières. Il fut désigné pour professer à l'école Senaniah et à celle de Boulak. Il écrivit en ce temps-là son commentaire sur le *Djameh el Saghir*. Il lui arrivait souvent de faire des annotations en marge des manuscrits qui lui tombaient sous la main. Si ces annotations avaient été réunies, elles formeraient un très beau volume.

Lorsque notre cheikh El Sayed Mohammed Mortada fit le commentaire du *Kamous* (dictionnaire de la langue arabe), le cheikh Abd-el-Rahman fit en vers et en prose une apologie de ce travail. Voici ce morceau littéraire :

Laisse de côté le souvenir de l'amour des blanches et des brunes,
Oublie les nuits passées sans sommeil,
Et arrête-toi devant les œuvres des savants,

Qui sont les flambeaux de Dieu dans le monde des mystères.
Je veux parler aujourd'hui surtout du glorieux Mohammed,
El Mortada[1], le collier de la noblesse et de la gloire.
Il est noble, il est pur et il descend de El Husseini.
Il est de la famille de Fatima, la fille du Prophète.
Il possède un front sur lequel rayonne le bonheur
Et qui est pour nous un guide meilleur que les astres.
Que d'actions le rehaussent en dignité !
Que de rapports il a avec le soleil et la lune !
Ses paroles sont des véritables perles ;
Ses écrits sont des trésors où puisent les savants.
Que de fois j'ai pu juger de sa supériorité,
Attestée par des actes qui surpassent la magie !
Combien de fois n'a-t-il pas navigué dans l'océan de la science des langues,
Et n'en a-t-il pas extrait des perles ?
Combien d'âmes ne sont-elles pas restées attachées à son érudition,
Et ne se sont-elles pas tenues volontairement dans cet esclavage?
Il est chéri et Dieu lui donna une robe de vénération
Brodée de respect, de gloire et de puissance.
Il possède des dons divins qui ont fait de lui un but
Vers lequel on accourt par terre et par mer.
Il est la Kaaba ; il est environné des astres de la vérité ;
Il est une clef de science et on ne peut le comparer même aux perles ;
Il est le dépositaire des secrets des mystères
Qui ont existé de tout temps.
Il est le trésor qui donne aux savants la richesse de la science ;
Il indique le meilleur chemin ;
A sa voix, Hassân se réveilla éloquent
Dans la noble langue arabe, en prose et en poésie.
Ses vers sont longs comme une comète,
Et ils sont accueillis avec une joie véritable.
Que de merveilles il réalisa dans toutes les sciences
Auxquelles s'asservissent, de leur plein gré, les plus indépendants!
Sa prose est composée de perles précieuses et de diamants
Unis par un fil d'or pur.
Les fleurs de cette prose se sont épanouies dans les jardins,
Et sur ces fleurs ont chanté la colombe et le rossignol de l'amour.
Il est le seul savant illustre.

[1] El Mortada veut dire : *le bien accueilli, celui qui satisfait tout le monde.*

Sa renommée s'est répandue sur toute la terre.
Il répand une bénédiction qu'il possède par la sagesse de Dieu,
Sagesse tellement haute que les plus favorisés ne peuvent l'atteindre.
Il a enrichi le dictionnaire de la langue d'une foule de bijoux
Qui ont éclairé le firmament et les astres même.
Ce dictionnaire était altéré et il s'est abreuvé d'une liqueur
Qui lui procura un plaisir semblable à celui que donne le vin.
Ce livre est apparu avec son commentaire pareil à la pucelle
Que l'on sort de sa retraite pour la conduire à ses fiançailles.
C'est une merveille contenant d'autres merveilles,
Puisqu'il nous donne en peu de mots des explications infinies.
Je suis impuissant à énumérer toutes ses qualités,
Car les services qu'il rend sont innombrables.
Moi, Abd-el-Rahman qui fait ses éloges,
Je déclare me nommer El Maleki el Makri.
Plein de reconnaissance, je me soumets à la volonté de Dieu
Et je chante ses louanges qui sont dans tous les cœurs et dans toutes les poitrines.
J'adresse mes prières au Prophète et à ses parents,
Qui sont le phare de la vérité et des trésors de charité
Tant que durera le chant de vos louanges, et je dis:
Laisse de côté le souvenir des blanches et des brunes.

L'auteur fit suivre cette poésie d'un morceau en prose où il dit:

Louanges à celui qui comble de ses dons précieux ceux qui occupent les hautes dignités. Il nous fait connaître les principes les plus divins. Il est la source des mystères, la mine des découvertes providentielles dans le temple de ses lumières et de ses perfections. Il me donne la force de louer dignement le seigneur très élevé et de boire près de lui une eau aussi claire que celle du paradis, renfermée dans une coupe couverte de musc et d'ambre. Cette eau est mélangée de vin. J'obtiendrai tout cela avec la protection de Mohammed, dont le patronage est fort et généreux.

Je sais que vos qualités sont au-dessus de tout ce que je puis dire. Mais c'est à celui qui veut les avoir de faire tous ses efforts pour y parvenir. Prière et salut au Prophète, la mer de générosité, à ses parents les élus, et à ses amis les saints. Cela dit, je déclare avoir parcouru le commentaire de ce dictionnaire, c'est une merveille. Il contient des pierres

précieuses cachées, des mines que ne peuvent découvrir les mortels et dont la langue est impuissante à faire l'éloge. Ce commentaire est l'œuvre de monseigneur mon frère El Sayed Mohammed Mortada el Husseini. Que Dieu éternise le profit que doivent tirer de ce livre les légions des musulmans, tous les jours et dans la suite des années, car Dieu peut ce qu'il veut et répond avec générosité aux prières.

Celui qui dit et écrit cela est le plus pauvre des serviteurs de Dieu, Abd-el-Rahman el Adjhouri el Malki el Makri el Azhari el Ahmadi el Achari el Chazéli. Il est reconnaissant envers Dieu, pieux musulman. Il sollicite le savant, l'auteur du dictionnaire, de ne pas l'oublier dans ses saintes invocations, secrètes et publiques.

Fait le 21 Chaban de l'an 1182, grâce au Dieu de l'univers.

Le cheikh Mortada écrivit à Abd-el-Rahman pour lui demander de lui composer sa généalogie, qui le fait remonter par se mère à Saïdna el Zobeir. Il lui adressa la poésie suivante par l'intermédiaire de Kottob el Khodeiri :

O soleil de gloire, qui planes dans les cieux !
Plusieurs astres empruntent ta lumière.
Tu as reçu tons les dons
Que t'ont légués tes ancêtres !
Les rossignols du bonheur ont chanté
Tes mérites sur les branches, chacun dans sa langue.
Toi, dont l'origine est noble,
Toi, dont la parenté remonte
A la noblesse même à laquelle tu as atteint,
Tu as fait des miracles aussi éclatants que le soleil,
Et que toutes les bouches répètent avec plaisir.
Tu as une beauté qui surpasse celle des lunes ;
Tu marches dans des voies aussi élevées que toi,
Tu as une délicatesse qui t'a soumis tous les hommes libres ;
C'est une magie qui captive tous ceux qui t'approchent.
Tu répands des bienfaits de tes propres mains,
Et tu les laisses toujours tomber comme une rosée bienfaisante.
Tu as le regard aussi éclatant qne le soleil du levant,
Augmenté de l'éclat de tes lumières.
Tu as une générosité devant laquelle s'humilie Hatem,
Et qui distribue des dons aussi nombreux que l'herbe des champs.
Je jure par Dieu que jamais on n'a vu ton semblable dans le monde.

Pour justifier mon serment, je prends à témoin ta générosité.
Tu es un seigneur qui as rempli le monde de science.
Tes dons seront éternellement dans toutes les mémoires.
Sois assez bon pour m'établir une généalogie.
Tu es mon espoir et je n'en connais pas d'autre,
Car lorsque meurent les hommes tels que moi,
On lit leur généalogie sur leur tombe.
Reçois donc les éloges de tes qualités qui formeront ce chronogramme :
Tu es sûr de la satisfaction de Dieu.

Le cheikh Abdel Rahman répondit par l'improvisation suivante :

O soleil de vérité, je me sacrifie pour toi ;
Dieu te donnera ce que tu désires.
Tu as surpassé en piété, en sainteté,
En science, en honneur, tous les autres.
Ton message est un collier de perles
Dont la beauté surpasse celle du firmament.
Tu me donnes de très hautes qualités.
Louanges à Dieu qui t'a comblé de biens!
Tu me demandes d'établir ta généalogie,
Qui resplendira de ta lumière éclatante.
Si je parviens à l'établir, je l'écrirai.
Je m'attacherai à ton service et ne t'oublierai point.
Sois en paix, vis dans un honneur éternel,
Pendant que les bienfaits se répandront des mines de ta générosité.

Il écrivit à notre cheikh Saïd Abd-el-Rahman el Aïdarouss, une poésie qui commence ainsi :

Dieu protège une terre arrosée par une pluie abondante,
Et où brille un éclat de miracles et de mystères ;
Cette terre donna des seigneurs saints et pieux,
Et aux descendants du Prophète, des fils qui atteignirent au faîte de la gloire.

Cette poésie est longue et se termine ainsi :

Je suis venu à vous confiant dans votre hospitalité,
Vous apportant des louanges rangées en un collier de perles.

Le Sayed Eidarouss lui fit cette réponse, que je reproduis ici en entier à cause de sa beauté :

Il nous est apparu en secret et en public.
Il est venu nous apporter le vin de l'amour des Ozrides.
Il a chanté, et ses chants nous ont fait oublier les rossignols du jardin,
Dans lequel, dès l'aube, circule une coupe enivrante.
Il a donné la tranquillité à mon âme, grâce au vin de sa beauté ;
Dieu ! que cette beauté surpasse celle du soleil et de la lune !
Il est sympathique, il est unique, sa figure est un foyer de lumière.
S'il marche, il dédaigne les lances bien droites.
Il a prêté aux gazelles ses yeux, son cou et son regard ;
Il a humilié le nectar par le parfum de son haleine.
Sa joue est un foyer de lumières.
Le muse n'est autre chose que le grain de beauté qui orne sa joue ;
Les perles ne sont autre chose que les dents de sa bouche,
Et cette bouche est plus douce que le sucre de l'Egypte.
La langueur est peinte sur le contour de ses paupières,
Qui se tiennent dans un état voisin du sommeil.
Ses joues sont le Paradis, sa salive est le « kaouthar.»
La privation de sa vue est aussi pénible que le séjour de l'enfer.
Si le feu de ses yeux ne les effrayait pas,
Les colombes et les tourterelles viendraient chanter sur sa taille, aussi flexible qu'une branche.
Sa figure est un matin, ses cheveux sont la nuit,
La première éclaire et les autres appellent au repos.
Ses hanches sont aussi pesantes que mon rival ;
Sa taille est plus légère que l'esprit de ce rival ;
Sa beauté est parfaite ;
Ses cheveux sont aussi longs qu'une longue poésie.
Si son visage apparaissait au milieu des ténèbres de la nuit,
Ces ténèbres feraient immédiatement place à la lumière de midi.
L'oiseau croirait alors au lever du jour et chanterait
Sur la branche, sans s'apercevoir de sa méprise.
Sa possession est la vie ;
Son absence d'un jour entrainerait ma mort.
Sa parole de perles est pareille à la sincérité des vers du cheikh El Mokri.
Il a la foi ferme. Que Dieu lui conserve toujours sa lumière !
Ses paroles sont semblables à celles de El Harari ;
Sa sagesse est semblable à celle de El Badih.
Sa poésie ressemble à celle de El Khafadji ; sa prose et ses vers sont toujours fleuris.

Il est le frère de la gloire, le compagnon de la félicité.
Sa vertu féconde, comme la pluie féconde les champs.
Il a été nourri du lait de toutes les sciences;
Il a une alliance avec elles, bien qu'il soit qualifié El Mokri[1].
Par son amour pour les parents du Prophète, il s'est acquis la haute dignité
A laquelle Salman était parvenu avant lui.
O vous donc, Abd-el-Rahman, vous avez soutenu mon courage
Du vin de l'amitié bien plus fortifiant que le vin des raisins.
Je jure par votre vie que mon âme s'est réveillée,
Soulagée et reconnaissante.
Dieu vous garde, monseigneur, ô maître des seigneurs
Dont l'éloge a été fait par le Coran.
Acceptez donc cette poésie, fille de ma pensée, semblable à une perle unique,
Son auteur vous en supplie ; accordez-lui pour toujours votre amitié.
Soyez indulgent pour ibn El Eidarouss, car
Eloigné de son pays, et ayant l'esprit troublé, il est impuissant à vous louer comme vous le méritez.
Ma pensée est troublée, car je suis loin de ma jeunesse,
Des lieux dans lesquels mes pensées sont écloses et des personnes dont le souvenir m'est cher.
Je souhaite la grâce de retourner dans ma patrie,
Par l'intercession du prophète de Dieu, le plus grand des hommes purs,
Que Dieu le salue et le bénisse,
Avec toute sa famille et ses amis!

Il composa aussi deux poésies funèbres à l'occasion de la mort de El Eidarouss. Que Dieu l'ait dans sa miséricorde! L'une de ces poésies commence ainsi :

Un malheur immense vient de frapper le siècle,
Les astres favorables du ciel se sont obscurcis,
Car dans les profondeurs de la tombe est descendu
Un soleil de vertu dont la lumière était éclatante,
Une manifestation divine sous une forme merveilleuse,
Que, seuls, les hommes éloquents peuvent dépeindre.
C'est notre saint El Eidarouss, la Kaaba de la gloire
Vers laquelle sont accourus les plus nobles parmi les hommes.

Cette poésie est assez longue.

[1] El Mokri veut dire : *le lecteur.*

Le Sayed Eldarouss lui fit cette réponse, que je reproduis ici en entier à cause de sa beauté :

Il nous est apparu en secret et en public.
Il est venu nous apporter le vin de l'amour des Ozrides.
Il a chanté, et ses chants nous ont fait oublier les rossignols du jardin,
Dans lequel, dès l'aube, circule une coupe enivrante.
Il a donné la tranquillité à mon âme, grâce au vin de sa beauté ;
Dieu ! que cette beauté surpasse celle du soleil et de la lune !
Il est sympathique, il est unique, sa figure est un foyer de lumière.
S'il marche, il dédaigne les lances bien droites.
Il a prêté aux gazelles ses yeux, son cou et son regard ;
Il a humilié le nectar par le parfum de son haleine.
Sa joue est un foyer de lumières.
Le muse n'est autre chose que le grain de beauté qui orne sa joue ;
Les perles ne sont autre chose que les dents de sa bouche,
Et cette bouche est plus douce que le sucre de l'Egypte.
La langueur est peinte sur le contour de ses paupières,
Qui se tiennent dans un état voisin du sommeil.
Ses joues sont le Paradis, sa salive est le « kaouthar.»
La privation de sa vue est aussi pénible que le séjour de l'enfer.
Si le feu de ses yeux ne les effrayait pas,
Les colombes et les tourterelles viendraient chanter sur sa taille, aussi flexible qu'une branche.
Sa figure est un matin, ses cheveux sont la nuit,
La première éclaire et les autres appellent au repos.
Ses hanches sont aussi pesantes que mon rival ;
Sa taille est plus légère que l'esprit de ce rival ;
Sa beauté est parfaite ;
Ses cheveux sont aussi longs qu'une longue poésie.
Si son visage apparaissait au milieu des ténèbres de la nuit,
Ces ténèbres feraient immédiatement place à la lumière de midi.
L'oiseau croirait alors au lever du jour et chanterait
Sur la branche, sans s'apercevoir de sa méprise.
Sa possession est la vie ;
Son absence d'un jour entraînerait ma mort.
Sa parole de perles est pareille à la sincérité des vers du cheikh El Mokri.
Il a la foi ferme. Que Dieu lui conserve toujours sa lumière !
Ses paroles sont semblables à celles de El Harari ;
Sa sagesse est semblable à celle de El Badih.
Sa poésie ressemble à celle de El Khafadji ; sa prose et ses vers sont toujours fleuris.

Il est le frère de la gloire, le compagnon de la félicité.
Sa vertu féconde, comme la pluie féconde les champs.
Il a été nourri du lait de toutes les sciences;
Il a une alliance avec elles, bien qu'il soit qualifié El Mokri[1].
Par son amour pour les parents du Prophète, il s'est acquis la haute dignité
A laquelle Salman était parvenu avant lui.
O vous donc, Abd-el-Rahman, vous avez soutenu mon courage
Du vin de l'amitié bien plus fortifiant que le vin des raisins.
Je jure par votre vie que mon âme s'est réveillée,
Soulagée et reconnaissante.
Dieu vous garde, monseigneur, ô maître des seigneurs
Dont l'éloge a été fait par le Coran.
Acceptez donc cette poésie, fille de ma pensée, semblable à une perle unique,
Son auteur vous en supplie ; accordez-lui pour toujours votre amitié.
Soyez indulgent pour ibn El Eidarouss, car
Eloigné de son pays, et ayant l'esprit troublé, il est impuissant à vous louer comme vous le méritez.
Ma pensée est troublée, car je suis loin de ma jeunesse,
Des lieux dans lesquels mes pensées sont écloses et des personnes dont le souvenir m'est cher.
Je souhaite la grâce de retourner dans ma patrie,
Par l'intercession du prophète de Dieu, le plus grand des hommes purs,
Que Dieu le salue et le bénisse,
Avec toute sa famille et ses amis!

Il composa aussi deux poésies funèbres à l'occasion de la mort de El Eidarouss. Que Dieu l'ait dans sa miséricorde! L'une de ces poésies commence ainsi :

Un malheur immense vient de frapper le siècle,
Les astres favorables du ciel se sont obscurcis,
Car dans les profondeurs de la tombe est descendu
Un soleil de vertu dont la lumière était éclatante,
Une manifestation divine sous une forme merveilleuse,
Que, seuls, les hommes éloquents peuvent dépeindre.
C'est notre saint El Eidarouss, la Kaaba de la gloire
Vers laquelle sont accourus les plus nobles parmi les hommes.

Cette poésie est assez longue.

[1] El Mokri ve

Le cheikh mourut le 27 Radjab. Que Dieu l'ait en sa miséricorde !

Est décédé aussi le respectable El Sayed Mohammed ibn Ahmed, ibn Abd-el-Latif, ibn Mohammed, ibn Tadj-el-Arefine, ihn Ahmed, ibn Omar, ibn Abou Bakre, ibn Mohammed, ibn Ahmed, ibn Aly, ibn Hussein, ibn Mohammed, ibn Charchik, ibn Mohammed, ibn Abd-el-Aziz, ibn Abd-el-Kader el Husseini, El Djiabali El Massri. Il était connu sous le nom de ibn Bent el Djizi. Il appartenait à une maison grande et illustre, sainte et glorieuse, comptant parmi ses ancêtres Tadj-el-Aréfine. Sa maison était située à Saba-Kaàt, derrière le Mouski ; c'était une maison riche et hospitalière. El Sayed Mohammed cultiva les sciences et parvint à s'y distinguer. Son imagination était très fertile en contes et en histoires, qu'il savait dire fort à propos. Il était très vénéré, très respectable et très sociable. Il avait aussi une maison à Birket Djenak, où il allait passer la saison de la crue du Nil. Souvent aussi il s'y rendait en promenade. Il mourut en cette année. Que Dieu ait son âme en sa miséricorde ! Son frère Sayed Abd-el-Khalek lui succéda comme cheikh de la secte des nobles kadrias.

Est décédé aussi l'homme juste, Aly Ibn Omar, Ibn Mohammed, Ibn Aly, Ibn Ahmed, Ibn Abdallah, Ibn Hassan, Ibn Ahmed, Ibn Youssouf, Ibn Ibrahim, Ibn Ahmed Abou Bakri, Ibn Soliman, Ibn Yacoub, Ibn Mohammed, fils du saint Sidi Abd-el-Rahim el Kenaoui, descendant du noble El Hussein. Il naquit à Kéné, il vint au Caire, apprit les règles de la secte Khalouatia auprès du cheikh El Hefni. Ensuite, il prit le goût des voyages. Il alla d'abord aux villes saintes, puis se rendit de Djedda à Sourd, de là à Bossara et à Bagdad ; dans ces deux villes, il vit les cheikhs les plus renommés ; il visita le tombeau de l'Emir des croyants, Aly, fils de Abou Taleb. Il alla à Khorassan, puis à Ghazmim,

à Kaboul et à Andahar. Là, il eut des relations avec le sultan Ahmed Shah, qui le combla d'honneurs et de générosités. Il s'en retourna aux villes saintes, d'où il s'embarqua pour Ceylan. Il arriva à Banaris où il eut une entrevue avec le sultan de ce pays. Il se rendit à Goha et revint encore aux villes saintes ; de là, il alla au Yemen, entra à Sanaa et visita l'imam de cette ville. Il alla de là à Zobeid et conféra avec les cheikhs de cette ville, qui lui firent bon accueil et l'initièrent à leur secte ; il leur fit célébrer les zikrs suivant les règles de sa secte. Puis il retourna encore aux villes saintes et ensuite il revint au Caire en l'année 1182. Son absence avait duré près de vingt ans. A la fin de l'année 1182, il fit le voyage de la Haute-Egypte. Là, il se rencontra avec le chef des Bédouins, Houmam, qui lui offrit l'hospitalité la plus large. Il entra à Kéné, où il visita le tombeau de son grand-père et où il séjourna plusieurs mois. Il rentra de nouveau au Caire, puis il fit le voyage des villes saintes par la mer Rouge. Il alla au Yemen puis il s'arrêta à Sanaa ; de là, il revint à Kokban, dont l'iman était à cette époque El Sayed Ibrahim Ibn Ahmed El Husseini. Il avait une certaine fortune et sa renommée était très grande à Zobeid. Il initia à sa secte une foule de personnes ; sa conversation et sa manière d'agir lui gagnèrent la population entière d'une ville appelée Zamarmar, située dans les montagnes du Yemen. Cette population ignorait le zikr, ainsi que la doctrine de la secte des Souffites. Il acquit dans cette ville une grande popularité et y organisa le zikr. De là, il alla encore à Djedda et traversa la mer Rouge pour se rendre à Suez. Puis il revint encore au Caire en l'année 1194. Il avait l'habitude de descendre à Djamaliah.

Je suis allé le voir en compagnie de notre cheikh, Sayed Mortada. Nous lui avons souhaité la bienvenue. J'avais souvent entendu parler de lui, mais je ne l'avais pas encore vu. J'ai trouvé un homme d'une affabilité parfaite, très affectueux

et très dévoué, d'une conversation et d'un commerce fort agréables. Il nous a fait lui-même le récit de son dernier voyage. Des relations s'établirent entre nous. Il nous visitait souvent et nous le visitions de même. Il venait quelquefois à Boulaq, et là il passait plusieurs jours dans la mosquée de Aly bey, en compagnie du savant cheikh Moustapha El Saoui et du cheikh Badaoui El Heitami. Sur mon invitation, il vint chez moi dans ma maison à Boulaq. Il y vint même sans invitation.

Il se maria au Caire ; son fils Sayed Moustapha arriva de son pays pour le voir. Il continua sa vie dans les pratiques de la dévotion et du zikr, en compagnie des plus grands savants, jusqu'au moment où il fut atteint d'hydropisie. Cette maladie lui dura assez longtemps et causa sa mort. Il expira le mardi 1er Djamad Awal de cette année. Les prières furent dites sur son corps à El Azhar, et il fut inhumé au grand cimetière près de son Cheikh El Hefni. Son fils était absent lors de sa mort; il ne vint au Caire que longtemps après. Il ne put recueillir de sa succession que fort peu de chose. Le cheikh avait dépensé toute sa fortune dans ses voyages.

Est décédé aussi le grand seigneur, honoré, et de noble famille, El Sayed Hussein, bach chaouiche des nobles. Il était fils de Ibrahim, katkhoda des Toufoukdjiehs, et petit-fils du célèbre calligraphe Moustapha effendi. C'était un bel homme ; il réunissait en lui toutes les vertus et toutes les belles qualités ; il acheta un grand nombre de livres traitant de diverses sciences et surtout d'histoire ; il avait un caractère très fier et il était poli. Que Dieu lui soit miséricordieux !

Est décédé aussi l'émir Mohammed Katkhoda Abaza. Il fut le mamelouk de Mohammed Chorbadji El Saboundji. A la mort de son patron, il était encore en bas âge. Il demeura

toutefois attaché à sa maison ; puis il passa chez Hussein bey El Moktait. Il continua à avancer jusqu'au jour où fut nommé katkhoda de Mohammed bey Abou el Zahab. Il s'acquitta de cette charge avec honneur et fermeté ; il continua à être respecté sous les mamlouks successeurs de Mohammed bey Abou El Zahab, et il fut compté parmi les émirs. Il menait un grand train de maison ; il avait sa cour, ses mamlouks et ses clients. Il fut atteint par la maladie et il mourut en cette année.

Est décédé aussi le négociant sincère et juste, El Hadj Omar ibn Abd-el-Wahab, originaire de Tripoli et résidant à Damiette. Il habita cette ville pendant longtemps. Il s'y occupait de commerce. Il s'attacha au cheikh El Hefni. Celui-ci allait tous les ans le voir. Il était en correspondance avec lui et il accueillait avec bienveillance tous ceux qui lui venaient de la part du cheikh El Hefni. Il avait pour lui de très grandes attentions et il lui envoyait des cadeaux et des présents. Sa maison était hospitalière pour tous les voyageurs, quels qu'ils fussent. Il était très empressé auprès de ses hôtes. Par un excès d'humilité, il ne mangeait jamais à la même table qu'eux ; au contraire, il les servait lui-même pendant leur repas ; puis après, il mangeait avec ses serviteurs.

A l'approche du mois de Ramadan, les étudiants syriens à El Azhar se rendaient en masse chez lui et y demeuraient jusqu'à la fin du jeûne. Tous étaient bien accueillis et bien traités. Au moment de leur départ, le cheikh leur faisait des présents en argent et en habits. Ils s'en retournaient ainsi joyeux et heureux.

En l'année 1183, un différend s'éleva entre lui et des négociants chrétiens de la ville de Damiette. Un de ceux-ci l'injuria ; il se rendit alors au Caire. Il fit au cheikh El Hefni le récit de ces injures. Une demande de consultation lui fut immédiatement rédigée. La réponse fut écrite par le cheikh Hefni au-dessous de la demande et envoyée au cheikh, mon père, qui

écrivit, lui aussi, une réponse favorable. Il cita dans sa réponse une ancienne fatwa rendue par le cheikh Kheir-el-Dine El Ramli sur un cas identique. Dans ce fatwa, il était dit que le chrétien auteur de l'injure devait être brûlé vif.

Mais sur ces entrefaites, le chrétien était arrivé au Caire. Il craignait pour sa personne. En ce temps-là, l'influence des musulmans était très grande ; avec l'aide des chrétiens influents du Caire, il travailla à donner une autre tournure à l'affaire, parce qu'il avait acquis la certitude qu'on allait se venger de lui. Il fit corrompre l'entourage du cheikh Hefni et celui-ci lui-même se laissa gagner. L'affaire fut présentée sous un autre jour. On prétendit que les injures dont se plaignait El Hadj Omar n'avaient pas été proférées dans les termes qu'il avait rapportés, et que, après avoir été injurié, Hadj Omar s'était réconcilié avec le chrétien et lui avait pardonné. La première demande de consultation fut remplacée par une autre faite dans ce sens. Mon père refusa de donner une nouvelle consultation. On fit une nouvelle démarche auprès de lui par l'entremise du cheikh Hassan el Kafraoui, mais il fit serment de ne pas céder. Cette affaire fut cause que Hadj Omar changea d'opinion sur le compte du cheikh Hefni et qu'il lui retira une grande partie de sa confiance. Il rentra à Damiette sans avoir pu obtenir satisfaction contre ce chrétien. Quelques jours après, le cheikh Hefni mourut et Aly bey arriva au pouvoir. De son temps, les chrétiens étaient très influents à cause de la protection que leur accordaient les deux secrétaires de Aly bey, Moallem Rizk et Moallem Ibrahim el Djohari. Ils firent même expulser Hadj Omar de Damiette ; on lui envoya, pendant le mois de Ramadan, des émissaires qui se saisirent de sa personne, pillèrent ses magasins et sa maison, lui mirent des fers au cou et aux pieds et l'amenèrent ainsi. On le descendit, lui et ses enfants, dans une barque à destination de Tripoli de Syrie. Il y resta jusqu'à la fin du pouvoir de Aly bey et l'avènement de Mohammed bey

Abou el Zahab, qui défendit la cause de l'Islam. El Hadj Omar pria El Sayed Nedjm-el-Dine El Ghazzi d'intercéder pour lui auprès de Mohammed bey et de lui faire obtenir la permission de rentrer en Egypte. J'étais moi-même présent au moment où El Sayed Nedjm-el-Dine fit à ce sujet sa prière à Mohammed bey. Celui-ci était sur le point d'accorder l'autorisation demandée, mais Moallem Mikhaïl El Djammal et Moallem Youssouf Bittar, qui étaient debout à l'extrémité du salon, lui faisaient signe de refuser. Ils lui auraient fait croire que El Hadj Omar était un perturbateur et un contrebandier.

C'est ainsi que El Sayed Nedjm-el-Dine vit repousser sa demande, juste au moment où il était sur le point d'obtenir la grâce de Hadj Omar.

Plus tard, et lorsque le Gouvernement eut changé de mains, l'affaire fut oubliée; Hadj Omar lui-même avait perdu tout à fait de son importance. Il revint à Damiette et au Caire, ayant perdu une grande partie de sa fortune et sa santé s'étant affaiblie. C'était un vieillard presque aveugle. Il retourna à Damiette et y demeura jusqu'à sa mort, survenue cette année.

Est décédé aussi le respectable Emir Ibrahim Katkhoda el Berkaoui. Il était le mamlouk de Youssouf Katkhoda Azban el Berkaoui. Il fut élevé dans la maison de son maître et occupa des postes élevés dans ses odjaks. Il s'attacha à la lecture du Coran et à la science. A la mort de son patron, il devint le seul maître de la maison, à l'exception de ses autres compagnons. La maison de son patron fut ainsi entretenue avec éclat; il acheta des mamlouks et se chargea de leur éducation. Sa maison était très hospitalière; elle était fréquentée de préférence par les hommes de bien et de science. Il acquit des livres traitant de toutes les sciences; on pouvait trouver chez lui les plus rares, et il les prêtait volontiers pour être lus ou copiés.

Devenu vieux, il ne sortit plus de sa maison et passait son

temps à lire le Coran et d'autres livres édifiants. Il mourut cette année. Toutes ses collections et ses livres furent dispersés. Que Dieu lui fasse miséricorde !

ANNÉE
MIL CENT QUATRE-VINGT-DIX-NEUF.

L'année commença un mardi et cette date fut marquée par ces vers du Cheikh Kassem, le poète du siècle :

O habitants de l'Egypte, bonne nouvelle !
Dieu nous soulage de toute préoccupation mauvaise ;
L'abondance vient marquer une date
En cette année où Dieu va nous combler de ses bienfaits.

Ces vers étaient un bon augure, car la situation, depuis longtemps si difficile, commençait à s'améliorer.

Dans la journée du 6 Moharram, on apprit que les personnes se rendant auprès d'Ibrahim bey pour lui proposer la paix et qui étaient : Cheikh Dardir, Soliman bey El Aga et Marzouk Charabi avaient rencontré Ibrahim bey et lui avaient fait part de leur mission. Ibrahim bey, de son côté, avait fait ses conditions. Il demandait entre autres choses d'être, comme d'habitude, l'émir du Caire. Il voulait aussi que Aly Aga, katkhoda des chawiches, conservât ses fonctions.

Lorsqu'on fit connaître ces conditions à Mourad bey, celui-ci convoqua les émirs pour les leur communiquer. Les émirs les acceptèrent et on rédigea séance tenante une réponse que l'on expédia par le messager qui avait apporté la lettre d'Ibrahim bey. Ahmed bey Kelardji et Selim Aga partirent aussi le 11 du mois avec cet émissaire.

Dans la journée du 20 Moharram, on apprit qu'Ibrahim bey était revenu sur les conditions de la paix.

On prétendit même qu'il n'avait pas été sincère en l'acceptant. Il n'y avait consenti, disait-on, que pour arriver à des fins auxquelles il n'aurait pu parvenir s'il n'avait pas fait semblant de se réconcilier; mais dès qu'il avait obtenu ce qu'il voulait, il avait trouvé d'autres prétextes et était revenu sur sa parole première.

Le 16 Saffar, le cheikh El Dardir rentra au Caire et fit part aux émirs des dernières décisions d'Ibrahim bey. Il annonça également que Soliman bey et Selim Aga avaient continué à faire cause commune avec Ibrahim bey.

A la mi-Moharram, les pèlerins rentrèrent au Caire sous la conduite de l'Emir El Hadj Moustapha bey. Cette fois, ils avaient éprouvé de grandes fatigues à cause de la cherté des vivres. Ils avaient aussi été attaqués par les Arabes et n'avaient pu visiter Médine, les routes étant coupées. La famine avait fait de nombreuses victimes parmi les hommes et les bestiaux. Quelques pèlerins s'étaient arrêtés en chemin, d'autres avaient pris des barques pour passer la mer Rouge. Ils étaient arrivés par la voie de Suez à Kosseir. L'Emir El Hadj était resté seul avec sa suite.

Les Arabes arrêtèrent les pèlerins Moghrabins sur le sommet de El Akaba, les assiégèrent, les dépouillèrent et les massacrèrent; c'est à peine si deux personnes purent s'échapper.

A la rentrée des pèlerins, Ibrahim bey El Wali profita de la cérémonie de réception à laquelle prenaient part tous les émirs pour s'échapper et aller rejoindre son frère Soliman bey El Aga, avec ce qui était resté de la suite de celui-ci. Pendant quelque temps, la situation fut un peu plus calme.

A la fin du mois de Saffar, Ayoub bey El Kébir et Ayoub bey El Saghir partirent avec mission de faire de nouvelles ouvertures de paix. Lorsqu'ils arrivèrent à Beni-Souef, Soliman bey El Aga et Othman bey El Achkar vinrent avec eux sur leur prière ; puis Ibrahim bey accepta la paix et tous se rendirent à Miniah.

Dans les premiers jours du mois de Rabi-Awal arriva au Caire Hassan Aga Beit-el-Mal, porteur de lettres relatives à la paix. Après lui vinrent Ayoub bey El Saghir et Othman bey el Achkar, qui eurent une entrevue avec Mourad bey. Celui-ci fit des présents à Othman bey et Ayoub bey s'en retourna à Miniah.

Dans la journée du lundi 4 du mois de Rabi El Thani, Ibrahim bey, avec tous ses gens et sa suite et tous les émirs qui l'accompagnaient, arriva à Maadi El Khabiri, sur la rive occidentale. Mourad bey traversa le Nil, ainsi que les autres émirs, pour aller au devant de lui. Les corps des Odjaks et les Cheikhs se portèrent également à sa rencontre. Ils lui souhaitèrent la bienvenue et rentrèrent au Caire. Après eux, Ibrahim bey passa le fleuve. Il fit sa rentrée au Caire dans la journée du mardi et se rendit à sa maison. Dans l'après-midi de ce jour-là, Mourad bey vint lui rendre visite et demeura même assez longtemps chez lui.

Le dimanche 10 du même mois, on tint Divan. Le Pacha donna des pelisses à Ibrahim bey, en présence de Mourad bey, des émirs et des cheikhs. Alors Mourad bey se leva et baisa la main à Ibrahim bey, les autres émirs se levèrent et firent de même. Aly Aga fut réintégré dans ses fonctions de katkhoda des chawiches. Aga Moustahfezan rentra également dans ses anciennes fonctions.

Cette dernière mesure mécontenta Kaïed Aga, qui avait été

élevé par Mourad bey à la dignité de Aga Moustahfezan. Il fut troublé; il s'en alla trouver les émirs l'un après l'autre pour les supplier de le réintégrer dans ses fonctions. Il disait même: « Si on ne me rend pas justice, je tuerai Aly Aga. »

Cependant Ibrahim bey résolut de ne pas destituer Aly Aga. Celui-ci était inquiet des menaces de Kaïed Aga. Ibrahim bey alla même jusqu'à dire: « En supposant même que Aly Aga fut destitué, jamais Kaïed Aga, ne le remplacerait. » Selim Agha fut nommé à la place de Aly Aga; Kaïed Agha perdit alors tout espoir. Il dut prendre le parti de se taire et de se résigner.

Dans les premiers jours du mois de Djamad El Akhar, Soliman bey El Charkaoui demanda à être nommé gouverneur de la province de Djerdjah. Ibrahim bey rejeta sa demande et lui dit: « Nous vous donnerons une certaine somme si vous voulez abandonner vos projets, car le pays est en ruine et les habitants meurent de faim. »

Vers la mi-Djamad El Akhar, Othman bey El Charkaoui sortit à la tête de ses mamlouks et de ses soldats pour se rendre dans la Haute-Egypte, afin de prendre possession par lui-même, sans investiture ni nomination, du gouvernement qu'il avait sollicité; on envoya des délégués pour le décider à rentrer, mais il s'y refusa catégoriquement.

Dans le même mois, la peste et la fièvre firent des victimes nombreuses et on oublia la cherté des vivres.

Dans la journée du jeudi est décédé Aly bey Abaza el Ibrahimi. Ce décès fit une grande impression sur Ibrahim bey. Tous les émirs s'étaient rendus à Kasr-el-Aïni, mais cette mort et les ravages continuels de la peste et de la fièvre les effrayèrent à tel point qu'ils regagnèrent leurs maisons situées en ville.

Dans la journée du dimanche, on monta à la citadelle et on nomma Lachine bey gouverneur de Djerdjah. Ibrahim bey retourna en ville dans sa maison. A cette époque, il était lieutenant général de l'Egypte.

Le même mois, Soliman bey Abou Nabbout mourut de la peste.

A la Mi-Radjab, la peste commença à diminuer.

A la mi-Chaban, on annonça l'arrivée à Alexandrie d'un nouveau Pacha et aussi d'un Pacha pour Djedda. Quelques jours avant leur arrivée, des désordres s'étaient produits à Alexandrie. Un différend s'était élevé entre les habitants de cette ville, les agas de la citadelle et le sirdar parce qu'un homme du sirdar avait assassiné un habitant de la ville. La population se souleva, se saisit du sirdar, lui fit raser la moitié de la barbe, le fit monter sur un âne et le promena ainsi dans la ville en l'accablant de coups et d'outrages.

Dans le même mois, des désordres éclatèrent chez les bédouins du Behera. Un certain nombre d'entre eux vinrent au Caire demander des secours à Ibrahim bey, qui accéda à leurs prières et chargea Mourad bey de les secourir. Celui-ci partit à leur tête, mais déjà le parti adverse l'avait corrompu secrètement et gagné à sa cause.

Profitant alors de la confiance des bédouins qu'il commandait, il fondit sur eux à l'improviste, en massacra le plus grand nombre, les dépouilla et s'en retourna au Caire chargé de butin.

Vers la fin du mois de Chaban, le Pacha de Djedda arriva au débarcadère de Boulaq. Aly Aga, katkhoda des chawiches et

les autres chefs des odjaks allèrent au devant de lui et l'accompagnèrent jusqu'à Adlia ; de là, il devait se rendre à Suez.

Dans la journée du vendredi 1er Ramadan, les pauvres de la mosquée El Azhar se soulevèrent, fermèrent les portes de la mosquée et y empêchèrent la célébration des prières. Ils fermèrent ainsi l'école Mohammed bey, qui y avoisine, puis la mosquée Husseini. Les aveugles et les étudiants se mirent à parcourir les rues et pillèrent le pain des marchands et les autres denrées de consommation ; la populace et tous les vagabonds suivirent leur exemple. Ce soulèvement avait été causé par le suppression des rations et des autres dons. Les troubles continuèrent ainsi pendant une ou deux heures de la nuit.

Selim Aga, aga des moustahfezans, vint alors à l'école Achrafia. Il envoya mander les cheikhs des roaks d'El Azhar, ainsi que les principaux imams savants ; il leur promit de leur payer leurs rations et tout ce qu'ils réclamaient. Sur cette promesse, tout s'apaisa et les mosquées furent ouvertes.

Dans la journée du dimanche 8 Chawal, correspondant au 9 du mois copte de Missra, le Nil atteignit sa hauteur normale. La crue ne s'était produite que pendant les neuf premiers jours du mois de Missra seulement. Tout le mois d'Abib s'était passé sans aucune crue et les eaux du Nil étaient restées vertes.

Mais dès le 1er Missra, le Nil commença à monter et rien que pendant la première nuit les eaux s'élevèrent de trois pics. La crue continua ainsi jusqu'au 9 du mois. Ce jour-là une digue, la digue de Abou El Menga, à Gallioub, fut emportée par le fleuve. Pour remédier à cet accident, on désigna un émir qui se rendit sur les lieux, emmenant des pièces de bois ;

il avait avec lui le fils Abou El Chaouareb, cheikh de Gallioub. Arrivé sur les lieux, il fit venir des hommes qui plantèrent les bois apportés, coulèrent cinq barques à l'endroit où la digue avait été rompue et travaillèrent plusieurs jours à réparer le dégât, mais leurs efforts furent inutiles. Il en fit de même à Bahr Mouess.

Dans la journée du jeudi 11 Chawal eut lieu la cérémonie du départ du tapis et des pèlerins sous la conduite de Moustapha bey, Émir El Hadj.

Dans la journée du lundi 8 Zilkadé, le Katkhoda des chawiches partit pour Alexandrie, accompagné d'une suite nombreuse. Il allait recevoir le nouveau Pacha.

NÉCROLOGIE.

Est mort le grand cheikh Mohammed ibn Hassan, ibn Mohammed, ibn Ahmed Djamal-el-Dine, ibn Badre-el-Dine El Chafei, El Ahmadi, El Khalouati, El Samanoudi, El Azhari, surnommé El Mounir. Il naquit à Samanoud en l'an 1099. Là, il apprit le Coran et quelques textes. Il arriva à la mosquée El Azhar à l'âge de vingt ans. Il répéta le Coran sous la direction de cheikh El Mokri Aly, fils de Mohsen El Ramly. Il se perfectionna avec d'autres cheikhs, tels que le cheikh Chams-el-Dine Mohammed El Sahimi, le cheikh Aly Abou El Safa El Chanaouani. Il apprit le Hadith auprès de Hamed El Badiri et de Abou Abdallah Mohammed ibn Mohammed El Khalili, qui l'autorisa à enseigner cette science en 1132; le cheikh Mohammed Akila lui donna l'autorisation d'enseigner d'autres sciences; il fut initié dans son pays à la secte Ahmadiah par Sidi Aly Zoufal.

En arrivant au Caire, il eut plusieurs entrevues avec El Sayed Moustapha El Bakri qui l'initia à la secte khalouatia. Il s'attacha au cheikh Chams-el-Dine Mohammed El Hefni, qui l'éclaira et ouvrit son cœur aux principes et aux préceptes de la secte soufia. Il acquit une grande autorité en astrologie et surtout dans la science des horoscopes. Les émirs et les principaux personnages se disputaient ses consultations, qui étaient pour eux des oracles. Il compléta même cette science et il l'enrichit de découvertes.

Il donna des leçons sur la lecture du Coran, leçons très profitables. De même, il fit des cours sur le Hadith. Son raisonnement était toujours très élevé, ce qui lui attirait un nombre considérable d'élèves et d'auditeurs. Il n'autorisait que très difficilement à professer et il ne le faisait que lorsque celui qui sollicitait son autorisation avait appris sous sa direction tout le livre qu'il voulait enseigner. Il n'autorisait jamais à professer sans restriction ni par correspondance. Il arriva même que des personnes habitant des pays lointains lui envoyèrent demander des autorisations qu'il refusa ; cela lui donna beaucoup d'autorité et de considération. Il acquit une grande réputation. Il recevait des présents des pays éloignés, comme la Turquie, la Syrie et l'Irak. Devenu vieux, il fut atteint de cécité, ce qui le força à rester à la maison, mais cette infirmité ne l'empêchait pas de donner ses leçons dans sa maison, qui était située à Kantaret El Mouski, dans une ruelle dite Soucket El Saheb. Il observa le jeûne et l'abstinence pendant soixante ans. De toutes parts on venait à lui. Il eut des enfants et des petits-enfants. Il fit plusieurs admissions dans les sectes. Il ne cessa de se livrer aux pratiques de religion, d'organiser des zikres jusqu'à l'année où la mort vint l'atteindre. Il fut enveloppé d'un linceul et les prières furent dites sur son corps à El Azhar, au milieu d'une grande foule. Il fut inhumé ensuite dans la petite mosquée qui avoisine sa maison. Il fut l'objet de beaucoup de

regrets et on ne vit plus son pareil en sainteté et en vertus. Le cheikh Hassan Makki a dit, en son honneur, cette poésie :

Attache-toi aux hommes généreux, aux protecteurs de la tribu ;
Ce sont des flambeaux au milieu des ténèbres et de l'obscurité de ce temps.
Enlève tes sandales, si tu t'approches de leurs montagnes
Pour leur parler, et tâche de rapporter avec toi un peu de leurs lumières.
Détache-toi des autres personnes pour te consacrer à leur service ;
Plonge-toi dans leur mer pour y pêcher des perles ;
Sois toujours dispos et sincère pour boire
De leur vin pur, servi dans leurs coupes.
Observe leurs engagements et identifie-toi à eux ;
Suis leur chemin et ne divulgue point leurs secrets.
Ils sont la vérité et le phare de l'existence,
Et appartiennent à la secte soufite ; ils disposent
De l'univers et ils possèdent toutes les bonnes qualités.
Celui qui s'adresse à eux obtient tout ce qu'il désire
Et revient manifestement heureux.
Ils sont fiers ; ils sont les lions de la religion.
Et ont un visage franc. Ils sont un océan de science et de sagesse.
Dieu, lui-même, dans sa générosité, fait la guerre à leurs ennemis.
Heureux celui qui peut se vanter de leur amitié !
Ménage donc leur amitié et celle des leurs,
Ainsi que celle de tous ceux qui s'approchent d'eux, quelle que soit leur nationalité.
Humilie-toi sur leur seuil ; tu y trouveras la perfection.
Fais le pèlerinage de leur Kaaba, ô trésor de connaissances merveilleuses !
Aussi abondantes que la pluie que nous envoient les gros nuages.
O saint ! ô soleil toujours lumineux de la vérité !
O lune providentielle ! ô rempart protecteur de la vertu !
Tu es le glorieux, le phare unique
Dont la renommée est le sujet de toutes les conversations.
La ville de Samanoud est glorieuse
D'avoir produit ce saint choisi, prédestiné.
Il passe les nuits à invoquer le nom de Dieu.
Il n'a pas eu de pareil, ni parmi les Arabes ni parmi les autres peuples.
Cet homme pieux est incomparable ;
Ses connaissances en religion sont très vastes.
Il a eu, dès son enfance, un penchant pour les bonnes œuvres.
Celui qui est ainsi doué ne doit craindre aucun mal :
Il est toujours prêt à obéir ;

Il est toujours plein d'énergie dans la foi ;
Il a défendu au sommeil de gagner ses paupières,
Pour le service de Dieu qui nous a tirés du néant ;
Il éclaire le siècle ; il en est plutôt le bienfaiteur.
Son dévouement surpasse tous les dévouements.
O unique parmi les hommes vertueux !
Tu es, sans aucun doute, la lumière de la création.
Pourquoi en serait-il autrement puisque tu as reçu la sainteté
Des mains du bonheur, au début et à la fin ;
Puisque des yeux saints t'ont protégé et t'ont enivré
D'un vieux vin pur et d'une eau claire, fraîche et limpide,
Versés par le maître de l'époque,
El Hefni, ce grand bienfaiteur de l'humanité, auteur de tant de largesses.
Secours d'un regard celui qui désire s'approcher de ta haute personne,
Car ton éloignement de lui fait son malheur.
Tu nous a habitués à tes grâces,
Et les bienfaits sont tes attributs.
O toi qui possèdes la haute virilité, tu n'as pas l'habitude d'oublier !
Je t'envoie un salut sur les ailes d'un vent parfumé,
Aussi caressant qu'une rosée bienfaisante.
J'adresse mes saluts et mes prières
Au plus pur et au meilleur des hommes,
A ses parents et à ses disciples, tant que chantera la colombe,
Tant que l'on désirera voir El Ban et El Allam,
Et tant que Hassan El Makki dira :
« Attache-toi aux hommes généreux, protecteurs de la tribu. »

Est décédé aussi le cheikh saint et savant cheikh Aly ibn Aly, ibn Aly, ibn Aly, ibn Mouttaoueh El Azizi, El Chaféi, El Azhari. Il parvint au premier rang parmi les cheikhs. Il fut aussi célèbre que le cheikh Moustapha El Azizi, le cheikh Mohammed El Saghimi, El Daffri, El Mallaoui et leurs collègues. Cependant il se perfectionna à leurs leçons. Il professa à la mosquée El Azhar et il fit profiter tous les étudiants de ses lumières. Il fit des cours dans la mosquée de Chams-el-Dine El Hanafi. Il habitait à Boulaq et venait tous les jours en ville pour donner ses leçons. Ce fut un homme digne, beau, patient, éloquent, croyant. Il mourut le 9 du mois de Rabi El Tani de cette année.

Est décédé le bon cheikh Sayed Aly ibn Mohammed El Aouadi El Badri El Rafaïi, nommé El Karra (le lecteur). Il est le père de notre ami le savant Sayed Hassan El Badri. Il naquit au Caire, il y apprit le Coran avec le cheikh El Karra, Chehab-el-Dine Ahmed ibn Amrou El Eskati, il connut les sept manières de lire le Coran. Il suivit les cours de la mosquée El Azhar, où il lut assez souvent le Coran selon les sept manières indiquées et dans les salles réservées aux Turcs. Il fut d'un grand profit pour plusieurs générations d'étudiants. Il connut plusieurs mystères, ainsi que l'art des divinations.

Est décédé aussi le vieillard vénérable et respectable Aly Ibn Abdallah. Il était d'origine turque et maître de Darwiche Aga, connu aujourd'hui sous le nom de Moharrem Effendi, doyen des anciens de l'Ojak des janissaires. Il s'occupa de calligraphie. Il reçut sur cet art les leçons de Hassan Diaï et de Abdallah el Aniss. Il devint un maître, mais ses professeurs lui refusèrent l'autorisation d'enseigner. Il réunit alors dans la maison de feu Aly Aga, représentant de la Sublime Porte, des maîtres en calligraphie et l'un d'eux, Hassan effendi El Rachdi, le reconnut et lui délivra un diplôme. Ce fut un jour mémorable, et dès lors Aly Ibn Abdallah fut surnommé *Darwiche*. Il écrivit plusieurs ouvrages de sa propre main. Il fit le pèlerinage de la Mecque en l'an 1171 et arriva aux villes saintes, où il fit la connaissance de personnes instruites qui lui apprirent beaucoup de choses. Il revint au Caire et fit la connaissance du célèbre Mohammed Ibn Amrou el Khaouanki, l'un des élèves de Chehab el Khafadji. Il prit avec lui le goût des belles-lettres et apprit alors de mémoire beaucoup de ses vers et de ses poésies, ainsi que les poésies de El Arghani et de El Hariri. Il mit tous ses soins à apprendre par cœur le Coran, et y réussit malgré son grand âge. Il sut aussi les noms de toutes les personnes

qui prirent part à la bataille de Badre. Il les répétait incessamment. Pour lui, notre cheikh Sayed Mohammed Mortada fit son commentaire *El Sodr*, où il donne en vingt fascicules l'explication des différents noms de ces combattants, ainsi que l'explication du mot *Darwiche* en un autre fascicule. Il y raconte aussi sa rentrée au Caire. Il s'attacha à notre cheikh Mortada et assista à ses cours sur *El Sahib El Moussalsal*, sur *El Chamayel* et sur *El Amaly*. De son côté, il donna à notre cheikh Mortada des leçons de calligraphie.

Suivant le désir de Aly Ibn Abdallah, j'ai épousé sa fille adoptive vers la fin de l'an 1195 ; elle est la mère de mon fils Khalil, que Dieu garde !

Après cette alliance, je l'ai pris, lui et toute sa famille, dans ma maison à cause de son indigence et du peu d'activité des affaires. A son contact, j'ai été édifié par ses vertus et sa sainteté. Il ne dormait que très peu dans la nuit. Il priait toujours et il finissait la nuit par une récitation du Coran et par une méditation sur le sens de chaque précepte divin. Il était propre dans sa mise et dans sa personne ; sa vieillesse était vénérable. Il avait une figure illuminée et ouverte ; son physique était majestueux, ses intentions étaient pures. Il mourut au mois de Djamad el Awal, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, sans avoir rien perdu de ses forces. Il cassait encore des noisettes avec ses dents, dont aucune n'était tombée. Nous l'avons inhumé près d'un tombeau de l'Imam Abou Djiaffar el Tahaoui, car il était administrateur des biens affectés à l'entretien de ce tombeau. Dieu ait son âme en sa miséricorde !

Est décédé aussi le maître parfait El Sayed Aly ibn Abdallah ibn Ahmed el Eloui El Hanafi, descendant de Omar, notre ami et notre conseil ; son père était originaire de Toukadé, mais lui naquit au Caire, en l'an 1173. Il s'occupa de sciences et il perfectionna ses connaissances en peu de temps, de telle sorte qu'il

lui suffisait de porter son attention sur une partie difficile de la science pour la connaître tellement qu'elle n'avait plus aucun secret pour lui. Il faisait immédiatement valoir les fruits de son savoir. Il composait même d'une façon merveilleuse des ouvrages sur une science quelconque, le tout en très peu de temps. Il possédait une présence d'esprit étonnante et une promptitude d'assimilation plus étonnante encore. Il retenait tout ce qu'il entendait ou voyait et il ne l'oubliait jamais. Il s'attacha d'abord et longtemps à notre cheikh Mohammed Mortada. Il apprit de lui *El Fassih* de Talâb et *Fekh el Logha*, de El Thalbi, *Adab el Kateb* de Ibn Katiba. Il entendit plusieurs fois ce cheikh faire des leçons sur le *Kamouss*. Il écrivit plusieurs de ces leçons. Le cheikh Mortada lui enseigna le *Sahih* en douze séances au mois de Ramadan 1188. Une seconde fois aussi il assista aux mêmes leçons avec d'autres étudiants. Il apprit également les différentes manières de lire le Coran en quatre séances. Chacune de ces séances durait depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Le livre de Sahih Mosslem fut également lu en six séances et à tour de rôle dans la maison de cheikh Mortada, à Khan el Sagha. Il écrivit *El Amali*. Il imita la calligraphie de Sallah el Safdi. Il lut aussi, ~~avec~~ le cheikh El Hariri, différents livres sur divers sujets. Il étudia aussi le Hadith. Le cheikh Mortada le revêtit du manteau des Souffites. Il reçut aussi, en l'an 1190, les leçons sur les six livres véridiques et sur d'autres livres traitant de différentes sciences, telles que la géographie et sur les traités relatifs aux jours de fête.

Il fit la connaissance du cheikh El Eidarouss et reçut de lui des leçons sur la secte Souffite. Il eut pour lui un grand attachement. Il cultiva la poésie et les belles lettres et se livra complètement aux pratiques de la secte Souffite. Il disait parfois des paroles surnaturelles. Il composa un traité sur l'astrologie. Il eut des communications mystiques à tel point que lorsqu'il

tirait un horoscope, il prenait la feuille où il pointait ses calculs et la mettait ouverte sur sa main ; cette feuille s'agitait alors d'elle-même et se roulait toute seule, puis elle se déroulait de nouveau. Au contraire, si cette feuille était prise par une autre personne, elle restait absolument immobile. Il fut aussi très expert dans la science de prédire l'avenir au moyen du sable ; il lisait dans les cœurs et dans les consciences.

Il composa même un livre sur cette matière. Il apprit la cosmographie avec Soliman effendi Kaniaz et il laissa des traités sur cette science.

Il fit un commentaire de la poésie de Ibn Zoreik el Bogdadli qui commence par les vers :

Ne lui fais pas de reproches, car les reproches ajoutent à sa peine.
Je l'avais prévenu, mais je ne puis plus rien aujourd'hui.

C'est un commentaire très estimé ; j'en avais moi-même une copie écrite de sa propre main.

Vers la fin de sa vie, il se détacha de tous les biens de la terre. Il réunit tous ses écrits et toutes ses compositions et brûla le tout ; il me demanda ce commentaire que j'avais et je le lui remis sans savoir quel sort il lui réservait. Toutefois, je ne pus lui remettre le premier fascicule de ce manuscrit, parce que je ne le retrouvais point en ce moment-là, mais depuis je l'ai retrouvé et je le conserve encore. El Sayed Aly s'isola du reste des hommes et se consacra entièrement à Dieu, se préparant ainsi à comparaître devant lui. Il avait épousé une femme qui le maltraitait et l'injuriait, elle allait même jusqu'à lui donner des coups. Il supportait patiemment les mauvais traitements et se résignait à son sort. Il composa des prières suivant le rite de la secte Sahrouardiah ; ces prières étaient merveilleusement inspirées ; il prononçait des paroles que personne n'avait jamais entendues. Il y eut de ses contemporains qui lui contestèrent l'originalité de certaines de ses paroles et de ses œuvres.

Si celui qui me fait des reproches avait été frappé de mon amour
Il se fût lui aussi incliné, mais il ne l'a pas goûté.

Aly continua ainsi ses pratiques religieuses jusqu'au moment où il fut abattu par la maladie et où il s'en alla rejoindre son Dieu. Il mourut le 6 du mois de Rabi-Awel de cette année. Il laissa un fils de cette femme dont je viens de parler. En vérité, ce fut un saint homme, un élu de Dieu. Il fut inhumé au cimetière de Karafa, dans la tombe de Aly Aga Saleh. Que Dieu nous fasse paix ainsi qu'à lui et nous ait en sa miséricorde !

Est décédé aussi le Cheikh très savant, Sayed Soliman Ibn Taha, Ibn Abou El Abbas el Hariri, El Chaféi, El Mokri, surnommé El Akrachi, du nom d'un village situé à l'est du Caire. Il apprit le Coran, puis il vint à la mosquée El Azhar, où il se consacra à l'étude. Il assista aux leçons des cheikhs. Il se perfectionna dans la lecture du Coran avec le cheikh Moustapha el Azizi, gardien des reliques conservées dans la Mosquée de Sayeda Sekina. Il récita le Coran d'après les dix méthodes avec El Cheikh Abd-el-Rahman El Adjouri, El Mokri qui, dans une réunion solennelle tenue à la mosquée de Almas, lui donna l'autorisation de professer. Il assista en outre aux leçons des maîtres de l'époque. Il excella dans la législation et il professa à son tour dans la mosquée de Almas et d'autres mosquées. Il suivit les cours de notre cheikh Sayed Mortada *El Massalsal*, d'après les différentes formules des fêtes, de l'amitié, du serment et de la lecture de la Fattiha, le tout sans désemparer. Il entendit les deux livres véridiques en entier, au milieu d'une grande assistance, dans la mosquée des Cheikhoune à Saliba. Il suivit aussi des cours sur différents volumes de *El Beldaniat*, de Abou Taher el Selfi, sur les livres traitant du Nil, du jour de *Arafa* et du jour de *Achoura*, ainsi que sur d'autres ouvrages. A son tour, il composa des études et des traités sur différentes branches de la science.

Le cheikh Mortada, s'apercevant de l'assiduité de Sayed Soliman auprès de lui et voyant son intelligence, l'engagea à suivre d'autres cours que les siens, à généraliser ses études et ses recherches et à s'occuper particulièrement de philosophie. Il suivit ce conseil et assista à plusieurs autres cours, ce qui l'obligea à ne plus être aussi assidu auprès du cheikh Mortada, lequel en fut très-fâché.

A la mort du cheikh Moustapha El Azizi, Soliman devint maître de lecture à la mosquée de Sayeda Nefissa.

Ce fut un homme plein de bonnes qualités. Il assista avec nous aux leçons de législation, d'après le rite Hanafite, qui nous étaient données par notre savant cheikh, Moustapha El Taéi El Hanafi. Il discutait souvent les questions qui étaient contraires à son rite.

Il mourut en cette année ; que Dieu ait son âme en sa miséricorde !

Est décédé le seul et unique parmi les savants et les gens intelligents, le vrai savant, le légiste, le philosophe, le logicien, Cheikh Abou el Hassan, ibn Amrou el Kolaïi, ibn Aly el Moghrabi el Maleki. Il vint au Caire en l'an 1154. Il avait les plus heureuses dispositions. Il assista aux leçons des maîtres de l'époque tels que El Beleidi, El Mallaoui, El Djohari, El Hefni et cheikh El Saïdi. Il s'attacha à mon père, qui lui donna en mariage la veuve de son mamlouk Moustapha ; c'était Khadiga, l'affranchie du négociant Medina. Elle vécut avec lui pendant près de quarante ans. Toutefois, il eut pendant son mariage deux concubines, l'une après l'autre.

Mohammed pacha Ragheb, Waly d'Egypte, affectionnait beaucoup le cheikh Soliman, qui commenta l'étude faite par le Pacha sur le versification.

Après sa rentrée à Constantinople, Mohammed pacha devint grand-vizir. Le cheikh Soliman fit le voyage de Constantinople

et trouva auprès de Mohammed pacha l'accueil le plus affable. Le Pacha lui fit même une pension qui lui était servie à l'hôtel des monnaies, au Caire.

Il revint au Caire, et. à deux ou trois reprises, devint cheikh du Rouak des Moghrabins à El Azhar. Il s'acquitta de ses fonctions avec beaucoup de sévérité. Lorsqu'il fut destitué, la seconde fois, ce fut à cause d'une querelle survenue entre quelques Moghrabins et le cheikh Aly el Chanouihi. Il s'était mis du parti des Moghrabins à cause de leur nationalité et avait injurié le cheikh El Chanouihi. Celui-ci s'en plaignit à Aly bey, car cela se passait sous le gouvernement de cet émir. Aly bey fit compraître le cheikh Soliman par-devant lui, en présence du cheikh El Chanouihi, mais dans cette circonstance, il injuria encore le cheikh Chanouihi. Ce dernier prétendit même qu'à la mosquée il avait été frappé au visage. Le cheikh Soliman lui donna un démenti formel. Mais El Chanouihi jura par Dieu que ce qu'il avait avancé était vrai; alors le cheikh Soliman lui dit: « Jure par le divorce que ce que tu dis est vrai. » Mais Aly bey était exaspéré contre lui. Il leva la séance, puis fit venir le cheikh Abd-el-Rahman el Banati et le nomma cheikh du Rouak, aux lieu et place du cheikh Soliman, qui fut ainsi destitué, ce qui le mortifia beaucoup. Néanmoins, il fut réintégré quelque temps après dans ses fonctions. Le cheikh Abou el Hassan fut très respectable, très influent et on le compta au nombre des grands cheikhs. C'était un bel homme, d'une vieillesse vénérable, soigneux dans sa mise et dans sa table. Il était environné de respect et son physique imposait à tous. Si jamais il venait à passer dans les rues à pied ou sur une monture, on accourait vers lui pour lui baiser la main; cette pratique se généralisa tellement que cela devint une habitude et que chacun se crut dans l'obligation de n'y pas manquer.

Il composa divers ouvrages, des traités, des commentaires et des annotations, tous très profitables, tels que le commen-

taire de *El Akhdari*, celui du traité de Mohammed effendi El Ramani sur la « parole ». Ce commentaire dénote une science très vaste et les connaissances profondes de l'auteur sur la logique, la rhétorique et la philosophie. Puis il fit le commentaire de la préface du commentaire *Charh El Akida* dit aussi *Oum El Barahin*, du savant El Senoussi.

Il fit aussi un livre traitant des vertus attachées à la prière et aux pratiques de la religion, ainsi qu'un livre sur les vertus attachées à la lecture du chapire du Coran *Souret Yassin*, et plusieurs autres ouvrages.

Il reçut aussi les leçons de mon père sur la philosophie et l'astronomie; il venait le soir une ou deux fois par semaine et gardait dans ses relations avec lui l'attitude que l'on doit avoir à la fois vis-à-vis du maître et de l'ami.

Il était très sincère, bien qu'il fut prompt à s'emporter.

Il mourut au mois de Rabi el Awal de cette année. Que Dieu ait son âme en sa miséricorde !

Est décédé aussi le cheikh croyant Abdallah, ibn Ibrahim, neveu du grand cheikh El Mouaffi el Chafei el Sandoubi el Rifaï, l'hôte de Mansourah. Il naquit au village de Miniet Sandoub en l'an 1140. Il apprit le Coran et quelques textes, puis il vint à Mansourah, où il séjourna sous le patronage de son oncle, vivant sobrement et saintement. Il assista aux leçons dn cheikh Ahmed el Gali et du frère de celui-ci, Mohammed el Gali. Il acquit auprès d'eux un riche bagagede connaissances législatives.

A la mort de son oncle, survenue en l'an 1161, il prit sa place dans la mosquée, bâtie par son oncle même et annexée à la grande mosquée de Mansourah.

Il marcha sur ses traces en consacrant ses nuits au zikr et à la lecture du Coran. Il lisait le Coran tout entier en un jour et une nuit. Il se fit des disciples et acquit un grand

renom. Il ne se levait pour personne et il n'entrait dans aucune autre maison que la sienne. Cependant, il était bienveillant et sa parole était toujours profitable. Il s'appliquait constamment à l'étude et à la lecture. Tout le monde, sans exception, avait foi en lui.

Lors de mon voyage à Damiette, en l'an 1189, j'ai passé par Mansourah ; je suis allé à la grande mosquée, et de là j'ai rendu visite au cheikh dans sa cellule. Je l'ai alors trouvé assis sur un divan élevé, près de la tombe de son oncle. C'était un homme affable et bienveillant ; il me fit bon accueil et nous apporta des biscuits, des fruits, du pain et du fromage ; nous en mangeâmes et après il nous servit du café dans une grande tasse.

Nous causâmes pendant près d'une heure, après quoi nous lui dîmes adieu. De son côté, il nous fit toutes sortes de souhaits. Nous partîmes, et depuis je ne l'ai plus revu. Il est mort cette année.

Est décédé aussi le savant légiste, Sayed Moustapha, fils de Ahmed, ibn Mohammed El Banofari El Hanafi. Il apprit la législation auprès de son père, de Sayed Mohammed Abou El Seoud, du cheikh Mohammed El Doladji, du cheikh El Zayadi et d'autres. Il suivit les cours de philosophie des maîtres de l'époque tels que le cheikh Issa El Baraoui et d'autres. Il professa à la place même de son père près du Rouak des Syriens, mais il n'était point heureux pour son auditoire ; car bien qu'il vînt tous les jours à la mosquée pour donner sa leçon, souvent il passait une heure à sa place et se retirait sans qu'aucun étudiant se fût présenté pour l'entendre. Il demeurait dans sa maison de la rue El Ezzi. Il était d'un caractère très franc et ne savait point dissimuler. Il visitait souvent les malades riches ou pauvres. Il mourut cette année. Que Dieu lui fasse miséricorde !

Est décédé aussi le grand et éminent savant, le cheikh des cheikhs, le légiste, le grammairien, le philosophe, le logicien, l'orateur éloquent, le chercheur, celui qui pouvait résoudre tous les problèmes ; le bon, le pieux, le sobre, l'édifiant, cheikh Mohammed ibn Mohammed, ibn Mohammed, ibn Mohammed, ibn Moustapha, ibn Khater El Faramaoui, El Azhari El Chafféi El Bahouti, ce dernier nom lui fut donné parce qu'il appartenait à la tribu de Bahta, dans la province de Charkiah. Il naquit au Caire et il fut élevé par son père. Il apprit le Coran et les textes. Il reçut les leçons des maîtres, tels que El Mallaoui, El Djohari, El Tahlaoui, El Barraoui, El Beleidi, El Saïdi, El cheikh Aly Kayet bay, El Madabghi et El Adjouri. Il excella surtout dans la législation et dans la philosophie. Il professa et ses leçons étaient d'un grand profit. Il avait la réputation de porter bonheur à ceux qu'il autorisait à professer ou auxquels il délivrait des diplômes, de telle sorte qu'il devint le cheikh de presque tous les étudiants du second degré. اهل العلم

Il était très souple de caractère, bien élevé, humble et et modeste. Il n'avait aucune prétention. Il s'occupait spécialement des études et des sciences, et ne se mêlait jamais de ce qui ne le regardait point.

Il lui arrivait de faire dans une seule et même journée des leçons sur différentes matières ; ainsi, le matin, il avait son cours sur El Boukhari (Hadith) et son cours sur El Manhadj ; dans l'après-midi, il donnait des leçons de philosophie et de grammaire, etc. Il comptait au nombre de ses auditeurs les plus savants de l'époque.

Son aptitude pour l'enseignement était suprenante. Aucun de ses rivaux ne pouvait atteindre à sa hauteur.

Il continua ainsi une vie de labeur et de profit pour la science jusqu'au moment où il mourut, le dernier jour du mois de Radjab de cette année.

Il laissa un digne successeur dans la personne de son fils,

Cheikh Moustapha, qui marcha sur les traces de son père et de ses aïeux. Que Dieu lui donne longue vie et prospérité !

Est décédé aussi le cheikh très savant Mohammed ibn Abd-Rabbou Ibn Aly el Azizi, surnommé Ibn el Sett (fils de la dame). Il naquit au Caire en l'an 1113 ou 1118 ; le surnom de Ibn el Sett lui fut donné parce que sa mère était une esclave d'origine grecque que son père avait achetée et qui devint enceinte des œuvres de son maître. Son père avait contracté plusieurs mariages avec des femmes libres, mais elles ne lui avaient donné que des filles. On alla jusqu'à dire qu'il avait quatre-vingt filles. Alors il acheta cette esclave, qui fut la mère du cheikh Mohammed et qui, après avoir eu cet enfant, ne devint plus mère. Abd-Rabbou fut très joyeux de cette naissance. Il donna les plus grands soins à l'éducation de son fils. Le cheikh Mohammed lut le Coran dans la même école que le cheikh Aly el Edoui. C'est pour cela qu'il fréquenta les Malékites et devint lui même Malékite.

Lorsqu'il grandit en âge, il voulut devenir Chafféite, mais il vit dans son sommeil l'Imam el Chaffei qui lui conseilla de ne point changer de rite et il demeura ainsi Malékite pendant toute sa vie.

Il se perfectionna aux leçons du cheikh Salem el Nafraoui, du cheikh El Zakari et du cheikh El Chobramelsi.

Il entendit les leçons du cheikh ibn Aly el Termessi sur *El Moussalsal* et d'autres livres. Il fit le commentaire de plusieurs ouvrages sur la théologie.

Il suivit les cours de philosophie du cheikh Ahmed el Mallaoui, du cheikh Abdou el Dioui, du cheikh El Atfihi et du cheikh El Khalifi.

Il fut initié à la secte Chazelia par le cheikh Ahmed el Djiohari et le cheikh El Mallaoui, qui eux-mêmes avaient été initiés par Sidi Abdallah ibn Mohammed el Moghrabi el Kossi el Konkossi.

Le défunt était complétement détaché des biens de la terre; ainsi, il ne mettait jamais de beaux habits, ne se servait d'aucune monture, et n'entrait dans la maison d'aucun émir. Il ne s'occupait que de la science et des cours qu'il faisait.

Ses contemporains sont unanimes pour rendre hommage à ses vertus et à sa vaste érudition.

J'ai suivi ses leçons sur *El Mousalsal*. Il m'a donné un diplôme et l'autorisation de professer. J'ai appris sous sa direction le cercle de la secte de Chazeli. Il m'a autorisé à le former et à le dessiner, tout cela dans une seule séance, en 1190, dans ma maison de Boulaq, située sur le bord du Nil.

Il m'aimait et me fréquentait beaucoup; il me disait que j'étais son cousin parce que sa mère et la mienne étaient esclaves.

Il annota le livre de El Zorkani, que tous les étudiants ont encore en main aujourd'hui. Il fit aussi des commentaires et des annotations d'ouvrages sur le Hadith, sur la logique, etc. Toute sa vie fut consacrée à l'étude. Il mourut cette année à l'âge de 84 ans. Que Dieu ait son âme en sa miséricorde!

Est décédé aussi le respectable et vénéré Sayed Ahmed ibn Abd-el-Fattah, ibn Taha, ibn Abd-el-Razak el Husseini el-Hamaoui el Kadri. Son père était natif de Hama. Il vint en Egypte avec sa fille Rokaïa et avec Fatma, fille de Sayed Taha. Il maria la première à un personnage du Caire, Mohammed ibn Hussein el Chamsi. Elle fut la mère de Hassan, de Hussein, de Othman, de Mahmoud et de Radouan. Fatma fut mariée à Aly effendi el Bakri, frère de Sidi el Bakri, El Saddiki. Il eut d'elle Mohammed effendi, le chef des nobles et le père de Mahmoud effendi.

Le père de Sayed Ahmed, Sayed Abd-el-Fattah, séjourna longtemps au Caire. Il occupa même des fonctions; puis il fit le voyage de Constantinople. Par la protection de certains hauts personnages, il fut nommé chef des nobles du Caire; mais

à son retour en Egypte, il ne put y exercer sa dignité, malgré le firman dont il était possesseur Il était tombé en disgrâce auprès de certains émirs, que le voyage qu'il avait entrepris secrètement et sans leur autorisation avait mécontentés. Cependant, on lui servit une pension prélevée sur les recettes affectées à la dignité de chef de la noblesse. Il était très beau, sa parole était très éloquente. Il épousa la fille de Sayed Makki el .Waréi. Il eut d'elle El Sayed Ahmed, qui fait l'objet de cette biographie. Celui-ci reçut une éducation soignée dans la maison de son père à l'Ezbékiah. Il avait de bonnes qualités; il soignait sa mise et sa table et vivait isolé des hommes. Il mourut cette année sans laisser de descendants. Que Dieu ait son âme en sa miséricorde!

Est décédé le cheikh bon et fortuné, Aly ibn Khalil, chef de la corporation des peseurs au Caire. Il excellait dans le calcul et dans la science du pesage.

Quand la question des poids et mesures fut soumise à mon père en l'an 1162, dans le but d'y apporter des rectifications, mon père composa son livre *El Ekd el Thamine*. Aly ibn Khalil vint lire ce livre chez mon père, qui lui en fit tout le commentaire et le lui expliqua. El cheikh Hassan ibn Rabi el Boulaqui assistait aussi aux leçons de mon père, ce qui fit que ces deux personnes se distinguèrent dans cette science et s'élevèrent beaucoup au-dessus des autres peseurs, leurs confrères.

Le défunt était un homme affable, d'une vieillesse respectable; il savait beaucoup d'anecdotes et les disait fort à propos. Il fit plusieurs fois le pèlerinage de la Mecque. Il parvint à une grande aisance, mais dans la suite, ses affaires allèrent très mal, la maladie le gagna et il dut garder la maison. Il mourut cette année. Il n'y eut plus d'hommes semblables à lui. Que Dieu lui fasse miséricorde!

Est décédé aussi le chérif noble, Sayed Moustapha, fils de Sayed Abd-el-Rahman el Eidarouss. Il est mort en pleine jeunesse. Les prières furent dites sur son corps à la mosquée El Azhar et il fut inhumé près de son père, au tombeau de El Atrice, en face de la mosquée de Sayeda Zenab. Il mourut le 24 Rabi-Awel de cette année. Que Dieu lui fasse miséricorde !

ANNÉE
MIL DEUX CENT.

Le premier jour de l'année fut un vendredi. Ce jour-là, le nouveau Pacha arriva à Embabah ; il se nommait Mohammed pacha Yakan. Il passa la nuit du vendredi à Embabah. Dans la matinée, les émirs se portèrent au-devant de lui pour lui souhaiter, comme d'habitude, la bienvenue. Ils lui firent passer le fleuve et l'amenèrent à Kasr-el-Aïni, où il demeura jusqu'au lundi 4 Moharram. Ce jour-là eut lieu le cortège. Il monta à la citadelle en passant par Saliba.

On considéra généralement son arrivée comme un bon augure.

Dans la journée de jeudi 12 Saffar arriva un avant-coureur de la caravane des pèlerins. Il annonça que cette année les pèlerins n'avaient point visité la ville de Médine comme l'année précédente, et cela à cause de la parcimonie de l'Emir El Hadj, qui n'avait point versé aux tribus arabes et à la ville de Médine les sommes qu'on leur payait annuellement. Ahmed pacha, l'Emir El Hadj de Syrie, avait engagé fortement son collègue d'Egypte à s'exécuter et à continuer sa marche. Il lui avait aussi donné des sommes d'argent, des rations et des munitions de toute sorte, mais l'Emir El Hadj égyptien avait prétendu que les émirs du Caire n'avaient pas acquitté les frais et les

taxes qu'il avait déboursés l'an passé et cette année. En conséquence, il avait persisté dans son refus.

Le Chérif Serour et les Chérifs de la Mecque vinrent le trouver et lui dirent : « Puisque les choses sont telles que vous le dites, nous dresserons un procès-verbal de la situation, et nous l'adresserons au Sultan, avec une pétition dans laquelle nous l'informerons que les émirs d'Egypte sont en retard; ces pièces seront aussi signés par vous et le Sultan décidera. » Il acquiesça à cette proposition, signa la pétition et s'en retourna en Egypte.

Les murmures et les protestations furent générales parmi les pèlerins parce qu'ils n'avaient pas visité la ville de Médine.

Ces nouvelles causèrent beaucoup de peine à la population du Caire, et Ibrahim bey se montra fort irrité contre l'émir El Hadj. Il jura de ne pas aller au-devant de lui lors de son retour.

Il envoya mander Mourad bey, qui était au palais d'Adlia, à qui il fit part de ces nouvelles et de sa résolution. Le soir, ils s'enfermèrent ensemble seuls pour causer secrètement. Le lendemain, le chawiche (courrier) vint les prévenir de l'arrivée des pèlerins. Il lui firent les cadeaux d'usage et le surlendemain tous les émirs sortirent du Caire avec leurs tentes.

Dans la journée du lundi, les pèlerins arrivèrent et entrèrent au Caire, l'émir El Hadj descendit à Djambalatia, à Bab el Nasr, sans s'arrêter d'abord à Hassoua comme c'était l'usage.

La journée du mardi, contrairement aux habitudes, il entra au Caire avec le convoi du Mahmal, et il consigna le tapis sacré au Pacha.

Dans la journée du mercredi, les émirs se réunirent dans la maison d'Ibrahim bey et firent appeler Moustapha bey, émir El Hadj. Mourad bey et Ibrahim bey se prirent de querelle avec lui sur ce qu'il avait fait. Ils lui reprochèrent d'avoir consenti à la pétition adressée au Sultan. Ils prétendirent même qu'il

avait reçu tout l'argent nécessaire et ils lui en demandèrent compte. Ils lui dirent : « Tu es cause que nous sommes un objet de scandale en Egypte, au Hedjaz, en Syrie et en Turquie et dans tous les pays. » La discussion se poursuivit ainsi jusque vers le coucher du soleil.

Puis Mourad bey emmena l'émir El Hadj avec lui dans sa maison, où il passa la nuit. Dans la matinée du lendemain, Ibrahim bey vint dans la maison de Mourad bey. Il emmena chez lui l'émir El Hadj. Il l'enferma dans un lieu isolé et le fit garder. Il ordonna aux comptables de dresser avec lui les comptes du pèlerinage. Il en résulta que l'émir devait cent trois mille talaris, indépendamment des impôts qu'il devait verser au trésor.

Dans la journée du vendredi, Ibrahim bey monta à la citadelle et prévint le Pacha de ce qui s'était passé. Il lui dit qu'il avait mis en prison l'émir El Hadj jusqu'à ce qu'il eût remboursé ce qu'il devait. Moustapha bey resta quelques jours en prison, après quoi il consentit à une transaction. Il s'en retourna dans sa maison entouré de toutes sortes d'égards.

Dans cette même journée du vendredi, après l'heure de la prière, les gens de la mosquée El Azhar se révoltèrent et fermèrent les portes de la mosquée, parce que leurs rations de pain ne leur étaient pas distribuées. Selim Aga vint à eux ; il s'engagea à leur payer toutes leurs rations le lendemain même. Ils s'apaisèrent alors et rouvrirent les portes de la mosquée.

Le lendemain, ils attendirent vainement l'exécution de la promesse de Selim Aga. Ils refermèrent encore les portes, montèrent sur les minarets et se mirent à pousser des cris.

Dans l'après-midi, Selim Aga arriva, et distribua aux étudiants quelques rations ; il continua à agir ainsi pendant quelques jours, puis il les suspendit de nouveau. Les étudiants refermèrent les portes, et ainsi pendant plusieurs jours.

Dans la nuit où les émirs allèrent au-devant des pèlerins, Moustapha bey el Eskandari et Ahmed bey el Kalardji montèrent à cheval et s'en allèrent vers la Haute-Egypte. Là, ils se joignirent à Othman bey el Charkaoui et à Lachine bey pour se partager le pays. Ils se rendirent coupables d'atrocités et d'actes tyranniques envers le peuple.

Vers la mi-Rabi el Awal, Mourad bey se prépara à faire un voyage dans la Basse-Egypte, dans le but d'arrêter Raslan et Nadjiar, les deux brigands de grand chemin. Il partit en effet, mais à la nouvelle de son départ les deux bandits prirent la fuite.

Cependant, il fit venir devant lui Ibn Habib, Ibn Hammad et Ibn Toda et les obligea à arrêter les deux brigands et à les lui amener. Ils cherchèrent à se faire décharger de cette mission ; mais il les emprisonna et ne les remit en liberté que moyennant une somme d'argent.

Il fit de même avec la famille de Kassir, qu'il força aussi à verser des gages, puis il se rendit à Tamlouha. Il ordonna aux habitants de ce village de lui livrer Raslan, les accusant de lui donner asile. Il mit tout au pillage et outragea les femmes et les enfants. Il ordonna la destruction et l'incendie du village et ne partit que lorsque le village eût été entièrement brûlé et détruit et l'emplacement rasé et ramené au même niveau que le reste de la campagne.

Pendant qu'il détruisait ainsi ce village, il avait couvert le pays d'émissaires chargés de lever des impôts qu'il avait établis d'une manière tout à fait arbitraire. Il était sans pitié ni miséricorde et ses gens prélevaient à qui mieux mieux toutes ces contributions iniques et exorbitantes. Les percepteurs, s'ils étaient payés intégralement, réclamaient encore aux contribuables le prix de leurs courses, et, s'ils n'étaient pas entièrement payés, ils employaient vis-à-vis des récalcitrants les arguments

les plus violents ; si ces arguments ne produisaient pas leur effet, ils faisaient piller le village et le brûlaient entièrement.

Mourad bey continua ainsi ses exploits jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Rosette. Là, il établit aussi sur les habitants de fortes contributions, ainsi que sur les négociants, principalement sur des marchands de riz. La plupart des habitants prirent la fuite et émigrèrent.

Il envoya dans la ville d'Alexandrie Aly Aga, ancien kat-khoda des chawiches. Il imposa à la ville une contribution de cinq mille talaris pour frais de route et réclama en outre aux Alexandrins une somme de cent mille talaris. Il ordonna la destruction des églises. A l'arrivée de Aly Aga à Alexandrie, les négociants de cette ville, ainsi que la majeure partie des chrétiens, se réfugièrent à bord des navires. Il ne trouva là que le consul de Russie ; celui-ci offrit de payer la somme réclamée, mais seulement en vertu d'un firman du Pacha, afin de pouvoir ensuite, disait le consul, régler ses comptes avec le sultan.

Aly Aga renonça alors à ses levées d'argent ; toutefois on transigea avec lui pour l'indemniser de ses frais de route et il s'en retourna.

De son côté, Mourad bey quitta Rosette. Arrivé à Djamighoun, il détruisit complètement ce village et détruisit également Kafr Dessouk. Il ne passa et ne séjourna dans les provinces et les villes que pour les piller, les ruiner et dévaster complètement les récoltes. Cette œuvre de destruction dura ainsi jusqu'au premier Djamad el Awal.

A cette date, on annonça l'arrivée de Mourad bey à Zankaloune, mais il tourna bride et il se dirigea du côté de l'est.

Dans les provinces de l'est, il renouvela les mêmes exploits que dans les provinces de Menoufiah et de Gharbiah. Quant aux sandjaks qu'il avait laissés au Caire, ils n'avaient d'autre règle que la confiscation à leur profit des biens des particuliers, surtout Hussein bey, qu'on surnomma *El Cheft*, autrement dit

« le Juif ». Il détruisait les maisons et pillait sans aucun scrupule. Il arriva même que dans l'après-midi du jeudi 15 Rabi Awal, ce même Hussein bey s'en alla à la tête de ses gens dans le quartier Husseiniah. Il entra de force dans la maison d'une personne nommée Ahmed Salem el Djazzar. C'était le cheikh des darwiches bayoumites. Il mit cette maison au pillage et prit jusqu'aux meubles et aux bijoux des femmes, puis il s'en retourna paisiblement chez lui pendant que le public le regardait faire.

Ce jour-là aussi, Hussein bey fit mander auprès de lui le négociant Mahmoud ibn Hassan Mehrem. Celui-ci fit bon accueil aux envoyés de l'émir, leur donna de l'argent afin qu'on le laissât en paix, puis il alla chez Ibrahim bey pour implorer sa protection. Ibrahim bey envoya son Katkhoda et le katkhoda des chawiches auprès de Hussein bey pour lui demander de cesser ses vexations contre le négociant Mahmoud ibn Hassan Mehrem. Hussein bey, grâce à cette intervention, ne réclama plus rien à ce négociant, mais celui-ci, tout heureux d'être ainsi épargné, fit encore un présent à Hussein bey.

Le lendemain vendredi, un grand rassemblement, composé des gens du quartier El Husseiniah, se porta vers la mosquée El Azhar. Une autre foule, composée des gens du peuple, vint se joindre à la première. Tous portaient des drapeaux, des tambours, des nabouts, des dagues, etc. Ces gens allèrent trouver le cheikh El Dardir et lui demandèrent de se mettre à leur tête pour venger le pillage commis la veille par Hussein bey, ainsi que d'autres exactions.

Le cheikh El Dardir fit bon accueil à la foule, l'encouragea dans ses projets et lui dit : « Nous irons piller leurs maisons comme ils ont pillé les nôtres, et, s'ils sont les plus forts, nous mourrons martyrs, ou bien Dieu nous donnera la victoire. » La foule était ainsi très surexcitée. Après le coucher du soleil,

Soliman Aga Moustahfezan et Mohammed Katkhoda Arnaout El Djelfi, katkhoda d'Ibrahim bey, vinrent s'asseoir à Ghourieh et se rendirent ensuite chez le cheikh El Dardir pour négocier avec lui, car on craignait que l'émeute ne prît de l'extension. Ils lui dirent : « Dressez-nous un état des objets pillés et nous nous engageons à vous les apporter. » On se mit d'accord sur ce point et on se sépara.

Le lendemain, le cheikh El Dardir alla trouver Ibrahim bey ; celui-ci envoya chercher Hussein bey, qui comparut devant le conseil. Interrogé par Ibrahim bey sur le pillage dont il était l'auteur, il dit : « Nous sommes tous des pillards, toi, tu pilles, Mourad bey pille et moi j'ai pillé comme vous. » Sur cette réponse, le conseil se leva et l'affaire fut abandonnée.

Quelques jours après, un bateau arriva de la Haute-Egypte, chargé de fruits, de beurre et d'autres produits. L'aga Soliman bey envoya faire main basse sur tout le chargement, en prétendant que les bédouins de la tribu de Wafi lui devaient des arriérés. Et cependant ce chargement n'appartenait point à cette tribu, mais bien à quelques étudiants d'El Azhar qui avaient fait venir ces marchandises pour en faire le commerce.

Les étudiants Saïdiens de la mosquée El Azhar se soulevèrent et empêchèrent les cours de la mosquée ; alors le cheikh El Dardir, le cheikh El Aroussi, le cheikh Mohammed El Mousseilhi et d'autres se rendirent dans la maison d'Ibrahim bey, et, en présence de Soliman bey lui-même, se plaignirent vivement de ses agissements. Soliman bey prétendit que les marchandises appartenaient aux bédouins Wafi et qu'il les avait prises en compensation de ce qui lui était dû ; mais les cheikhs lui répondirent : « Ces biens ne sont pas aux Wafi, mais à de pauvres gens ; si vous avez quelque chose à réclamer à la tribu de Wafi, adressez-vous à elle. » Alors Soliman bey rendit une partie de ce qu'il avait pris, mais les pauvres étudiants perdirent le reste.

Le vendredi 10 Djamad el Awal, Mourad bey rentra au Caire. Il arrivait des provinces de l'est. Il ramenait avec lui une quantité innombrable de chameaux, de vaches, de buffles, de moutons et de denrées qu'il avait pillées.

Dans la même journée, Ayoub bey partit pour la Haute-Egypte dans le but de traiter une réconciliation avec les émirs mécontents, Moustapha bey, Ahmed bey el Kelardji, Othman bey el Charkaoui et Lachine bey, car ces émirs avaient commis dans tous les pays de grandes tyrannies et de grandes exactions.

A la mi-Djamad el Thani, Othman bey el Charkaoui arriva de la Haute-Egypte. Le même jour, Mourad bey fit don à ses Kachefs d'un impôt à prélever dans les villages de la province de Menoufiah : chacun de ces villages devait verser cent cinquante talaris.

Dans la même journée, les pèlerins affluèrent comme d'habitude vers Tantah pour célébrer la fête de Sidi Ahmed el Badaoui. Cette fête est connue sous le nom de Chourounbabliah. A cette occasion, les Kachefs de la province de Gharbiah et de celle de Menoufiah se rendirent à Tantah selon l'usage. Le Kachef de la Gharbiah était alors un des suivants d'Ibrahim bey el Wali. Ce Kachef commit beaucoup d'avanies, chaque chameau vendu était imposé d'un demi-talari de France. Les préposés des Kachefs commirent des abus et prirent même de force les chameaux de quelques émirs; cela se passait dans les derniers jours de la foire. Les chérifs, ainsi lésés dans leurs intérêts, allèrent porter plainte au cheikh El Dardir, qui se trouvait en ce moment à Tantah pour faire ses dévotions au cheikh El Badaoui. Le cheikh ordonna à certains de ces gens de se rendre auprès des Kachefs, mais aucun d'eux n'osa le faire. Il y alla alors lui-même suivi d'une grande foule; à son arrivée près de

la tente du Katkhoda des Kachefs et le fit appeler auprès de lui. Celui-ci vint en effet. Le Cheikh était alors monté sur son mulet. Il lui fit des remontrances très fortes et lui dit: « Vous êtes des gens qui ne craignez pas Dieu ».

Pendant ce temps, un homme sortit de la foule et frappa le Katkhoda de son nabbout. Les gens du Katkhoda, voyant que leur maître avait été ainsi frappé, se ruèrent aussi sur la foule et maltraitèrent toutes les personnes qu'ils purent atteindre. Ils se saisirent même de la personne du cheikh Ahmed el Safi, serviteur du cheikh El Dardir, et ils lui administrèrent plusieurs coups de nabbout; l'effervescence était grande et la bataille devint générale. Le pillage commença dans les tentes, dans les boutiques et dans la ville. Le cheikh s'empressa de regagner sa maison. La calme se rétablit ensuite.

Le kachef de la Menoufiah, qui était un des suivants d'Ibrahim bey, vint dans la province de Gharbiah. Il amena avec lui le kachef de cette province dans la maison du cheikh El Dardir. Les deux kachefs firent des excuses au cheikh et se réconcilièrent avec lui. Ils firent circuler des crieurs dans la ville pour annoncer que l'ordre était rétabli. De cette manière et sur ces événements se termina la foire, et chacun retourna dans sa ville ou dans son village. Le cheikh El Dardir, lui aussi, revint au Caire.

Ibrahim bey el Wali, Ibrahim bey el Kébir et le katkhoda des chawiches vinrent dans la maison du cheikh El Dardir au Caire pour lui exprimer leurs regrets à propos des événements de Tantah.

Le jeudi 17 de ce mois, Hussein bey el Cheft, accompagné d'une femme, monta à cheval et se dirigea vers une petite maison de la rue Matteine. Il y pénétra, et, dans une des pièces de la maison, fit un trou dans le mur. Il en retira une jarre remplie d'or dont il s'empara.

Cette petite maison appartenait à un marchand d'huile et de beurre qui avait réuni ses économies, les avait mises dans cette jarre et avait pratiqué un trou dans le mur pour les y enfermer. Il avait ensuite badigeonné le mur. La femme qui avait accompagné Hussein bey n'était encore qu'une petite fille à l'époque où cet homme avait caché son trésor. Mais depuis, le propriétaire était mort, la maison avait été vendue et l'acquéreur avait constitué la maison en Wakf. Les années se succédèrent et la maison entra dans les Wakfs de la mosquée Husseini. Elle fut habitée par plusieurs locataires successifs et il y avait déjà près de quarante ans que la jarre avait été enfermée dans le mur par l'ancien propriétaire. La petite fille, aujourd'hui une femme, qui avait été témoin de l'opération, était souvent hantée par l'idée de cette cachette ; mais elle ne pouvait d'elle-même entrer dans cette maison. Elle devint pauvre et indigente, alors elle se rendit auprès de la femme de Hussein bey el Cheft et lui fit connaître son secret. La femme en parla à Hussein bey, qui objecta que les locataires pouvaient avoir pris le trésor. Mais la pauvre femme lui dit : « Il n'y a que moi qui connaisse ce secret ».

Hussein bey envoya mander auprès de lui le locataire actuel de la maison et lui dit : « Reste-demain chez toi, dans ta maison, attends-moi et ne crains rien. » Le locataire fit ce que le Sandjak lui avait dit, ce dernier se rendit chez lui accompagné de la femme. Elle indiqua l'emplacement du trésor et on en sortit la jarre remplie d'or. Hussein bey fit un cadeau au locataire, qui demeura stupéfait.

Avant cela, Hussein bey s'était rendu aussi, pendant la nuit, dans la maison du cheikh Abd-el-Baki Abou Alitta. Il y avait pris une caisse que cet homme avait en dépôt chez lui pour le compte du bédouin Nasre ibn Chedid, un des chefs de la tribu Houetam. On a dit que cette caisse contenait beaucoup de richesses et de lingots d'or pur.

Il entra encore de force dans une maison située près de la mosquée Husseini, et cela au milieu de la journée, en pleine saison chaude. Cette maison était fermée et le maître était absent, mais il en força la porte et y pénétra. Il prit dans cette maison dix sacs remplis d'or et il sortit en refermant la porte.

Il monta à cheval ainsi que ses mamlouks. Chacun d'eux portait les sacs posés sur la selle des chevaux. Hussein bey avait lui-même un sac devant lui. Tout cela se passait au grand jour et au su de tout le monde.

Dans ce même mois, les voleurs percèrent le mur du comptoir d'un négociant dans l'okelle Messaïra, à Bab el Charia. Derrière ce comptoir se trouvait un café en ruines. C'est par là que les voleurs avaient pu percer le mur du comptoir. Ils volèrent une caisse contenant douze mille bondoki, ce qui faisait à cette époque à peu près trente mille talaris. Il y avait aussi dans cette caisse d'autres monnaies en or, des étoffes en soie, des voiles pour les femmes, fabriqués à Mehalla, avec la soie la plus pure. Quelques jours après ce vol, on se saisit de deux individus sur qui pesaient les soupçons, l'un pâtissier et l'autre marchand de cornichons. Ces arrestations furent opérées sur les indications des gardiens de nuit, qui avaient été eux-mêmes emprisonnés et punis. On fit rendre à ces deux individus une partie des objets volés et on continua à les garder en prison.

Dans la journée du 20 de ce mois, Ayoub bey, Lachine bey et Ahmed bey rentrèrent au Caire venant de la Haute-Egypte. Il regagnèrent leurs maisons ayant avec eux tout le butin qu'ils avaient fait, y compris du bétail. Moustapha bey seul n'était pas rentré.

Le mardi 27 du mois, un grand vent du sud souffla au Caire, apportant du sable et de la poussière. L'horizon en était obscurci.

De grands nuages noirs couvraient le ciel. Ce vent dura depuis midi jusqu'au coucher du soleil.

Le jeudi 29 du mois, Moustapha bey rentra au Caire, venant aussi de la Haute-Egypte.

Le premier jour du mois de Radjab, Mourad bey résolut de se rendre à l'embouchure du canal de Menouf, connu sous le nom de Pharaonia. Il voulait faire combler l'entrée de ce canal, qui, depuis deux ans, absorbait une grande partie de l'eau qui devait alimenter la branche orientale du Nil, ce qui portait préjudice aux cultures de riz.

Dans ce même mois, on apprit d'Alexandrie qu'un navire était venu dans cette ville, puis un autre, sur lequel se trouvait Ahmed pacha, Waly de Djedda, puis enfin un troisième navire chargé de blé, que l'on débarqua dans la ville pour faire des biscuits. On fit au Caire beaucoup de conjectures sur ces événements.

Le 10 de ce mois, un officier tartare de l'armée des Turcs et un officier de marine apportèrent de la part de la Sublime-Porte des écrits qui furent lus au divan du jeudi 12 du mois. Dans ces écrits, la Porte réclamait l'arriéré dû au trésor turc et l'expédition, aux Villes-Saintes, des sommes d'argent et des denrées affectées à ces villes. Ces écrits renfermaient également des reproches sur ce que les pèlerins n'avaient pu visiter la ville de Médine. Enfin la Porte engageait fortement les gouverneurs de l'Egypte à s'acquitter de ce qu'ils devaient dans un délai de trente jours. Elle leur adressait même des menaces pour le cas où ses avis seraient méconnus. Ces écrits furent le sujet de toutes les conversations et de mille conjectures.

La nouvelle circula encore de l'arrivée d'autres navires dans le port d'Alexandrie. On ajoutait que le capitan Hassan pacha, à la tête de troupes nombreuses, arrivait aussi en personne pour diriger les opérations.

Dans le même mois arriva au Caire le comptable en chef du divan d'Alexandrie. Le bruit courut qu'il s'était enfui d'Alexandrie pendant la nuit. Ibrahim bey envoya des délégués à Mourad bey pour l'engager à rentrer au Caire.

Il lui délégua au canal Pharaonia, Aly Aga, katkhoda des chawiches, ainsi que El Moallem Ibrahim el Djohari, Soliman Aga el Hanafi, Hassan Katkhoda el Garban, Hassan effendi Chakboun, secrétaire du divan. Mourad bey revint avec eux au Caire dans la journée du mardi. La digue qu'il avait commencé à construire pour boucher le canal n'était pas encore achevée et cependant on avait coulé des barques en grand nombre, et des poutres et du fer avait été réquisitionnés sans que le prix en eût été payé. Chaque village avait été imposé, des contributions de toutes sortes avaient été levées pour cet ouvrage, mais la majeure partie de l'argent avait été dépensée sans aucun profit.

A l'arrivée de Mourad bey, les émirs tinrent conseil au Caire dans la maison d'Ibrahim bey. Ils délibérèrent sur la manière dont il fallait donner suite aux ordres reçus de Constantinople.

Sur ces entrefaites, les vivres devinrent rares et renchérirent; la vente du pain avait cessé dans les marchés, les boulangers suspendirent leur travail. Selim Aga fit alors le tour de la ville, força les magasins de céréales et battit les propriétaires et les marchands de blé. Il leur enjoignit de ne pas vendre à des prix trop élevés. Alors le blé et le pain reparurent sur les marchés et tout s'apaisa.

Dans ce même mois de Radjab, de nombreux incendies se déclarèrent au Caire ; il y en eut jusqu'à deux dans une seule et même nuit, l'un à l'Esbekiah et l'autre à Fanadkiah. Dans ce dernier incendie, le feu avait pris dans le magasin d'un marchand de malles. Ce magasin était alors rempli de bois et de malles peintes. Il était situé près du khan El Djallabas; le feu consuma le bois, éclata subitement, et atteignit les fenêtres des maisons ; c'était pendant la nuit ; les pauvres habitants de ces maisons étaient très émus et très surexcités. On s'empressa de circonscrire le feu et d'y jeter de l'eau ; le Wali fit venir des démolisseurs et on travailla jusqu'à ce que le feu fût éteint.

Dans le même mois, un fait curieux se produisit : une femme se passionna pour un homme qui avait des extases. Cet homme était le cheikh Aly el Bakri, très connu du public, qui avait foi en lui. Il était de grande taille et se rasait la barbe. Il parcourait les rues, corps et pieds nus, quelquefois il portait une chemise et un bonnet. Cette femme marchait derrière lui, partout où il allait et pénétrait avec lui dans les maisons; elle montait dans les appartements privés des femmes qui avaient en elle une foi semblable à celle que l'on professait pour le cheikh.

Le bruit courut que le cheikh lui avait communiqué de ses extases et qu'elle-même était une sainte. On disait qu'elle avait atteint un degré très élevé dans les extases. Elle enleva alors son voile, se découvrit le visage, mit des habillements d'hommes et suivit le cheikh partout où il se rendait. Les petits enfants et la populace les suivaient et leur faisaient cortège chaque fois qu'ils apparaissaient.

Il y eut des gens qui prirent exemple sur ce couple, qui enlevèrent leurs habits et se mirent à marcher en dansant.

On a dit que quelques reproches avaient été adressés au

cheikh et à cette femme sur leurs agissements, mais que les auteurs de ces reproches avaient été gagnés et convertis par le cheikh ou bien qu'il avait suffi de les toucher de la main pour en faire immédiatement des saints.

Les choses prenaient une grande extension et la foule des enfants et du bas peuple qui suivaient le cheikh et cette femme augmentait tous les jours. Ils enlevaient dans les magasins tous les objets qu'ils pouvaient prendre, et leur passage était signalé par un grand vacarme. Si le cheikh prenait place quelque part, tout le monde s'arrêtait ; le rassemblement grossissait, car chacun voulait le voir. Alors la femme montait sur une estrade ou se mettait debout dans une boutique, et adressait à la foule des paroles obscènes, tantôt en arabe, tantôt en turc. Les gens écoutaient, venaient lui baiser la main et lui demander sa bénédiction. Quelques-uns se mettaient à rire, d'autres disaient : « Allah ! Allah ! » D'autres demandaient que l'on fît silence ; d'autres disaient : « Il faut les respecter. » Le cheikh passait ainsi très souvent escorté par cette cohue. Il advint qu'un jour il entra dans le passage de la maison du Cadi située à Bein el Kassrein. Dans ce passage se trouvait la maison d'un militaire nommé Djaffar Kachef. Celui-ci se saisit du cheikh, le fit entrer dans sa maison et avec lui la femme et les autres extatiques. Il fit asseoir le cheikh, il lui apporta à manger et éloigna de lui la foule. Il fit ensuite incarcérer la femme et ceux qui la suivaient ; quant au cheikh, il le remit en liberté, puis il fit sortir de prison la femme et ses suivants, les frappa et leur fit des remontrances sur leur conduite, puis il envoya la femme à l'hôpital des fous et l'y enferma. Il donna la liberté aux autres personnes, mais non sans leur avoir fait promettre de ne plus se livrer à de pareils désordres. Tous remirent leurs habits et ainsi cessa tout ce vacarme.

Le lendemain, cet événement défrayait toutes les conver-

sations. La femme resta néanmoins à l'hôpital des fous et elle n'en sortit qu'à la faveur des événements qui survinrent plus tard. Elle devint une *cheikha* (sainte). Elle inspirait une grande foi à beaucoup de gens et principalement aux femmes. On venait en foule pour lui faire des dévotions et elle fut le sujet de foires et d'autres cérémonies de ce genre.

Dans le même mois, la nouvelle arriva de Syrie que le pays était en proie à la peste, à la famine et à la cherté des vivres.

Le mardi 2 du mois de Chaban, Selim Aga se rendit dans l'après-midi à la mosquée du Sultan Hassan ibn Kallaoune, à Souk el Selah. Il était suivi d'ouvriers qu'il avait réquisitionnés pour ouvrir la porte de cette mosquée, qui était condamnée. Il s'agit de la grande porte qui donnait sur Souk el Selah. Les boutiques qui s'étaient élevées au-dessous de cette porte furent démolies, ainsi que le mur qui la condamnait. Cette porte était restée fermée depuis cinquante et un ans. La fermeture avait été causée par la bagarre de 1149, dans laquelle furent massacrés onze émirs dans la maison du Defterdar. Cet événement a déjà été raconté en ses lieu et place. Actuellement, la réouverture eut lieu après une délibération entre l'aga et les gens du quartier. Cette réouverture était urgente, car les fidèles, pour arriver à la mosquée, devaient passer par la porte de Roumeila. Cela nécessitait un grand détour et entraînait beaucoup d'absences, lors de la réunion des fidèles à l'heure de la prière. D'ailleurs, les raisons pour lesquelles on avait fermé la porte n'existaient plus, on les avait même complètement oubliées. Soliman Aga demanda à Ibrahim bey et à Mourad bey la permission de rouvrir la porte, et cette permission lui fut accordée. Il fit même construire une porte en fer, des escaliers pour y arriver, et des bancs en pierre dont il surveilla lui-même l'exécution.

Le vendredi 5 du mois, mourut Moustapha bey el Mouradi El Madjnoun.

Le 20 Chaban, le bruit se répandit de plus en plus de l'arrivée de navires de guerre et de troupes ottomanes dans le port d'Alexandrie.

Le samedi 5 du mois de Ramadan, un officier arriva de Turquie. Il était porteur d'ordres très pressants enjoignant aux émirs de faire droit aux réclamations dont nous avons parlé plus haut.

Les émirs montèrent pendant la nuit à la citadelle et conférèrent avec le Pacha. Mourad bey finit par dire au Pacha : « Nous ne vous devons que des comptes, donnez-nous un délai jusqu'à la fin du mois de Ramadan ; à cette date, nous établirons nos comptes et si nous devons quelques chose, nous payerons. » D'autre part Mourad bey envoya dire aux officiers et aux troupes qui étaient arrivés d'Alexandrie de s'en retourner comme ils étaient venus; qu'autrement, on ne préparerait point de tapis, on n'enverrait aucun argent et on ne payerait absolument rien. C'était là son dernier mot.

Pendant qu'il parlait, Ibrahim bey s'interposait entre Mourad bey et les agents de la Sublime-Porte et cherchait à apaiser ces derniers par ses bonnes manières. Puis on se mit d'accord pour rédiger une adresse signée des odjaks et des cheikhs, dans laquelle on dirait que l'on s'était repenti, que l'on ne commettrait plus ni actes tyranniques, ni abus, ni excès, que l'on s'acquitterait de toutes les obligations aux échéances fixées. Les émirs décidèrent aussi entre eux de payer de leurs deniers une somme de 350 bourses d'argent au capitan pacha, au pacha de Djedda et au grand vizir. Puis la séance fut levée et chacun regagna son domicile.

Dans la nuit du lundi, Ibrahim bey réunit les cheikhs et leur

fit part de l'accord qui avait été conclu. Alors on procéda à la rédaction de l'adresse destinée à la Sublime-Porte. On écrivit aussi au capitan pacha pour lui demander de se tenir tranquille jusqu'à la reception de la réponse de la Sublime-Porte. Une demande analogue fut envoyée au pacha de Djedda qui était à Alexandrie.

Dans la matinée de ce jour arriva une lettre de Ahmed Pacha El Djiazzar, annonçant que la Turquie préparait une expédition. Il conseillait la prudence. Il annonçait aussi l'arrivée de nouveaux navires à Alexandrie et à Damiette. Cette lettre causa une vive surexcitation.

Dans la même journée, Soliman Aga Moustahfezan parcourut toutes les rues. Il informa les Grecs et les Turcs qu'ils devaient quitter l'Egypte et se rendre dans leur pays. Tous ceux qui, après trois jours, seraient encore en Egypte, devaient être mis à mort.

Dans cette même journée, Ibrahim bey et Mourad bey convinrent d'envoyer Lachine bey et Moustapha bey Salehdar à Rosette pour surveiller les Turcs et garder le pays; ils devaient se concerter avec les bédouins de la tribu de Hanadi et décider Ahmed pacha, le Wali de Djedda, à venir au Caire, pour de là se rendre à son poste. Les deux émirs partirent dans la nuit du jeudi 1er Ramadan.

Cette même nuit, Ibrahim bey se rendit chez Mourad bey et passa une heure avec lui, puis tous deux montèrent à cheval et se rendirent à la citadelle. Les cheikhs vinrent aussi à la citadelle, sur l'invitation qui leur en fut faite par les émirs. C'étaient le cheikh El Bakri, le cheikh El Sadat, le cheikh El Aroussi, le cheikh El Dardir et le cheikh El Hariri. Ils virent le Pacha et lui soumirent plusieurs projets de l'adresse qu'on avait con-

venu d'envoyer à la Porte. Ces adresses avaient été rédigées en grande partie par le cheikh Moustapha el Saoui et d'autres cheikhs. Mais ce fut la rédaction de Saoui qui fut adoptée.

Dans cette nuit, Mourad bey se montra très humble et très soumis envers le Pacha, il lui baisa le pan de l'habit et les genoux. Il l'implorait en ces termes : « Nous nous plaçons sous votre égide pour éloigner de nous ces événements, nous tiendrons nos engagements, nous travaillerons à l'organisation du pays et nous ne nous écarterons point des règles autrefois établies. » Le Pacha dit : « Et quelles sont les garanties que vous offrez de la sincérité de vos paroles ? » Mourad bey reprit : « Je garantis tout, les cheikhs et les vieillards répondent de ma sincérité. »

Dans la nuit du dimanche 13 du mois, on apprit l'arrivée à Alexandrie du capitan Hassan pacha. Il était arrivé dans l'après-midi du jeudi 10 du mois et commandait plusieurs navires. Cette nouvelle augmenta l'inquiétude et le trouble des esprits.

On s'empressa de signer les adresses qu'on envoya par le salehdar du Pacha, l'officier tartare et un autre officier. On donna à chacun des messagers une somme de mille talaris et ils partirent le jour même.

Dans le même jour, arriva la nouvelle que les cheikhs des tribus de Hanadi et de Behera s'étaient rendus à Alexandrie, qu'ils avaient eu une entrevue avec Ahmed pacha el Djeddaoui, qui les avait revêtus de fourrures et leur avait remis des sommes d'argent. Il en fut de même pour les habitants de Damanhour.

Le même jour, arrivèrent de grandes aumônes envoyées par le roi des Moghrabins, elles furent distrtbuées aux pauvres de

la mosquée El Azhar, aux serviteurs des tombeaux des saints, aux cheikhs Mouftis, au cheikh El Bakri, au cheikh El Sadat et au descendants d'Omar. Cette distribution se fit d'après des listes dressées d'avance et sous la surveillance du Pacha.

Dans la journée du mardi arriva au Caire Moustapha Chorbadji, ancien chef des gardes de Mourad bey, actuellement chef des troupes de Rosette. Voici ce qui l'amenait au Caire. Un capitaine de vaisseau, à la tête d'un grand nombre de troupes, était venu à Rosette. Il était allé à la maison de Moustapha Chorbadji et lui avait remis un écrit de Hassan pacha adressé aux émirs du Caire, en lui donnant l'ordre de porter cet écrit à ses destinataires. Moustapha Chorbadji vint en effet dans la capitale et remit la lettre du capitan. Ce message avait pour but de rassurer les esprits.

Dans le même mois, les émirs convinrent d'envoyer une députation des ulémas et des odjaks à Hassan pacha.

On désigna à cet effet le cheikh Ahmed el Aroussi, le cheikh Mohammed el Émir, le cheikh Mohammed el Hariri. De la part des odjaks, on désigna Ismaïl effendi el Khalouati, Ibrahim Aga el Wardani. Avec eux, partit aussi Soliman bey el Chabouri. Cette députation emportait cent sacs de café, cent cantars de sucre, dix paquets d'étoffes des Indes, de l'ambre, etc.

La députation partit le vendredi 28 Ramadan. Les envoyés devaient avoir une entrevue avec Hassan pacha, lui demander quelles étaient ses intentions et son but, l'assurer de l'entière soumission des émirs, de leur parfaite obéissance, de leur résolution formelle de ne jamais retomber dans les errements du passé. Les délégués devaient aussi représenter à Hassan pacha la situation du peuple et lui montrer les désastres qu'une révolution pourraît entraîner.

Le samedi arriva au Caire un officier de Hassan pacha. Il se rendit auprès d'Ibrahim bey, avec quiil prit, au coucher du soleil, le repas de Ramadan ; il le revêtit d'une pelisse d'hermine et lui remit des lettres. Cet officier était accompagné de Mohamed effendi Hafez, agent d'Ibrahim bey, qui avait été envoyé au-devant de lui par les émirs. Le messager de Hassan pacha, après avoir passé une partie de la nuit chez Ibrahim, se rendit au domicile qui avait été désigné pour son habitation; ensuite Aly aga, katkhoda des chawiches, accompagna Ibrahim bey chez le Pacha à 6 heures de la nuit, puis ils revinrent le lendemain matin. Le messager s'en retourna et avec lui Mohammed effendi Hafez.

Cet envoyé de Hassan pacha avait eu pour mission de ramener avec lui Ibrahim bey, Émir el Hadj, mais celui-ci refusa de partir. Le messager dit à Ibrahim bey : « Son Excellence le Pacha a appris que vous vous prépariez à la guerre, que vous aviez fait monter des canons et fait d'autres préparatifs, mais moi je n'ai rien vu de tout cela. » Ibrahim bey lui répondit : « A Dieu ne plaise que nous fassions la guerre aux hommes de notre sultan ou que nous lui soyons rebelles. Une pareille conduite serait inconvenante. » L'envoyé reprit : « Vous avez envoyé dire au Pacha que vous vous étiez repentis de vos actions passées, mais en même temps vous avez envoyé quelques-uns de vos émirs dans l'intérieur du pays pour piller les villages et réclamer des contributions exorbitantes ; parmi ces contributions, vous réclamez des ardebs de café, alors que vous savez que le café ne vient qu'au pays de Yemen. » Ibrahim bey protesta en ces termes : « Ces rapports sont l'œuvre des intrigants. »

Cependant Lachine bey et Moustapha bey, lorsqu'ils partirent pour Rosette deux jours après la déclaration de repentir, commirent de grands abus lors de leur passage dans les provinces. Ils réclamèrent des contributions et brûlèrent le

village de *Werdan*. Cette conduite exaspéra les habitants du pays, qui se rendirent au camp de Hassan pacha et se plaignirent des exactions dont ils étaient victimes. Le Pacha les apaisa et leur donna un firman les exonérant de l'impôt pour deux ans. C'est à cette occasion qu'il envoya un officier faire des remontrances aux émirs, Mais ces remontrances n'eurent aucun effet.

Dans cette même nuit, Selim aga se rendit dans la rue Bab el Charia. Il arrêta El Hafez Eshak et le conduisit à Boulaq comme le dernier des criminels, mais Moustapha bey el Eskandarani vint au secours du prisonnier et lui fit rendre la liberté.

Dans la journée du lundi, on apprit que le mercredi 16 du mois, Hassan pacha était arrivé à Rosette. Il avait adressé aux cheikhs et aux notables des tribus divers firmans rédigés en arabe. Il n'avait exigé qu'une somme de trente paras, pour les frais de route des porteurs de ces firmans. Mais cette modération n'était qu'une ruse pour se concilier les sympathies. De même le bruit avait couru que le Pacha n'imposerait chaque feddan de terre que de sept paras et demi, ce qui avait mis la joie au cœur de tous, et surtout des fellahs. Enfin, ce qui acheva de gagner tout le monde, ce fut la nouvelle que toute tyrannie allait cesser et qu'on allait appliquer en Egypte les réformes du sultan Soliman. Le peuple se laissa tromper par ces déclarations mensongères. Il abandonna les émirs et souhaita la fin de leur domination.

Je donne ici une copie d'un des firmans de Hassan pacha. Ce firman était adressé aux bédouins de la tribu de Habib :

Ce noble firman, dont les prescriptions doivent être suivies et respectées, a été rendu par Son Excellence le Grand Vizir, le conseil respecté et tout puissant, qui donne la victoire sur les tyrans à toute victime de

l'iniquité ; Monseigneur Hassan pacha Ghazi, commandant de toute la marine victorieuse de la Sublime-Porte; que Dieu affermisse sa gracieuse seigneurerie et l'élève encore dans ses hautes et sublimes fonctions!

Aux cheikhs des Arabes Welad Habib, au village de Dedjoua, que Dieu les protège!

Nous vous faisons connaître que Sa Hautesse, Monseigneur le Sultan, que Dieu le rende victorieux! a appris de quelle tyrannie et de combien d'iniquités a souffert le peuple d'Egypte. Il sait que les auteurs de toutes les exactions sont les deux traîtres à la religion, Ibrahim bey et Mourad bey, ainsi que les gens de leur suite.

Nous avons été désignés par un Hatti-Chérif de Sa Hautesse, Monseigneur le Sultan, que Dieu l'affermisse et le conserve ! pour venir, avec les troupes victorieuses de la marine, faire cesser la tyranie et en tirer vengeance. Des troupes de terre, également victorieuses, ont été aussi envoyées dans le même but. Elles ont à leur tête un commandant spécial désigné par Sa Hautesse, Monseigneur le Sultan, que Dieu le rende victorieux !

Nous sommes entrés à Alexandrie, puis à Rosette, le 16 du mois de Ramadan.

Nous.vous adressons ce firman pour vous inviter à venir nous voir; vous retournerez ensuite dans vos foyers, satisfaits et contents, si telle est la volonté de Dieu.

Lorsque vous aurez reçu ce firman, vous le prendrez en considération et vous vous conformerez à ce qu'il vous prescrit.

Nous vous avertissons que vous auriez tout à craindre s'il vous arrivait d'y contrevenir.

Voilà ce que nous avions à vous dire.

Tous ces événements avaient inquiété et troublé considérablement les émirs. Cette nuit même, ils se réunirent dans la maison d'Ibrahim bey et tinrent conseil, car ils avaient reconnu que l'affaire devenait des plus sérieuses. Ils résolurent de tenir tête aux troupes ottomanes. Ils décidèrent qu'on organiserait une expédition et que les troupes, sous le commandement de Mourad bey, iraient à *Foua* et couperaient les communications. Cependant, ils écrivirent à Hassan pacha pour lui dire qu'ils consentaient à établir les comptes et à payer l'arriéré; mais que tout d'abord, il devait s'en retourner là d'où il était venu, sinon, qu'on lui ferait la guerre. Les émirs terminèrent en disant que c'était là leur dernier mot.

Dans les journées du mardi et du mercredi, les émirs réquisitionnèrent les barques pour le transport des munitions et des biscuits.

Ils enlevèrent leurs effets et tous leurs meubles de leurs grandes maisons et ils les transportèrent dans de petites maisons qu'ils possedaient près des mosquées d'El Husseini, de Chanaouani et de El Azhar. Ils interdirent les illuminations et firent cesser les réjouissances traditionnelles du peuple à l'occasion des nuits de Ramadan. L'inquiétude et la surexcitation étaient à leur comble, les émirs étaient consternés. Toutefois, le prix des blés avait baissé, parce que les émirs avaient mis en vente les grandes quantités de cette céréale qu'ils détenaient en magasin. Et voilà comment le malheur des uns profite aux autres.

Dans la journée du jeudi, 24 du mois, Mourad bey et les autres émirs qui devaient l'accompagner dans son expédition se rendirent au port de Boulaq, traversèrent le Nil le soir même, et dressèrent leurs tentes à Embabah. Les émirs désignés pour partir avec Mourad bey étaient Moustapha bey Daoudia surnommé el Eskandarani, Mohamed bey el Alfi, Hussein bey el Cheft, Yehia bey, Soliman bey el Aga, Othman bey el Charkaoui et Othman bey el Achkar. Le même soir, Ibrahim bey alla à Embabah faire ses adieux à chacun des émirs, puis il s'en retourna. Les émirs, de leur côté, demeurèrent dans leur camp toute la journée du lendemain, en attendant la formation du reste des troupes. Mourad bey prit pour les besoins de cette expédition l'argent et les fournitures que l'on réservait pour le départ du tapis; on envoya également le même soir Aly aga, Katkhoda des chawiches, et Soliman aga el Hanafi auprès du Pacha afin de lui réclamer les sommes d'argent que l'on avait recouvrées sur Moustapha bey, Émir el Hadj et qui avaient été déposées chez le Pacha. Celui-ci les paya intégralement.

Le samedi 26 du mois, Mourad bey partit d'Embabah. Il amenait avec lui le maître des cérémonies du Pacha pour lui servir d'intermédiaire entre lui et le capitan Pacha.

Le lundi 28 du mois, Moustapha bey el Kébir partit pour rejoindre Mourad bey.

Dans la nuit du mardi, les cheikhs et les personnes qui étaient parties avec eux revinrent de Rosette. Ils passèrent la nuit à Boulaq et regagnèrent leurs maisons le lendemain. Ils rapportèrent qu'ils avaient eu trois entrevues avec Hassan pacha; le première avait été consacrée à l'échange des saluts et des politesses. Dans cette première entrevue, ils furent accueillis avec toutes les marques du respect; le Pacha leur fit aménager une maison où ils descendirent. De plus, il leur fit servir à manger à l'heure de la rupture du jeûne et à l'heure du Sehour (à l'aube).

A la seconde entrevue, ce fut le Pacha qui les invita à se rendre auprès de lui. Il ne leur adressa que quelques mots. Le cheikh El Aroussi lui dit: « Monseigneur, le peuple égyptien est pauvre et faible, ses maisons ne sont rien en comparaison des habitations des émirs. » Le Pacha lui répondit: « Ne craignez rien, car la première recommandation que me fit notre maître, Sa Hautesse le Sultan, c'est de ménager le peuple; Sa Hautesse m'a dit: Je te remets le dépôt que Dieu m'a confié. » A ces paroles, les cheikhs lui firent leurs souhaits de bonheur. Puis, s'adressant à tous, il dit: « Comment supportez-vous d'être gouvernés par deux esclaves impies; comment vous soumettez-vous à leur tyrannie et supportez-vous leurs abus?. Pourquoi ne vous liguez-vous pas contre eux, pour les chasser d'au milieu de vous? » Ismaïl effendi El Khalouati lui répondit: « Les émirs forment un parti fort et puissant. » Ces paroles indisposèrent le Pacha, qui dit avec colère: « Croyez-vous me faire

trembler en me parlant de leurs forces. » Ismaïl effendi s'aperçut de sa maladresse, il voulut la réparer et il ajouta : « Je veux dire par là que nous sommes impuissants, car leur tyrannie a affaibli le peuple. » Sur ces paroles, le Pacha les congédia.

A la troisième entrevue, ce furent les cheikhs qui allèrent saluer le Pacha pour prendre congé de lui. Elle eut lieu le vendredi, après la prière. Dans cette entrevue, le Pacha leur dit : « Demain, je vous donnerai des proclamations, vous les lirez à haute voix au peuple, dans la mosquée d'El Azhar. » Le cheikh El Aroussi lui répondit : « La chose nous est impossible sous le régime auquel nous sommes soumis. » Le Pacha accepta cette excuse et dit : « C'est assez de l'anarchie. »

Deux jours après, le Pacha fit remettre des écrits aux cheikhs par l'entremise de Soliman bey el Chabouri et il les congédia définitivement.

Ils partirent, mais les écrits furent cachés.

Vers la fin du mois de Ramadan, le capitan pacha envoya plusieurs messages à chaque cheikh individuellement, en disant que ces messages arrivaient de Constantinople même.

Quant aux pétitions envoyées par les émirs et dont le Selehdar et l'officier tartare étaient porteurs, le capitan pacha en prit connaissance à l'arrivée des messagers à Alexandrie, puis il garda par devers lui ces pétitions et refusa de les expédier à Constantinople, en disant : « Je suis moi-même ici investi des pouvoirs du Sultan et ces pouvoirs sont illimités en ce qui regarde l'Egypte. » Il demanda au Selehdar si les messages envoyés de Constantinople au Pacha d'Egypte avaient été par lui remis à destination. Le Selehdar lui répondit que le Pacha avait craint de les montrer. Hassan pacha entra dans une grande colère contre le Pacha ; il dit que ce n'était qu'un hypocrite et un traître.

A son retour au Caire, le Selehdar fit savoir au Pacha ce que pensait de lui le capitan pacha ; alors le Pacha se décida à remettre les messages à leurs destinataires.

Dans la journée du 2 Chawal, le bruit courut que Mourad bey s'était rendu maître de la ville de *Foua*, que les troupes qui y séjournaient avaient pris la fuite après un combat sérieux, que Mourad bey s'était emparé aussi des barques stationnant au port de cette ville. Mais bientôt on reconnut que cette nouvelle était fausse.

Le lundi, le tapis sacré descendit de la citadelle avec tout le cérémonial accoutumé. Il fut transporté à la mosquée Husseini, Ibrahim bey el Kebir et Ibrahim bey, Émir el Hadj se joignirent au cortège et le suivirent jusqu'à la place de Karamidan. Le Pacha prit aussi part à la cérémonie. Il recommanda à l'Émir el Hadj de presser les préparatifs du départ. Cet émir fit observer le mauvais état des affaires, mais le Pacha lui promit aide et assistance.

Le dimanche, les émirs firent courir un faux bruit, comme celui qu'ils avaient répandu déjà et affectèrent d'être joyeux. Ce jour-là, Ibrahim bey se rendit chez le cheikh El Bakri. Il lui souhaita une bonne fête, puis il alla de même chez le cheikh El Aroussi et chez le cheikh El Dardir. Dans ces visites, il se montra très empressé et même très humble auprès d'eux ; il leur conseilla de travailler au maintien de l'ordre et d'éviter toute mutinerie ou tout excès de la part du peuple. Il redoutait beaucoup en effet une insurrection populaire, surtout depuis qu'il avait appris que des messages avaient été adressés aux cheikhs.

Au moment où Ibrahim bey sortait de la maison du cheikh El Bakri et se disposait à monter à cheval, un grand mouve-

ment populaire se manifesta du côté du lac de l'Ezbekiah. Ce mouvement avait été provoqué par une altercation survenue entre un mamlouk noir et un maraîcher. Le mamlouk avait frappé et blessé le maraîcher. Aussitôt les compagnons de ce dernier se mirent à crier au secours. Il se fit un grand rassemblement de la populace et en très peu de temps tout le lac de l'Ezbekiah, alors à sec, fut rempli par la foule. Tous ignoraient la cause du rassemblement, on s'interrogeait mutuellement; mais personne ne pouvait répondre que par des conjectures.

Ibrahim bey en entrant chez lui envoya des gens pour disperser la foule et pour s'enquérir des raisons de cette bagarre. On chercha l'agresseur, mais on ne le trouva pas; alors on fit appeler le maraîcher, on lui donna une somme d'argent et on parvint à le calmer.

Le même jour, Mourad bey avait fait demander des munitions de guerre et des biscuits. Ayoub bey el Saghir se rendit au Vieux-Caire, Othman bey el Tambourdji à Boulaq. Là, ils firent embarquer plusieurs pièces d'artillerie, au nombre desquelles on remarquait les canons *El Gadban* et *Abou Maïla*. Auparavant, Ayoub bey gardait la maison pour cause de maladie; il avait été guéri en moins d'une heure.

Dans la journée du lundi, on célébra la fête de Sayed Ahmed el Badaoui les cheikhs et les membres des différentes sectes se rendirent à Boulaq et louèrent des barques pour leur voyage, mais ces barques furent toutes réquisitionnées pour le transport des munitions et des canons. La plupart firent voile sur-le-champ.

Dans la nuit du mardi, des barques arrivèrent, portant des mamlouks et des soldats blessés qui annoncèrent que Mourad

bey avait été battu; cette nouvelle se répandit bientôt dans la ville.

Lorsque Mourad bey eut atteint Rahmaniah, Soliman bey el Aga, Othman bey el Charkaoui et El Alfi gagnèrent la rive orientale du Nil. Mais la discorde survint entre eux. Quelques uns s'en retournèrent en boudant. Ce fut le commencement du désarroi. Soliman bey et ses compagnons avancèrent jusqu'à Mehallet el Allaouine; là, ils forcèrent les Turcs d'évacuer la ville et ils s'en rendirent maîtres. Ils envoyèrent ensuite demander des renforts à Mourad bey. Celui-ci ordonna à quelques émirs de les rejoindre; ces émirs refusèrent, en déclarant qu'ils ne le quitteraient point et qu'ils mourraient à ses pieds. Mourad bey s'emporta contre cette désobéissance et envoya d'autres émirs à la place de ceux qui refusèrent de partir. Avec ce renfort, Soliman bey et Othman bey se mirent en marche sur Foua. Mais là, ils se heurèrent à des barricades défendues par une compagnie de soldats. Ils leur étaient d'ailleurs impossible d'avancer, parce que en cet endroit et de chaque côté se trouvaient de nombreux canaux et de vastes rizières. De part et d'autres, on échangea des coups de fusil, Soliman bey, dans sa course, rencontra une fosse et y tomba. Cet accident provoqua une confusion qui fit croire à une défaite; on se replia en désordre. La panique était générale. Les bédouins firent volte-face contre les troupes des émirs et se mirent à piller. La confusion fut alors à son comble; les émirs se réfugièrent de l'autre côté du Nil.

Pendant que s'accomplissaient ces événements, Mourad bey s'était porté dans un endroit où l'on ne pouvait parvenir que par un chemin si étroit qu'il ne pouvait livrer passage qu'à un seul cavalier à la fois. On lui conseilla d'abandonner cette position. La peur s'était emparée de tous les esprits. Toute la nuit se passa à former des projets dont aucun ne fut adopté.

En dernier lieu, Mourad bey ordonna la retraite. On chargea les bagages et on se retira en désordre. La nouvelle de la défaite se répandit au Caire. Le peuple, au lieu d'attribuer cette défaite à des causes purement humaines et naturelles, ne voulut y voir que le doigt de Dieu.

Le même jour, un grand tumulte se produisit au bazar des orfèvres. Un esclave noir voulut monter sur un âne de louage. Les âniers se rassemblèrent autour de lui et se mirent à le poursuivre en criant. D'autres les suivirent et les enfants se mirent de la partie. Le tumulte devint tel que les boutiques de l'Achrafia, de Ghouria, de Accadine et d'autres rues se fermèrent. On reconnut ensuite qu'il n'y avait aucune raison de s'effrayer et on rouvrit les boutiques.

Le même jour, des mamlouks et des blessés arrivèrent au Caire et la frayeur redoubla. Au coucher du soleil, le Pacha descendit à la caserne des Azab. Ibrahim bey voulut se rendre maître des portes de la Citadelle, mais il ne put y parvenir. Le Pacha fit mander auprès de lui le Cadi et les cheikhs. Quelques-uns se rendirent à son invitation le soir même, les autres le lendemain matin. Le Sayed El Bakri passa la nuit avec le Pacha à la caserne des Azab; plus tard, le Pacha fit son éloge à Hassan pacha et celui-ci, à son arrivée au Caire, lui fit une visite, tandis qu'il n'alla voir aucun autre cheikh.

Dans la journée du mercredi, au matin, tous les cheikhs se rendirent à la citadelle, ainsi que tous les odjaks. Le Pacha arbora son drapeau sur la caserne des Azab. Le chef des Moustahfezan et celui des Azab invitèrent tous ceux qui étaient fidèles au sultan à se ressembler autour de ce drapeau. Tous les négociants, les gens de Khan el Khalili et tout le

peuple se rendirent à cet appel. Tous les faibles, tous ceux dont le cœur était aigri et tous ceux que la fortune n'avait point favorisés arrivèrent armés et remplirent la place de Roumeila et celle de Karamidan. Mohammed pacha envoya presser Hassan pacha de faire son entrée au Caire et il le mit au courant de la situation. Hassan pacha aurait voulu attendre, pour entrer au Caire, le départ du tapis et l'arrivée de l'armée de terre. Mais il changea d'avis, lorsqu'il vit combien les circonstances lui étaient favorables.

Ibrahim bey, de son côté, s'occupait de mettre ses richesses en lieu sûr. Pendant toute la nuit, il les fit transporter dans ses petites maisons. Il ne laissa dans son palais que les meubles du salon où il se tenait. Puis il se rendit à Kasr el Aïni et y demeura.

Ibrahim bey, émir el Hadj, se rendit à la caserne des Azab et fit sa soumission au Pacha. Il demanda que sa sécurité lui fût garantie ; le Pacha le lui promit par firman et l'autorisa à se joindre à lui. Ayoub bey el Kébir, Ayoub bey el Saghir, le Katkhoda des chawiches, Soliman bey el Chabouri, Abd-el-Rahman bey Othman, Ahmed Chawiche el Madjnoun, Mohammed katkhoda Aznour, Mohammed katkhoda Abaza, Radouan bey Bulghia, ainsi qu'une grande foule de mamlouks et de soldats imitèrent Ibrahim bey.

Voici de quelle manière on faisait sa soumission : s'il s'agissait d'un émir, il frappait à la porte en demandant sécurité, on lui permettait alors d'entrer, mais il ne devait être porteur d'aucune arme. S'il s'agissait d'une personne sans importance, elle devait stationner sur la place de Roumeila ou de Karamidan, ou bien s'asseoir sur les bancs de pierre de ces places.

Quand tout le monde fut ainsi assemblé, le Pacha donna lecture d'un Hatti-Chérif contenant les dispositions et les

prescriptions dont nous avons déjà parlé. Il demandait de plus que Mourad bey et Ibrahim bey fussent arrêtés. Il promettait la paix et la sécurité à toutes les autres personnes qui feraient leur soumission.

L'émir El Hadj fut confirmé dans sa dignité, Hassan Kachef, serviteur de Hassan bey Kassabet Radouan fut nommé aga des Moustahfezan, Mohammed katkhoda Aznour eut le commandement de l'odjak auquel il appartenait, Mohammed katkhoda Abaza fut nommé mohtasseb.

On fit annoncer ensuite dans la ville que la paix et la sécurité étaient rétablies et que chacun pouvait vaquer à ses affaires.

Tous les émirs qui avaient fait leur soumission regagnèrent leurs maisons, à l'exception de Ibrahim bey, émir El Hadj, qui fut retenu ce jour-là auprès du Pacha. On ordonna aux foules rassemblées de se disperser ; mais on prescrivit au peuple de répondre au premier appel. On ne réserva que quelques sentinelles pour la garde des portes.

Mourad bey arriva à Embabah, où il passa toute la journée, puis pendant la nuit il se rendit à Djeziret el Zahabe. Ibrahim bey dans cette même nuit monta à cheval et sortit de la ville.

Dans l'après-midi du même jour, un aga donna au peuple l'ordre de se rendre aux portes de la ville.

Dans la même journée arriva Soliman bey el Aga. Il fit sa soumission et reçut le firman de sécurité. Il se rendit chez lui.

Le lundi, on invita le peuple à s'assembler, ce qu'il fit. La foule, ce jour-là, était encore plus considérable que le premier jour, les habitants de Boulaq s'assemblèrent aussi. Alors un aga traversa toute la foule en criant : « Sûreté et sécurité ! »

Le même jour, dans l'après-midi, Othman, l'ex-khazendar de Mourad bey, alla rejoindre son ancien maître, bien qu'il fût du nombre de ceux qui avaient reçu le firman de sécurité. En sortant de sa maison, il emporta avec lui tout ce dont il pouvait avoir besoin.

Le Pacha, en apprenant cette conduite, montra un vif désappointement. Il conçut des doutes sur la sincérité de Ibrahim bey, émir El Hadj et il lui fut défendre de sortir de sa maison. Ibrahim hey se rendit à la mosquée du sultan Hassan et y resta; le Pacha lui renouvela l'ordre de rentrer dans sa maison. Il obéit.

Dans la matinée du lendemain, Soliman bey, Ayoub bey el Kébir et Ayoub bey el Saghir montèrent à cheval et se rendirent à l'emplacement du jeu des lances. Ibrahim bey, Émir el Hadj, monta aussi à cheval et s'en alla à Boulaq; il voulut s'emparer des chameaux qui stationnaient sur la place du Manakh, mais il en fut empêché par les soldats moghrabins. De là, il alla rejoindre ses compagnons au jeu des lances. Le Pacha, ayant appris cette conduite des émirs, leur envoya un firman pour leur ordonner de rentrer; mais ils chassèrent l'envoyé du Pacha et déchirèrent le firman. Ils demeurèrent en cet endroit jusqu'à ce que leurs hommes les eussent rejoints. Ils se mirent en marche pour se rendre auprès de leurs compagnons.

Ces agissements effrayèrent la population. On crut que les émirs voulaient gagner la montagne, y installer leur artillerie et de là, bombarder la citadelle. Je ne parle pas des conjectures qu'enfantait l'imagination féconde de la foule.

Après la prière du vendredi, Kayed aga, Aly, aga ex-Khazendar de Mourad bey, ainsi qu'une nombreuse suite de mamlouks et de soldats, tous armés de carabines et de fusils, arrivèrent sur la place de Roumeila. On tira sur eux deux

coups de canon; ils se retirèrent alors vers le quartier de Saliba, se portèrent à Bab Zoueila, parcoururent la Ghouriah, El Achrafiah et Bein El Kasrein et passèrent la porte Bab-El-Nasre. Dans cette course, ils étaient précédés de gens qui criaient: *Sûreté, sécurité, d'après les ordres de Mourad bey et Ibrahim bey, les ordres du Pacha sont nuls et non avenus !*

La population s'effraya, les marchands fermèrent leurs boutiques, l'inquiétude était générale; on faisait courir les bruits les plus étranges.

Le Pacha, à la nouvelle de cette sortie, fortifia la citadelle, la mosquée Mahmoudiah et la mosquée du sultan Hassan; les odjaks furent appelés pour prendre position à la citadelle.

Pendant la nuit, une troupe de brigands attaqua la rue de Kafr El Tamaine et pilla plusieurs maisons. Il y eut quelques personnes tuées, les routes furent coupées à Boulaq et au Vieux-Caire, les vols sur les grands chemins avaient lieu à partir du quai Rassif el Khachab.

Dans la journée du samedi, Ibrahim bey et Hussein bey allèrent encore à Manakh et cherchèrent à se rendre maître des chameaux, ils en furent encore empêchés par les Moghrabins. Toutefois, on dit que malgré cette opposition, ils purent en emmener un certain nombre. Ce jour-là, ils provoquèrent de grands désordres en divers points de la ville.

Avant le coucher du soleil, le Pacha fit appeler auprès de lui les négociants moghrabins les plus influents; ceux-ci allèrent le trouver après leur souper. Ils passèrent la nuit au Sebil (fontaine) qui est situé au coin de la place de Roumeila. Le Pacha donna des ordres pressants pour l'appel des odjaks. On lui représenta que la plupart des soldats ne possédaient

même pas de quoi suffire à leur nourriture pendant un seul jour que s'ils étaient ainsi disséminés et ne répondaient pas immédiatement à son appel, c'était parce qu'ils étaient accablés par la famine et qu'ils ne recevaient aucune solde.

Le Pacha, sur ces représentations, appela l'aga des Moustahfezans et lui remit une somme de 4000 tallaris pour la distribuer aux soldats.

Dans cette même journée, Mourad bey traversa le Nil à Djeziret el Zahab. Ibrahim bey s'était déjà rendu à Hélouan. Il bombarda ce village et le brûla parce que ses habitants avaient pillé une de ses barques.

Mourad bey, en arrivant sur la rive orientale, envoya prévenir Ibrahim bey qui vint à lui et une reconciliation eut lieu entre les deux émirs. Ibrahim bey était vivement désappointé par les agissements de Mourad bey; il regrettait surtout l'expédition de ce dernier et la défaite qu'il avait essuyée, car tout ce qui s'était passé avait été fait par Mourad bey contrairement à l'avis de Ibrahim bey. Le plan de celui-ci consistait à conserver réunies leurs forces à tous deux, pour que à l'arrivée du capitan pacha, ils pussent disparaître, s'ils ne pouvaient lui résister ou si le Pacha refusait de traiter avec eux. Dans la pensée de Ibrahim bey, cette disparition ne pouvait être que momentanée, car à un moment donné le capitan pacha devait retourner en Turquie; alors Ibrahim bey et Mourad bey, par n'importe quel moyen, se rendraient, de nouveau, maîtres du pouvoir; Mourad bey ne voulut pas se ranger à cet avis, il soutint même que ce plan ne pouvait être dicté que par la poltronnerie et la lâcheté. Il prit le parti de faire la guerre, mais cette résolution n'eut d'autres résultat qu'une perte d'argent, le désordre et la défaite.

A la suite de la réconcilation de Mourad et de Ibrahim bey, leurs hommes se dispersèrent dans les provinces, qu'ils terri-

fièrent par leurs méfaits et leurs brigandages. Tout pour eux était de bonne prise, les chameaux des paysans, les ânes des porteurs d'eau, les chargements des barques, les céréales, les fruits et les denrées de toute sorte.

Le dimanche, 11 du mois, la ville du Caire elle-même fut le théâtre des exploits de ces brigands; aucun quartier de la la ville ne fut épargné; Kaïed Aga, lui-même, vint pour pénétrer dans une maison qu'il avait habitée et que Hassan Aga, le Wali, occupait après lui; c'était la maison de Kassabet Radouan, il en trouva la porte fermée et voulut la faire enfoncer à coups de hache.

La porte ayant résisté, et craignant une attaque dans laquelle il aurait eu le dessous, il tourna la maison et vint attaquer la porte donnant sur la rue Kérabiah. Mais de ce côté on lui riposta par des coups de fusil. Il s'en retourna alors outré de dépit et il pilla tout sur son chemin.

Le pillage et les attaques de maisons continuèrent jusque dans l'après-midi.

Le terreur, la misère, le trouble étaient à leur comble; on n'entendaient, jour et nuit, dans les rues et dans les marchés, que les vociférations des bandits et des voleurs. Tout cela se passait pendant que l'aga, le wali et le mohtesseb, n'osant descendre en ville, se tenaient enfermés dans la citadelle.

Cependant les malfaiteurs n'avaient aucune raison d'agir ainsi, car toutes les denrées et les provisions de bouche étaient très abondantes dans la ville et les prix en étaient très modérés.

Au milieu de ces désastres, une nouvelle vint relever l'espoir de la population et apporter une petite éclaircie de bonheur. On apprit l'arrivée à Chalakan des navires du capitan pacha. A cette nouvelle, la population montra une grande joie, on montait sur les minarets et sur les toits pour découvrir les barques sur le Nil. Malheureusement on ne vit rien. L'impa-

tience était fiévreuse et les regards interrogeaient sans cesse l'horizon. Enfin, assez tard dans l'après-midi, on entendit des coups de canon dans le lointain, d'autres coups de canon partis de la citadelle y répondirent. L'espoir revint et l'inquiétude s'apaisa. Les toits et les minarets se couvrirent de véritables grappes humaines. On découvrit plusieurs embarcations qui prirent terre à Boulaq. Cependant Mourad bey, avec quelques-uns de ses sandjaks et ses émirs, s'était porté à Boulaq et s'occupait de faire élever des barricades sur la place de Sabtia. Il fit venir nombre de canons montés sur des affûts. Il rassembla des pièces de bois, des fascines et d'autres matériaux.

Mais les bâtiments turcs arrivèrent avant que les travaux de résistance fussent terminés. Mourad bey et ses compagnons battirent en retraite. La population en montra une joie exubérante ; les enfants et les femmes poussaient des cris de joie. On brisa les roues des canons.

Le même jour, les émirs adressèrent des lettres aux cheikhs et aux odjaks. Ils imploraient leur intervention pour la conclusion de la paix. Ils exprimaient tout leur repentir et s'engageaient à mieux se conduire désormais. Ces lettres furent lues en présence du Pacha qui dit : « Grand Dieu ! que de fois ils se repentent, et que de fois ils oublient leur résolution ; cependant, répondez-leur que pour prendre une décision, nous attendons l'arrivée du capitan pacha. » La lettre fut dirigée dans ce sens.

Au commencement de la nuit du lundi, Hassan pacha capitan arriva à Boulaq. On tira des coups de canon pour fêter son arrivée, la population était dans la joie et fondait sur lui ses plus chères espérances ; on le considérait comme le Mahdi de l'époque. Il passa la nuit dans son navire ; le lendemain matin, le lundi 12 chawal, quelques personnes de la suite du capitan pacha montèrent à la citadelle et allèrent rendre visite au Pacha ; puis Hassan pacha, à son tour, monta à cheval,

partit de Boulaq et entra au Caire par le côté de Bab el Khark. Ils se rendit dans la maison d'Ibrahim bey et s'y assit. Il était accompagné de sa suite et de ses soldats; le cheikh El Etrem El Moghrabi venait après lui. Il était à la tête d'une compagnie de Moghrabins, avec laquelle il entra dans la maison de Yehia bey.

Les troubles cessèrent alors dans la ville, les portes de la citadelle s'ouvrirent et l'inquiétude s'apaisa. Ceux qui étaient dans la citadelle regagnèrent leurs maisons. La nouvelle se répandit que les émirs avaient gagné la Haute-Egypte en passant par derière la montagne. Différents navires partirent à leur poursuite, emportant un nombre considérable de soldats, ces navires capturèrent quelques embarcations des émirs et les envoyèrent au débarcadère de Boulaq. Hassan pacha envoya des messagers à Ismaïl bey et à Hassan bey el Djeddaoui pour les inviter à se rendre au Caire.

Dans la même journée, une bande de soldats se porta sur les maisons des émirs, les força et les mit au pillage. Quelques personnes de la populace suivirent les soldats et pillèrent comme eux. Le capitan pacha, ayant eu connaissance de ces actes, envoya des ordres au Wali et à l'Aga pour empêcher de pareils abus, sous peine de mort, sans en excepter même les hommes de sa suite. Il monta à cheval et parcourut lui-même toute la ville. Il fit mettre à mort six personnes, soldats et particuliers, que l'on trouva en possession d'objets volés. Le pillage cessa alors. Hassan pacha se porta ensuite du côté de Bab Zoueila, passa par Ghouriah, entra par la ruelle Kharratine dans El Azhar, puis alla visiter la mosquée Husseini, où il fit ses dévotions; il inspecta les travaux du tapis. Puis il monta à cheval et s'en alla rendre visite au cheikh El Bakri, dans sa maison de l'Ezbekiah, il y passa une heure; il ordonna de clouer la porte de la maison de Ibrahim bey située à l'Ezbe-

kiah et aussi celles de Ayoub bey el Kebir et de Mourad bey. Il se rendit à Boulaq et rentra chez lui après le coucher du soleil. Mohammed pacha alla le voir en secret, et passa une heure avec lui.

Le mardi, les cheikhs de la mosquée El Azhar allèrent chez Hassan pacha pour le saluer, ainsi que les négociants. Tous se plaignirent de la tyrannie des émirs. Il leur fit de bonnes promesses et s'excusa de ce que en ce moment il était obligé de s'occuper des préparatifs de départ du tapis, car les choses traînaient en longueur malgré le délai très court dans lequel tout devait se terminer.

Le même jour, le Pacha tint un divan dans lequel on conféra les dignités, charges et emplois suivants: Hassan Aga Moustahfezan fut nommé sandjak; Aly bey Tcherkess el Ismaïli redevint sandjak, comme il l'était du temps de son patron Ismaïl bey; Ghittas Kachef, homme de Saleh bey; Kassem Kachef, homme de Abou Seif; Mourad Kachef, homme de Hassan bey el Ezbekaoui; Mohammed Kachef, homme de Hussein bey Kechkechi, furent aussi nommés sandjaks: le wali, Mohammed aga Arnaout devint aga des Djamelianes; le wali Moussa aga, homme de Aly bey, fut nommé aga des Moustahfezan et Othman aga el Djelfi fut promu aux fonctions de Zaïn, en remplacement de Mohammed aga.

Quand tous furent investis de ces dignités, le Pacha leur adressa de bons conseils et leur recommanda la prudence. Il dit aux odjaks: «Observez toujours vos règlements, vos anciennes traditions; n'entrez dans les maisons des émirs et des sandjaks que dans le cas de nécessité absolue. Rédigez vos règlements et je les approuverai.» Après cette allocution, tous se levèrent et prirent congé du Pacha.

L'aga parcourut toute la ville, précédé de hérаults qui

criaient en turc et en arabe que la tranquillité devait être parfaite et que les partisans des émirs ne seraient nullement inquiétés.

Tout cela était fait et organisé par les anciens. On nomma un émir dans chaque famille parce qu'on craignait des divisions ou des révoltes.

Dans la même journée, Hassan pacha ordonna aux suppléants des cadis de se rendre dans les maisons des émirs, de dresser l'inventaire de tout ce qu'ils y trouveraient, de réunir tous les objets qu'ils pourraient découvrir et de les mettre sous scellés. Cet ordre fut exécuté.

Pendant la nuit, cinq barques turques arrivèrent. Elles tirèrent des coups de canon. On leur répondit de la citadelle.

Le mercredi, Hassan pacha alla à Boulaq. Il portait un uniforme de Dallat ; il avait sur la tête un kalback en hermine et sur les épaules un manteau brodé d'or. Auparavant, il ne portait que le costume des capitaines de la marine. Ce costume se compose d'une veste en drap avec les bandelettes en soie qui retombent sur la poitrine. Pour coiffure, un grand tarbouche entouré d'un châle rouge en forme de turban ; à la ceinture un grand couteau, et à la main une petite lance très jolie, terminée par un crochet en fer.

Dans la même journée, l'Aga fit crier en ville que tous les anciens serviteurs des émirs qui se trouvaient sans place et qui étaient fellahs d'origine devaient rentrer dans leurs villages. Un délai de trois jours leur était accordé. Passé ce délai, tout réfractaire devait être puni.

Le même jour, on annonça que les chrétiens ne devaient se servir d'aucune monture. Ils ne devaient employer à leur

service aucun musulman. Il leur était défendu d'acheter ou de garder aucun esclave noir ou blanc. Ceux des chrétiens qui possédaient des esclaves les vendirent ou les affranchirent. On les avertit aussi qu'ils devaient reprendre leurs anciens costumes spéciaux et porter la ceinture, ainsi qu'il leur avait été prescrit.

Le même jour, Hassan pacha envoya l'ordre au cadi de lui dresser un état de tous les immeubles que le moallem Ibrahim El Djohari avait constitués en wakfs au profit des couvents et des églises. Mais tous ces ordres n'étaient qu'une tentative pour se procurer de l'argent.

Le jeudi, on fit crier dans la ville que l'on promettait sécurité aux chrétiens et que personne ne devait les inquiéter. Cette mesure avait été nécessitée par les vexations de la populace et des enfants à leur égard.

Dans la même journée, les vexations des soldats vis-à-vis des industriels tels que les cafetiers, les propriétaires des bains, les coiffeurs, les tailleurs et autres redoublèrent. Voici comment ils procédaient : un soldat entrait chez un marchand, suspendait ses armes dans sa boutique et dessinait un objet quelconque sur une feuille de papier qu'il placardait sur la porte de la boutique. Cela signifiait que ce soldat était devenu l'associé du marchand et qu'il avait pris celui-ci sous sa protection. Le soldat allait où bon lui semblait, mais il revenait s'asseoir dans la boutique quand il le jugeait à propos, pour vérifier les bénéfices du gérant et les partager avec lui. Telle était l'habitude des soldats en pays conquis. Le soldat qui, dans son pays exerçait un métier quelconque se rendait, en arrivant dans un autre pays, chez un industriel du même métier que lui pour l'obliger à lui abandonner une part de ses bénéfices. Ce procédé parut très vexatoire aux habitants de l'Egypte, car

ils ignoraient cette habitude, qui n'était pas encore entrée dans les mœurs.

Dans la même journée, on confia la garde des portes de la ville à vingt ou trente soldats commandés par un oda bacha.

Le même jour, qui correspondait au 16 Missra de l'ère copte, on fit crier dans la ville que le Nil avait atteint sa crue ordinaire. Hassan pacha envoya dans la matinée du lendemain son katkhoda et le wali pour couper la digue, sans que personne en fût prévenu. Contrairement aux habitudes, on ne fit à cette occasion aucune fête. On rompait ainsi avec les traditions, à cause du trouble qui régnait dans le pays. On craignait qu'à la faveur de cette fête, les émirs égyptiens n'entreprissent un coup de main ; car leur attitude était toujours hostile et ils stationnaient toujours à Hélouan.

Le même jour, on annonça que les chérifs devaient être vénérés et qu'on ne devait leur donner aucune occasion de se plaindre. Les démêlés qu'on pourrait avoir avec eux devaient être résolus par leur chef ; ceux que l'on aurait avec les membres des odjaks seraient résolus par les officiers de ces corps et ceux que l'on aurait avec les gens du peuple seraient portés devant le Cadi, pour être jugés d'après les prescriptions de la loi sainte.

Dans la même journée, des soldats parcoururent le marché de Ghouriah et volèrent dans les boutiques des effets et des étoffes ; les marchands se défendirent et furent soutenus par les particuliers qui se trouvaient dans les rues. Les boutiques se fermèrent et la foule poursuivit les pillards, qui s'enfuirent du côté de Bab Zoueila. Mais, dans leur course, les pillards rencontrèrent le wali, qui en arrêta trois d'entre eux et leur

confisqua les objets qu'ils avaient volés ; le wali et l'aga étaient accompagnés chacun de deux officiers de même nationalité que les pillards.

Dans la même journée, on cria que les gens de peuple ne devaient pas se permettre de porter des châles en cachemire.

Dans la même journée, des navires de guerre venant de Damiette arrivèrent à Boulac, avec Ismaïl, katkhoda de Hassan pacha. A cette occasion, on tira le canon à la citadelle.

Le même jour, on arrêta trois soldats qui avaient violé des femmes à Roumeila, on les traduisit devant le capitan ainsi que les trois soldats pillards. Le Pacha ordonna leur mort ; trois d'entre eux eurent la tête coupée sur la place de Roumeila ; les trois autres furent exécutés sur trois autres places différentes.

Le même jour, on interdit aux soldats de pratiquer aucune association avec les industriels ; tout soldat qui arriverait chez un industriel pour s'associer avec lui, ou lui prendre injustement la moindre des choses, devait être arrêté et frappé. Il devait avoir les mains liées derrière le dos et être conduit ainsi devant les autorités.

Le wali, accompagné des chawiches, fit le tour de la ville et arrêta les soldats qu'il trouva dans les cafés, dans les bains ; il les chassa et leur fit des remontrances. Cette mesure avait été prise à la suite des plaintes nombreuses des marchands qui, dès lors, purent respirer et jouir de quelque repos.

Dans la même journée, les émirs passèrent sur la rive ouest du Nil.

Le samedi, Mohammed bey, suivant de Djarf, fut nommé kachef de la province de Béhéra.

Dans la même journée, on apprit que des bédouins, au nombre de mille environ, étaient convenus d'attaquer les émirs pendant la nuit et de les massacrer tous. C'est l'un de ces bédouins qui alla trouver les émirs et les instruisit de ce projet. Ceux-ci quittèrent alors leurs tentes, montèrent à cheval et s'éloignèrent un peu pour attendre l'arrivée des bédouins. Ces derniers, en arrivant, trouvèrent les tentes vides ; ils commencèrent à les piller. Mais les émirs vinrent les surprendre dans cette occupation, et les massacrèrent sans en épargner un seul.

Le même jour, on promulgua dans la ville défense aux femmes de s'asseoir dans les boutiques des bijoutiers et de stationner dans les marchés plus de temps qu'il n'en faut pour leurs achats.

Le dimanche, on tint divan et on nomma Mourad bey aux fonctions d'Emir el Hadj. Par aversion pour le nom de Mourad bey, Hassan pacha le pria de changer ce nom contre celui de Mohammed. On était au lendemain de la date habituelle du départ du tapis.

Le mardi, en vertu d'un firman, le cheikh des bédouins, Ahmed ibn Habib, fut chargé de la surveillance et de la garde des deux branches du Nil et des débarcadères du fleuve jusqu'à Damiette et Rosette. Cette charge avait toujours été conférée à ses ancêtres, mais Aly bey la lui avait enlevée. Des hérauts allèrent annoncer sur la place de Boulaq la réintégration du cheikh Ahmed.

Le même jour, on fit sortir des petites maisons des émirs les biens et les dépôts qui appartenaient aux émirs ou à leurs partisans. On mit les scellés sur d'autres maisons ; on ouvrit des enquêtes pour arriver à découvrir leurs autres biens ; on fit venir les gaffirs, on les jeta en prison pour les forcer à indiquer quels étaient les maisons et les biens des émirs. Les

deux femmes d'Ibrahim bey, dont l'une était la mère de Marzouk bey, furent gardées prisonnières dans la maison du katkhoda des chawiches ; elles ne furent mises en liberté que lorsqu'elles eurent consenti à donner une somme d'argent et leurs bijoux. Zelikha, une de ces femmes, dut promettre son diadème de pierres précieuses et d'autres bijoux. On rechercha aussi la femme de Mourad bey, mais elle s'était cachée. On réclama à Sayed el Bakri les dépôts que lui avaient confiés Mourad bey. Sayed el Bakri les livra immédiatement.

Le jeudi, le Pacha tint divan ; il revêtit de pourpre Aly aga, katkhoda des chawiches, le nomma sandjak et defterdar, cheikh el beled et mouchir de l'empire. Aly Aga devint ainsi très influent et réunit toute l'autorité entre ses mains. Mohammed Aga el Tourdjouman fut nommé katkhoda des chawiches en remplacement de Aly Aga ; Soliman bey el Chaboury fut réintégré dans sa dignité de sandjak. Mohammed Katkhoda, fils de Abaza el Mehtesseb fut nommé Tourdjouman en remplacement de Mohammed Aga. Il fut remplacé à son tour par Ahmed Aga, fils de Milad.

Dans la journée du vendredi, les cheikhs allèrent implorer Hassan pacha en faveur de la femme de Ibrahim bey. Ils étaient poussés à faire cette démarche par Aly bey el Defterdar ; Hassan pacha leur dit : « Qu'elle paye ce que doit son mari au Sultan et elle ne sera pas inquiétée ». Les cheikhs lui répondirent : « Les femmes sont faibles et l'on doit avoir pitié d'elles ». Le Pacha reprit : « Il y a de longues années que, de leurs propres mains, les émirs dépouillent le pays et gaspillent les biens du Sultan et du peuple ; ils ont quitté le pays sur leurs chevaux et ils ont laissé tous leurs biens à leurs femmes. Que celles-ci payent ce que doivent leurs maris et je les laisserai tranquilles, autrement, je leur infligerai des peines ». Les cheikhs, sur ces paroles, prirent congé du Pacha et la séance fut levée.

Le même jour, on apprit que les émirs étaient arrivés à Siout et s'y étaient fixés.

Le samedi, des hérauts circulèrent dans la ville criant que tout détenteur d'un dépôt quelconque appartenant aux émirs devait le déclarer, sous peine de mort.

Dans la même journée, Hassan pacha demanda un emprunt aux négociants musulmans, européens et coptes, afin de hâter les préparatifs du départ du tapis. Pour cet emprunt, il souscrivit des obligations à trente jours d'échéance ; les négociants se répartirent les sommes à fournir et les versèrent en proportion de leurs moyens.

Dans le même jour survint un incident qui occasionna la mort de Aly ibn Ayad el Moghrabi, de la main d'Ismaïl, khatkhoda de Hassan pacha.

Dans la même journée, on cria dans la ville défense aux femmes de monter dans les barques du Khalig, dans celles du lac de l'Ezbekiah et dans celles du lac de Ratli.

Dans la même journée, on écrivit à Ismaïl bey et à Hassan bey el Djeddaoui une lettre signée de Hassan pacha, de Mohamed pacha el Wali, des cheikhs et des odjaks pour les presser de rentrer au Caire.

Dans la journée du dimanche, 25 du mois, des hérauts crièrent dans les rues et dans les marchés défense aux femmes de sortir dans les rues ; toute contrevenante devait être pendue. Mais ces ordonnances demeurèrent sans résultat.

Dans la même journée, Hassan pacha manda les marchands d'esclaves. Il fit sortir les esclaves d'Ibrahim bey et celles des

autres émirs. C'étaient des esclaves blanches, noires et abyssiniennes. Il les fit vendre à la criée et aux enchères dans la cour même de la maison d'Ibrahim bey. Elles furent vendues à vil prix aux officiers turcs et à leurs soldats. Il y a là une leçon pour qui veut la méditer.

Dans la journée du lundi, on fit venir plusieurs esclaves appartenant aux émirs, ainsi que d'autres esclaves de sexe féminin appartenant à d'autres personnes, mais qui se trouvaient également dans les maisons des émirs ; on prit aussi les esclaves de la maison de Othman bey el Charkaoui ainsi que sa concubine, qui se trouvait dans sa maison du quartier Heidan el Mousselli, et que des marins turcs obligèrent à sortir. On fit de même à l'égard des esclaves de Ayoub bey el Saghir et à l'égard de celles qui se trouvaient dans les maisons de Soliman Aga el Kanafi. On confisqua aussi les objets qui se trouvaient dans ces maisons. On cerna plusieurs maisons situées à Darb el Meida à Saliba, à Teiloune, à Darb el Hammam, à Haret el Magharba, ainsi que d'autres maisons situées en d'autres rues et renfermant des dépôts d'armes et des munitions. On prit une partie des objets et on mit le reste sous scellés. Les esclaves furent amenées devant Hassan pacha, qui en ordonna la vente. Il ordonna aussi la vente des enfants d'Ibrahim bey : Marzouk et Adila, et il fit maltraiter ses femmes.

Le cheikh El Sadat alla trouver le cheikh Ahmed el Dardir. Tous deux envoyèrent chercher le cheikh Ahmed el Aroussi et le cheikh Mohammed el Hariri, qui se rendirent à leur appel. Les quatre cheikhs délibérèrent sur ce qu'il convenait de faire en présence des agissements du capitan pacha. Ils allèrent tous à la citadelle trouver Mohammed pacha et lui demandèrent d'intervenir auprès du capitan pacha pour fléchir sa rigueur. Le Pacha leur dit de s'adresser directement au capitan pacha, car il n'était pas en son pouvoir de l'adoucir. Toutefois, il leur

promit de les aider. Ils se rendirent alors auprès du capitan pacha, suivis de Mohammed pacha. Ce fut le cheikh El Sadat qui lui parla en ces termes : « Nous nous sommes réjouis de votre arrivée en Egypte parce que nous vous supposions juste et équitable. Nous croyions que le Sultan, notre maître, vous avait envoyé pour relever le prestige de la Loi et punir la tyrannie Or, ce qui se passe n'est point permis, on ne vend pas les créatures libres ni les femmes qui ont des enfants ». Il continua de parler sur ce ton, ce qui mit en colère le pacha. Celui-ci appela alors son secrétaire et lui dit : « Ecrivez-moi les noms de ces gens pour que je les signale au Sultan et que je lui fasse connaître l'opposition qu'ils font à ses ordres ». Et s'adressant aux cheikhs, il ajouta : « Si je partais de chez vous, le Sultan me ferait remplacer ici et alors vous me regretteriez. Ne vous suffit-il donc pas que chaque jour je fasse mettre à mort une partie de mes soldats pour des raisons d'ordre et d'humanité ; vous auriez vu avec un autre que moi ce que les soldats auraient fait dans les rues, dans les marchés, dans les maisons et avec les particuliers » Ils reprirent : « Nous venons vous implorer et notre devoir est de dire la vérité ». Sur ces paroles, ils le quittèrent et partirent. Mais Hassan pacha se montra depuis fort indisposé contre le cheikh El Sadat.

Le même jour, Ismaïl, katkhoda de Hassan pacha, se saisit de la personne du négociant Hadj Soliman ibn Sassi, ainsi que d'un certain nombre des personnes de Teiloune. Il obligea Hadj Soliman à lui donner une somme de 500 bourses. Ce négociant se lamenta, se confondit en supplications et prétendit qu'il était fort gêné. Ismaïl n'accepta point ses excuses et le frappa au visage. On intercéda en sa faveur auprès d'Ismaïl, qui consentit à ramener la somme à 100 bourses. Hadj Soliman fit le serment qu'il ne possédait pour tout bien que trois cents sacs de café. Ismaïl envoya mettre les scellés sur les magasins où se

trouvait cette marchandise, mais Hadj Soliman ne fut remis en liberté que lorsqu'il eut complété le paiement des 100 bourses, dont 50 furent versées par lui et le reste par les gens des Teiloune. Cette réquisition d'argent imposée au marchand et aux gens des Teiloune avait eu pour prétexte l'incident de leur compatriote Ibn Ayad. Lorsque Ismaïl eut massacré à Boulaq Ibn Ayad, il s'en revint tout en colère et entra dans le Khan el Charaîbi. Il y trouva Hadj Soliman, ainsi que les autres négociants du Khan, et il leur dit : « Avez-vous appris que Ibn Ayad a tué quelques uns de mes soldats et que l'indemnité que je réclame pour leur mort est de 500 bourses ; vous devez me payer cette somme, autrement je vous tuerai tous ». Le lendemain, il les fit arrêter comme il vient d'être dit. Ces actes étaient uniquement inspirés par la cruauté et la tyrannie.

Le mardi, 27 du mois, eut lieu la sortie solennelle du tapis, sous la conduite de Mohammed bey, Emir el Hadj. Toutefois, les corps des janissaires et des azab ne prirent point part au cortège, de crainte de se confondre avec les officiers turcs. Hassan pacha capitan vint à l'école de Ghouriah pour voir passer le cortège. Il resta là jusqu'à ce que tout fut terminé. Les membres des différentes sectes s'arrêtaient devant la fenêtre où il se tenait et lisaient la *Fatiha* ; en recompense, chaque secte recevait un paquet contenant un million de paras. Quand le gros du cortège arriva, tout le monde s'assembla devant cette fenêtre pour voir le capitan. Il portait ce jour-là un costume de *Schah de Perse* avec un manteau brodé d'or. Il avait sur la tête une couronne d'or ciselé, soutenue par une coiffure de soie, constellée de joyaux et d'où tombaient des bandelettes sur ses oreilles et ses paupières.

Le mercredi, on fit publier, par des hérauts, un ordre aux chrétiens et aux juifs qui portaient des noms de prophètes,

comme ceux d'Ibrahim, de Moussa, de Youssouf, de Issa et d'Isaac de changer ces noms.

Il était aussi ordonné aux chrétiens de présenter les esclaves qu'ils pouvaient encore avoir ; s'ils ne s'exécutaient point de bonne grâce, l'autorité devait faire des visites dans leurs domiciles. Les chrétiens transigèrent avec les autorités en payant une somme d'argent et on leur permit alors de vendre leurs esclaves et de garder pour eux le prix qu'ils en retireraient. Il leur était cependant défendu de garder à leur service les esclaves musulmans. En conséquence, ils vendirent une partie des esclaves qu'ils possédaient et confièrent ceux qui leur restaient aux musulmans qui étaient leurs amis.

Le même jour arriva un officier avec des ordres confirmant pour la nouvelle année le Pacha dans son Wilayet.

Le même jour, le nouveau Cadi arriva à Boulaq.

Dans la même journée, le capitan Hassan pacha envoya un détachement de marins avec Ismaïl Katkhoda, pour soumettre les bédouins de Béhéra, parce qu'ils avaient embrassé la cause des Emirs égyptiens. Une défection s'était déjà produite dans la tribu arabe, un des partis était venu exposer ses griefs au capitan pacha, qui avait rétabli l'accord dans la tribu, puis les deux partis avaient, de nouveau, rompu leurs engagements et avaient recommencé la guerre. Le secours de Hassan pacha fut de nouveau invoqué. Le capitan envoya alors Ismaïl katkhoda avec des marins et des navires de guerre. Les Arabes prirent la fuite à l'approche de Ismaïl katkhoda, qui s'en revint alors au Caire.

Le vendredi, dernier du mois de Chawal, les troupes de terre arrivèrent sous la conduite de Abdi pacha et de Darwiche pacha. Elles campèrent à Birket el Hadj. En ce moment-là,

l'Emir El Hadj était campé à Adliah. Il n'avait pas occupé, comme à l'ordinaire, le Birket el Hadj, à cause de l'arrivée de ces troupes.

Le samedi, 1er Zilkadé, les pélerins quittèrent Adliah, qui fut occupé alors par Abdi pacha et Darwiche pacha. Hassan pacha se porta au devant d'eux. Les troupes firent leur entrée solennelle dans la ville. Elles portaient des costumes différents, taillés sur des modèles tout à fait inconvenants. Les soldats étaient montés sur des chevaux de toutes sortes, dont la plupart étaient très médiocres. Ces chevaux étaient revêtus de couvertures en feutre qui leur descendaient en guise de selles jusque sur la croupe. Les soldats étaient coiffés, les uns d'espèces de cornets très longs semelables à ceux des corps des Dallat, les autres de turbans de différentes couleurs roulés autour d'un large tarbouche. Ces troupes étaient très laides. Elles étaient formées de soldats de religions et de nationalités différentes. C'étaient des Kourdes, des Syriens, des Druzes, etc. Cependant elles ne commirent aucun excès. Les soldats achetaient tout ce qu'il leur fallait à des prix très raisonnables. Ce jour-là, les soldats campèrent près du sébil de Kimaz.

Le dimanche, Abdi pacha et Darwiche pacha montèrent à cheval et allèrent à Bassatine, en passant par le désert et par Bab el Wazir. Ils suspendirent les rations de pain, de viande, de riz, de beurre, etc.

Dans la même journée, on intima l'ordre aux chrétiens, de présenter sur le champ aux autorités leurs esclaves blancs et noirs des deux sexes. Les soldats pénétrèrent de force dans les maisons des chrétiens et en firent sortir tous les esclaves qui s'y trouvaient. Il y en avait un nombre considérable, on les conduisit au capitan pacha, on les vendit aux enchères; le plus

grand nombre furent achetés par les soldats. On avait fait de cette vente un véritable trafic ; si quelqu'un était amateur, il allait dans la maison du Pacha et demandait à voir des esclaves ; alors on lui montrait les esclaves qui se tenaient dans des pièces voisines de la porte du harem ; si une ou plusieurs de ces esclaves plaisait à l'acheteur, on appelait le patron à qui elles appartenaient. Ce dernier déclarait le prix qu'il avait lui-même payé et disait : « J'ajoute encore telle somme pour mon bénéfice » ; le prix ainsi fixé n'était susceptible ni de diminution ni d'augmentation. Si le prix convenait à l'acheteur, il le payait ; autrement il s'en allait sans les esclaves.

Dans la même journée, le capitan pacha assembla les architectes. Il leur demanda de lui révéler les cachettes qu'ils avaient aménagées dans les maisons ou en d'autres lieux pour y enfouir des trésors.

Le lundi, le capitan pacha ordonna aux émirs, aux sandjaks et aux odjaks d'aller saluer Abdi pacha et Darwiche pacha. Les sandjaks y allèrent les premiers, suivis de tous leurs gens. Les odjaks se présentèrent en second lieu dans le même apparat.

Le mardi, 4 du mois, Abdi pacha vint saluer le capitan pacha. Il monta ensuite à la citadelle, salua Mohammed pacha et s'en retourna dans son camp à Bassatine.

Dans la même journée, les familles des chrétiens faisant partie de la suite des émirs rebelles furent imposées d'une somme totale de 75,000 talaris.

Le même jour, on ordonna de dresser un état des maisons qui appartenaient aux chrétiens et de celles qu'ils habitaient.

On voulait taxer ces maisons d'une somme égale à celle de leurs loyers. On imposa aussi les chrétiens d'une somme de 500 bourses qu'ils se répartirent. Cette mesure fut désastreuse pour les plus pauvres d'entre eux. On dit qu'on leur diminua 40 talaris par chaque esclave qu'on leur avait pris. On exigea également une capitation d'un dinar pour chacun d'eux, riche ou pauvre, indépendamment de la capitation qu'ils payaient déjà au trésor.

Dans la journée du jeudi, Mohammed pacha tint divan. Il revêtit d'une pelisse Moustapha Aga et il le nomma aux fonctions de représentant de la Sublime-Porte. Cet homme était le suivant de Hassan Aga qui, lui-même, était le suivant de Othman Aga, qui lui-même avait été représentant de la Sublime-Porte.

Dans la même journée, on abandonna les revenus des impôts sur les épices et de l'abattoir aux janissaires, tel que cela se pratiquait auparavant. C'était Aly bey qui avait enlevé à ce corps cette source de revenus.

Dans la même journée, Abdi pacha et Darwiche pacha transportèrent leur camp de Bassatine à Kasr el Aïni, sur la rive du Nil.

Le même jour, le capitan pacha remboursa une partie de l'emprunt qu'il avait contracté et paya intégralement les Européens ; il donna aux Moghrabins une partie de ce qu'il leur devait en leur promettant de s'acquitter entièrement.

Le même jour, le capitan pacha arrêta un moine chrétien. Il l'obligea à lui remettre une caisse qui renfermait des dépôts appartenant à des chrétiens.

Dans la même journée, on arrêta un soldat et on emporta de sa maison située à Hoche Adam deux grandes jarres bouchées dont chacune était portée par huit porte-faix. Le public ignorait ce que ces jarres contenaient.

Le vendredi, le cheikh El Sadat invita Hassan pacha à visiter la tombe de ses ancêtres à El Karafa.

Dans la même journée arriva un messager d'Ismaïl bey. Il apportait une lettre disant que cet émir était arrivé à Djerdja et que son projet était d'y rester pour surveiller le pays et garder cette position jusqu'au départ des troupes et enfin pour que, dans le cas d'une bataille avec les Emirs, il pût servir de renfort aux troupes égyptiennes et prévenir une défaite.

Le samedi, le Capitan pacha fit arrêter Moallem Wacif. Il le fit maltraiter et jeter en prison, puis il l'obligea à verser une forte somme d'argent. Or, Wacif était un des écrivains du trésor les plus influents. Il connaissait tous les revenus et les dépenses. Il avait chez lui copie des registres de la Rouznamah. Il avait une mémoire étonnante et il se rappelait tous les plus petits détails. Il parlait même le turc.

Le dimanche, 9 du mois, on se saisit de quelques-unes des femmes de Moallem Ibrahim el Djohari, qui s'étaient réfugiées dans la maison de Hassan Aga, katkhoda de Aly bey, ancien comptable général. Elles indiquèrent l'endroit où plusieurs trésors avaient été cachés ; on trouva en effet ces trésors. Il renfermaient beaucoup d'objets en or et en argent des selles, etc.

Le lundi, il y eut au tribunal du Cadi une réunion où on s'occupa des impôts sur les épices. L'année précédente, alors que le Pacha était encore à Alexandrie, Ibrahim bey, cheik el

balad avait reçu des négociants de très fortes sommes d'argent à valoir sur les impôts que le Pacha devait percevoir.

Lorsque le Pacha arriva au Caire, les négociants ne voulurent lui payer que le solde qu'ils lui devaient. Mais le Pacha leur réclama la somme entière.

Ils cherchèrent à gagner du temps et ils promirent au Pacha de payer ce qu'il réclamait à l'arrivée de leurs navires. Lorsque, dans les premiers jours du mois de Ramadan, les vaisseaux arrivèrent, les négociants furent de nouveau invités à remplir leurs engagements. Mais ils demandèrent un nouveau délai. Ils craignaient de mécontenter Ibrahim bey. Celui-ci, selon son habitude, suppliait les négociants de ne pas déclarer au Pacha que la somme qu'il réclamait avait déjà été versée. Il se montrait pour eux plein de prévenances. Mais, pressés par le Pacha, les négociants finirent par lui déclarer que Ibrahim bey avait demandé et avait reçu l'argent qu'on leur réclamait; que Ibrahim bey leur avait dit aussi qu'ils ne seraient pas inquiétés par le Pacha et que, du reste, il remettrait la somme. « Mais, pour le moment, disait-il, gardez le secret, de peur d'un scandale ». Le Pacha, qui ignorait tout, se plaignit à Ibrahim bey du mauvais vouloir des négociants. Alors, Ibrahim bey leur envoya de ses serviteurs pour leur dire de payer le Pacha. Puis lorsque ces négociants arrivèrent chez lui, il les combla de caresses en leur disant: « Faites-moi le plaisir « d'attendre et d'avoir patience, je vous le demande par ma « barbe ». Ibrahim bey voulait décider les négociants à payer une seconde fois en leur promettant des arrangements ultérieurs dans lequels on tiendrait compte de ce qu'il avait reçu. Mais il était bien résolu à ne jamais rien rendre.

Quand, après le départ d'Ibrahim bey et des émirs, le Pacha envoya réclamer aux négociants leurs contributions, ils avouèrent tout. La somme réclamée par le Pacha s'élevait à 44,000 tallaris français. A cette déclaration, le Pacha

entra en colère, et s'écria : « Qui donc vous a ordonné de faire ce payement ? Tant pis pour vous ; quant à moi j'exige tout ce qui m'est dû ». Les négociants allèrent implorer l'intervention du capitan pacha, qui leur dit de recourir aux lois et de porter leurs plaintes devant le tribunal du Cadi. Ce qu'ils firent. De son côté, le Pacha se fit représenter à ce tribunal. Ce jour-là, les négociants et les odjaks qui accompagnaient le représentant du Pacha remplirent tous le palais du tribuanl, les négociants exigèrent la présence des Ulémas, mais ces derniers ne vinrent pas et on ne fit rien ce jour-là.

Le lendemain, les négociants et les Ulémas arrivèrent au tribunal, mais le représentant du Pacha ne vint pas ; les négociants exhibèrent un document revêtu du cachet d'Ibrahim bey et déclarant que la somme lui avait été payée. Cette quittance portait la date du 12 Chaban, époque à laquelle Ibrahim bey était lieutenant du Pacha. Ils montrèrent aussi des Fatouas (consultations) déclarant que leur payement était bon et valable. Les Ulémas, de leur côté, dirent : « Attendu que le Pacha, en vertu d'un firman, a nommé Ibrahim bey son lieutenant général et son représentant jusqu'au jour de son arrivée, nous déclarons que les actes d'Ibrahim bey doivent être considérés comme s'ils avaient été accomplis par le Pacha en personne. Dans ces conditions, les négociants doivent être libérés envers le Pacha, qui ne peut exercer son recours que contre Ibrahim bey. La réclamation contre les négociants ne peut être légalement admise ».

Le Cadi rendit ensuite une sentence conforme à l'avis des Ulémas et l'affaire fut ainsi résolue à la confusion du Pacha.

Le jeudi, on décida le départ d'un grand nombre de marins, qui s'embarquèrent pour aller rejoindre ceux qui étaient partis précédemment.

Le vendredi, Ahmed pacha, Wali de Djedda, qui, jusque-là, avait séjourné à Alexandrie arriva à Boulaq ; Aly bey el Defterdar, le katkhoda des chawiches et les gens de leur suite allèrent au devant de lui. Ahmed pacha revint avec eux et s'en alla au palais de Adlia, où il fixa sa résidence.

Le samedi, Hassan pacha, Abdi pacha et Darwiche pacha allèrent dans la maison du cheikh El Bakri sur l'invitation qui leur en avait été faite. Ils s'y rendirent dans des barques, en suivant le canal, et restèrent là jusque dans l'après-midi. Le cheik leur fit de nombreux présents.

Le dimanche, on amena chez Hassan pacha un soldat du nom de Rachouan Kachef, mamlouk de Mohammed bey Abou el Zahab. Hassan pacha le condamna à avoir la tête tranchée. On lui fit subir ce supplice et on exposa sa tête devant sa maison. On a dit que ce soldat se trouvait à Djirdja au moment des événements. Lorsque ses compagnons avaient quitté le Caire, il était venu dans la ville pour faire sa soumission. Il avait reçu le firman de sécurité ; mais ensuite il avait essayé de prendre la fuite et de gagner la Haute-Egypte. Il monta à cheval et voulut mettre son projet à exécution. Il fut alors arrêté et conduit devant Hassan pacha, qui le fit exécuter ; quelques-uns prétendirent qu'il y avait contre lui d'autres griefs.

Dans la même journée, on reçut une communication des commandants de la flotte qui se trouvait sur le fleuve. Ils annonçaient qu'un combat avait eu lieu entre les troupes turques et les émirs de la Haute-Egypte. Les deux camps avaient échangé des coups de canon. Les Egyptiens quittèrent leurs positions pour aller en occuper d'autres du côté de Gabbana. La ville d'Assiout fut, pour ainsi dire, prise entre deux feux. Les troupes turques étaient également séparées des ennemis par une île qui les

mettait à l'abri de toute atteinte. Le plan de ces positions avait été dressé et apporté par le messager, en même temps que la nouvelle de l'engagement.

Le même jour, on tint divan à la citadelle. Kassem bey Abou Seif fut nommé wali de Djirdjah et commandant en chef de l'expédition qui devait partir avec Abdi pacha et Darwiche pacha. Les autres sandjaks qui devaient prendre part à cette expédition étaient Aly bey Tcherkess El Ismaïli, Ghittas bey El Mousseilhi, Mohammed bey Kachkache et cinq cents hommes du corps des odjaks. On commença les préparatifs du départ.

Le lundi, 17 du mois, un officier envoyé par la Sublime-Porte débarqua à Boulaq. Il était porteur des firmans et des manteaux d'investiture, il apportait aussi la réponse ou les ordres du Sultan relativement aux événements qui s'étaient produits au départ des émirs. L'aga des Moustahfezan et d'autres personnes allèrent à sa rencontre; Hassan pacha, Abdi pacha, Ahmed pacha el Djeddaoui, Darwiche pacha, les émirs, les sandjaks, les odjaks, le cadi, les cheikhs montèrent à la citadelle pour l'attendre.

L'officier vint de Boulaq à la citadelle accompagné d'un grand cortége; les agas le suivaient. Ils portaient les manteaux enveloppés dans des paquets, et sur leur poitrine les firmans enfermés dans des étuis en soie.

Quand l'officier arriva sur la porte du divan, tous les pachas et les émirs se levèrent pour le recevoir.

On commença par donner lecture de la lettre adressée à Hassan pacha. Elle contenait des éloges à l'adresse du capitan pour sa conduite et pour le succès de sa politique. En terminant, on lui recommandait de bien traiter le peuple, de payer la solde et les rations. Cette lettre parlait d'Ismaïl bey et de

Hassan bey. Elle ordonnait de tirer vengeance des rebelles et de les tuer.

Après la lecture de la lettre, on sortit les présents qui étaient destinés à Hassan pacha. Il y avait une fourrure en hermine, un caftan jaune, brodé d'or, un sabre orné de diamants. Le Pacha se revêtit des habits et ceignit le sabre.

La seconde lettre dont on donna ensuite lecture était adressée à Mohammed pacha Yakan el Wali. Elle renfermait également la lettre pour le Cadi, les Ulémas, les émirs et les odjaks. Ces deux lettres contenaient des éloges pour tout le monde ainsi que les mêmes injonctions et les mêmes recommandations que la première lettre, puis Mohammed pacha revêtit l'habillement qui lui était destiné et qui se composait d'une fourrure et d'un caftan.

On lut ensuite la lettre qui était adressée à Ahmed pacha, wali de Djedda. Elle était conçue dans les mêmes termes que que les précédentes. On revêtit Ahmed pacha d'une fourrure et d'un caftan.

La quatrième lettre adressée à Ahdi pacha était également conçue dans les mêmes termes. Abdi pacha revêtit aussi sa fourrure et son caftan. La lettre de Darwiche pacha était identique aux précédents. Darwiche pacha revêtit le costume qui lui était destiné. C'était une fourrure sur un manteau à deux pans.

On lut également une lettre adressée à Aly bey Defterdar. Cette lettre contenait des éloges pour son entière obéissance. Une lettre adressée à l'Emir el Hadj lui recommandait de ne rien négliger dans les préparatifs du pèlerinage.

La cérémonie ne se termina que dans l'après-midi. On tira plusieurs coups de canon, le séance fut levée et les assistants se mirent à causer entre eux pendant environ une heure, puis chacun remonta à cheval et s'en retourna dans sa maison

Ce fut une cérémonie imposante et une grande réunion ;

jamais on n'avait vu jusque-là cinq pachas faisant partie d'une même assemblée.

Le mercredi 19, le pacha tint divan et nomma sandjak Bakir, Aga des moustahfezans. Othman Aga el Wali fut nommé Aga des moustahfezans, en remplacement de Bakir Aga. Le jeudi, le Pacha nomma Wali, Ismaïl Kachef, suivant de Kechkeche, en remplacement de Othman Aga. Il confirma Ahmed effendi El Seffaéi dans ses fonctions de Rouznamdji, car on avait voulu le révoquer au profit d'un autre. Mais ce projet n'avait pas réussi.

Dans la même journée arriva Ibrahim Kachef. Il venait de la part d'Ismaïl bey et de Hassan bey. Il annonça leur arrivée prochaine. Ils étaient à l'est du territoire des Welad Yehia et ils envoyaient demander l'autorisation de séjourner là jusqu'à l'arrivée des troupes afin de s'y joindre, mais Hassan pacha ne voulait point donner cette autorisation ; au contraire, il les engagea à rentrer. Il revint ensuite sur sa décision et leur dit d'attendre. Enfin il fut convenu qu'Ismaïl bey viendrait seul au Caire pour conférer avec Hassan pacha et s'en retourner ensuite. On annonça aussi que les émirs de la Haute-Egypte persistaient à séjourner, à Siout à la tête du canal ; qu'ils y élevaient des barricades armées de canons, que les barques et les navires stationnaient en face de leurs positions et ne pouvaient entrer dans le canal que très difficilement à cause de la force du courant et de celle du vent, tous deux contraires à leur marche.

Le même jour, Aly bey Tcherkès el Ismaïli refusa de partir avec l'expédition. Sa démission fut acceptée et on nomma pour le remplacer Hassan bey Radouan. Hassan pacha se chargea des dépenses des troupes. Il donna à chaque émir une somme

de 15,000 tallaris et aux odjaks 17,000 Livres. Abdi pacha fit distribuer aussi de l'argent aux troupes qu'il commandait; chaque soldat reçut une somme de 15 Piastres. Le corps des Dallates se révolta. Les soldats s'assemblèrent sur la place de Adliah et réclamèrent leur rapatriement. Lorsqu'ils sortirent de la ville pour se rendre à Adliah, il y eut une panique dans la population, les boutiques se fermèrent et cependant on ne savait même pas ce dont il s'agissait.

Hassan pacha, ayant appris cette nouvelle, sortit à la tête de ses soldats avec le projet de massacrer les mutins; des Egyptiens sortirent avec lui. Abdi pacha sortit aussi pour le renforcer. Il le rejoignit près du palais de Keimas. Là se trouvait aussi Ahmed pacha Djeddaoui, qui se joignit à Hassan pacha. On commença par apaiser le capitan pacha, puis on décida le corps des Dallat à se soumettre; on augmenta la solde, elle fut portée à 40 piastres par chaque soldat. Ils se soumirent. Hassan pacha et Abdi pacha étaient rentrés chez eux avant le coucher du soleil.

Dans la matinée, Ismaïl Katkhoda, à la tête de quelques troupes, était parti par la voie du fleuve pour la Haute-Egypte.

Le même jour, on fit sortir de grandes quantités de céréales des magasins des émirs rebelles ainsi que des maisons de Ayoub bey el Kebir, de Ahmed, Aga des Djamaliahs, de Soliman bey el Aga et d'autres.

Le même jour, on confisqua différents objets qui se trouvaient dans les maisons des émirs. Un soldat se querella avec son domestique, le frappa et le chassa sans lui payer les gages. Le domestique alla porter plainte à Hassan pacha. Il lui déclara que son maître avait chez lui une caisse remplie d'or appartenant aux émirs absents. Hassan pacha fit accom-

pagner le domestique par un détachement de soldats, qui prirent la caisse et la portèrent à Hassan pacha. Il se produisit plusieurs autres faits de ce genre.

Dans la journée du vendredi, on pénétra dans la maison de Moallem Ibrahim El Djohari; on vendit tous les objets qui s'y trouvaient. Ces objets représentaient une valeur considérable. Il y avait des meubles, des bijoux, des vases, etc.

Le samedi, Abdi pacha et Darwiche pacha allèrent camper à Bassatine dans l'intention de partir.

Le même jour, Aly bey El Defterdar alla à Boulaq; il ouvrit les magasins, en fit sortir les céréales pour la fabrication des biscuits et pour les rations.

Le dimanche, on fit annoncer par des hérauts que les soldats en disponibilité devaient reprendre du service auprès des émirs.

Le lundi, Abdi pacha et Darwiche pacha levèrent leur camp et partirent; les émirs et les sandjaks vinrent dresser leurs tentes à l'emplacement même de leur camp.

Le même jour, un pacha arriva de Syrie. C'était un grand personnage de la famille de Chine Oglou. Il avait avec lui mille soldats. Il passa la journée à Adliah.

Le mardi, les soldats de ce pacha entrèrent au Caire; quant à lui, il alla à Bassatine par Bab el Wazir.

Le même jour, à l'instigation de quelques personnes, on pénétra dans la maison de Ayoub bey el Kebir et on y prit différents objets d'une valeur considérable. On en fit autant dans une autre maison de Moallem Ibrahim el Djohari. C'était une

—

maison à plusieurs étages, qui tombait en ruine. Elle avait appartenu au fils de Mohallem Ibrahim el Djohari, qui était mort deux ans auparavant. Après la mort de son fils, il avait fait démolir l'escalier de sa maison en signe de deuil et l'avait abandonnée avec tous les objets qu'elle contenait. On y pénétra et on en sortit différents objets et des effets de toute sorte, des vases en or et en argent, etc. ; le tout fut remis entre les mains de Hassan pacha, qui les fit vendre aux enchères. La vente dura plusieurs jours.

Dans la même journée, Hassan pacha mit à mort deux soldats de Abdi pacha qui avaient désobéi ; ils furent saisis et mis à mort sur son ordre. Leur exécution eut lieu en face de la porte.

Dans la journée du jeudi, l'émir Chine Oglou partit pour la Haute-Egypte avec ses soldats.

Dans la journée du samedi, 18 du mois de Zilkadé, on publia en ville la défense de faire, le vendredi, des processions publiques avec accompagnement de musique à l'occasion des circoncisions des enfants. Cette mesure fut prise parce que, un vendredi, Hassan pacha était à la prière dans la mosquée d'El Moayad à Bab Zoueilah, et que, au moment même où le prédicateur commençait son sermon, sa voix fut couverte par le bruit d'une musique qui accompagnait un cortège de circoncis ; pour obvier au retour d'un pareil désagrément, Hassan pacha décréta l'interdiction dont nous venons de parler.

Dans la journée du premier du mois de Zilhodjeh, Feidallah effendi arriva au Caire pour remplir les fonctions de directeur des employés comptables. Il alla trouver Hassan pacha, qui le reçut avec beaucoup de considération et d'honneurs. Il alla aussi

voir Mohammed pacha. Il descendit dans une maison qui lui avait été spécialement préparée, puis il changea de demeure et s'installa dans une maison à la citadelle, près du palais de Youssouf.

Dans la journée du jeudi, un officier vint de Turquie. Il était porteur d'un firman confirmant Mohammed pacha dans ses fonctions de Wali pour une nouvelle année ; il vint de Boulaq à Adliah. Le défterdar, les gens de service, l'aga des Moustahfezans, l'aga des Azab, les officiers des Odjaks, se portèrent à sa rencontre. Il fit son entrée au Caire par Bab el Nasre, au milieu d'un grand cortège, et il monta à la citadelle.

Dans la journée du samedi, on publia que tout procès sur lequel il y avait eu jugement ne pourrait plus être porté de nouveau devant le juge et cela à cause du trop grand nombre de procès intentés.

Dans la même journée, les négociants moghrabins reçurent le solde de ce qui leur était dû sur le prêt qu'ils avaient fait au Pacha. Ce fut là le dernier emprunt qui fut remboursé.

Le mercredi, 10 du mois de Zilhodjeh, était la fête du Courban-Baïram. Ce jour-là, on reçut de la Haute-Egypte la nouvelle d'un combat qui avait eu lieu entre les deux partis. Dans le combat moururent, du côté des Egyptiens, Omar, Kachef de la province de Charkiah, Hassan Kachef et Soliman Kachef. Les troupes regagnèrent les barques et les émirs leurs tentes. Hassan pacha ne fut pas satisfait de la tournure que prenaient les affaires ; il eût désiré une bataille décisive qui lui permît de s'emparer des chefs principaux de la rébellion et de rentrer avec eux à Constantinople avant l'hiver et avant que la baisse du Nil vînt entraver la marche des navires. Dans ce

but, il défendit l'ouverture des canaux qu'on avait l'habitude d'ouvrir après la fête de la croix, comme le canal Abou el Monga, celui de Moueïs et celui de Karineine.

Dans la même journée arriva un officier de Constantinople, porteur d'un écrit qui fut lu au Diwan. Cet écrit ordonnait la mise à mort des rebelles, la confiscation de leurs biens et la punition de tous ceux qui étaient dépositaires de ces biens et qui ne les déclareraient point. Cet écrit portait aussi une réquisition de trois années d'impôts à titre de gratification ou de joyeux avènement.

Dans la même journée arriva Ibrahim bey Kechta el Ismaïli accompagné de sa femme, la fille d'Ismaïl bey, ainsi que la famille de celui-ci. Tous allèrent demeurer dans leur maison de l'Ezbékiah.

Dans la journée du jeudi, 8 du mois, arriva au Caire Othman bey Tobbal el Ismaïli ; il alla chez Aly bey el Defterdar, qui l'accompagna près de Hassan pacha. Interrogé par celui-ci sur la situation des troupes, il lui répondit qu'elles avaient besoin de munitions et qu'il était urgent qu'elles reçussent leur solde, que les troupes de Abdi pacha surtout souffraient de cette situation et qu'elles murmuraient ; enfin que les émirs de la Haute-Egypte se portaient vers Tahta. Hassan pacha ordonna alors de hâter l'envoi des biscuits et d'autres munitions. Il fit parvenir à Othman bey une somme de 270 bourses pour être payées aux troupes sur leur solde.

Dans la journée du dimanche, 21 du mois, Othman bey partit et il fut suivi de barques chargées de biscuits, de beurre et d'huile.

Dans la journée du jeudi, 24 du mois, Ahmed Chaouiche el Madjnoun fut nommé katkhoda des Moustahfezan.

Dans les derniers jours du mois, Abdi pacha communiqua une lettre qu'il avait reçue des émirs de la Haute-Egypte. C'était la réponse des émirs. Cette lettre était en langue turque et elle peut se resumer en ces termes :

Vous nous appelez impies, athées, tyrans, rebelles, alors que par la grâce de Dieu nous reconnaissons un seul Dieu ; nous sommes de bons musulmans et nous avons été en pèlerinage à la Mecque. En nous taxant d'impiété, vous commettez donc un acte impie. Nous ne sommes ni rebelles ni contrevenants. Nous ne sommes sortis du Caire ni par impuissance, ni par lâcheté. C'est uniquement par obéissance au Sultan et par obéissance à son représentant, car il nous a ordonné d'effectuer ce départ afin d'apaiser les troubles et d'empêcher l'effusion du sang. Il nous a promis son intervention pour la paix et c'est pour ces motifs que nous sommes partis. Nous n'avons pas voulu tirer les armes contre vous ; nous avons laissé nos maisons et nos femmes sous la sauvegarde de l'honneur du Sultan. Mais vous avez mal agi envers nos biens et nos femmes ; vous avez pillé nos biens et nos maisons ; vous avez outragé nos femmes et les mères de nos enfants. Ces agissements sont sans exemple, même chez les peuples les plus impies. Vous n'avez point été satisfaits de ces actes, vous avez envoyé des soldats à notre poursuite pour nous chasser du pays qui appartient à Dieu. Vous nous menacez par votre nombre ; mais combien de fois, par la grâce de Dieu, un petit nombre n'a-t-il pas vaincu des ennemis plus nombreux ? Les soldats égyptiens n'ont pas à faire leur réputation de courage dans la guerre ; leur renommée est répandue partout dans les provinces. Nous avons le temps pour nous. Vous auriez dû, et c'eût été préférable pour vous, délivrer le pays qui vous a été pris par les infidèles et dont ils sont devenus les maîtres, comme la Crimée, El Wedn, Ismaïl, etc., etc.

La lettre continuait encore sur ce ton, tantôt doux, tantôt menaçant, le tout était entremêlé de préceptes du Coran, de textes du Hadith, de proverbes, etc. Mais Abdi pacha ne manqua pas de répondre aux émirs, de réfuter leurs dires et de taxer d'ignorance le rédacteur de cette lettre.

Et c'est ainsi que se termina cette année fertile en événements merveilleux.

NÉCROLOGIE.

Est décédé le cheikh très savant, notre cheikh, le cheikh Mohammed Ibn Moussa el Djanadji, surnommé El Chafféi, bien qu'il fût du rite Malékite. Ce fut un des savants les plus illustres et les plus en évidence, qui eut pour maîtres les savants de l'époque ; il s'attacha avec beaucoup d'assiduité au cheikh El Saïdi, et devint son lecteur et le répétiteur de ses leçons. Il eut au nombre de ses maîtres le cheikh Khalil el Maghrabi et El Sayed el Beleidi. Il assista aux leçons du cheikh Youssouf el Hefni et à celles du cheikh El Mallaoui. Il excella dans les sciences philosophiques et dans les sciences physiques et étudia les ouvrages les plus en renom, tels que *El Moghni*, de Ibn Hecham, *El Achmouni*, *El Fakihi*, *El Saad* et autres. Il connaissait très bien l'étymologie, l'algèbre, les mathématiques ainsi que les calculs relatifs à la distribution des parts dans les successions. Dans cette dernière science surtout, il devint fort célèbre; il composa des écrits divers, entre autres une étude sur la manière de convertir les différentes sortes de monnaies. Ce dernier travail donna la mesure de sa vaste science en mathématiques. Il avait une facilité étonnante pour résoudre tous les calculs. Il fit des annotations en marge d'un manuscrit, *El Kherchi*. Ces annotations sont un résumé de certaines leçons qu'il avait apprises de ses maîtres ; si elles étaient réunies, elles formeraient un beau volume d'une grande utilité. Il a aussi laissé d'autres annotations en marge des livres qu'il possédait. Il écrivit différentes études sur diverses branches de la science, fit un commentaire du commentaire *El Akaïed,* mais il mourut avant de le terminer. Il laissa cependant sur cette matière plus de quatre-vingts cahiers.

De son côté, il fut le maître de plusieurs savants de l'époque qui s'attachèrent à lui comme des disciples, tels que le grand

savant El cheikh Mohammed El Emir, le grand cheikh Mohammed Arafa el Dessouki et feu le cheikh El Banani.

Il fit la connaissance de feu mon père en l'an 1076 et eut, depuis, avec nous les meilleures relations ; il m'apprit une partie du Coran ; il copiait de petits livres pour mon père et demeura en relations avec nous jusqu'à la fin de sa vie.

J'ai aussi assisté à la mosquée El Azhar, au milieu d'un auditoire nombreux à ses leçons qui étaient empreintes d'une grande solennité. Ces leçons portaient sur différentes sciences théologiques et mathématiques.

Il avait un excellent caractère et une modestie excessive ; ne connaissait ni l'orgueil, ni la dissimulation. Il était de la plus grande simplicité dans sa mise et s'habillait indifféremment de costumes riches ou modestes ; il allait lui-même en personne à Boulaq sur son âne pour acheter du *bersim*, chargeait lui-même son âne pour y mônter ensuite et prendre place sur le chargement ; il portait lui-même le pain au four. Il était serviable et ne ménagea it point ses peines pour s'acquitter des missions dont on le chargeait.

Lorsque Mohammad bey Abou el Zahab construisit sa mosquée, située en face de celle de El Azhar, il fut nommé bibliothécaire de cette nouvelle mosquée, en remplacement de Mohammed effendi Hafez. Il cumulait cette fonction avec celle de professeur au même titre que les autres cheikhs. Pendant ses absences de la bibliothèque, il était suppléé par son frère cheikh Hassan. Celui-ci avait le don de copier des manuscrits du Coran avec une exactitude extraordinaire et une calligraphie des plus belles; pendant qu'il se livrait à ce travail, il causait avec différentes personnes, sans que pour cela il commit la moindre erreur dans son travail.

Le défunt employa sa vie à s'instruire et à instruire les autres, ne s'écartant jamais du bon chemin, jouissant de la considération de tous. Il mourut le 27 du mois de Djamad el

Thani. Les prières furent dites sur son corps à El Azhar et il fut inhumé à El Medjawerine.

Est décédé aussi le vertueux et savant Sayed Mohammed Ibn Ahmed, Ibn Mohammed Afdal, Saffi-el-Dine, Abou el Fadl el Husseini, connu sous le nom de El Nadjari. Il naquit en l'an 1160 environ. Il s'instruisit sous les meilleurs maîtres de son temps et se perfectionna en philosophie; il alla au Yemen en l'an 1173. Là lui parvint la renommée de Nadjaïr el Sayed Abd-el-Rahman Ibn Ahmed Baïdid; il alla étudier avec lui le droit et le Hadith. Il vint ensuite à Zobeid et put recevoir sur différentes branches de la science des leçons du cheikh savant Mohammed ibn Aley-el-Din el Mizdjadji, ainsi que du cheikh Sayed Soliman ibn Yehia et autres. Il fit le pèlerinage de la Mecque; vit le cheikh Mohammed ibn Abd-el-Kerim Samman, s'attacha à sa secte, à laquelle il fut initié, et il fut très assidu auprès de lui.

El Sayed Mohammed fit le voyage de Yambo, y séjourna quelque temps et fut aimé par les habitants de cette ville.

Il arriva au Caire en l'année 1182, fit la connaissance des Ulémas de cette ville et eut avec eux les meilleures relations et les discussions les plus intéressantes; il s'en alla ensuite dans la Haute-Egypte et se fixa quelques temps à Djerdja; là, il donna quelques leçons, puis il revint au Caire en l'an 1187 et fit le voyage de Jérusalem, où on lui fit un excellent accueil; il visita *El Khalil* (tombeau d'Abraham) et fut aimé par les habitants de ces lieux. Il revint encore au Caire en 1188, puis partit à Naplouse, où il fit la connaissance du cheikh El Safarini, qui lui donna quelques leçons. De plus, ce cheikh le prit en affection et lui donna l'autorisation d'enseigner en son nom.

Sayed Mohammed connaissait à fond le rite Hambalite et le professait à Naplouse de la manière la plus claire et la plus

savante, répondant aux interpellations avec une grande justesse : or, dans cette ville, c'était le rite qui possédait les adeptes les plus nombreux ; cet enseignement lui attira de la sorte une grande considération et beaucoup d'estime.

Il vint de nouveau au Caire en l'an 1190 et renouvela sa connaissance avec notre grand cheikh Sayed Mortada, qu'il avait connu dans un précédent voyage. C'était au moment où le cheikh Sayed Mortada était à l'apogée de sa gloire. Le cheikh le mit en avant et lui donna l'autorisation de professer. Le défunt venait à Cheikhoun aux leçons du cheikh. Celui-ci le faisait asseoir auprès de lui et ordonnait à l'auditoire de l'entendre. Ces procédés le mirent tout de suite en évidence, et de ce jour sa fortune fut faite ; il passa une année au Caire dans une okelle à Djamaliah ; il acquit une haute position par suite des éloges que lui prodiguait notre cheikh Sayed Mortada, qui exhortait tout le monde à l'entendre et lui témoignait de l'estime et de la considération. Il recevait des présents consistant en effets d'habillement et d'autres objets.

Il se disposa néanmoins à partir de nouveau pour Naplouse ; alors tout le monde se porta chez lui et lui fit des présents en argent et en objets nécessaires pour le voyage ; on lui donnait toutes les marques d'estime et de respect. Il partit pour Naplouse, puis se rendit à Damas, et là eut l'occasion de professer aux Ulémas de cette ville et de recueillir de nombreuses preuves de considération et de respect.

El Sayed Mohammed réunissait toutes les vertus ; il était maître dans la science du Hadith et sa science était tellement profonde en cette matière qu'il n'y avait pour le surpasser que notre cheikh Sayed Mortada. Il acquérait les sciences avec une facilité merveilleuse. Il avait un grand talent d'exposition. Il retourna à Naplouse et, de là, se rendit avec sa famille au Khalil, où il voulut se fixer, mais il ne put y réussir à cause de sa situation de fortune et de l'état très précaire des

habitants de cette localité ; il retourna de nouveau à Naplouse, où il mourut le dimanche 27 Ramadan de cette année, dans un âge assez avancé. Il fut inhumé à Zarkié, près du tombeau du cheikh El Safarini. Il fut universellement regretté. Que Dieu l'ait en sa sainte miséricorde et lui accorde le paradis en partage. Il laissa une petite fille. Il composa divers écrits sur le Hadith.

Est décédé aussi le respectable, très illustre et très savant El Sayed Nedjm-el-Dine ibn Saleh ibn Ahmed ibn Mohammed ibn Saleh ibn Mohammed ibn Abdallah el Temertachi el Ghazzi el Hanafi. Il vint au Caire à l'âge de soixante ans environ, assista aux leçons des maîtres, se perfectionna dans les sciences et dans la philosophie, et excella dans certaines branches spéciales de cette science. Cependant l'amour des biens de la terre pénétra dans son cœur et il s'adonna à quelques spéculations commerciales ; il fit le voyage de Constantinople, où il entra dans le corps de la magistrature. Il revint au Caire, investi du siège de Cadi de la ville d'Ebiar, sise dans la province de Menoufiah. Il était aussi porteur de firmans qui l'instituaient administrateur de divers wakfs. Il habita Ebiar pendant plus de dix ans, rachetant ces fonctions chaque fois qu'elles devenaient vacantes. Dans ces fonctions, il imagina de faire l'inspection des anciens biens wakfs et des mosquées en ruine. C'était pour lui une source annuelle de revenus qui lui étaient servis par les administrateurs de ces wakfs ; il devint ainsi possesseur d'une fortune assez considérable.

Nedjm-el-Dine vint ensuite se fixer au Caire, où il fit l'acquisition d'une grande et belle maison située à Darb Kermez, quartier Bein el Kasreine ; il eut des mamlouks, des esclaves blanches et noires, etc. Il devint ainsi une personnalité et il monta les meilleurs chevaux. Il portait toujourssur lui le texte de « Tanaouir el Absar » qu'il consultait assez souvent ; il écrivait

en marge de ce livre les questions les plus intéressantes en matière de législation. Il fut nommé Cadi du Caire en l'an 1186 ; cette situation ajouta beaucoup à sa fortune et à son importance, mais aussi dans ses fonctions il mit en avant des nouvelles pratiques judiciaires, telles que la prestation de serment par les témoins. Il fit encore le voyage de Constantinople en l'an 1192, puis y retourna en l'an 1199. Dans ce dernier voyage, il causa avec Hassan pacha et il décida ce vizir à entreprendre une expédition en Egypte. Les troupes ottomanes furent envoyées et Nedjm-el-Dine arriva avec elles à Alexandrie. Comme il existait entre lui et Neman effendi, le Cadi de cette ville, une inimitié cachée, il intrigua contre lui auprès de Hassan pacha. Neman effendi fut révoqué de ses fonctions et Nedjm-el-Dine en fut investi; l'ancien Cadi faillit même perdre la vie, victime de la vengeance de son ennemi, mais il prit la fuite et gagna la ville de Rosette. Sayed Nedjm-el-Dine ne garda pas longtemps ses nouvelles fonctions : il fut atteint d'une attaque de paralysie qui amena sa mort le 27 Ramadan. Il était âgé d'environ quatre-vingt-dix ans.

Hassan pacha découvrit après sa mort toutes ses intrigues, et fut surtout convaincu de l'innocence de Néman effendi ; il fit venir celui-ci auprès de lui, le combla d'égards et le réintégra dans ses anciennes fonctions; il se lia même d'amitié avec lui, et plus tard il l'emmena à Constantinople et le nomma premier astrologue, car il était très versé dans cette science. Mais il l'expulsa ensuite à cause de son intervention auprès de Saleh Aga, en faveur des émirs d'Egypte. Nous avons raconté cet événement en temps et lieu.

Sayed Nedjm-el-Dine laissa un fils, Saleh Chalabi, actuellement vivant ainsi que son mamlouk Aly effendi, qui se fit nommer Cadi de Mehalla, de Menouf et d'autres villes.

Est décédé le cheikh saint et vertueux Ahmed ibn Issa, fils de Abd-el-Samad, ibn Ahmed, ibn Foteih, ibn Hedjazi fils de l'élu de Dieu, El Sayed Aly Taki-el-Dine, ibn Fath, ibn Abd-el-Aziz, ibn Issa, ibn Nedjm, gardien des côtes de Brouloss, El Husseini, El Khaligi, El Ahmadi, El Borhani, El Chérif, surnommé Abou Hamed. Il naquit à Ras el Khalig ; il apprit le Coran et quelques textes, puis suivit la voie de Dieu ; il abandonna tout, s'isola du monde, se voua aux voyages et à la visite des mosquées et des tombeaux des saints. Ses voyages étaient surtout dirigées sur les côtes de la mer entre Rosette et Damiette. Il s'y rendait à pied. Dans ces voyages, il eut des révélations divines, vit les saints de Dieu et faisait de ces visions des relations extraordinaires ; il pratiquait des jeûnes très longs ; dans ses voyages dans les provinces de l'est, il vit les personnes les plus vertueuses. Il s'attacha au Sayed Mohamed Medjahed et s'associa à plusieurs de ses pratiques ; tous deux étaient comme une seule âme dans un seul et même corps. Il était d'une générosité extrême et dépensait des sommes considérables à la foire de Sayed el Badaoui et à celle de Sayed el Dessouki ; aux indigents qui se trouvaient dans ces deux foires, il distribuait tous les jours des aliments.

Quand il arrivait au Caire, il allait visiter les Ulémas de cette ville et assistait à leurs leçons. Eux, de leur côté, l'aimaient beaucoup et croyaient en lui, surtout le cheik El Demiati, Chams-el-Dine el Hefni et autres.

Il était très attaché à notre cheikh El Sayed Mortada et composa pour lui le livre *El Manachi oual Saffeine* ; il fit pour lui le commentaire du sermon du cheikh Mohamed el Beheri el Borhani, sur le chapitre du Coran intitulé *Younes*, ainsi que d'autres écrits.

En l'an 1199, cheikh Ahmed vint au Caire et descendit dans la mosquée El Husseini, mais il fut atteint d'hydropysie et sa maladie empira ; dans cet état, il voulut entreprendre le voyage

de Foua, mais, à peine était-il descendu dans la barque, qu'il y mourut, le 10 du mois de Moharrem ; il fut néanmoins conduit à Foua, où il fut inhumé dans une petite mosquée près de sa maison. Là, il est en grande vénération.

Est décédé aussi le lettré et grand poète El cheikh Mohammed Chabana. Il fut une merveille de son temps, étudia la philosophie et eut les meilleurs maîtres de l'époque, mais il s'attacha spécialement à la versification ; il rivalisa avec les meilleurs poètes de l'époque et devint lui-même un maître incontesté. Il excellait surtout dans la satire.

On lui doit, à l'adresse du cheikh Kassem, une satire sur le même mètre que le vers suivant d'un poète :

Béni soit celui qui répartit les chances!
Ne récriminons pas et ne faisons aucun reproche.

La voici :

Béni soit celui qui a donné les malheurs en partage
A Kassem, et qui a abaissé son front,
Qui le revêtit d'une livrée de crime
Qui fera sa honte au jour du jugement dernier.
Cette livrée est celle des malfaiteurs
Et des voleurs.
Il est la guine de ceux qui travaillent le cuivre
Et qui le façonnent de leur bras ;
Il tâche de voler la soie,
Serait-elle défendue par un rempart ;
Il enlève le Kohl aux paupières de ceux qui sommeillent
Et même de ceux dont le sommeil est très léger.
S'il avait accès dans le harem du vizir
Et, s'il y voyait un mignon,
Il l'embaucherait pour le compte des débauchés
Et, dans un endroit désert, il faciliterait à ceux-ci la satisfaction de leurs désirs.
Il entoure sa tête d'un châle
Et il fait cacher ses ruses sous des apparences trompeuses.

Cette poésie est longue. Kassem y a répondu ainsi qu'il suit :

Gloire à celui qui a donné le malheur en partage
A Chabana et qui le lui a conservé ;
Il lui a donné un turban qui, sur sa tête,
Ressemble à une grande marmite ;
Il a hérité ce turban de ses aïeux
Bien avant la construction d'El Kemama.
Si c'est là la figure d'un croyant,
Quel serait donc l'aspect des pécheurs ?
Si cet homme était digne de prier,
Le singe serait digne d'être imam.

On doit au même poète la satire suivante à l'adresse de Taha el Batati :

O homme sage ! la gloire
Réside bien loin de toi !
Taha cette fois est revêtu d'une robe de bassesse
Et il porte un turban de grossièreté.
Aussi, ceux qui le voient disent-ils :
« Délivre-nous, ô Dieu, des peines de l'enfer ! »
O littérateur, qui porte, comme un âne, une charge pesante de livres
Et de paperasses provenant d'un wakf,
Tu as dilapidé les livres de ce wakf à force d'y griffonner ;
Aussi mérites-tu d'être lapidé.
Celui qui empiète sur le domaine de la poésie satirique
Doit être bafoué et blâmé ;
Mais il vaut mieux te pardonner tes crimes,
Car, en faveur d'un seul, on pardonne à plusieurs.

Est décédé le vénérable et respectable Ahmed ibn Ayad El Maghrabi El Djarbi. C'était un des personnages les plus en vue de Tunis, où il occupa les postes les plus élevés. Il survint entre lui et Ismaïl Katkhoda de Hamouda, pacha de Tunis, un différend qui l'obligea à quitter cette ville. Il descendit dans une barque, lui, ses parents, ses enfants et ses biens, et arriva à Alexandrie. Le capitan pacha, en apprenant son arrivée, voulut se saisir de sa personne et s'emparer de ses biens, mais Naaman effendi, le Cadi d'Alexandrie, inter-

céda pour lui et il ne fut pas inquiété. Pour cette intercession, Ibn Ayad fit présent à Naaman effendi d'une somme de 1,000 dinars, et je tiens ce fait de Naaman effendi lui-même.

Ibn Ayad vint ensuite au Caire et se fixa à Boulaq, sur la rive du fleuve, près de notre maison. C'était en l'année 1192. Il avait avec lui un enfant en bas âge et douze esclaves blanches des plus belles; elles étaient habillées à la mode moghrabine et si admirablement belles qu'elles auraient pu tenter même un saint; il avait aussi plusieurs jeunes mamlouks, tous très beaux et vêtus à la mode des Moghrabins. Il possédait divers objets de valeur. Il demeura dans cette maison de Boulaq isolé du reste du monde, ne sortant jamais et ne fréquentant aucun des gens du pays. Quelques-uns de ses compatriotes seuls venaient le voir. Il passa ainsi dans cette maison près de huit ans; pendant ce temps, la plupart de ses esclaves et de ses mamlouks moururent.

Ismaïl Katkhoda sortit à son tour de Tunis, fuyant la colère de Hammouda pacha, fils de Aly Pacha; il vint en Egypte, puis il alla à Constantinople où il fit la connaissance de Hassan pacha; il s'attacha à lui et sut gagner sa confiance; il devint même son Katkhoda. Hassan pacha, à son arrivée au Caire, reçut un présent de Ibn Ayad et l'accepta; mais Ismaïl, son katkhoda, ne tarda pas à le rejoindre; et il ne manqua pas de médire de Ibn Ayad, pour lequel il avait gardé une grande inimitié, car l'injustice se manifeste dans la force et se dissimule dans la faiblesse. Hassan pacha fit appeler Ibn Ayad auprès de lui, en lui garantissant toute sécurité, mais Ibn Ayad s'excusa. Hassan pacha le laissa tranquille quelques jours, puis il lui envoya demander un emprunt. Ibn Ayat refusa et renvoya les messagers du pacha. Ceux-ci rendirent compte de leur mission à Ismaïl Katkhoda, qui écouta leur rapport à Khan El Charaïbi, où il se trouvait pour recouvrer l'argent dû par les négociants. Le rapport des messagers le mit fort en

colère, et dans son cœur se ralluma toute l'ancienne haine qu'il nourrissait contre Ibn Ayad. Il monta sur le champ à cheval, se rendit à Boulaq, entra dans la maison de Ibn Ayad et l'appela. Ibn Ayad lui répondit fort courtoisement; mais il refusa de descendre et se renferma dans son harem. Il lui dit: « Ne vous suffit-il pas que je vous aie laissé Tunis; faut-il que vous veniez encore me tourmenter jusqu'ici? » Il tira ensuite des coups de fusil sur Ismaïl; deux hommes de la suite d'Ismaïl tombèrent morts. Ismaïl monta alors, l'entoura lui et ses gens et le mit à mort. Puis Ismaïl lui coupa la tête et voulut tuer son fils; la mère de l'enfant se jeta à ses genoux et le supplia d'épargner son fils; il y consentit, puis on fit sortir le cadavre de Ibn Ayad hors de la ruelle et on le jeta sur le grand chemin; on fit ensuite évacuer la maison par les femmes et les gens de service et l'on mit les scellés sur les portes.

Cette besogne faite, Ismaïl retourna à Khan el Charaïbi, tout couvert de sang; il y trouva El Hadj, Soliman el Parsi, et le frappa au visage, en lui disant: « Comment, vous autres Moghrabins, vous commettez tous ces actes et vous faites la guerre aux hommes de la Sublime-Porte! » Puis il se saisit de lui et confisqua ses biens, comme je l'ai raconté, et c'est ainsi que

Le temps n'est point invariable,
Mais il est composé de surprises et de déceptions.

ANNÉE
MIL DEUX CENT UN.

Mois de Moharram.

Dans la journée du lundi 7 du mois de Moharram, Ismaïl bey arriva au Caire avec ses troupes. Il se rendit tout seul auprès de Hassan pacha, la figure couverte d'un mouchoir. C'était sa première rencontre avec lui : il resta à peine quelques minutes. Au moment où il allait prendre congé, le Pacha le revêtit d'un manteau d'hermine. Ismaïl bey se rendit ensuite à la maison de son mamlouk, Aly bey Tcherkess. Cette maison était celle de Ayoub bey el Saghir, située à Habaniah. Il arriva ainsi incognito, parce que dans la journée du jeudi 3 Moharram, il y avait eu une rencontre entre les Osmanlis et les autres émirs du côté de Manchiah. Ismaïl bey y avait pris part, cette bataille avait été très sanglante et très acharnée ; chacun des deux camps avait donné de grandes preuves de courage. Abdi pacha avait montré une bravoure prodigieuse.

Ismaïl bey reçut dans la bouche une balle qui lui sortit par la joue, il se replia vaincu et se dirigea vers le Nil, où il trouva une barque et arriva au Caire en toute hâte, sans savoir ce qui était advenu après son départ.

L'arrivée d'Ismaïl bey dans ces conditions, ainsi que la nouvelle de la défaite des troupes expéditionnaires, causa au Caire une grande inquiétude ; les versions se succédaient, un mensonge faisait place à un autre mensonge. Hassan pacha envoya des messagers pour faire venir des troupes d'Alexandrie et de Turquie.

Dans la journée du samedi 12 du mois arrivèrent au Caire Hassan bey el Djeddaoui, quelques corps de troupes et des

officiers des odjaks. Hassan bey alla faire visite à Hassan pacha ; il avait une blessure à la main. Le Pacha le revêtit d'un manteau, puis il se rendit à son ancienne maison située à Daoudiah. Les émirs et sandjaks arrivèrent aussi. Kassem bey avait une blessure au nez. Abdi pacha arriva aussi et alla demeurer à Kasr el Aïni.

Dans la même journée arriva un officier de la Sublime Porte porteur d'un firman révoquant Mohammed pacha du gouvernement de l'Egypte et nommant Abdi pacha à sa place. Mohammed pacha était nommé Wali de Diarbekir en remplacement de Abdi pacha. Celui-ci commença alors par transporter ses effets à Boulaq. D'après la rumeur publique, ces changements étaient l'œuvre de Hassan pacha.

Dans la journée du lundi, Hassan pacha tint un divan dans sa maison ; les émirs, les sandjaks et les cheikhs s'y réunirent. Dans ce divan, Hassan pacha revêtit Ismaïl bey d'un manteau et le nomma *Cheikh el Balad*. Il revêtit aussi Hassan bey d'un manteau et le nomma Emir el Hadj, puis s'adressant à l'assistance, il dit : « Voici Ismaïl bey qui est arrivé chez vous et qui est devenu votre chef, prenez donc courage et préparez-vous à combattre vos ennemis ; que chacun combatte pour son propre compte ». Un grand silence accueillit ces paroles, il fut interrompu par Ahmed Chorbadji Arnaout, qui dit : « Comment voulez-vous que l'on fasse la guerre sans argent, chacun a besoin d'une suite en personnes et en chevaux ? » Le Pacha répondit : « Les munitions d'un jour peuvent suffire pour deux jours », et la séance fut levée, mais chacun sortit mécontent et avec une colère secrète.

Quant à Ismaïl bey, il souffrait horriblement de sa blessure. El Sayed Othman el Hamami le soignait ; il retira de son cou seize morceaux de fer provenant de sa cuirasse, car la cuirasse

avait empêché le plomb de pénétrer dans les chairs, mais des petits morceaux de la cuirasse y étaient entrés. El Sayed Othman el Hamami les sortit tous au moyen d'un instrument, mais avec beaucoup de peine et le malade souffrit beaucoup. Après cette opération, il le traita au moyen d'onguents et de pommades qui le guérirent en peu de jours.

Dans la même journée arriva un bédouin qui apporta à Ismaïl bey la nouvelle de la marche des émirs de la Haute-Egypte vers le nord. Il dit que leur avant-garde avait déjà atteint Beni Souef; que Moustapha bey el Daoudia, Moustapha bey el Salehdar, Aly aga ancien Khazendar de Mourad bey ainsi que quinze autres emirs et Kachefs étaient morts. Plusieurs autres chefs étaient morts à la guerre.

Dans la journée du mardi arriva au Caire Ismaïl Aga Kamchiche, qui était prisonnier des émirs de la Haute-Egypte. Ceux-ci l'envoyaient avec une lettre dans laquelle ils réclamaient la paix et où ils exprimaient tout leur repentir de leurs actes passés, ils ajoutaient néanmoins que si leur demande était repoussée, ils étaient prêts pour la guerre.

Dans la journée du mercredi, Mohammed pacha quitta la citadelle pour se rendre à Boulaq.

Dans la journée du jeudi, on fit publier par des hérauts que les soldats, les compagnons d'armes et les mamlouks devaient s'attacher à leurs maîtres; que tout soldat ou mamlouk qui, après un délai de trois jours, n'auraient pas obéi à cet ordre, encourrait les peines les plus sévères. Les soldats ou mamlouks qui étaient dans les provinces devaient rentrer au Caire.

Dans la même journée, Ahmed Capitan, surnommé Ham-

mamdji Oglou s'empara des barques qui étaient restées sur le Nil; il remonta le fleuve jusqu'à Deir el Tine, près de Tabbine, et là il fit élever des barricades et creuser des fossés. On arma ces retranchements de diverses pièces de canon. Ce jour-là on fit courir le bruit que Abdi pacha monterait à la citadelle, mais il n'y monta pas; il se rendit auprès de Hassan pacha et il eut avec lui un long entretien, il lui dit: «Comment voulez-vous que je monte à la citadelle pour gouverner pendant que les ennemis avancent sur le pays et que mes neveux sont morts en leur faisant la guerre? Je n'y monterai pas avant d'en avoir tiré vengeance, sinon je mourrai». Il le quitta sur ces paroles et se rendit à Kasr el Aïni.

Dans la même journée, Omar Kachef el Charaoui partit au devant des pèlerins qui arrivaient par la Mer Rouge. On reçut aussi des lettres de la montagne annonçant que la sécurité y existait comme auparavant.

Dans la journée du vendredi, Radouan bey Boulghia, Soliman bey el Chabouri et Soliman bey Othman sortirent du Caire et allèrent camper à Bassatine.

Dans la même journée, Hassan pacha tint divan; il revêtit du manteau trois émirs de Hassan bey el Djeddaoui et il les fit sandjaks. Ces trois émirs étaient Chahine, Aly et Othman.

Dans la même journée arriva au Caire Zulfikar et Kachab, Kachef du Fayoum, surnommé Abou Sâda.

Dans la journée du samedi, la plupart des émirs sortirent du Caire et allèrent camper à Bassatine; les nouvelles annonçaient que les émirs ennemis étaient toujours à Béni Souef.

Dans la même journée, Hassan pacha paya le tiers de la solde due aux troupes : il donna à Ismaïl bey 20,000 dinars ; à Hassan bey 15,000 ; à chaque sandjak 10,000 et à chaque corps des odjaks 4,000 ; le corps des janissaires trouva cette somme insuffisante et fit une pétition pour obtenir un supplément.

Dans la même journée, Hassan pacha demanda un emprunt aux commerçants ; la somme fut répartie entre eux. Cet emprunt occasionna un grand préjudice aux plus pauvres. Un grand nombre de ces commerçants s'enfuirent, après avoir fermé leurs magasins et leurs maisons. Les chevaux, les mulets et les ânes furent réquisitionnés. On força les maisons pour s'en emparer ; les chevaux devinrent fort rares et d'un prix très élevé.

Dans la journée du lundi, Hassan pacha fit saisir la personne de Ismaïl Aga Kamchiche, et il ordonna sa mise à mort ; les odjaks intercédèrent pour lui ; il fut épargné mais il fut mis en prison, tout cela parce qu'il avait apporté à plusieurs personnes des lettres secrètes des émirs de la Haute-Egypte.

Dans la même journée, Hassan pacha tint un grand divan dans lequel il réunit les émirs et les hauts personnages. Dans ce divan, on donna lecture de lettres arrivées de la Haute-Egypte. Par ces lettres, les émirs réclamaient la paix et la sécurité pour leurs personnes et ils demandaient à Abdi pacha de donner une liste des objets qui lui avaient été enlevés dans la dernière mêlée ; ils s'engagèrent à lui restituer tout ce qu'il avait perdu. Abdi pacha dit alors à Hassan bey el Djeddaoui : « Eh bien, que dites-vous de cela? » Hassan bey el Djeddaoui répondit : « Nous ne reprendrons nos biens que par l'épée, comme ils nous les ont pris par l'épée ». Abdi pacha dit alors

« Telle est aussi ma volonté », puis Hassan bey s'adressant à Hassan pacha, lui dit : « Je suis d'avis que nous ne devons vous faire accompagner par aucun des partisans de Mohammed bey, ils sont tous nos ennemis et ils ne peuvent que nous nuire ». Hassan pacha approuva ces paroles, puis il ordonna que l'on amenât ses chevaux. S'adressant alors à tous les émirs en général, il dit : « Ecoutez-moi : il est possible qu'en parlant de nous vous vous disiez que nous sommes des Osmanlis et qu'en cette qualité vous ne pouvez nous donner aucun pouvoir sur le pays d'autant plus que nous ne participons que peu ou point aux dépenses de la guerre, tandis que les Egyptiens ont tous le même intérêt. Il arrivera alors que vous marcherez avec nous, puis vous conspirerez contre nous et vous nous trahirez. Si pareille chose arrivait, je fais le serment de ruiner l'Egypte pour sept ans et je ferai en sorte qu'il ne reste plus personne dans ce pays. »

Dans cette réunion on convint de rédiger une réponse aux lettres des émirs ennemis : on devait leur communiquer la promesse du Capitan pacha d'obtenir pour eux le pardon du Sultan ainsi que des dignités et des fonctions qui leur permettraient de vivre eux, leurs familles, leurs enfants et ceux qu'ils emmèneraient avec eux en qualité de mamlouks.

Une condition spéciale était cependant faite à Mourad bey et à Ibrahim bey. Ces deux émirs devaient quitter l'Egypte et on leur promettait de leur donner de fonctions élevées dans d'autres pays. Quant aux autres émirs, ils pouvaient ou rentrer au Caire et s'enrôler parmi les troupes de Sa Majesté ou bien, s'ils aimaient mieux, résider dans la Haute-Egypte. La lettre finissait par avertir les émirs de se préparer à la guerre s'ils ne souscrivaient point à ces conditions.

Dans la journée du mardi, on fit arrêter Omar Kachef, qui habitait au quartier du cheikh El Islam, et Mohammed aga el

Baroudi et on leur ordonna de demeurer prisonniers chez Ismaïl bey. Cette mesure avait pour cause la correspondance secrète pour laquelle Ismaïl aga Kamchiche avait été lui aussi arrêté.

Dans la journée du mercredi, Mohammed effendi, le messager de Hassan pacha, partit emportant des lettres pour les émirs de la Haute-Egypte.

Dans la même journée, un soldat de la marine tua un barbarin; les barbarins ses compatriotes se réunirent et portèrent le cadavre jusqu'auprès de Hassan pacha. Celui-ci fit amener le marin et le tua.

Dans la journée du jeudi, l'aga et les chaouiches publièrent en ville que tous les soldats devaient se rendre à Boulaq pour partir en barque en compagnie des Odjaks et que tout soldat qui irait coucher dans sa maison serait châtié. L'aga fit le tour des maisons des soldats pour les réquisitionner; il se postait devant les okelles et prenait des renseignements sur ceux d'entre eux qui y logeaient et il leur ordonnait de se rendre à l'appel. Les commerçant fermèrent leurs boutiques et le marché de Khan el Khalili cessa ce jour-là. Les appelés se rendirent à Boulaq, ou aux portes de la citadelle, suivant les ordres reçus. Les pauvres d'entre eux souffrirent beaucoup, car on ne leur donna aucune solde en argent; on leur dit qu'ils seraient nourris par leurs corps mais qu'ils devaient fournir eux-mêmes les rations de leurs chevaux et que leur nourriture consisterait en biscuits, riz et lentilles seulement. Or, la viande était très rare et avait atteint un prix très élevé; le rotoli de mouton se vendait 13 paras et celui de bœuf 8 paras; le blé avait aussi renchéri, après avoir été à bas prix et il en fut ainsi du beurre et de l'huile.

Dans la même journée, Mohammed aga el Baroudi et Omar Kachef furent transférés de la maison d'Ismaïl bey à la caserne des Azab à la citadelle où ils furent enfermés.

Dans la même journée, les émirs de la Haute-Egypte envoyèrent au Caire un des neveux de Abdi pacha qui était leur prisonnier, ainsi que les objets pris à Abdi pacha. Ils envoyèrent aussi un grand nombre de soldats blessés. A chacun de ces soldats ils avaient donné un dinar.

Dans la journée du dimanche, 27 du mois, Mohammed effendi le messager revint de sa mission auprès des émirs de la Haute-Égypte. Il était accompagné de Aly aga Moustahfezan, qui était porteur de la réponse dont nous avons parlé. Il annonça que les émirs acceptaient tout, excepté la clause relative à leur sortie d'Egypte, car quitter la patrie était chose difficile ; que rien ne leur faisait plus de peine que de voir leurs adversaires Ismaïl bey et Hassan bey maîtres du pays ; que cette raison surtout était la cause principale de la guerre ; que si leurs propositions étaient repoussées, ils désiraient restreindre la guerre seulement entre eux et leurs adversaires, car ils ne voulaient aucun mal aux Ottomans ; que si le combat était ainsi réduit, ils se soumettaient à toutes ses conséquences, et que si leurs adversaires étaient victorieux, ils pouvaient garder le pouvoir sur le pays ; au contraire que si la victoire était de leur côté, ils remettraient leur sort entre les mains du Pacha. Il pouvait accepter leur repentir, leur rendre leurs dignités et leurs fonctions aux conditions que l'on voudrait leur imposer et que ces conditions ne seraient jamais violées, sinon on pouvait les envoyer où on voudrait.

Aly aga fit ainsi son rapport ; après quoi Hassan pacha lui dit : « Je ne suis pas venu pour faire leur volonté, le Sultan m'a bien ordonné de faire ce que je fais et ce sont ses ordres que je leur transmets. S'il veulent obéir, qu'ils se soumettent, autrement leur rébellion entraînera leur malheur. » Il écrivit aussi dans ce sens une lettre qu'il remit à Aly aga et il revêtit ce dernier d'un manteau d'hermine. Aly aga partit

sans retard pour rejoindre ses amis ; il était accompagné d'un homme envoyé par le pacha.

Mohammed effendi, le messager du pacha, qui avait porté aux émirs sa première lettre, fut l'objet de beaucoup d'égards et de considération de leur part ; il en reçut des présents. Mourad bey lui fit à lui seul un présent de mille talaris. Il s'en alla alors faisant leur éloge, content de leur accueil et de leur générosité.

Mois de Saffar.

Dans la journée du jeudi, 1er du mois de Saffar, arriva d'Alexandrie le trésor de Hassan pacha. Il paya alors l'arriéré de la solde des troupes et des émirs.

Dans la même journée, on apprit que les émirs de la Haute-Egypte marchaient vers le Nord. On apprit que leur avant-garde était à Djizeh et qu'ils avaient levé des impôts dans cette province.

Dans la même journée, les tentes d'Ismaïl bey et de Hassan bey furent dressées du côté de Tourah et l'on saisit toutes les barques qui se trouvaient sur la rive orientale du fleuve.

Dans la même journée, Ismaïl bey demanda un emprunt aux négociants. Ceux-ci s'excusèrent, alléguant leur indigence, ils dirent que les riches d'entre eux étaient partis pour le Hedjaz sans rien payer. L'émir prétendit alors que les négociants en café lui devaient des arriérés depuis longtemps et ces négociants durent transiger avec lui pour une somme de quatre mille dinars.

Dans la journée du vendredi, on décida que tous les gens de Mohammed bey devaient se rendre auprès d'Ismaïl bey et se

mettre à ses ordres, qu'ils fussent soldats, émirs ou mamlouks et que celui d'entre eux qui contreviendrait à cet ordre serait puni. En conformité de cette menace, plusieurs personnes furent arrêtées et jetées en prison et l'on mit les scellés sur leurs maisons. De ce nombre se trouvait Djiaffar Kachef, qui habitait près de la maison du Cadi, du côté de Bein el Kasreine.

Dans la même journée arriva au Caire l'officier qui avait accompagné Aly Aga, le messager des émirs. Il était porteur de lettres des émirs de la Haute-Egypte. Ces lettres se résumaient ainsi :

Nous avons demandé à plusieurs reprises qu'on nous pardonnât. Vous nous avez refusé le pardon et vous n'avez pas voulu croire à notre repentir, nous préférons donc nous adresser à Dieu en qui nous mettons notre confiance et qui nous donnera aide et secours.

Dans la journée du samedi, Hassan pacha, Ismaïl bey, Hassan bey et le reste des émirs allèrent dresser leur camp à Bassatine.

Dans la nuit de cette journée, un soldat, nommé Ismaïl Kachef Abou el Charamitte, fut assassiné par ses mamlouks dans sa maison située dans une ruelle du quartier El Khiamiah. Cet assassinat avait pour cause l'avarice de cet homme envers ses mamlouks. Il avait passé au nom de sa femme les titres de propriété qu'il possédait sans penser en aucune façon à ses mamlouks. De plus il était violent et tyrannique envers eux; c'était un des kachefs de Mourad bey. Or, quand on fit l'appel des Mohammadiah, il s'en fut trouver Ismaïl bey qui le chassa de sa présence en lui enjoignant de ne jamais quitter sa maison. De retour chez lui, il envoya à Ismaïl bey deux chevaux complètement sellés et harnachés, l'un de ces chevaux était celui qu'il montait lui-même, l'autre était à l'un de ses mamlouks. Il lui envoyait avec ces chevaux deux belles cuirasses. Il faisait

ce présent à Ismaïl bey dans le but de s'attirer ses bonnes grâces. Mais au moment où il expédiait ces présents, le mamlouk propriétaire du second cheval ne se trouvait pas là. Il rentra lorsque son cheval était déjà parti; ne le trouvant pas, il demanda des explications à ses compagnons qui lui dirent ce qui s'était passé. Il alla ensuite trouver son maître pour lui parler de ce cheval, mais le maître le reçut fort mal et le chassa de sa présence. Il sortit de chez lui très chagriné et s'assit à côté d'un de ses compagnons; ils se dirent alors: « Cet homme, notre maître, ne nous fait que du mal: il ne nous fait point de bien et ne nous dit jamais une bonne parole; il laisse tout à sa femme et nous ne pouvons attendre de lui aucun bien ni pour le moment ni pour l'avenir. » Dans ces dispositions de colère, ils pénétrèrent jusqu'à lui après son dîner et l'assassinèrent. Sa femme accourut en criant, on l'assassina à son tour elle et son esclave. Les voisins entendirent le vacarme et s'émurent: le Waly vint aussi, mais les deux mamlouks tirèrent sur lui des coups de fusil, et, passant par dessus les maisons voisines, ils prirent la fuite. Le Waly se mit à leur poursuite, parvint à les arrêter et les mit à mort juste à l'entrée de la maison où le crime s'était commis. Le lendemain, cet événement faisait l'objet de toutes les conversations.

Dans la journée du dimanche, les courriers de la caravane des pèlerins arrivèrent au Caire; ils annoncèrent que les bédouins avaientarrêté les pèlerins sur la route qui conduit à Médine et qu'il en était résulté un combat qui avait duré sept jours; l'Emir el Hadj avait été blessé, plusieurs gens de sa suite ainsi que son khazendar avaient été tués, le tiers des pèlerins avaient péri et il y avait eu de grands pillages.

Dans la journée du lundi, un héraut parcourut la ville en criant que Mourad bey et Ibrahim bey avaient mérité la dis-

grâce du sultan ; mais que toute autre personne pouvait compter sur une amnistie complète ; que quinconque était caché ou éloigné pouvait se montrer ou rentrer sans aucune crainte. On garantissait à tous la plus grande sécurité.

Dans la même journée, les soldats de la marine se transportèrent sur la rive ouest du Nil, et y élevèrent des barricades. Quant aux émirs ennemis, ils débarquèrent leurs effets et les transportèrent sur le rivage; ils abandonnèrent les barques au courant, les laissant flotter seules à leur guise et ils se rassemblèrent du côté des Pyramides.

Dans la journée du mardi, on appela, pour prendre part à la guerre, tous les soldats appartenant aux odjaks, même ceux qui se trouvaient dans la citadelle. Cette mesure mécontenta le plus grand nombre d'entre eux et il y en eut qui cherchèrent à s'échapper; ils se travestirent en fekis et en étudiants de la mosquée de El Azhar. Il se dissimulaient ainsi parce qu'ils ne pouvaient pas suffire à leurs dépenses pour la guerre ; il y en avait en effet qui ne trouvaient point de quoi se nourrir pendant la campagne ni de quoi nourrir leur famille pendant leur absence ; ils n'avaient d'autre perspective que la faim, le froid, le chagrin de l'absence et les fatigues.

Dans la journée du dimanche 11 du mois, les pèlerins arrivèrent au Caire à l'improviste dans un état pitoyable. Ils étaient nus et mouraient de faim. Tous les bagages de l'Emir el Hadj et des négociants, avaient été pillés, ainsi que leurs chameaux ; les femmes avaient été emmenées prisonnières par les bédouins. C'était une misère effrayante. Les pèlerins avaient demandé des secours à Ahmed pacha El Djazzar, Emir el Hadj de Syrie. Ahmed pacha parlementa avec les bédouins au sujet de l'emprisonnement des femmes et ceux-ci les firent

venir toutes dans un emplacement, n'ayant chacune pour tout vêtement qu'une simple chemise. Les pèlerins vinrent afin de reconnaître leurs femmes, sœurs ou filles. Ces reconnaissances faites, chacun conservait sa parente, mais après en avoir payé le prix à celui dont elle se trouvait la prisonnière. Les femmes des bédouins conduisaient chacune quatre ou cinq chameaux chargés des effets des pèlerins. Aucune n'était inquiétée.

Cependant ces malheurs avaient été causés exclusivement par l'étourderie de l'Emir el Hadj. En effet, lorsque celui-ci résolut d'aller avec les pèlerins à Médine, il envoya mander auprès de lui les bédouins les plus influents, leur paya les arriérés de deux années et échelonna le payement du reste sur les années à venir. Il retint auprès de lui à titre d'otage quatre des personnes avec lesquelles il avait traité et il eut aussi l'idée de marquer ces quatre personnes d'un fer rouge. Leurs chefs, apprenant ce traitement, attendirent les pèlerins sur la route. L'Emir el Hadj en ayant été informé, changea d'itinéraire et prit un autre chemin, mais il était attendu aussi dans ce nouveau chemin. Une bataille s'engagea; c'était une rencontre dans laquelle l'émir pouvait facilement triompher, mais au lieu de se défendre, il prit la fuite abondonnant aux Arabes les pèlerins et tous leurs bagages. Les Arabes pillèrent tout, tuèrent les mamlouks de l'émir et il ne lui en resta qu'un petit nombre qui l'avait suivi dans sa fuite; il resta caché pendant trois jours sans se montrer aux pèlerins et sans que personne le vit durant ce temps. Les Arabes maltraitèrent alors les pèlerins et les dépouillèrent entièrement. Il n'y eut de sauvés que ceux qui avaient la vie dure. Ils prirent les chargements et le tapis destiné au tombeau du prophète.

Dans la journée du lundi 12 du mois, l'Emir el Hadj fit son entrée au Caire; il apportait un faux tapis sacré. C'était un tapis des années précédentes que l'on voulait faire passer aux yeux du public pour le vrai tapis.

Dans la même journée, à la fin de la nuit, les émirs de la Haute-Egypte donnèrent l'assaut aux barricades dans l'intention de s'en emparer par suprise. Ils étaient convaincus que les émirs, leurs ennemis et le Pacha étaient rentrés au Caire pour s'occuper de la question des pèlerins. Or, Hassan pacha s'était, en effet, rendu au Caire dans la journée, lorsqu'il avait appris l'arrivée des pèlerins et il avait eu une entrevue avec l'Emir el Hadj à Adliah ; mais le soir même, il était rentré au camp et l'on veillait aux barricades, de sorte que les assaillants furent accueillis à coups de canon, tant par terre que par eau. On tira sur eux depuis l'aube jusqu'au lever du soleil ; ils furent repoussés et ils regagnèrent leurs positions sans avoir obtenu aucun résultat ; ils renouvelèrent leurs assauts dans la journée du mardi, mais ils furent repoussés de même.

Dans la journée du mercredi, les émirs de la Haute-Egypte évacuèrent leurs camps, enlevèrent leurs bagages et remontèrent jusqu'à Dahchour où ils prirent position. Cependant plusieurs désertions se firent dans leur camp et vinrent grossir le camp de leurs adversaires.

Le 20 du mois arriva au Caire Ahmed Katkhoda Aly, amenant avec lui des kachefs et des mamlouks.

Dans la même journée, les membres des odjaks qui n'étaient pas encore partis en campagne furent autorisés à rester dans leurs foyers. Voici pourquoi :

L'appel de ces soldats devenait de jour en jour plus pressant ; l'aga multipliait ses recherches et ses inspections et il maltraitait toute personne qui ne se rendait pas à l'appel. Les soldats portèrent plainte aux anciens des odjaks, qui parlèrent en leur faveur à Hassan pacha. Celui qui prit la parole dans

cette circonstance pour soutenir leur cause fut Ahmed Chorbadji Arnaoud, du corps des Toufoukdjiahs. Il dit à Hassan pacha : « Les soldats sont très peinés de la situation qui leur est faite ; la plupart d'entre eux sont tellement pauvres qu'ils ne possèdent pas même de quoi se nourrir et vous ne leur donnez aucune solde ». Le Pacha répondit : « Ce n'est pas là une situation que nous avons créée, mais cela a été ainsi depuis fort longtemps, car ces personnes sont attachées aux odjaks. » Charbadji Arnaoud reprit : « C'est vrai, mais d'après l'ancien usage, on avait établi un registre pour chaque odjak et on avait fixé pour chaque corps un nombre déterminé de soldats qui recevaient des rations et des habillements : or cet usage est tombé en désuétude depuis plusieurs années ». Le Pacha, sachant ainsi la vérité, fit publier l'ordre dont nous venons de parler, mais d'après ce même ordre l'ancien système du registre devait être établi et chacun des soldats devait s'inscrire sur ce registre et recevoir ses rations. Cette décision tranquillisa les pauvres, qui continuèrent alors à exercer chacun son métier ou son commerce et ne furent point inquiétés.

Vers la fin du mois, Hassan pacha ordonna que l'on fit les comptes de l'ancien Wali, Mohammed pacha. Les fonctionnaires, les chefs des odjaks, les comptables, etc., se rendirent chez lui à Boulaq ; là on établit ses comptes de la manière la la plus sévère, il fut déclaré débiteur d'une somme de 1225 bourses ; il demanda qu'on lui déduisît de cette somme les droits qui lui étaient encore dus par d'autres personnes. L'on fit part de cette demande à Hassan pacha, qui refusa et dit : « Si quelqu'un lui doit de l'argent, il n'a qu'à le lui réclamer, mais il faut absolument qu'il verse les sommes dont il est débiteur, car j'ai bien besoin de cet argent pour faire face aux dépenses des troupes ». On persista dans la réclamation, et Mohammed pacha, fort gêné, fut obligé de souscrire une obli-

gation de la somme qu'il devait. Cette circonstance fut le point de départ d'une grave inimitié entre lui et Hassan pacha. Feidallah el Raïs chercha à réconcilier les deux Pachas et Mohammed pacha alla faire visite à Hassan pacha à Kasr el Athar.

Dans la même journée les émirs de la Haute-Egypte écrivirent une lettre pour demander que l'on leur promit sécurité et pour qu'on leur désignât dans la Haute-Egypte des lieux de résidence où ils pourraient se fixer. On leur répondit que l'on acceptait leur soumission et qu'ils choisiraient eux-mêmes leur résidence, à condition cependant que ceux qui devaient se fixer dans la Haute-Egypte seraient peu nombreux, le reste des émirs et les soldats devaient rentrer au Caire où ils jouiraient d'une sécurité complète. Les émirs refusèrent ces conditions et maintinrent leurs premières offres, qui furent encore rejetées. Ils prirent alors position à Béni-Souef, mais les Arabes des tribus de Hanadi se séparèrent d'eux.

Mois de Rabi el Awal.

Dans la journée du vendredi 1er du mois, arriva de Constantinople un officier tartare. Il était porteur d'un ordre de la Sublime-Porte adressé à Hassan pacha, lui enjoignant de continuer à rester en Égypte lui et ses troupes et d'y maintenir l'ordre.

Dans la même journée, les émirs commencèrent à se transporter avec leurs bagages et leurs munitions sur la rive ouest du Nil. Ce fut Aly bey el Defterdar qui ouvrit la marche, et depuis les départs se succédèrent chaque jour.

Dans la même journée, Hassan pacha fit procéder à la construction d'un fort sur la rive du Nil à Boulaq en face du Divan.

Ce fort était un abri consistant en soliveaux placés les uns à côté des autres et réunis au moyen de crochets ; sur ces soliveaux étaient clouées des lances en fer ; de distance en distance se trouvait une pièce de canon posée sur une planche en bois, le tout mesurant environ 450 pics et pouvant être de forme ronde ou carrée, les soldats devaient être placés en dedans comme dans un refuge, et, en cas d'assaut par la cavalerie, les chevaux devaient s'enferrer sur les lances.

Dans la journée de lundi 4 du mois, les corps des troupes et des odjaks défilèrent en bon ordre devant le palais de Athar sous les yeux de Hassan pacha, qui fut extrêmement satisfait de leur bonne tenue, puis ils se transportèrent de l'autre côté du fleuve.

Dans la journée du lundi 11 du mois, Abdi pacha partit à la tête du reste des troupes.

Dans la nuit du jeudi 14 du mois, la lune fut complètement éclipsée ; l'éclipse commença à la quatrième heure de la nuit et dura jusqu'à la huitième heure.

Dans la journée du 15, des troupes arrivèrent de Chypre, de la Crimée et d'autres lieux. La nouvelle circula aussi que les émirs de la Haute-Egypte étaient arrivés à Assiout mais qu'un grand nombre de mamlouks et leur suite les avaient quittés à Miniah ; une partie était revenue au Caire et l'autre partie était cachée dans les provinces.

Dans la même journée, le public se plaignit de la cherté des vivres ; le cheikh El Aroussi causa à ce sujet avec Hassan pacha et lui dit : « Au temps où les émirs gouvernaient, ils pillaient et prenaient tout sans rien payer. Grâce à Dieu, cet arbitraire a

disparu par suite de votre présence ici; cependant on ignore la cause de la cherté des vivres». Le Pacha dit: «Je ne connais point les habitudes de votre pays », puis il délibéra avec les anciens et il fut convenu que l'on se réunirait à la caserne des janissaires, que l'on convierait à cette réunion l'Aga, le Mehtesseb et les chefs des écrivains, que l'on fixerait un prix pour les articles de consommation, que ce prix serait crié dans la ville et que tout contrevenant ou tout accapparant serait puni de mort.

Le samedi 16 du mois, on se réunit à la caserne des Moustahfezans et le cheikh El Aroussi vint à la réunion. On convint du prix du pain, de la viande, du beurre et d'autres articles. L'Aga monta à cheval, accompagné du Mehtesseb. Il fit crier dans les marchés que la viande de mouton serait vendue 8 paras le rotoli, au lieu de 10; que la viande de bœuf serait vendue 6 paras, au lieu de 7, le beurre fondu 18 paras, le beure frais 14 paras, le pain 1 paras les 10 onces et ainsi de suite pour les autres articles. Les denrées de consommation par suite de cette mesure devinrent fort rares; la viande, s'il s'en trouvait, était fort mauvaise, pleine d'os, de déchets, etc.

Dans la journée du samedi 23 du mois, Mohammed pacha, l'ancien Wali, partit de Boulaq, se rendant à Rosette.

Dans la dernière journée du mois, la nouvelle arriva que Radouan bey, parent de Aly bey el Kébir, Aly bey el Malt, Othman bey et d'autres gens de la suite de Aly bey s'étaient présentés aux troupes du Pacha et qu'ils avaient obtenu une promesse de sécurité de Ismaïl bey et de Abdi pacha et qu'ils comptaient rentrer au Caire; on apprit aussi que les Émirs rebelles avaient repris dans la vallée de Tahta la position qu'ils occupaient, lors de la bataille qu'ils avaient déjà livrée en cet endroit.

Mois de Rabi-el-Tani.

Dans la journée du jeudi 5 du mois, Radouan bey et ses compagnons arrivèrent au Caire; ils eurent une entrevue avec Hassan pacha et regagnèrent leurs maisons.

Dans la même journée, on confia à Oda pacha la garde d'une porte ; il y avait environ dix-huit ans qu'il n'avait occupé aucune fonction.

Dans la journée du dimanche 8 du mois, des coups de canon furent tirés dans la matinée; la veille on avait fait courir le bruit que les troupes du Pacha avaient remporté une victoire et que dans le camp des insurgés il y avait un grand nombre de blessés. Lorsque les coups de canon furent tirés, on crut dans le public à la confirmation de cette nouvelle; on s'aperçut bientôt qu'il n'en était rien et que le canon avait été tiré pour saluer le retour de quelques navires turcs qui, à cause de la baisse des eaux, n'avaient pu continuer leur chemin vers la Haute-Egypte. Il était d'usage de saluer par des coups de canon un navire de guerre au moment où il abordait.

Dans la journée du 15 du mois arriva Mohammed Katkhoda el Achkar. Il venait hâter l'expédition des munitions; le tout fut prêt et expédié. Mohammed Katkhoda rapporta que l'expédition était arrivée à Djerdja et que les Èmirs rebelles avaient quitté cette localité et s'étaient portés à environ six heures plus au sud.

Mois de Djamad el Awal.

En ce mois là, Hassan pacha était très troublé et très inquiet de ne pas recevoir de nouvelles des mouvements de l'ennemi.

En ce mois aussi, Hassan pacha pressa avec beaucoup d'insistance Mohammed pacha pour l'obliger à payer ce qu'il devait. Ce dernier fut obligé pour s'acquitter de vendre tous ses meubles et même ses effets d'habillement. Sur ces entrefaites, sa femme vint même à mourir ; cette perte lui causa une grande peine, qui vint s'ajouter à tous ses autres ennuis. C'est ainsi que tout le zèle qu'il avait déployé à l'arrivée de Hassan pacha en Egypte pour soutenir sa cause ne lui servit de rien et il en fut récompensé de la plus triste façon, car certainement Hassan pacha n'aurait pu rentrer au Caire si Mohammed pacha n'avait agi sur les Émirs et sur les cheikhs en exagérant sa puissance. Il avait dit : « Évitez la rébellion, ne vous mettez point dans le cas de faire la guerre, car ce serait notre ruine et la ruine de tout ce pays : vous seriez la cause de l'extermination des habitants, car je sais que Hassan pacha est à la tête de plusieurs milliers de soldats de telle ou de telle armée, cela en dehors de la réserve qui est prête en cas de besoin. D'un autre côté, il attend un renfort de troupes de la Syrie. Ce renfort lui amène 80,000 taureaux et 10,000 buffles, rien que pour traîner les pièces d'artillerie ; une seule pièce d'artillerie est traînée par cinquante taureaux ». A force de tenir ce langage, il avait mis la crainte dans les cœurs et on l'avait cru. Il gagna aussi le public à la cause de Hassan pacha, en faisant espérer un règne de justice et de vérité, de telle sorte qu'avant même l'arrivée de Hassan pacha, le terrain était prêt et l'on désirait partout la fin du gouvernement des Émirs. Mohammed pacha avait aussi rendu Hassan pacha maître de la citadelle ; il lui avait tout préparé ; Hassan pacha, à peine affermi dans son pouvoir, lui paya ces services en l'humiliant, en le destituant, en l'obligeant à rendre des comptes, et en lui faisant subir encore d'autres ennuis.

Dans la journée du mercredi 3 du mois arriva un messager, porteur d'une lettre de Abdi pacha pour Hassan pacha.

Le messager fit savoir que dans la journée du vendredi 28 du mois dernier, un combat avait été livré entre les deux partis près de Amyr Darar et que les émirs de la Haute-Egypte avaient été des battus ; ils avaient donné plusieurs assauts au fort, mais ils avaient été accueillis par une vive fusillade et une forte décharge d'artillerie. Lachine bey fut tué près du fort ; un grand nombre de bédouins de la tribu de Hanadi furent tués également, leur chef fut fait prisonnier ; Zoulfikar el Khachab et plusieurs des odjaks furent tués aussi ; parmi ces derniers, on comptait Aly Chorbadji el Machhadi. Le combat avait duré six heures. La bataille avait été des plus acharnées et, des deux côtés, les morts étaient nombreux. Ce messager était du reste parti à la hâte sans plus amples renseignements. Cependant cette nouvelle fit grand plaisir au Pacha, il ordonna que l'on tirât le canon en signe de réjouissance. Des salves furent tirées à Kasr el Aïni et à la citadelle. La musique joua aussi à la citadelle et dans le palais du pacha. On porta ces bonnes nouvelles aux personnages influents, tels que le cheikh el Bakri, au Cheikh el Sadat et aux chefs des odjaks ; tous vinrent féliciter le Pacha.

Dans l'après-midi de cette même journée, le Pacha fit venir dans sa maison des musiciens. Dans la nuit, il fit tirer un feu d'artifice et donna libre cours à sa joie ; en effet, la joie et le contentement faisaient place à la grande inquiétude qui s'était emparée de lui.

Dans la journée du 6 du mois, on reçut des chefs de l'expédition différentes lettres dans lesquelles ils annonçaient la victoire qu'ils avaient remportée. Les émirs ennemis, après la défaite, s'étaient retirés du côté du sud ; on ne les avait point poursuivis à cause des difficultés de la route pour le transport des grosses munitions. On attendit des barques pour charger ces munitions, afin de pouvoir poursuivre les

vaincus en se dirigeant vers la montagne où ils s'étaient réfugiés.

Ces mêmes lettres faisaient également savoir que les troupes ottomanes s'étaient rendues maîtresses des effets et des bagages des ennemis, qui étaient fort considérables.

En ce temps-là, une épidémie bovine sévissait avec une grande violence, les bœufs tombaient raides morts dans les chemins. Ibn Bassiouni, du village de Sendioun, perdit à lui seul 160 têtes de taureaux; on peut juger par là de l'importance des pertes.

Dans la journée du 10 de ce mois, le Pacha, voulant élever une fontaine, les personnes qui se trouvaient en sa présence lui conseillèrent d'employer la fontaine appelée Hod El Marsoud. Il ordonna le transport de ce bassin et on envoya des porteurs pour le soulever et le transporter. Cela occasionna un grand rassemblement d'hommes et de femmes qui étaient venus là pour vérifier ce qu'avait dit la légende au sujet de ce bassin. La légende, en effet, plaçait un trésor au-dessous de ce bassin, mais ce trésor ne pouvait se découvrir qu'après la réalisation d'une merveille à laquelle la découverte était absolument subordonnée. Tous croyaient que le Pacha voulait découvrir ce trésor. En présence de ce rassemblement, qui augmentait d'un moment à l'autre, les porteurs ne purent soulever le bassin parce qu'il était trop lourd; ils purent cependant le remuer et le pousser un peu. Le Pacha, apprenant cette difficulté et le rassemblement immense qui s'était produit, ordonna de laisser le bassin en place et renonça à son projet. Cependant les esprits étaient surexcités par les légendes, et alors chacun inventa une merveille ou une vertu que l'on attribuait à ce bassin, les uns disaient que lorsque les porteurs l'avaient soulevé et qu'on avait voulu le traîner, il était

revenu de lui-même à sa place première et d'autres inventions et superstitions de ce genre.

Dans la journée du mardi 16 du mois, on apporta au Caire plus de trente têtes des ennemis tués dans la dernière bataille; on les exposa sur la place de Roumeila près de la porte de la citadelle sur une barre en bois de dattier. Elles restèrent ainsi exposées pendant trois jours, puis on les inhuma. On reconnut parmi ces têtes, celle de Azouz, katkhoda du corps des Azabs.

Dans la même journée, le Pacha ordonna de pendre deux jardiniers qui s'étant querellés avec des soldats, les avaient frappés et les avaient désarmés. Sur la plainte des soldats, le Pacha ordonna injustement la pendaison de ces deux hommes. Ils furent attachés à l'arbre qui est près du pont situé entre la route du Vieux Caire et celle de Nassriah.

Dans la journée du samedi 20 du mois, Hassan Aga, katkhoda de Aly bey el Defterdar, surnommé Hassan Chalabi, fut nommé Mohtasseb en remplacement de Ibn Milad, qui fut révoqué.

Dans la journée du lundi 22 du mois, les postes de garde virent plusieurs personnes montées à dromadaire passer du côté de la montagne. Ces dromadaires étaient chargés d'effets et d'habillements envoyés aux émirs de la Haute-Egypte par leurs femmes. Les soldats poursuivirent le convoi, mais ils ne purent l'atteindre. On publia cependant qu'on s'en était saisi. Hassan pacha apprenant la nouvelle fut mécontent. Il donna à l'aga et au wali l'ordre de se rendre dans les maisons des émirs rebelles et de les clouer en y enfermant les femmes. On exécuta cet ordre et l'on se saisit des eunuques et des porteurs d'eau employés dans ces maisons.

Cette mesure occasionna dans la ville un grand tumulte qui dura environ depuis midi jusqu'à trois heures; la femme d'Ibrahim bey prit la fuite et se réfugia dans la maison du cheikh El Sadat. Sur l'intercession et les prières de Radouan bey, parent de Aly bey, le Pacha révoqua son ordre et fit ouvrir les maisons.

Dans la journée du mardi des messagers arrivèrent, apportant des lettres de Abdi pacha. Il annonçait que Yehia bey et Hassan Katkhoda el Djarban étaient venus lui faire leur soumission, qu'il leur avait promis sécurité et les avait revêtus de manteaux. Ces deux émirs avaient amené avec eux des kachefs et des mamlouks. Ils étaient venus le rejoindre après son arrivée à Esnah, tandis que les autres émirs rebelles étaient allés jusqu'à Ebrim.

Dans la journée du 26 du mois, arriva Ismaïl bey capitan et, avec lui, Hammamdji Oglou; il donna la nouvelle de la prise de Assouan par les soldats turcs; les émirs insurgés avaient gagné Ebrim, ils se trouvaient dans le plus mauvais état, ils manquaient de tout et leurs mamlouks étaient habillés comme les fellahs. Plusieurs désertions s'étaient produites dans leur camp et les déserteurs étaient venus grossir le camp de Abdi pacha; d'autres s'étaient dispersés dans les provinces, où la plupart avaient été tués par les paysans. Ces nouvelles, comme tant d'autres, étaient exagérées.

Dans la journée du lundi, Hassan pacha investit Radouan bey el Alaoui d'un manteau et le nomma kachef de la province de Gharbiah; il nomma Aly bey el Malt kachef de la Menoufiah leur fixa une somme de 4,000 paras à percevoir sur chaque ville ou village de leur ressort. Tous deux partirent pour la ville de Tantah afin de maintenir l'ordre pendant la foire de Sidi Ahmed el Badaoui.

Dans ce mois, l'épizootie bovine s'étendit sur tout le pays; les bœufs et les taureaux mouraient instantanément dans les rues ou dans les champs, la terre était infectée de leurs cadavres. On tâchait d'égorger encore à temps la bête attaquée; la viande de bœuf était à très bas prix à tel point qu'au Caire on vendait les deux rotolis un para et cela pour la viande grasse. La population du Caire s'abstenait d'en manger par mesure d'hygiène, dans les provinces, on arriva à donner uue vache et un veau pour un dinar.

Cette épizootie rendit les pauvres paysans plus malheureux encore; leurs plaintes et leurs pleurs ne cessaient point, car ils perdaient ainsi leur unique ressource. Le beurre, le lait, les fromages étaient très chers à cause de leur rareté.

Mois de Djamad el Thani.

Ce mois commença un mercredi, c'était le jour du *Neirouz* et de l'entrée du soleil dans le signe de l'agneau.

Dans la journée du dimanche 6 du mois, Hamamdji Oglou arriva et annonça que les Émirs rebelles s'étaient dirigés vers Ebrim; que les odjaks et les troupes étaient revenus à Esnah et avaient envoyé demander conseil au Pacha sur la question de savoir s'ils devaient continuer à poursuivre l'ennemi, se replier ou bien garder leurs positions.

Dans la journée du lundi, Hamamdji Oglou partit pour la Haute-Egypte porteur de lettres. Ces lettres donnaient l'ordre de rentrer au Caire à Abdi pacha, à Ismaïl bey et à d'autres Émirs du Caire. Hassan bey, Mohammed bey el Mabdoul et Yehia bey devaient seuls garder leurs positions à Esnah.

Dans la journée du jeudi 16 du mois, on fit crier dans les rues défense aux femmes de sortir à l'occasion du jour de la fête de Cham el Nessim, qui a lieu le lundi de la Pâque des Coptes.

Dans la journée du 20 du mois, on publia en ville l'interdiction de se servir de la pièce d'or dite *El Fondokli el Djédid* et on continua à publier aussi l'interdiction pour les femmes de sortir dans les rues et dans les marchés. Cette dernière mesure fut prise à la suite d'actes de violence commis par les troupes à l'égard des femmes et réciproquement. Ainsi, on avait trouvé environ soixante-dix femmes tuées dans la maison de Youssouf bey, habitée par Hamamdji Oglou. Ces femmes étaient enterrées dans les écuries ; d'un autre côté, des femmes s'étaient jouées de certains soldats et leur avaient enlevé leurs habits.

Mais les femmes qui se livraient au commerce ou à une industrie quelconque telles que les baigneuses, les sages-femmes, les marchandes de tissus, de coton et de chanvre se plaignirent de la mesure qui les frappait et l'interdiction fut levée en ce qui les concernait.

Dans la journée du 25 du mois, des messagers arrivèrent de la Haute-Egypte, ainsi que Hamamdji Oglou. Ils annoncèrent que Abdi pacha et les émirs étaient arrivés à Djedja.

Dans la dernière journée du mois, arrivèrent au Caire quelques soldats des odjaks, Omar Kachef el Charaoui arriva aussi, il fut nommé kachef de la province de Charkiah.

Mois de Radjab.

Ce mois commença un jeudi. Ce jour-là Hassan pacha se saisit de la personne de Ahmed Capitan, surnommé Hamamdji

Oglou et le mit en prison ainsi que son serviteur Othman el Toukatli, car tous les deux commettaient de mauvaises actions et ne cessaient de faire des intrigues. Un certain Moustapha Khodja subit le même sort.

Dans la journée du jeudi 7 du mois, on publia dans les rues l'obligation pour les femmes qui avaient à sortir pour un but quelconque d'être habillées convenablement ; elles devaient renoncer à la coiffure dite Kasdagliah qui consistait en un rond de mousseline de différentes couleurs que l'on plaçait d'une façon assez inclinée sur le front. L'usage de cette coiffure s'était répandu à tel point que même les esclaves noires s'en servaient, et que l'on payait jusqu'à un dinar pour la façon d'une de ces coiffures.

Dans la journée du dimanche 11 du mois arrivèrent au Caire Abdi pacha, Ismaïl bey, Aly bey el Defterdar, Radouan bey Boulghia, Hassan bey Radouan, Mohammed bey Kechkeche, Abd-el-Rahman bey Othman, Soliman bey El Chaboury et le reste des officiers des odjaks. Ils regagnèrent tous leurs maisons et le Pacha passa la nuit au Vieux Caire.

Dans la journée du lundi, le matin, Abdi pacha monta à la citadelle sans aucun cortège, en passant par la rue de Saliba et cela cinq minutes avant que les Muezzins n'eussent annoncé la prière de midi du haut des minarets. Dès qu'il fut arrivé à la citadelle, on tira le canon, après quoi plusieurs coups de tonnerre se firent entendre et une pluie abondante inonda la terre. Or, ce jour-là correspondait au 24 du mois copte Barmouda et au 19 avril de l'ère grecque.

Quant à Hassan bey el Djeddaoui, il resta lui et sa suite à Keneh ; Othman bey et Selim bey el Ismaïli restèrent à Esnah, Aly bey Tcherkess à Armant ; Osman bey, Chachine

bey El Husseini, Yehia bey, Bekir bey et Mohammed bey el Mabdoul occupèrent d'autres positions dans les différentes villes ; Kassem bey Abou Seif demeura à Djedja.

Abdy pacha et Ismaïl bey avaient voulu maintenir aussi dans la Haute-Egypte un corps des odjaks et une compagnie de soldats, mais les soldats refusèrent de rester et dirent : « Lorsque nous serons allés au Caire et que nous aurons été mieux organisés, nous reviendrons ».

Dans la même journée, on annonça le retour des émirs de la Haute-Egypte à Assouan et on dit qu'ils traversaient le fleuve pour gagner Esnah. Ismaïl bey fit mander les anciens des odjaks. Ils vinrent chez lui dans l'après-midi et on causa de cette nouvelle en présence de Aly bey ; dans la matinée du lendemain mardi, on se réunit de même, mais sans rien décider.

Dans la dernière journée du mois, la nouvelle arriva que les émirs de la Haute Egypte continuaient leur marche vers le nord, mais que Hassan bey s'était attardé dans sa marche.

Mois de Chaban.

Dans la première journée du mois, on reçut la nouvelle de l'arrivée des émirs rebelles à Djerdja, mais Hassan bey et les autres émirs n'étaient arrivés que plus tard à Miniah.

On tint plusieurs conseils ; on prépara une nouvelle expédition, mais une divergence de vues surgit entre le Pacha et les émirs et l'on finit par s'arrêter au parti d'entamer des négociations pour la paix. Les émirs de la Haute Egypte conserveraient les provinces qui étaient primitivement dans le domaine de Ismaïl bey et de Hassan bey ; ils enverraient Ayoub bey el Saghir, Othman bey el Achkar et Othman bey el Mouradi au Caire pour y rester à titre d'otages.

L'on écrivit des lettres dans ce sens qui furent confiées à Mohammed effendi el Maktoubdji, à Soliman Kachef Aubour et au cheikh Soliman el Fayoumi.

Dans cette même journée, Ghittas bey fut nommé Émir El Hadj.

Dans la même journée, on établit sur le pays des contributions injustes; ces mêmes impositions avaient été supprimées par Hassan pacha lors de sa venue, mais Ismaïl bey, à son retour, lui conseilla de les rétablir, ce qu'il fit. On répandit alors dans le pays des collecteurs pour percevoir ces nouvelles impositions. Ces percepteurs commirent toutes sortes d'exactions envers les fellahs; ceux-ci étaient déjà ruinés par l'épizootie, par les mauvaises récoltes, par les rats qui ravageaient leurs champs de céréales et par d'autres malheurs. Faute de bœufs, ils étaient obligés de tourner leurs sakies eux-même, le riche employait des ânes, des chevaux ou des chameaux; toutes ces bêtes coûtaient excessivement cher.

Alors on maudit Hassan pacha et l'on désira sa chute. Les hommes de sa suite et ses soldats étaient d'une sévérité extrême envers la population. C'étaient des exactions de toutes sortes et des débauches sans frein.

Dans la journée du mercredi 5 du mois est décédé Ahmed katkhoda El Madjnoun. Radouan Chawiche, son serviteur, fut nommé katkhoda des Moustahfezans à sa place.

Dans la même journée Othman el Tokatli, qui était le compagnon de Hamamdji Oglou, fut mis à mort. Il avait été, pendant sa détention, très fortement torturé et toutes ses richesses lui avaient été enlevées. Hamamdji Oglou indiqua aux enquêteurs d'autres biens appartenant à son compagnon.

Hamamdji continuait toujours à rester en état de détention.

Dans la même journée, on arrêta un courrier qui se rendait dans la Haute-Egypte. Cet homme était porteur d'argent et d'effets que l'on saisit. Il eut la tête coupée sur la place de Roumeila, de la façon la plus injuste et la plus impie.

Mois de Ramadan.

Ce mois commença un dimanche.

En ce mois-là, les émirs firent l'économie des lampes qu'ils avaient l'habitude d'allumer à l'occasion des nuits de Ramadan.

En ce mois-là également, Ismaïl bey fit un grand présent à Hassan pacha. Ce présent consistait en sept sacs de café, cinquante pièces d'étoffes des Indes de différents genres et de différentes couleurs, quatre mille pièces d'un demi dinar nouvellement frappées, de grandes caisses d'encens, d'ambre, etc. Les porteurs de ces présentes reçurent à cette occasion un pourboire de quatorze piastres, soit cinq cent soixante paras.

Dans la journée du 8 du mois, Hassan bey el Djeddaoui arriva au Caire.

Dans la journée du mardi 10 du mois, le tapis entra au Caire sous la conduite d'un chérif. On sait ce qui était arrivé aux pèlerins l'année précédente et le pillage dont ils avaient été victimes de la part des bedouins. Le tapis étant resté au pouvoir de ces derniers, le chérif Serour leur livra un combat sanglant dans lequel il en fit périr un grand nombre ; il parvint ainsi à délivrer le tapis et il l'expédia au Caire avec un chérif.

On a même dit que le chérif qui amenait le tapis en avait payé une rançon de quatre cents tallaris de France. A l'annonce de son arrivée, toutes les confréries religieuses se portèrent à sa rencontre, bannières et musiques en tête et on le fit entrer par Bab el Nasre prédédé d'un grand cortège à la tête duquel se trouvait le chérif.

Dans l'après-midi de cette journée, un terrible accident vint semer la terreur dans la population.

Un épicier de la rue de Boundekéine, nommé Ahmed Milad, avait acheté une quantité de poudre anglaise contenue dans deux tonneaux ; il mit les deux tonneax dans l'intérieur de son magasin. Des gens de Yambo vinrent lui acheter une partie de cette poudre, mais avant de conclure le marché ils voulurent l'essayer, l'épicier leur en apporta un peu qu'ils brûlèrent dans un morceau de papier : la poudre fusa sans brûler le papier, ce qui était un signe de sa bonne qualité. Le marché fut alors conclu et l'épicier commença par leur peser la poudre. Pendant cette opération, quelques grains de poudre tombèrent par terre ; ces grains prirent feu et le feu se communiqua aux deux tonneaux. Une explosion effroyable s'ensuivit, la maçonnerie du magasin s'ébranla ainsi que celle des magasins voisins, tout cela brûla d'un seul coup et les habitations situées au-dessus s'écroulèrent avec les personnes qui s'y trouvaient, toute cette masse tomba sur les personnes de dessous et sur celles qui passaient dans la rue. En un clin d'œil, tout fut transformé en monceaux de ruines et celui qui passait là pour la première fois aurait pu croire que ces ruines existaient depuis cent ans. Aucun de ceux qui stationnaient dans le marché ou qui y passaient ne put prendre la fuite et tous succombèrent immédiatement ; les personnes qui se trouvaient à une distance assez éloignée furent atteintes en quelque partie de leur corps soit par le feu, soit par les matériaux qui avaient été projetés au loin.

. C'était dans l'après-midi et le marché du quartier se trouvait en ce moment-là très encombré, surtout à cause du mois de Ramadan, car ce marché contenait toutes les choses nécessaires à l'existence journalière. On y trouvait des épiciers, des marchands d'huile et de beurre, des peseurs, des changeurs, des confiseurs, des fruitiers, des coiffeurs et des cafetiers.

Les habitants de la Saba-Kaat et de la rue Chams-el-Daula venaient là à cette heure s'asseoir à la porte des magasins afin de passer le temps. En somme, toutes les personnes qui se trouvaient dans ce marché au moment de l'explosion furent atteintes.

L'épicier Ahmed Milad vendait aussi du plomb, de l'acier, du cuivre, des collyres, des allumettes, il avait des poids très lourds ; sous l'action de l'explosion, tous ces métaux furent projetés comme des bombes et le feu prit au corps de bâtiment situé en face, c'était le Khan el Bohar ; il tombait en ruine depuis fort longtemps et il était fermé par une porte garnie de gros clous ; cette porte fut brisée par les matériaux qui s'échappaient du magasin et le feu vint attaquer les étages supérieurs. Ce fut un sauve-qui-peut général ; on ne savait de quoi il s'agissait ; on était perdu au milieu des cris et des lamentations des femmes.

Or, le bruit de l'explosion, les cris des femmes, firent croire à un tremblement de terre, les négociants du Khan el Hamzaoui commencèrent par enlever leurs marchandises de leurs magasins, car quelques flammèches étaient venues y tomber.

L'aga et le wali arrivèrent sur les lieux, l'aga se chargea du côté de Hamzaoui et le wali du côté du Chams el Dola, ils combattirent le feu jusqu'à ce qu'ils en fussent maîtres, ils mirent les scellés sur les magasins qui se trouvaient dans ce quartier et envoyèrent mettre également les scellés sur la maison de Ahmed Milad, après en avoir fait sortir les femmes.

Dans la matinée du lendemain, on fit venir sur les lieux

près de deux cents ouvriers pour dégager les victimes et tous les autres effets consistant en argent, bijoux de femmes, marchandises et meubles.

On ne se borna pas à ce travail seulement, on ouvrit même les magasins qui n'étaient pas atteints par le feu et on s'empara, sous les yeux mêmes des propriétaires, de tout ce que ces magasins contenaient. Aux réclamations de ceux-ci et des autres, on répondait : « Nous gardons tous ces biens et nous les remettrons à celui qui établira qu'il en est le propriétaire. » On ne daignait même point donner cette réponse à tout le monde; il fallait être un personnage pour y avoir droit. Enfin, le désordre était indescriptible. Les gens de la suite de l'aga et du waly étaient postés partout pour empêcher que l'on touchât à quoi que ce fut.

Quant aux victimes, celles qui se trouvaient dans le marché, auprès du magasin où avait eu lieu l'explosion, elles furent complètement consumées. Celles qui étaient dans les étages supérieurs furent broyées ou brûlées en tout ou en partie. Si ces victimes portaient quelque argent ou quelques bijoux, on les leur enlevait; si la victime était une femme, on lui enlevait aussi tous les bijoux qu'elle pouvait porter? Et si les parents venaient réclamer leurs morts, on ne les leur délivrait que moyennant argent. On tirait profit de tout. C'était pour ces gens là un bienfait que le malheur des autres.

Lorsqu'on déblaya le magasin de Ahmed Milad, on trouva que ce malheureux était déchiré en plusieurs morceaux, brûlés et noirs comme du charbon; on réunit six morceaux de son corps et on s'empara de beaucoup de choses consistant en argent et en marchandises, qui étaient cachées au-dessous de sa boutique et que les décombres avaient sauvés du feu. L'on fit de même dans le magasin d'un marchand de beurre et d'huile, on sortit le cadavre de ce marchand de dessous les ruines et on s'empara d'une grande somme d'argent que l'on

trouva dans sa boutique. On agit de la même façon dans la maison d'un teinturier en soie dont la maison s'était écroulée, on sortit de cette maison une grande caisse contenant des sommes d'argent dont on s'empara, ainsi que d'autres objets.

On mit quatre jours à faire ce travail de déblayage de morts et d'objets précieux. On dégagea plus de cent morts, sans compter ceux qui restèrent sous les ruines. On ne trouva pas le reste des membres de Ahmed Milad, on trouva sa tête et l'on rassembla ce qu'on avait de ses membres; on mit le tout dans un sac et on l'enterra, le lieu du sinistre fut abandonné pendant longtemps, mais depuis on y a élevé des constructions. Cet accident avait été terrible, c'est un de ceux qui émotionnèrent le plus. Celui qui lit n'est pas comme celui qui a vu.

Dans la journée du jeudi, des messagers arrivèrent de chez les émirs de la Haute-Egypte; Ayoub bey el Kebir vint comme otage de la part des mamlouks Mohammadiah, Othman bey el Zouhadgi était l'otage de Mourad bey, Abd-el-Rahman bey celui d'Ibrahim bey.

Ils eurent une entrevue avec Hassan pacha et avec Abdy pacha.

Les émirs allèrent trouver Hassan pacha à propos de cet évènement et lui dirent: « Ceux qui sont venus ne sont pas ceux qui ont été demandés. Il n'y a que Ayoub bey qui soit arrivé. Ainsi, ni Othman bey el Achkar, ni Ayoub bey el Saghir ne sont arrivés ». Alors on convint que l'on écrirait de nouveau et l'on fit partir le Selehdar du pacha avec de nouvelles lettres.

Dans ce mois-là, les corsaires s'emparèrent en mer de trois bateaux qui portaient des fonctionnaires de la Sublime-Porte.

En ce mois-là, Aly bey el Defterdar donna, en cadeau, des habits aux émirs Ismaïl bey, Hassan bey el Djeddaoui, Ra-

douan bey et aux autres sandjaks et émirs, à leurs femmes et à leur suite, ainsi qu'aux fikis.

En ce mois-là aussi commencèrent les départs des troupes pour la Russie, et Bakir capitan fut nommé lieutenant-général, en remplacement de Hassan pacha.

Dans la journée du 15 du mois, une querelle eut lieu à Boulaq entre des soldats de la marine et des paysans qui vendaient des pastèques. Un soldat avait voulu prendre une pastèque, mais il ne voulait la payer qu'un prix dérisoire, le marchand refusa la pastèque ; le soldat furieux donna un coup de couteau au marchand. Celui-ci cria au secours en appelant à lui ses compagnons, le soldat appela de son côté d'autres soldats et une lutte acharnée s'engagea entre les deux partis. Il y eut près de trente morts du côté des paysans et quatre morts du côté des soldats.

Dans la journée du dimanche 22 du mois, on imposa les villages des provinces d'une contribution qui se divisait en trois catégories, la première s'élevait à 25,000 paras ; la seconde à 17,000 et la troisième à 9,000, et cela en dehors des frais et des droits de route qui devaient venir s'y ajouter.

Dans la même journée on révoqua Ibn Habib de ses fonctions de gardien des ports du Nil. Ce fut Radouan bey qui fut nommé à sa place, moyennant cinquante bourses qu'il devait payer chaque année au trésor.

Ce changement avait pour cause une inimitié qui s'était déclarée entre Radouan bey et Ibn Habib. Celui-ci avait fait à Radouan bey un présent que ce dernier avait trouvé peu important ; c'était au moment où Radouan bey avait été nommé gouverneur de la Menoufiah et où il était passé par Dedjoua. Radouan bey, à son retour, envoya demander à Ibn Habib des chameaux et d'autres objets qu'il refusa de donner.

Il l'envoya alors mander devant lui, mais Ibn Habib ne s'y rendit point et s'excusa; quand ensuite Radouân bey alla chez lui, ce fut Aly, le fils de Ibn Habib qui le reçut et lui fit les honneurs de l'hospitalité. Ce jour-là cependant il se plaignit à Aly de ce que son père n'avait pas répondu à son appel, et dès ce moment il résolut de lui faire du tort.

Il parla dans la suite à Hassan pacha de la révocation de Ibn Habib et il demanda d'être le fermier de sa charge. Et comme les Turcs accordent tout pour de l'argent, le Pacha lui octroya le firman qu'il demandait.

Mois de Chawal.

Dans la journée du 2 de ce mois, les émirs chargés du recouvrement des impôts: Selim bey el Ismaïli pour la province de Gharbiah; Chahine bey el Husseini pour celle de Mansourah; Ali bey el Husseini pour celle de Menoufiah; Youssouf Kachef el Ismaïli pour celle de Bahnassa; Mohammed bey Kechkeche pour celle de Charkiah; Othman bey el Husseini pour celle de Béhéra; Othman Kachef pour le Fayoum et Ahmed Kachef pour Djizeh, partirent chacun pour leurs provinces respectives.

Dans la journée du 8 du mois, le selehdar du pacha et Soliman Kachef Kanbour, qui étaient partis avec des lettres pour les émirs de la Haute-Egypte, arrivèrent au Caire. Ils dirent que les émirs ne trouvaient pas suffisantes les provinces qui leur étaient concédées. Le pacha ordonna qu'on leur concédât encore cinq villages. Ismaïl bey demanda que l'on fît payer à à ces émirs les droits de cette nouvelle concession. Soliman Kachef Kanbour répondit: « Gardez ce que vous avez retiré de leurs maisons en compensation de ces nouveaux droits », et l'on s'arrêta à ce parti.

Dans la journée du 10 du mois, un courrier arriva du Hedjaz avec une lettre du chérif Serour. Ce chérif faisait savoir que les bédouins de la tribu de Harb et d'autres tribus étaient en rébellion, qu'ils coupaient les chemins et qu'il importait que l'émir El Hadj fût averti de ces circonstances afin qu'il se fasse suivre d'une force suffisante. Le chérif disait aussi que la guerre existait entre lui et ces tribus et qu'il était allé à leur rencontre à la tête de quinze mille combattants.

Dans la journée du 15 du mois, s'acheva la reconstruction de l'asile situé près de Kasr el Aïni, appelé l'asile des Bektachiahs. Cet asile était tombé en ruine et s'était trouvé dans un profond état de délabrement et de vétusté. Le cheikh qui l'administrait était mort et sa succession avait été l'objet d'un litige entre un des serviteurs de Mourad bey et une jeune personne qui se prétendait de la descendance directe des cheikhs de cet asile.

Mais le serviteur de Mourad bey eut gain de cause par suite des relations qu'il avait avec les émirs. Il partit pour Alexandrie et là il approcha de Hassan pacha qui venait de débarquer. Il était vêtu du costume des derviches et les Turcs ont pour habitude de favoriser ces gens ; il gagna la confiance de Hassan pacha et il vint à sa suite au Caire. Il acquit un grand renom et il se fit appeler le derviche Saleh.

Il commença en ce moment la reconstruction de l'asile avec l'argent qu'il recevait en cadeau des personnes et des entrepreneurs en faveur desquels il s'interposait auprès de Hassan pacha. Il parvint ainsi à réédifier l'asile ainsi que les murs d'enceinte des champs qui l'avoisinaient et qui en formaient les dépendances et les accessoires. Il y fit construire une citerne et affecta à son entretien des sommes d'argent; il y installa une cuisine et il aménagea au dehors pour la prière un endroit auquel il donna le nom de Hassan pacha. Quand tous ces

aménagements furent achevés il convia tous les émirs à l'inauguration du batiment. Ceux-ci s'y rendirent, mais comme ils croyaient que Saleh avait l'intention de les empoisonner, ils firent semblant de manger mais ne goûtèrent pas aux mets qui leur furent offerts.

La cérémonie terminée, les invités se dispersèrent au dehors et regagnèrent leurs maisons ; la nuit s'acheva dans des réjouissances. Toute cette cérémonie était étrange.

Dans la journée du samedi 29 du mois, le Pacha de Djedda arriva à Boulaq. Hassan pacha et les émirs allèrent au devant de lui pour lui souhaiter la bienvenue.

Dans la même journée, le Chérif de la Mecque fit annoncer qu'il avait remporté une victoire sur les bédouins ; près de 3,000 de ce derniers avaient été tués. Cette nouvelle calma les esprits.

Dans la même journée, Abdi pacha tomba malade.

Dans la journée du jeudi 24 du mois, le tapis sortit du Caire, sous la conduite de Ghittas bey, Émir el Hadj. Le cortège était très pauvre. Les janissaires et les azabs n'y prirent point part comme l'année précédente. Le cortège alla s'arrêter à Hassoua et ne se rendit point à Birket.

Dans la journée du mardi, dernier jour du mois, les pèlerins partirent de Hassoua pour Birket en faisant un grand vacarme.

Mois de Zilkadé.

Dans la journée du vendredi 3 de ce mois, correspondant au 13 du mois copte de Missra, le Nil atteignit sa crue normale ;

on publia cet événement et l'on tira des feux d'artifice. Le matin du même jour, Hassan pacha se rendit à la digue du Khalidj et présida la cérémonie de la coupure; l'eau coula dans le canal. Abdi pacha n'assista pas à cette cérémonie à cause de sa maladie.

Dans la journée du 6 du mois, on publia l'ordre aux mamlouks de ne pas quitter la maison de leurs maîtres et de ne pas parcourir seuls la ville. Il était, en effet, de tradition que les mamlouks ne devaient jamais parcourir la ville seuls à cheval sans leurs patrons, mais cet usage était tombé en désuétude et n'était plus qu'un souvenir. Les mamlouks quittaient la maison de leurs patrons, se mariaient, avaient maisons et gens de service, s'en allaient à cheval dans les rues, donnaient à dîner, allaient, venaient, fumaient dans la rue, sans se douter qu'ils sortaient des convenances, bien qu'ils ne fussent en réalité que des esclaves ; leurs patrons les laissaient aussi faire et ne les désapprouvaient point. Il arrivait aussi que quand un émir venait à mourir, en laissant quelque fortune, le mamlouk qui appartenait à un patron de quelque influence, venait baiser la main de ce dernier et lui demander de le marier avec la veuve de l'émir décédé; il s'en allait sur-le-champ s'installer dans la maison du défunt, quelquefois avant que le corps ne fût enlevé. Il y agissait en maître en attendant l'expiration du délai légal pour célébrer son mariage avec la veuve. Cette manière de faire plaisait souvent à la veuve, surtout si le mamlouk était plus fort et plus robuste que son premier mari ; elle le mettait ensuite dans le secret de tout ce que le défunt avait laissé, et de cette façon le mamlouk devenait émir, sans être nommé officiellement à cette dignité : il avait des chevaux et des serviteurs. Il allait à sa guise partout et en toute liberté.

Or, il advint qu'un jour, dans une réunion tenue chez

Hassan pacha, on parla de la conduite des mamlouks; les anciens qui se trouvaient présents dirent que cette conduite était contraire aux convenances et aux habitudes qu'ils connaissaient. Hassan pacha ordonna alors que l'on écrivît un firman pour interdire ces abus. On fit ce firman mais on savait d'avance qu'il n'aboutirait à rien.

Dans la journée du 7 du mois, la maladie de Abdi pacha augmenta et la nouvelle s'en répandit dans la ville.

Dans la journée du 11 du mois, arriva au Caire Hussein bey surnommé Cheft. Il arrivait de la Haute-Egypte avec une partie des otages; il vit le Pacha et il se fixa au Caire.

Dans la journée du 15 du mois, Abdi pacha fut guéri de sa maladie et l'en commença à réclamer les impôts des cultures d'hiver. Les fermiers se plaignirent et les odjaks dirent au divan: « Comment voulez-vous que nous payions? Nous venons à peine de payer les impôts des cultures de l'été ainsi que l'impôt personnel, et on nous réclame de nouvelles contributions. Nous pensions cependant que l'abitraire du passé allait faire place à la justice. Nous ne possédons plus rien ni nous, ni les paysans, payez-nous notre solde arriérée ou compensez-la avec les sommes que vous nous réclamez ».

On décida après cela que l'on donnerait des titres pour la solde et tout le monde fut content.

Cependant l'on s'aperçut bientôt que les titres n'étaient délivrés qu'aux personnes qui devaient des impôts et que jamais la valeur de ces titres ne dépassait le montant des sommes dues; les personnes qui n'avaient pas de solde à recevoir et celles dont la solde ne couvrait pas entièrement l'impôt devaient s'acquitter au comptant du tout ou de la différence.

Quelques fraudes se glissèrent dans la souscription des titres

de solde par les fermiers généraux de l'impôt. On s'en aperçut et on interdit l'émission des titres. Les compensations se faisaient alors par les employés du gouvernement, sur les registres mêmes.

Dans la journée du 20 du mois, les émirs Ismaïl bey, Hassan bey, Aly bey et les autres eurent une entrevue avec Hassan pacha. Il y fut question des sommes et des impôts que ces émirs devaient eux et leurs gens. Hassan pacha leur dit : « Je pars après la fête du sacrifice et il faut absolument que la situation de l'impôt soit réglée. » Ils s'excusèrent et demandèrent des délais ; alors Hassan pacha se mit en colère et alla même jusqu'à leur dire des injures en langue turque ; entre autres choses il leur dit : « Vos figures sont aussi dures qu'un mur ». et d'autres paroles de ce genre. Ils le quittèrent excessivement peinés.

Mais le Pacha ne leur avait fait cette scène que sur l'instigation d'Ismaïl bey. Celui-ci, à peine arrivé chez le Pacha, fit mander auprès de lui ses émirs et ses gens ; il leur fit une scène violente et leur jura que si qui que ce fût d'entre eux devait des impôts arriérés, ne fût-ce que 1000 paras, et refusait de les acquitter, il le livrerait à Hassan pacha qui lui ferait couper la tête.

Dans la journée du jeudi, dernier jour du mois, les émirs allèrent voir Abdi pacha, qui leur réclama avec beaucoup d'insistance le paiement de l'impôt, il s'adressa surtout à Kassem bey et à Abou Seif, et il jura de les mettre en prison jusqu'à ce qu'ils eussent payé.

Mois de Zilhodjé.

Dans la journée du vendredi 1er du mois, un officier arriva de Constantinople ; il apportait un firman confirmant Abdi pacha dans ses fonctions pour la nouvelle année.

Dans la même journée, Hassan pacha se décida définitivement à partir pour la Turquie. Il donna à Ismaïl bey plusieurs pièces d'artillerie et d'autres munitions de guerre. Il lui fit fabriquer un petit navire de guerre et il désigna mille cinq cents soldats pour résider au Caire.

Dans la journée du jeudi 14 du mois, Hassan pacha tint un divan dans son palais. Abdi pacha, les cheikhs et tous les émirs y assistaient. Dans ce divan, on donna lecture de trois firmans reçus de la Porte. Par ces firmans, on réclamait le départ de Hassan pacha pour le charger du commandement d'une armée qui devait marcher contre les Russes. Ces derniers avaient occupé le reste de la Crimée. Un de ces firmans accordait l'amnistie à Ibrahim bey ainsi qu'à Mourad bey et prescrivait le sĕjour de Kenah à Ibrahim bey et celui de Esnah à Mourad bey, avec défense de rentrer au Caire.

Dans la même journée, on publia un ordre portant la valeur du talari de France à cent paras; ce talari avait atteint la valeur de cent dix paras et cette hausse avait causé certains mécontentements.

Dans la journée du vendredi, 22 du mois, tous les émirs sans exception allèrent saluer Hassan pacha à l'occasion de son départ; il avait l'intention de s'embarquer après les prières du vendredi. Quant ils furent tous réunis auprès de lui, il se saisit des otages qui étaient Othman bey el Moradi, surnommé El Tambourdji, Hussein bey Cheft et Abd-el-Rahman el Ibrahimi, puis il ordonna que l'on se saisît de la personne de Hassan katkhoda el Djarban et de celle de Soliman Kachef Kanbour. Le premier prit la fuite et mit son cheval au galop; il fut poursuivi par des soldats jusqu'à la maison de Hassan bey el Djeddaoui. Le fugitif entra dans cette maison et pénétra jusqu'à la porte du

harem. Hassan bey se trouvait alors au palais du Pacha. Les soldats qui s'étaient lancés à la poursuite de Hassan katkhoda s'en retournèrent alors prévenir le Pacha. A ce moment Ismaïl bey, qui se trouvait aussi chez Hassan pacha, manda Hassan bey et lui causa de cette affaire ; Hassan bey dit alors : « Arrêtez-le si vous le trouvez dans ma maison ». Sur cette autorisation, on alla s'emparer du fugitif et on le ramena.

Dans la même journée, on destitua Othman aga Moustahfezan et on nomma à sa place Mohammed Kachef, surnommé El Mottaïam, katkhoda d'Ismaïl bey.

Dans la journée du samedi 23 du mois, Hassan pacha quitta le Caire et emmena avec lui les otages : Ibrahim bey Kechta partit avec lui pour l'accompagner et lui faire les honneurs jusqu'à Rosette. Il visita à Tantah le tombeau de Sidi Ahmed el Badaoui.

Le passage de Hassan pacha en Egypte avait été funeste au pays ; il n'abolit aucune contribution et n'empêcha aucun acte arbitraire ; au contraire, il contribua à augmenter les impôts et à légaliser les abus. Avant lui, ces exploitations se commettaient pour ainsi dire sous une forme clandestine et avec la crainte du gouvernement turc. On prenait des soins pour que ces exactions ne fussent pas connues à Constantinople. C'est ainsi que tout le monde fut déçu et désillusionné sur son compte.

L'arrivée de Hassan pacha fut aussi marquée par une épidémie bovine qui détruisit presque tout le bétail. Lui-même établit des contributions vexatoires. Il rétablit, à l'instigation d'Ismaïl bey, celles de ces contributions qu'il avait abolies en arrivant. Il établit sur le pays un nouvel impôt pour compenser la suppression des autres. Mais en réalité les anciennes taxes ne furent pas supprimées. En plus de l'impôt foncier que l'on payait,

il institua de nouvelles charges appelées *taxes additionnelles*, *taxes extraordinaires*, *taxes pour les frais des Kachefs*, *impôts divers*, *abolition des impôts et inspections*, *impôts des provinces, etc.*

Si Hassan pacha, en dépit de ces exactions, avait cependant trouvé la mort à Alexandrie ou à Rosette lors de son arrivée, le peuple égyptien aurait eu un regret infini de sa perte et dans sa douleur il lui aurait élevé un édifice qui eût été un objet de vénération et même un but de pèlerinage.

NÉCROLOGIE.

Est décédé le docte et savant cheikh Ahmed ibn Mohammed, ibn Ahmed, ibn Abou Hamed el Edoui, El Maleki, El Azhari, El Khalouati, surnommé El Dardir. Il naquit en l'an 1127, à Beni Adi, où il apprit le Coran. Il vint à la mosquée d'El Azhar et assista aux cours des professeurs les plus savants. Il apprit l'histoire des saints, enseignée par le cheikh Mohammed el Dafri, le Hadith auprès du cheikh Ahmed el Sabbagh et de Chams-el-Dine el Hefni et il fut assidu aux leçons du cheikh El Saïdi. Auprès du cheikh El Hefni il apprit le Zikr et les règles de la secte Khalouatia, et devint l'un de ses plus savants élèves. Il donna des consultations, même du vivant de ses maîtres, et cela avec beaucoup de tact et de dignité, de sobriété et de religion. Il assista aux leçons du cheikh El Mallaoui et du cheikh El Djohari, mais il fut principalement le disciple du cheikh El Hefni et du cheikh El Saïdi. Il avait le cœur bon, l'âme modeste et le caractère généreux. Son surnom de Dardir lui vient de ce qu'une tribu d'Arabes commandée par un chef de ce nom était venue s'éta-

douan bey et aux autres sandjaks et émirs, à leurs femmes et à leur suite, ainsi qu'aux fikis.

En ce mois-là aussi commencèrent les départs des troupes pour la Russie, et Bakir capitan fut nommé lieutenant-général, en remplacement de Hassan pacha.

Dans la journée du 15 du mois, une querelle eut lieu à Boulaq entre des soldats de la marine et des paysans qui vendaient des pastèques. Un soldat avait voulu prendre une pastèque, mais il ne voulait la payer qu'un prix dérisoire, le marchand refusa la pastèque ; le soldat furieux donna un coup de couteau au marchand. Celui-ci cria au secours en appelant à lui ses compagnons, le soldat appela de son côté d'autres soldats et une lutte acharnée s'engagea entre les deux partis. Il y eut près de trente morts du côté des paysans et quatre morts du côté des soldats.

Dans la journée du dimanche 22 du mois, on imposa les villages des provinces d'une contribution qui se divisait en trois catégories, la première s'élevait à 25,000 paras ; la seconde à 17,000 et la troisième à 9,000, et cela en dehors des frais et des droits de route qui devaient venir s'y ajouter.

Dans la même journée on révoqua Ibn Habib de ses fonctions de gardien des ports du Nil. Ce fut Radouan bey qui fut nommé à sa place, moyennant cinquante bourses qu'il devait payer chaque année au trésor.

Ce changement avait pour cause une inimitié qui s'était déclarée entre Radouan bey et Ibn Habib. Celui-ci avait fait à Radouan bey un présent que ce dernier avait trouvé peu important ; c'était au moment où Radouan bey avait été nommé gouverneur de la Menoufiah et où il était passé par Dedjoua. Radouan bey, à son retour, envoya demander à Ibn Habib des chameaux et d'autres objets qu'il refusa de donner.

Il l'envoya alors mander devant lui, mais Ibn Habib ne s'y rendit point et s'excusa; quand ensuite Radouân bey alla chez lui, ce fut Aly, le fils de Ibn Habib qui le reçut et lui fit les honneurs de l'hospitalité. Ce jour-là cependant il se plaignit à Aly de ce que son père n'avait pas répondu à son appel, et dès ce moment il résolut de lui faire du tort.

Il parla dans la suite à Hassan pacha de la révocation de Ibn Habib et il demanda d'être le fermier de sa charge. Et comme les Turcs accordent tout pour de l'argent, le Pacha lui octroya le firman qu'il demandait.

Mois de Chawal.

Dans la journée du 2 de ce mois, les émirs chargés du recouvrement des impôts: Selim bey el Ismaïli pour la province de Gharbiah; Chahine bey el Husseini pour celle de Mansourah; Ali bey el Husseini pour celle de Menoufiah; Youssouf Kachef el Ismaïli pour celle de Bahnassa; Mohammed bey Kechkeche pour celle de Charkiah; Othman bey el Husseini pour celle de Béhéra; Othman Kachef pour le Fayoum et Ahmed Kachef pour Djizeh, partirent chacun pour leurs provinces respectives.

Dans la journée du 8 du mois, le selehdar du pacha et Soliman Kachef Kanbour, qui étaient partis avec des lettres pour les émirs de la Haute-Egypte, arrivèrent au Caire. Ils dirent que les émirs ne trouvaient pas suffisantes les provinces qui leur étaient concédées. Le pacha ordonna qu'on leur concédât encore cinq villages. Ismaïl bey demanda que l'on fît payer à à ces émirs les droits de cette nouvelle concession. Soliman Kachef Kanbour répondit: « Gardez ce que vous avez retiré de leurs maisons en compensation de ces nouveaux droits », et l'on s'arrêta à ce parti.

Dans la journée du 10 du mois, un courrier arriva du Hedjaz avec une lettre du chérif Serour. Ce chérif faisait savoir que les bédouins de la tribu de Harb et d'autres tribus étaient en rébellion, qu'ils coupaient les chemins et qu'il importait que l'émir El Hadj fût averti de ces circonstances afin qu'il se fasse suivre d'une force suffisante. Le chérif disait aussi que la guerre existait entre lui et ces tribus et qu'il était allé à leur rencontre à la tête de quinze mille combattants.

Dans la journée du 15 du mois, s'acheva la reconstruction de l'asile situé près de Kasr el Aïni, appelé l'asile des Bektachiahs. Cet asile était tombé en ruine et s'était trouvé dans un profond état de délabrement et de vétusté. Le cheikh qui l'administrait était mort et sa succession avait été l'objet d'un litige entre un des serviteurs de Mourad bey et une jeune personne qui se prétendait de la descendance directe des cheikhs de cet asile.

Mais le serviteur de Mourad bey eut gain de cause par suite des relations qu'il avait avec les émirs. Il partit pour Alexandrie et là il approcha de Hassan pacha qui venait de débarquer. Il était vêtu du costume des derviches et les Turcs ont pour habitude de favoriser ces gens ; il gagna la confiance de Hassan pacha et il vint à sa suite au Caire. Il acquit un grand renom et il se fit appeler le derviche Saleh.

Il commença en ce moment la reconstruction de l'asile avec l'argent qu'il recevait en cadeau des personnes et des entrepreneurs en faveur desquels il s'interposait auprès de Hassan pacha. Il parvint ainsi à réédifier l'asile ainsi que les murs d'enceinte des champs qui l'avoisinaient et qui en formaient les dépendances et les accessoires. Il y fit construire une citerne et affecta à son entretien des sommes d'argent; il y installa une cuisine et il aménagea au dehors pour la prière un endroit auquel il donna le nom de Hassan pacha. Quand tous ces

aménagements furent achevés il convia tous les émirs à l'inauguration du batiment. Ceux-ci s'y rendirent, mais comme ils croyaient que Saleh avait l'intention de les empoisonner, ils firent semblant de manger mais ne goûtèrent pas aux mets qui leur furent offerts.

La cérémonie terminée, les invités se dispersèrent au dehors et regagnèrent leurs maisons ; la nuit s'acheva dans des réjouissances. Toute cette cérémonie était étrange.

Dans la journée du samedi 29 du mois, le Pacha de Djedda arriva à Boulaq. Hassan pacha et les émirs allèrent au devant de lui pour lui souhaiter la bienvenue.

Dans la même journée, le Chérif de la Mecque fit annoncer qu'il avait remporté une victoire sur les bédouins ; près de 3,000 de ce derniers avaient été tués. Cette nouvelle calma les esprits.

Dans la même journée, Abdi pacha tomba malade.

Dans la journée du jeudi 24 du mois, le tapis sortit du Caire, sous la conduite de Ghittas bey, Émir el Hadj. Le cortège était très pauvre. Les janissaires et les azabs n'y prirent point part comme l'année précédente. Le cortège alla s'arrêter à Hassoua et ne se rendit point à Birket.

Dans la journée du mardi, dernier jour du mois, les pèlerins partirent de Hassoua pour Birket en faisant un grand vacarme.

Mois de Zilkadé.

Dans la journée du vendredi 3 de ce mois, correspondant au 13 du mois copte de Missra, le Nil atteignit sa crue normale ;

on publia cet événement et l'on tira des feux d'artifice. Le matin du même jour, Hassan pacha se rendit à la digue du Khalidj et présida la cérémonie de la coupure; l'eau coula dans le canal. Abdi pacha n'assista pas à cette cérémonie à cause de sa maladie.

Dans la journée du 6 du mois, on publia l'ordre aux mamlouks de ne pas quitter la maison de leurs maîtres et de ne pas parcourir seuls la ville. Il était, en effet, de tradition que les mamlouks ne devaient jamais parcourir la ville seuls à cheval sans leurs patrons, mais cet usage était tombé en désuétude et n'était plus qu'un souvenir. Les mamlouks quittaient la maison de leurs patrons, se mariaient, avaient maisons et gens de service, s'en allaient à cheval dans les rues, donnaient à dîner, allaient, venaient, fumaient dans la rue, sans se douter qu'ils sortaient des convenances, bien qu'ils ne fussent en réalité que des esclaves ; leurs patrons les laissaient aussi faire et ne les désapprouvaient point. Il arrivait aussi que quand un émir venait à mourir, en laissant quelque fortune, le mamlouk qui appartenait à un patron de quelque influence, venait baiser la main de ce dernier et lui demander de le marier avec la veuve de l'émir décédé ; il s'en allait sur-le-champ s'installer dans la maison du défunt, quelquefois avant que le corps ne fût enlevé. Il y agissait en maître en attendant l'expiration du délai légal pour célébrer son mariage avec la veuve. Cette manière de faire plaisait souvent à la veuve, surtout si le mamlouk était plus fort et plus robuste que son premier mari ; elle le mettait ensuite dans le secret de tout ce que le défunt avait laissé, et de cette façon le mamlouk devenait émir, sans être nommé officiellement à cette dignité : il avait des chevaux et des serviteurs. Il allait à sa guise partout et en toute liberté.

Or, il advint qu'un jour, dans une réunion tenue chez

Hassan pacha, on parla de la conduite des mamlouks; les anciens qui se trouvaient présents dirent que cette conduite était contraire aux convenances et aux habitudes qu'ils connaissaient. Hassan pacha ordonna alors que l'on écrivît un firman pour interdire ces abus. On fit ce firman mais on savait d'avance qu'il n'aboutirait à rien.

Dans la journée du 7 du mois, la maladie de Abdi pacha augmenta et la nouvelle s'en répandit dans la ville.

Dans la journée du 11 du mois, arriva au Caire Hussein bey surnommé Cheft. Il arrivait de la Haute-Egypte avec une partie des otages; il vit le Pacha et il se fixa au Caire.

Dans la journée du 15 du mois, Abdi pacha fut guéri de sa maladie et l'en commença à réclamer les impôts des cultures d'hiver. Les fermiers se plaignirent et les odjaks dirent au divan: « Comment voulez-vous que nous payions? Nous venons à peine de payer les impôts des cultures de l'été ainsi que l'impôt personnel, et on nous réclame de nouvelles contributions. Nous pensions cependant que l'abitraire du passé allait faire place à la justice. Nous ne possédons plus rien ni nous, ni les paysans, payez-nous notre solde arriérée ou compensez-la avec les sommes que vous nous réclamez ».

On décida après cela que l'on donnerait des titres pour la solde et tout le monde fut content.

Cependant l'on s'aperçut bientôt que les titres n'étaient délivrés qu'aux personnes qui devaient des impôts et que jamais la valeur de ces titres ne dépassait le montant des sommes dues; les personnes qui n'avaient pas de solde à recevoir et celles dont la solde ne couvrait pas entièrement l'impôt devaient s'acquitter au comptant du tout ou de la différence.

Quelques fraudes se glissèrent dans la souscription des titres

de solde par les fermiers généraux de l'impôt. On s'en aperçut et on interdit l'émission des titres. Les compensations se faisaient alors par les employés du gouvernement, sur les registres mêmes.

Dans la journée du 20 du mois, les émirs Ismaïl bey, Hassan bey, Aly bey et les autres eurent une entrevue avec Hassan pacha. Il y fut question des sommes et des impôts que ces émirs devaient eux et leurs gens. Hassan pacha leur dit : « Je pars après la fête du sacrifice et il faut absolument que la situation de l'impôt soit réglée. » Ils s'excusèrent et demandèrent des délais ; alors Hassan pacha se mit en colère et alla même jusqu'à leur dire des injures en langue turque ; entre autres choses il leur dit : « Vos figures sont aussi dures qu'un mur », et d'autres paroles de ce genre. Ils le quittèrent excessivement peinés.

Mais le Pacha ne leur avait fait cette scène que sur l'instigation d'Ismaïl bey. Celui-ci, à peine arrivé chez le Pacha, fit mander auprès de lui ses émirs et ses gens ; il leur fit une scène violente et leur jura que si qui que ce fût d'entre eux devait des impôts arriérés, ne fût-ce que 1000 paras, et refusait de les acquitter, il le livrerait à Hassan pacha qui lui ferait couper la tête.

Dans la journée du jeudi, dernier jour du mois, les émirs allèrent voir Abdi pacha, qui leur réclama avec beaucoup d'insistance le paiement de l'impôt, il s'adressa surtout à Kassem bey et à Abou Seif, et il jura de les mettre en prison jusqu'à ce qu'ils eussent payé.

Mois de Zilhodjé.

Dans la journée du vendredi 1er du mois, un officier arriva de Constantinople ; il apportait un firman confirmant Abdi pacha dans ses fonctions pour la nouvelle année.

Dans la même journée, Hassan pacha se décida définitivement à partir pour la Turquie. Il donna à Ismaïl bey plusieurs pièces d'artillerie et d'autres munitions de guerre. Il lui fit fabriquer un petit navire de guerre et il désigna mille cinq cents soldats pour résider au Caire.

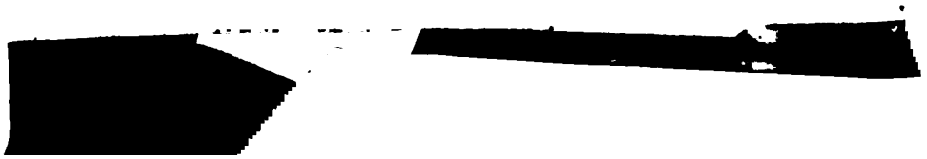
Dans la journée du jeudi 14 du mois, Hassan pacha tint un divan dans son palais. Abdi pacha, les cheikhs et tous les émirs y assistaient. Dans ce divan, on donna lecture de trois firmans reçus de la Porte. Par ces firmans, on réclamait le départ de Hassan pacha pour le charger du commandement d'une armée qui devait marcher contre les Russes. Ces derniers avaient occupé le reste de la Crimée. Un de ces firmans accordait l'amnistie à Ibrahim bey ainsi qu'à Mourad bey et prescrivait le séjour de Kenah à Ibrahim bey et celui de Esnah à Mourad bey, avec défense de rentrer au Caire.

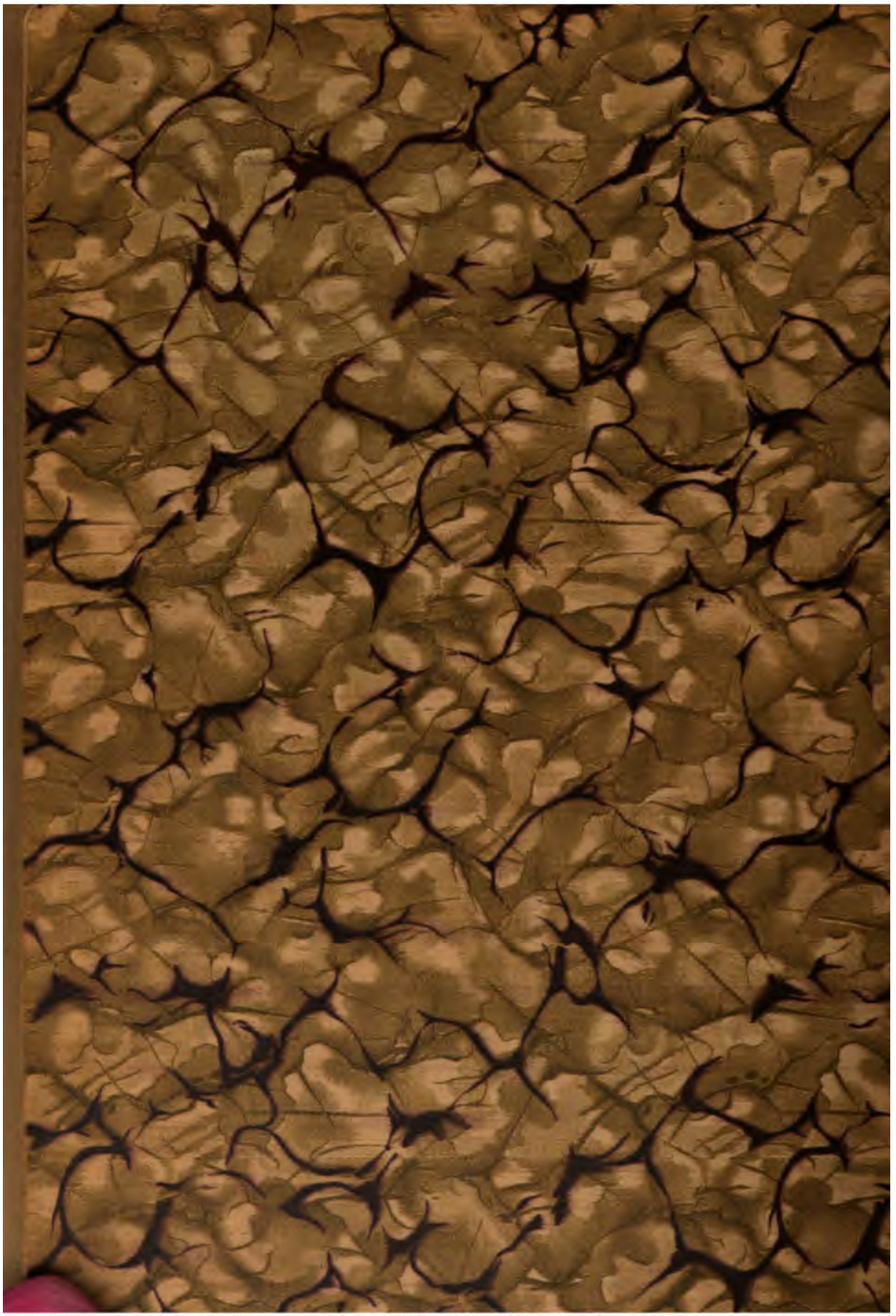
Dans la même journée, on publia un ordre portant la valeur du talari de France à cent paras ; ce talari avait atteint la valeur de cent dix paras et cette hausse avait causé certains mécontentements.

Dans la journée du vendredi, 22 du mois, tous les émirs sans exception allèrent saluer Hassan pacha à l'occasion de son départ ; il avait l'intention de s'embarquer après les prières du vendredi. Quant ils furent tous réunis auprès de lui, il se saisit des otages qui étaient Othman bey el Moradi, surnommé El Tambourdji, Hussein bey Cheft et Abd-el-Rahman el Ibrahimi, puis il ordonna que l'on se saisît de la personne de Hassan kat-khoda el Djarban et de celle de Soliman Kachef Kanbour. Le premier prit la fuite et mit son cheval au galop ; il fut poursuivi par des soldats jusqu'à la maison de Hassan bey el Djeddaoui. Le fugitif entra dans cette maison et pénétra jusqu'à la porte du

par Aly bey et dut quitter le Caire avec d'autres compagnons ; il soutint des guerres à Assiout et de là gagna la Syrie. Mais je ne connais point sès campagnes avec exactitude. Il revint au Caire au temps de Abou El Zahab, mais déjà la vieillesse l'avait atteint. Il se maria alors avec la fille du cheikh El Enani et il demeura dans la maison des parents de sa femme à Souk el Khachab. Mais il était vieux et cassé ; il mourut en cette année. Il occupa la dignité de Aga des moustahfezan, puis il fut fait sandjak, et, en dernier lieu, nazir de la mosquée d'El Azhar.

FIN DU TOME QUATRIÈME.





To avoid fine, this book should be returned on or before the date last stamped below.

ST. [illegible]

DK46
J124
v.4

Hoover Institution Library
3 6105 070 460 758

5665